N° 729 39e Année Tome CCVII 1er Novembre 1928

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 4 fr. | Étranger...... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

GEORGES DUHAMEL

Les Sept Dernières Plaies

Volume in-16 double couronne. — Prix...... 12 fr.

La première édition a été tirée à 1650 exemplaires sur vergé pur fil Montgolfier, savoir :

1.625 ex. numérotés de 342 à 1966, à **40** fr.......... *souscrits*

25 ex. marqués à la presse de A à Z............. (*h. c.*)

IL A ÉTÉ RÉIMPOSÉ EN IN-8 RAISIN ET TIRÉ :

55 ex. sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 55, à 175 fr.......................... *souscrits*

220 ex. sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 56 à 275, à.......................... **120** fr.

33 ex. sur vélin de Rives bleu azur à la cuve, numérotés à la presse de 276 à 308, à.............. **120** fr.

33 ex. sur Ingres crème, numérotés à la presse de 309 à 341, à.......................... **120** fr.

Cet ouvrage est la suite directe de « Vie des Martyrs » et « Civilisation »

BULLETIN FINANCIER

La physionomie de la Bourse est actuellement assez tourmentée. Tantôt la baisse prévaut sans que rien puisse la faire pressentir ; tantôt le marché se montre mieux disposé et s'essaie à regagner le terrain perdu.

S'il en est ainsi, c'est que la Bourse de Paris n'est plus absolument indépendante. A la suite des achats copieux de la spéculation internationale, nombre de titres de nos grandes sociétés sont en des mains étrangères. Et ils ont été acquis bien plus dans le but de réaliser de rapides bénéfices qu'en vue de placements de longue haleine.

Aussi, que survienne un événement quelconque sur certaines places étrangères, et tout aussitôt notre marché se trouve affecté.

Or, actuellement, la spéculation règne en maîtresse à New-York où l'on prévoit un volume journalier de 7 millions de titres. Le Federal Reserve Board a bien essayé, à différentes reprises, de tempérer les ardeurs de certains groupes haussiers. En vain. Et pour ne pas être trop dépendants de la Federal Reserve Bank of New-York, grand régulateur des prêts aux *brokers*, c'est-à-dire des crédits de spéculation, les groupes en question ont imaginé de se procurer des disponibilités en réalisant nombre de titres français achetés au printemps dernier en prévision de la stabilisation. Notre marché commence ainsi à se ressentir assez péniblement de ces lents retours de titres.

D'autre part, nos banques n'ont actuellement d'yeux que pour les marchés de New-York ou de Berlin, sur lesquels le loyer de l'argent à court terme — *call money* ou argent au mois — oscille actuellement entre 10 o/o et 6 1/2 o/o l'an. Dans ces conditions, il est plus intéressant pour nos grands établissements financiers, soit d'escompter du papier allemand, soit de prêter en « reports » que s'intéresser aux valeurs françaises. Très rares sont en effet les titres cotés présentant un rendement net supérieur à 6 o/o.

On conçoit donc que, privé d'appui, impuissant à découvrir de nouveaux horizons spéculatifs, toutes les perspectives d'avenir étant depuis longtemps très largement escomptées, notre marché se trouve dans l'impossibilité d'aller de l'avant.

Et il ne peut non plus revenir franchement en arrière, pour la simple raison que les résultats obtenus par celles de nos grandes sociétés qui ont clôturé leur exercice les 30 juin ou 31 juillet derniers sont fort satisfaisants.

La seule attitude possible pour la Bourse est présentement la passivité. Et cette passivité se manifeste par une série de mouvements en dents de scie, dont on ne saurait prévoir la fin avant quelque temps.

Nos Rentes retiennent bien l'attention. Elles sont en effet parmi les affaires offrant le meilleur rendement. Logiquement, nos fonds publics devront s'inscrire en hausse si le Gouvernement s'avise d'instaurer une politique tendant à abaisser le loyer de l'argent en France. Mais cet abaissement est-il possible alors que le taux de l'intérêt en Allemagne et aux Etats-Unis se trouve très supérieur au taux en usage chez nous? On peut douter.

Les Charbonnages conservent des fervents. Ce n'est pas qu'il y ait lieu de prévoir une issue prochaine de la crise charbonnière. Le monde souffrira longtemps encore d'une surproduction de houille. Mais nos grandes compagnies du Nord et du Pas-de-Calais avouent seulement en moyenne le tiers de leurs bénéfices nets réels. Or, avec la fin des travaux de reconstitution, avec les fabrications annexes : cokerie, produits chimiques, matériaux de construction, etc... il est parfaitement possible aux conseils d'administration de ces compagnies de se montrer aisément plus généreux.

On commence à se raviser à l'égard de maintes affaires d'électricité, évidemment beaucoup trop poussées. De même, bien que nos sidérurgistes travaillent à pleins bras, les valeurs métallurgiques sont moins brillantes.

Par contre, les pétroles augurent plus favorablement de l'avenir, maintenant qu'un accord s'est établi entre le groupe Royal Dutch-Shell Transport et le trust américain des Standard. Il va falloir cependant compter avec la concurrence grandissante du pétrole russe.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Bessarabie, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr, qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS, 259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

MALHERBE

Heureux Malherbe! Telle est l'exclamation qui se présente d'abord à moi! En le parant de ce titre, je n'entends point dire que ses jours s'écoulèrent d'une manière plus enviable que celle des autres mortels. Mais je songe à un certain genre d'immortalité qui me semble son privilège. Imaginez que son œuvre périsse en entier; imaginez que pour une cause ou une autre on ne la lise plus, le nom de Malherbe n'en persisterait pas moins dans la mémoire des hommes. Disons les choses telles qu'elles sont : je ne crois pas que beaucoup de mes contemporains, poussés par leur caprice ou par de secrètes affinités, ouvrent souvent l'œuvre de Malherbe pour s'en délecter ou pour se consoler, pour s'en exalter ou pour s'enrichir. Montaigne? On ne saurait se dispenser de l'avoir sous la main. Etes-vous frappé de quelque infortune, vous sentez un apaisement à vous laisser pénétrer par cette insinuante bonhomie et ces phrases où fleurent je ne sais quels baumes subtils qui vont jusqu'au fond de l'être. Et Rabelais? Comment pourrait-on se passer de Rabelais? Et l'immense Ronsard et son ardeur et ses mélancolies aux longs échos? Avec Malherbe, il n'en va point de même. Je suppose que beaucoup de gens cultivés, sans lui vouloir le moindre mal, s'en tiennent au mot de Boileau : « Enfin, Malherbe

vint », et à la fleur de collège : « Ta douleur, Du Périer, sera donc éternelle! »... Malherbe? C'est le cas de dire qu'en prononçant son nom, on pense plus à un auteur qu'à un homme; on le laisse à sa gloire, mais on lui donne fort peu de place dans sa vie. Il est de ces écrivains que vous couronnez d'une auréole de perfection, mais qui, à vrai dire, vous restent extérieurs.

Et cependant, je dis encore : Heureux Malherbe! Lisez ou ne lisez pas Malherbe, aimez-le ou ne l'aimez pas, il reste hors de toutes atteintes. Malherbe n'est pas seulement un personnage historique : il est à certaines périodes une forme de l'espoir, une grande attente, celui qui devrait revenir, une sorte de Messie sévère, un personnage à réincarnations. Vous connaissez l'exclamation qui revit de temps à autre : il nous faudrait un nouveau Napoléon! A-t-on l'impression que les forces de désorganisation vont l'emporter dans la république des lettres, un autre refrain renaît sur les lèvres : il nous faudrait un nouveau Malherbe! Et personne ne se trompe sur le sens de cette expression. Heureux Malherbe! Le poète Malherbe dût-il sombrer, il resterait le Malherbe-symbole. Si vous réfléchissez à cette faveur particulière de Malherbe, vous vous apercevrez aisément que sa chance, c'est de représenter un type humain avec une pureté, une décision, une netteté que nul ne saurait lui disputer.

Malherbe est le représentant le plus qualifié de cette classe d'artistes qui veulent tout devoir à l'effort volontaire et rien à la nature; de ceux qui renient toutes les puissances obscures et spontanées pour créer dans le grand jour de l'intelligence et de la réflexion informée; de ceux qui, dédaigneux des forces d'enthousiasme, admirent par-dessus tout le sévère calcul; de ceux qui haïssent l'abondance et voient dans la fécondité le plus grand péché contre l'art; de ceux qui, jugeant les autres avec âpreté, se refusent également toute complaisance;

de ceux qui haïssent toutes les réussites qui n'ont point coûté, persuadés que seule compte la beauté jaillie de la difficulté vaincue. Natures qui lient la notion d'art à celle d'obstacle dompté; natures qui identifient le génie et la probité, la valeur et le savoir-faire impeccable; natures que séduisent les mots de restriction et de sacrifice; natures qui, beaucoup plus organisatrices qu'inventives, mettent au-dessus de tous autres le don du choix et celui de l'arrangement; natures qui se font une gloire de leur indigence voulue, pensant qu'un artiste est riche entre tous s'il a quelquefois seulement réalisé la perfection; natures à première vue sans flamme, mais tout renoncement ascétique ne masque-t-il pas un grand amour? Natures qu'on peut ne pas aimer, mais qui forcent toujours l'estime, parce qu'elles représentent le travail bien fait et le respect de la tâche entreprise; natures qui, en face des âmes impétueuses et inspirées, rappellent aux plus superbes génies que, sans la technique et une certaine contrainte de soi-même par soi-même, les plus magnifiques dons peuvent aller aux plus magnifiques chutes. Natures à la fois dangereuses et nécessaires : leur exemple est-il bafoué? l'art peut mourir de trop se fier à l'aveugle inspiration, mais triomphent-elles absolument : l'art peut également mourir par le tarissement des sources profondes et de l'impulsion créatrice elle-même. Malherbe représente exactement et purement la moitié de l'art, mais pour qu'il y ait génie, il faut que le contraire reçoive son contraire, que l'artiste spontané et inspiré rencontre la contrainte et qu'une nature ordonnée et disciplinée soit visitée de quelque Folie...

Bizarrerie d'un monde où pour être vraiment grand, il ne suffit pas de se connaître et de se réaliser exactement, mais où il faut être fécondé par son contraire, à tel point qu'un artiste a parfois intérêt à embrasser des doctrines qui représentent son erreur sur lui-même. Un

des torts de Malherbe considéré comme artiste créateur, c'est peut-être d'avoir eu des théories trop adéquates à lui-même. Le délire des forces obscures et gigantesques de l'Univers ne déferlait que fort peu au fond de son âme individuelle, le vertige de son imagination ne risquait guère de l'arracher au réel pour le faire naître à quelque Univers féerique et fantastique. Personnellement, il n'avait point besoin de se mettre en garde contre tout cela. Il eût peut-être mieux valu qu'il se créât quelque puissant et déraisonnable ébranlement de tout l'être; mais alors il n'eût plus été Malherbe et sa mission à lui, c'était d'être Malherbe, c'est-à-dire la privation voulue de beaucoup de choses précieuses pour que son type soit plus net et sa valeur symbolique plus parfaite...

Quand je dis : heureux Malherbe, j'envisage encore une autre pensée. Sa forme de tempérament n'est pas de celles qui ont coutume d'exciter les hommes. Son message est à première vue aride et d'un tour plus négatif que positif : il est celui qui apporte des restrictions, des contraintes. Cet envoyé des Muses nous semble plutôt prêcher Pénitence et ses conseils prennent volontiers la forme « ne fais pas ceci, ne fais pas cela »... « La première leçon qu'il donne à notre Muse au berceau consiste presque dans ce seul mot : Abstiens-toi... », nous dit Sainte-Beuve d'une manière piquante. Et cependant son message s'imposa et des voix plus flatteuses durent s'effacer devant la sienne. Heureux Malherbe! Il eut le génie de naître au moment où son époque avait besoin d'un tempérament fait comme le sien. Si vous prêtez attention au réel, vous vous apercevrez qu'en toute époque naissent les tempéraments les plus variés, mais que tous ne trouvent pas dans l'atmosphère de leur temps les conditions favorables à leur épanouissement. Aux tempéraments en mal de s'exprimer, leur époque donne un laisser-passer ou oppose un barrage. Car toute

époque, par suite des circonstances de sa vie, se sent une tâche plus particulièrement urgente à accomplir. Elle offre donc à certaines œuvres des courants pour les porter, tandis que d'autres œuvres sont obligées de se frayer patiemment leur chemin, de conquérir lentement leur public et d'attendre dans une époque à venir leur moment favorable.

Le XVIe siècle avait été un grand siècle d'aventures. Il avait tout essayé, tout risqué, tout tenté. Il s'était grisé de liberté et d'audace. Il avait connu cette ivresse indicible qu'on éprouve à rompre avec ce qui précède et à vivre à neuf dans une nouvelle jeunesse du monde. Avec une ferveur passionnée, on s'était porté vers l'antiquité, considérée comme maîtresse d'affranchissement. Exubérante, la poésie frémissait dans les âmes grisées d'une nouvelle ardeur de vie, d'un nouvel espoir, d'une neuve adoration pour le monde. L'individu s'était mis résolument à se penser comme individu et il avait sans crainte soumis à l'examen toutes les idées et tous les dogmes. Et il s'était produit ce qui se produit souvent dans l'histoire humaine : les périodes d'ivre confiance, de vastes espoirs, de large affranchissement voient soudain s'ouvrir sous leurs pas d'immenses catastrophes. Beaucoup de l'aventureuse ferveur du XVIe siècle s'était glacée dans l'horreur des guerres de religion et l'individu dégrisé commençait à chercher des appuis et des remparts contre lui-même.

Ce Malherbe est en un sens l'homme de la soumission aux puissances établies. Ce que font les maîtres de l'Etat, il fait profession de le trouver bien et s'interdit de le discuter. Il vante sa qualité de sujet résolument obéissant. Incroyant, il se veut soumis au pouvoir spirituel. En toutes choses, il se déclare non point l'homme des fantaisies individuelles, mais l'adepte du « sens commun », et par là, il est d'accord avec beaucoup d'âmes qui, au lendemain des guerres de religion, se

sentaient lasses, abdiquaient beaucoup d'elles-mêmes et faisant soumission pour se donner aux joies de la paix enfin restaurée...

Dans le domaine de poésie, on était également las de beaucoup de tentatives et de beaucoup de licences. Il est curieux de voir que Malherbe posant sa rude main sur la poésie pour la contraindre, courbant l'inspiration individuelle sous le joug d'une implacable grammaire et d'une implacable technique, a plu à beaucoup de ses contemporains les meilleurs, qui l'ont loué en toute connaissance de cause d'avoir mis les muses en captivité et de leur avoir construit une « nouvelle prison ». C'est Godeau qui a écrit ces curieuses phrases :

> Les licences qu'il a évitées, soit pour l'addition ou le retranchement des syllabes dans les mots, la sévérité qu'il a gardée dans l'emploi des rimes, et tant d'autres règles, desquelles on lui reproche l'invention, sont des chaînes à la vérité, mais on les doit plutôt appeler des ornements convenables à leur sexe (des Muses), que des marques honteuses de servitude; et quand j'avouerais qu'elles sont captives, il est certain que cette nouvelle prison leur est plus avantageuse que leur ancienne liberté; qu'il n'y a que ceux qui les veulent faire parler comme des filles débauchées qui condamnent la sévérité dont elles font maintenant profession et que si on a jamais dû espérer de les revoir assises sur le trône, d'où elles étaient chassées, c'est à cette heure qu'elles ont repris les grâces de leur visage, la majesté de leur port, et les charmes de leur conversation, sous la discipline de notre Malherbe.

En même temps que les Français d'alors, revenus de beaucoup d'enthousiasmes, reprenaient place sous les abris tutélaires de la religion et du pouvoir royal, la poésie contractait elle aussi un mariage de raison avec le dictateur Malherbe!

§

Rien ne paraît aussi aisé que de saisir Malherbe d'un regard d'ensemble. Hâtons-nous de nous mettre en dé-

fiance : le bonhomme Malherbe est plus compliqué qu'on ne tend à le croire et il faut toujours soupçonner que les choses d'apparence simple le sont peut-être parce qu'on les a simplifiées...

Par bonheur, nous avons sur Malherbe quelques témoignages bien précieux. Nous avons coutume d'attribuer au XVIIe siècle le dédain du détail et de l'anecdotique, et cependant ils ne manquaient point, les gens qui notaient curieusement anecdotes et détails. Grâce à Racan, à Tallemant et à quelques autres, nous possédons des propos de Malherbe vraiment saisis sur le vif et il nous est possible de voir naître sous nos yeux un Malherbe vivant et pittoresque au possible. S'il y a correspondance partielle entre le poète-Malherbe et l'homme-Malherbe, il est loin d'y avoir coïncidence entre ces deux êtres.

Celui qui, dans ses poèmes, nous semble parfois noblement guindé, possédait un tempérament de la verdeur la plus savoureuse. Son mode de parler était franc, brusque, direct, haut en couleur, épris du tour familier et trivial, et spontanément fleuri de l'image gauloise. Le propos tout cru qui faisait balle et quasi rabelaisien. Racan s'autorisant du propre exemple de Malherbe pour l'emploi défectueux d'un mot, Malherbe s'écrie : « Eh bien, Mort-Dieu, si je fais un pet, en voulez-vous faire un autre? » A un parent qui ne cessait d'avoir de nouveaux enfants et qui, aux remontrances de Malherbe, objectait qu'il importait peu de leur donner mince patrimoine pourvu qu'ils soient gens de bien, Malherbe répond tout de go « qu'il aimait mieux manger un chapon avec un voleur qu'avec trente capucins ».

Avec cela, une brusquerie qui ne savait point se contraindre, des manières tout d'une pièce, corsées d'un vif mépris pour la qualité « finesse » dont il se prétendait tout à fait démuni. On sait par maintes anecdotes que sa franchise alla parfois jusqu'à l'impolitesse et sa brusquerie jusqu'à la violence. Qu'il suffise de rappeler le

repas où Desportes se proposant d'aller chercher pour son hôte un exemplaire de ses Psaumes, Malherbe lui répondit de n'en rien faire et que son potage valait mieux que ses Psaumes.

A ce Malherbe, ne demandons ni goût du rêve, ni tendance à s'attendrir, ni besoins métaphysiques, mystiques ou religieux. Tout au contraire, il est d'une positivité étonnante. On dirait qu'il met quelque forfanterie à prendre les choses de la manière la moins idéale et la plus réaliste. La religion? On est sujet d'un prince, on embrasse une fois pour toutes la religion de ce prince, la meilleure religion étant celle de la cité où l'on vit. L'aspiration à des mondes supérieurs à celui-ci et leur nostalgie, Malherbe n'en a cure. Il oublierait de songer à l'au delà au moment de trépasser si on ne lui faisait remarquer qu'ayant fait profession de vivre comme les autres, il devrait mourir comme les autres, argument qui lui paraît excellent. Un huguenot de la Rochelle ayant voulu discuter théologie, il lui opposa immédiatement sa manière propre d'envisager les choses spirituelles en lui demandant si l'on buvait meilleur vin et si l'on vivait de meilleur blé à La Rochelle qu'à Paris. Racan nous rapporte qu'il aimait à dire quand on lui parlait de l'enfer et du paradis : « J'ai vécu comme les autres, je veux mourir comme les autres, et aller où vont les autres ». N'être dupe de rien était pour lui la grande affaire. « Il n'y a point de discours où je ne me laisse emporter si volontiers, qu'à mépriser ce que les dupes estiment », disait-il avec un évident plaisir.

Jamais homme n'eut une telle lucidité et une telle absence d'illusions que Malherbe. Nous avons du mal à nous représenter avec notre esprit d'aujourd'hui un poète qui résiste avec tant d'obstination à tous les mirages qui font chatoyer l'Univers et le rendent désirable. Rien ne l'étonne ni ne l'indigne des mésaventures d'ici-bas. Il sait qu'il faut s'attendre à tout sur notre terre. Ap-

prend-il qu'un certain Vertaut, trésorier de France à Châlons, a été promené dans cette ville, habillé en fou et monté sur un âne, pour avoir déplu à M. de Nevers, il a vite jugé le cas : « Il a eu tort et l'aura, comme auront toujours tort ceux qui s'attaqueront à de plus grands que soi. » Toute la race des humains lui semblait une bien triste race. Mauvaise il la voyait de son temps, mais ni moins ni plus qu'autrefois et que demain. Il aimait gloser sur l'aventure de Caïn et d'Abel :

Voilà un beau début, disait-il. Ils n'étaient que trois ou quatre au monde et il y en a un qui a tué son frère! Que pouvait espérer Dieu des hommes après cela pour se donner tant de peine de les conserver? N'eût-il pas mieux fait d'en éteindre dès l'heure l'engeance pour jamais?

Il avait une maxime favorite et vraiment embrassée avec conviction : la vie est une pure sottise. Sur cette base solide, il construisait sa sagesse qui était de tout mépriser, rien ne méritant d'être pris au sérieux, que ce soit la réussite, la gloire, la richesse ou les titres de noblesse. La poésie elle-même n'était pas exceptée de l'universel mépris. Excellente philosophie pour faire face aux revers. Cette vie n'est rien, ses meilleures choses ne sont rien, ses infortunes ne sont rien non plus. A sa sœur qui s'affligeait de voir son fils se faire jésuite Malherbe écrit :

Quelque habit que l'on porte en ce monde, et par quelque chemin que l'on y marche, on arrive toujours au même lieu. Cette vie est une pure sottise. Nous l'estimons trop... L'indifférence est un grand garant contre les bizarreries de la fortune... La meilleure condition où il pouvait arriver par le chemin où vous l'aviez mis était d'être ou conseiller ou président en parlement. Mais, ma sœur, quelle différence pensez-vous que je trouve entre ces gens-là et les jésuites? Nulle, je vous jure, puisque, d'ici à cent ans, mon neveu ne sera ni jésuite ni président...

Peu d'hommes ont vécu à l'égal de Malherbe le sentiment de l'absurdité de tout. Et cette attitude enfante

une sorte de je m'en fichisme à la cavalière qui s'exprime parfois d'une manière bien curieuse.

De nos jours, un esprit qui en arrive aux conclusions de Malherbe sur le monde se croit obligé à de grands gestes désespérés, à de vifs mouvements d'imprécation et à d'incurables mélancolies! Un Malherbe ne glisse pas du tout vers de telles pensées. Homme de vigoureuse santé, s'il juge froidement le réel, il y est solidement installé. Le fait que la vie se résout sous son regard en sottise et en absurdité ne l'empêche point d'en jouir. Tant il est vrai que ce ne sont point les conclusions de notre intelligence sur le monde qui déterminent notre humeur. Tant il est vrai que d'une même philosophie, des sensibilités diverses et des époques diverses tirent des sentiments tout opposés. N'être dupe de rien, être dénué de toute illusion et de tout optimisme sur l'homme et sur la vie n'entrave en rien la gaîté de Malherbe. Que la vie soit digne d'un vaste éclat de rire, que la société ne soit que comédie et faux-semblant, que tout de l'homme ne soit que méchanceté, cela n'altère point son humeur. A la suite de jugements quelque peu rudes sur la vie énoncés dans une lettre à son cousin, Malherbe se croit tenu d'écrire immédiatement :

Peut-être, mon cher cousin, vous imaginez-vous que je suis en mauvaise humeur. Nullement, je vous le jure, et si vous prenez la peine de venir jusques ici, comme je vous en conjure de tout mon cœur, vous me trouverez aussi disposé à rire que vous m'ayez jamais vu.

Ah, comme en ce Malherbe vit encore la belle sève du XVIe siècle! Et qu'il me plaît avec ce mélange d'intelligence dégrisée et d'appétit de vie, de boutades à l'emporte-pièce et de gaîté, d'humeur irrespectueuse et de clair discernement! Non, Malherbe ne mettra point son esprit en malaise pour des raisons philosophiques! Ni inquiétude, ni vague à l'âme! Troubler son aptitude naturelle au bonheur par son intelligence, il ne tombe

point dans ce travers. Il a fort bien remarqué que les choses d'ici-bas, même si l'on n'est dupe de rien, « ont deux visages ». Alors pourquoi ne pas regarder celui qui « peut donner du contentement »?

A défaut de certitudes consolantes, Malherbe possédait de vigoureux appétits et il ne voyait aucune bonne raison pour ne point les satisfaire. Homme bien vivant, il représente ce type d'hommes, fréquent à son époque, qui, excédés par les désordres des guerres de religion, par la vue des pires sentiments masqués sous de prétendus intérêts religieux, las jusqu'au possible des querelles civiles, des discussions théologiques, abdiquent franchement une partie d'eux-mêmes entre les mains de ceux qui gouvernent pour que la Paix soit. Mais en retour, à l'abri des institutions restaurées, ces hommes entendaient n'être point gênés dans leur chasse au plaisir. Ce Malherbe est un mélange curieux de sensualité et de raison. Prenons-en notre parti. Notre moralisme d'à présent doit être laissé de côté pour considérer un homme de cette trempe!

Donc, Malherbe, à défaut de certitudes consolantes, possède quelques appétits qui ne le trompent point. Que le monde vaille ou ne vaille pas, Malherbe sait qu'il est pour lui quelques choses bonnes et quelques choses belles et cela lui suffit. Il écrit à son disciple Racan :

Il est malaisé que je n'aie dit devant vous ce que j'ai dit en toutes les bonnes compagnies de la cour, que je ne trouvais que deux belles choses au monde, les femmes et les roses, et deux bons morceaux, les femmes et les melons. C'est un sentiment que j'ai eu dès ma naissance, et qui jusques à cette heure est encore si puissant en mon âme, que je n'y pense jamais que je ne remercie la nature de les avoir faites, et mon ascendant de m'avoir donné la forte inclination que j'ai à les adorer.

J'ignore la place réelle qu'eurent dans sa vie les melons et les roses. Pour ce qui est des femmes, quand il

s'en abstint, ce ne fut point sa faute. Il en usa le plus qu'il put. On le dénommait avec bienveillance d'ailleurs le Père Luxure. Sa philosophie était fondée sur le mépris de toutes choses, mais quand la vieillesse le saisit, ne plus pouvoir jouir des ébats de l'amour lui arracha dans ses lettres quelques accents vraiment sentis de regret. Ce Malherbe à première vue sec grammairien et sec logicien était un faune. Il n'est point déplaisant de constater cela. Convenons d'ailleurs que les mœurs en honneur à la cour du Vert-Galant n'étaient point pour apporter le moindre obstacle aux penchants du poète qui avait dépassé la cinquantaine. Je cueille dans une lettre à Peiresc ce passage qui n'est pas sans charme :

Je sais bien que, vous autres jeunes gens, vous moquez des passions des pauvres quinquagénaires, et pensez qu'à cet âge-là on ne se doit plus mêler de dire que son chapelet; quand vous y serez arrivés, vous en parlerez d'autre façon. Une bien grande et belle princesse, au commencement que je vins en cette cour, me voulant persuader que je fisse l'amour, afin que j'eusse un sujet de faire des vers, je m'en excusai le mieux que je pus; mais elle me ferma la bouche par l'exemple du maître, et me dit que tant que le Roi s'en mêlerait, je ne m'en pouvais dédire.

Et Malherbe de prendre aussitôt cette raison « en payement ».

Cette princesse qui trouve un si charmant moyen d'inciter un poète à faire des vers et ce poète qui se laisse si rapidement convaincre n'ont rien qui déplaise à l'imagination.

L'amour d'ailleurs, tel que le sent Malherbe, ressemble fort peu à cet amour que nous attribuons aux poètes. Ni vertige d'imagination, ni rêverie que les mots ne sauraient dire, ni tressaillements profonds, ni cette sensation de mondes vagues et fascinants émergeant des abîmes de l'âme. Jamais homme, semble-t-il, n'a tant pratiqué l'amour et si peu connu la passion. Jamais homme ne s'est plus adonné aux réalités précises de l'amour

et jamais homme n'a moins connu son orchestration spirituelle, son goût d'infini et de Néant et cette quatrième dimension qu'y apporte le songe. Il est bien étonnant, ce Malherbe réformateur de notre poésie!

Sur ces femmes dont l'existence est le charme du monde, il n'a pas plus d'illusions que sur le reste de la vie. Si vous offrez vos hommages à une femme et qu'elle ne les agrée point, ne louez point sa vertu, songez seulement que d'autres ont mieux su lui plaire. Une belle vous fait languir, portez ailleurs vos paroles enflammées, le même plaisir qu'une vous refuse, une autre vous le donnera. Le pouvoir de chasser un amour par un autre, Malherbe le possédait.

Cependant, à cet homme qui parfois nous agace parce que nous le voyons dans les choses du cœur trop lucide, trop fermé à toute folie, l'amour inspire à l'occasion quelques accents teintés d'un léger mollissement d'âme. Je glane ces expressions dans sa correspondance : « C'est une douce chose que la compagnie d'une femme »... « Il le faut être (amoureux) ou renoncer à tout ce qu'il y a de doux dans la vie. »

Et que pensez-vous de ce fragment de lettre écrit à l'âge de 70 ans, alors que Malherbe sent palpiter en lui le regret des délices de l'amour :

L'indolence est le souhait de ceux que la goutte, la gravelle, la pierre, ou quelque semblable indisposition mettent une fois le mois à la torture. Le mien ne s'arrête point à la privation de la douleur, il va aux délices; et non pas à toutes (car je ne confonds point l'or avec le cuivre) mais à celles que nous font goûter les femmes en la douceur incomparable de leur communication. Toutes choses à la vérité sont admirables en elles; et Dieu, qui s'est repenti d'avoir fait l'homme, ne s'est jamais repenti d'avoir fait la femme. Mais ce que j'en estime le plus, c'est que de tout ce que nous possédons, elles sont seules qui prennent plaisir d'être possédées. Allons-nous vers elles, elles font aussitôt la moitié du chemin. Leur disons-nous : « Mon cœur », elles nous répondent : « Mon âme ». Leur demandons-nous un baiser,

elles se collent sur notre bouche. Leur tendons-nous les bras, les voilà pendues à notre col. Que si nous les voulons voir avec plus de privauté, y a-t-il péril ni si grand ni si présent où elles ne se précipitent pour satisfaire à notre désir? Si après cela il y a malheur égal à celui de ne pouvoir plus avoir de part en leurs bonnes grâces, je vous en fais juge, et m'assure que vous aurez de la peine à me condamner. Mais il ne faudrait guère continuer ce discours pour me porter à quelque désespoir.

Comme il y a vivacité, grâce, coloris dans ce morceau, comme il est enlevé avec parfois le détail naïf et senti mêlé à quelque ingéniosité! Il est vraiment moins d'une pièce que nous ne le pensions, ce Malherbe! Et comme ce regret des délices d'amour qui ne sont plus pour lui que l'ombre d'un rêve arrive à mettre en lui une teinte délicate de spiritualité! Comme je déplore que ce poète qui chanta sur le tard de sa vie n'ait point confié à ses vers ce regret de l'amour qu'il sentait si vivement. Il eût peut-être trouvé quelques accents inaccoutumés!

Malherbe nous cache plus de surprises qu'on ne le croirait. Il est là devant vous bourru, franc, sans ménagement pour personne. N'allez pas en conclure qu'il était inexpert à conduire ses affaires. Poète officiel, il ne répugnait point aux flatteries un peu massives et qui rapportent. Il savait encenser au moment opportun, il savait aussi ne pas trop s'attacher aux idoles tombées en défaveur. Il donna des louanges extrêmes à Henri III vivant et il le flétrit du temps de Henri IV. Il se comporta de même envers Albert de Luynes. Un de ses commentateurs faisant allusion aux éloges qu'il adressait au cardinal de Richelieu, à ses yeux mortel plus qu'humain, dit bonnement : « Je n'aurais pas conseillé à l'illustre Eminence d'être disgraciée du vivant du poète, ou de le précéder dans la tombe ». Mentionnons cela sans trop appuyer. Le rôle de « poète officiel » a ses misères et un casuiste subtil nous dirait qu'au fond la loyauté de Malherbe s'adressait à la fonction royale et

à la fonction de ministre beaucoup plus qu'à leurs passagers possesseurs.

Mais je voudrais souligner un trait de Malherbe qu'il ne faut pas négliger. Il est par excellence l'homme à boutades, l'homme des formules à l'emporte-pièce, jaillies d'une humeur vive et incompressible. Derrière de tels hommes, il y a souvent une part d'ondoyant et un bon lot de contradictions qu'on ne soupçonnerait pas tout d'abord. Et cette remarque vaut même pour la physionomie littéraire de notre poète. Je n'insiste pas sur l'infidélité de Malherbe à sa philosophie du mépris général et consolateur lorsqu'il souffrit si cruellement de la mort de son fils, c'est trop naturel, mais je songe à quelques points piquants. Notre Malherbe a l'air de mettre les titres de noblesse bien au-dessous de la vigueur amoureuse; il s'applique cependant à se constituer une magnifique généalogie que d'aucuns ont d'ailleurs contestée. Méprisant tous les misérables biens d'ici-bas et avant tout les biens d'opinion, il tient fort à se vanter auprès du bon Racan de mirifiques exploits guerriers qui n'eurent probablement lieu qu'en son imagination. Je me demande par instants s'il n'y eut pas chez cet homme si carré un peu du finaud normand et un peu du hâbleur méridional. Le tout formant un homme assez avisé et pas dépourvu de sens pratique. Sa philosophie si détachée ne l'empêchait point de prendre un goût fort vif à régenter les esprits et quand il chantait la gloire de ses maîtres, il en voulait résolument tirer profit.

Ne le croyez pas trop non plus lorsqu'il traite la poésie par-dessus la jambe, disant que le poète n'est pas plus utile qu'un joueur de quilles et que les dirigeants ont bien raison de ne point se soucier de lui. L'orgueil du poète est loin de lui être étranger. Il est fier de prendre place parmi les rares privilégiés qu'Apollon dota du pouvoir de tresser les lauriers qui durent

l'éternité. Dieu sait s'il est en admiration devant la majesté royale. Or, ne dit-il point que la gloire d'un prince ne peut vivre éternellement que par le poète, les muses seules ayant pouvoir de décerner l'immortalité?

Songe-t-il à se mettre au rang d'un joueur de quilles, le jour où il écrit ces vers?

Les Muses hautaines et braves
Tiennent le flatteur odieux,
Et comme parentes des dieux
Ne parlent jamais en esclaves...

Et cette fin de l'Ode à Louis XIII partant pour la Rochelle, est-elle d'un poète qui prend son art pour un jeu quelconque?

Le fameux Amphion, dont la voix non pareille
Bâtissant une ville étonna l'univers,
Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne fassent mes vers.

Croyez bien que tout de Malherbe ne s'affirme pas dans ses plus sincères et plus spontanées boutades. Le caractère tranchant de ses affirmations ne doit pas nous empêcher de voir qu'il n'est pas toujours parfaitement d'accord avec lui-même. Lorsque l'intelligence de Malherbe envisage la poésie, elle la ravale au rang de l'universelle vanité, mais Malherbe rencontre aussi, pour parler comme Pascal, cette puissance d'affirmation que nous portons tous en nous et qui nous arrache à la puissance de tout contester. Je suis persuadé que Malherbe croit tout à la fois à la haute valeur de la poésie et à sa non-valeur parfaite, sans d'ailleurs réfléchir lui-même sur cette bizarrerie. Et bien loin de lui en faire grief, je le juge à cause de cela même une tête bien faite. Le monde est ainsi fait que les choses se prêtent tout à la fois à être niées et à être affirmées. Négateurs et affirmateurs sont également utiles, car leur conflit est la vie même. Pareillement, tout homme qui s'examine loyalement s'aperçoit qu'il porte en lui-même un négateur et un

affirmateur et qu'il vit de leur lutte. Au fond, est-il un homme qui connaît sûrement son opinion sur quelque sujet que ce soit?

Aveugle il faudrait être pour ne pas voir que ce Malherbe revenu de tout, et si riche de dédain pour les hochets de la vanité humaine, est bel et bien assoiffé de gloire. Dans cette prose si belle qu'est parfois la sienne et dont je prise extrêmement certaines pages où se marient étrangement la perfection du XVIIe siècle à la sève et la verdeur du XVIe siècle, il dit : « Tout ce qu'il y a de beaux esprits au monde savent combien l'aiguillon de la gloire a la pointure douce et les stoïques mêmes n'écrivent contre elle que pour l'acquérir. »

Décidément, il commence à m'intéresser, le vieux magister grincheux. Le simple, raide et sec personnage qui était d'abord dans mon esprit commence à vivre puisqu'il commence à m'intriguer, à se compliquer, et à révéler ce je ne sais quoi d'étrange qui se voit en tout être vivant regardé d'un peu près. Et puis, qui dira chez cet homme épris d'ordre, d'autorité, d'obéissance aux puissances établies et champion résolu du « sens commun » ce qu'il y eut de désir d'étonner, de goût du paradoxe et des idées risquées et, mélangé à un sincère esprit de soumission, je ne sais quel esprit indépendant et frondeur. Peut-être un homme du XVIe siècle vêtu de la livrée du XVIIe siècle!

Mais puisque j'en suis à Malherbe considéré comme type de l'homme à boutades, je dirais qu'il est tels de ses aphorismes littéraires les plus connus qu'il ne faut pas trop prendre comme articles d'évangile. Ne vous fiez pas trop à Malherbe vous envoyant aux crocheteurs du Port-au-Foin pour vous renseigner sur la langue française. Sans doute, sa langue parlée a toute la verdeur imagée du parler populaire et il en est de même parfois pour la langue de sa correspondance, mais re-

marquez que le vocabulaire poétique de Ronsard, beaucoup plus riche que celui de Malherbe, est beaucoup plus fourni de termes de métiers et de mots plébéiens. Notez d'ailleurs que dans son *Commentaire s r Desportes,* Malherbe traque les expressions « plébées » du poète. Notez que dans un souci de noblesse, il tend à restreindre le vocabulaire poétique et à le dégager de la trivialité. Ajoutez enfin que l'effet malherbien vous échappe le plus souvent si vous ne voyez le mot poussé à son point extrême de vigueur dans le sens même de sa racine étymologique...

Ne prenez pas non plus trop à la lettre la fameuse boutade dirigée contre l'allégorie de Régnier représentant la France entrant à l'Olympe pour implorer Jupiter. Malherbe s'en gaussait au nom d'un sens rigide du vrai. Mais ouvrez l'*Ode sur l'attentat commis en personne de Henri le Grand,* le 18 décembre 1605, vous y verrez « le dieu de Seine » rentrant effarouché dans sa demeure tandis que les nymphes ne trouvent assez de roseaux pour se cacher!

J'aimerais médite" sur l'axiome favori de Malherbe; cette vie est une pure sottise. Cette philosophie peut paraître pauvre et mesquine! Mais pour donner jour à des doctrines philosophiques sublimes, il est peut-être bon de ne pas trop se frotter aux hommes ni aux choses. Quel est l'homme vraiment sincère qui, en face des événements déroulés depuis l'an 14 (une des plus grandes expériences que l'humanité ait faites sur elle-même), n'ait envie de répéter avec Malherbe : cette vie est une pure sottise! En un sens, Malherbe n'a pas mal vu les choses, mais après avoir dit : la vie est pure sottise, il faut ajouter : c'est aussi une aventure merveilleuse... Absurde et merveilleuse, oui c'est cela!

Mais je voudrais mettre en lumière quelques conséquences de l'axiome de Malherbe. La vision de la vie comme sottise ou absurdité pures a conduit, me semble-

t-il, des âmes de choix sur le chemin de la grandeur. N'est-ce point dans ces moments où l'esprit est assiégé par la sensation de l'absurdité et de la sottise de la vie qu'il sent se lever irrésistiblement en lui cette puissance d'affirmation dont parle Pascal? C'est la révolte contre cette obsédante vision de la vie qui enfante souvent le poète, le saint et le héros par qui le monde reçoit une valeur! Dans le cas de Malherbe, il y a corrélation visible entre sa grandeur et sa vision de la vie comme sottise parfaite. Le sens de la non-valeur de Tout et même de la Poésie l'a rendu singulièrement exigeant pour son art. Celui qui perçoit la poésie comme un message inspiré dicté par les forces profondes de l'Univers n'accordera pas grande importance à quelques défaillances d'exécution. Et l'optimiste confiance à l'inspiration risque d'ouvrir bien largement les chemins de la facilité! En imposant le poème comme inutilité pure, Malherbe s'impose l'obligation de n'y point réussir à moitié. Nulle raison majeure ne vous impose d'être poète. La seule excuse de votre œuvre, ce sera son impeccabilité... Qu'un jongleur inexpert ne vienne point me faire admirer des maladresses. Soyez parfait ou ne soyez rien. Si Malherbe n'avait point considéré la vie comme sottise pure, il n'aurait pas eu ce culte de la perfection qui l'auréole de grandeur.

§

La *Correspondance* de Malherbe ne peut être négligée. Elle nous révèle les dons qui nous font paraître moins originaux les épistoliers du XVIIe siècle.

Il convient de répartir en plusieurs groupes ces lettres si différentes qu'on les attribuerait aisément à plusieurs écrivains, encore qu'on y sente toujours la griffe nerveuse de leur auteur.

Je mets résolument de côté *les Lettres à Peiresc*, fort intéressantes au point de vue historique, mais fort peu

révélatrices de Malherbe. Ce sont là mémento des faits du jour destinés à renseigner un correspondant éloigné. Malherbe n'y met rien de lui. Il n'en est pas de même pour un certain nombre de lettres que j'appellerais familières adressées à Racan, au cousin de Bouillon-Malherbe et à quelques autres. Je formerais ensuite un troisième groupe de plusieurs lettres très travaillées où Malherbe cherche à hausser le ton. Amples pages d'éloquence adressées à des personnes de haut rang pour les consoler à l'occasion de quelque deuil. Je réunirai enfin les lettres de Caliste (la vicomtesse d'Auchy), où Malherbe se figure qu'il exprime la passion.

Quelle heureuse surprise pour un homme d'aujourd'hui de lire les lettres familières de Malherbe? C'est par elles qu'il conviendrait de prendre contact avec le poète. Telles de ces lettres sont encore tout près du mouvement d'humeur qui les dicta. On y sent vivre Malherbe avec sa brusquerie, sa bonhomie carrée et une vivacité qui touche parfois à la pétulance. Des délicatesses et des nuances point, mais toujours du nerf. Du badinage, pas en finesse sans doute, mais gaillard et crépitant de verve. Avec cela, un mélange agréable de sérieux et de raillerie! Et comme la langue est plaisante! C'est déjà la langue du XVIIe siècle, sûre de tous ses tours, maîtresse de sa démarche, mais courant d'un pas agile et toute semée d'images familières, d'expressions amusantes même. Il y eut peut-être en Malherbe un écrivain d'humeur qu'on ne soupçonnerait qu'assez peu à la lecture de ses poésies.

Que je cueille simplement quelques expressions :

Je suis marri que ce cocu vous ait fâché. J'eusse plutôt attendu d'être mordu d'un agneau, ou becqué d'un pigeon, qu'offensé d'un cocu.

Sur la part du hasard dans les choses humaines :

La force et la prudence sont de puissantes machines; mais

si le destin n'est avec elles, une chénevotte et cela, c'est tout un.

A propos de la haine que vouent les juifs aux chrétiens :

Si tout ce que nous sommes de chrétiens n'avions qu'une tête, ils nous la couperaient avec plus de plaisir qu'ils ne pensent avoir à se couper le prépuce.

J'en passe et des meilleures.

J'aime vraiment ce groupe de lettres de Malherbe lui-même définissait ainsi :

Vous en parlez selon mon goût, quand vous dites qu'en les lisant vous pensez m'ouïr deviser au coin du feu.

Quant aux grandes lettres de consolation adressées par Malherbe à de hauts personnages, tels que la marquise de Montlaur, la princesse de Conty, Monsieur de Termes, Monsieur de Bellegarde, je n'en dirai qu'un mot. Ce sont évidemment des morceaux d'éloquence, magnifiques d'ailleurs. La manière dont une consolation sur un deuil particulier se transmue en une méditation d'ordre général, universel même, est fort visible. Prenez la lettre à la princesse de Conti, fort appréciée des contemporains; et bien, elle n'est pas loin d'être un sermon sur la fragilité des choses humaines. J'irai même jusqu'à dire que par l'ampleur, le ton soutenu, le pouvoir de dominer et d'ordonner son sujet, la musique large et pleine de la phrase et même par une certaine manière d'unir sagesse païenne et sagesse chrétienne, une telle lettre préfigure l'éloquence de Bossuet.

Les lettres à Caliste, choisie par Malherbe comme Dame de ses pensées, valent aussi d'être lues. Elles sont en effet de la même veine qu'un certain nombre de poèmes d'amour de Malherbe, et puis elles sont divertissantes d'une manière que leur auteur n'avait point soupçonnée. J'ai rarement vu un homme tant s'ingénier à prendre le contrepied de son tempérament. Le poète en cheveux

gris s'était dit qu'en qualité de poète, il devait avoir une Dame dont il serait le chevalier servant. Et Malherbe de supposer qu'il éprouve pour cette amante idéale des sentiments sublimes. Et le pathos et la rhétorique de fleurir à qui mieux mieux! Notre Malherbe sue, fait de grands efforts pour se persuader qu'il est en proie à une « maladie furieuse », une démence d'amour qui lui enlève le goût du boire et du manger, le prive de sommeil, le brûle et le glace et lui fait à grands soupirs tendre les bras vers la Mort Libératrice des passions portées à l'extrême. Le « Père Luxure » grimé en « Roland furieux », on en pâme de rire! Ces lettres d'extrême passion donnent au plus haut point l'impression de « devoirs ». Quels efforts a dû faire notre bon Malherbe pour essayer de dire tout à fait à froid qu'il est hors de lui! Et comme l'intelligence se prenant à imaginer des mouvements du cœur qu'elle ne connaît point enfante une bizarre préciosité de sentiments! Pareilles remarques vaudraient d'ailleurs pour certains poèmes d'amour de Malherbe. Il faudrait les atténuer cependant, car on a beau dire, le monde de la poésie n'est pas tout à fait celui de la prose; il lui arrive de s'accommoder assez bien d'un certain manque de naturel. Il faut dire en outre qu'en poésie, la prouesse verbale et technique de Malherbe nous distrait souvent des choses exprimées.

§

On s'est moqué de l'attention méticuleuse que Malherbe apportait aux questions de grammaire et de vocabulaire. Pour certains, le poète doit planer dans de si hautes nues qu'il déchoit à s'occuper de telles vétilles. On connaît le passage où Balzac a quelque peu raillé celui à qui il devait beaucoup :

J'ai pitié d'un homme qui fait de si grandes affaires entre pas et point; qui traite l'affaire des participes et des géron-

difs comme si c'était celle de deux peuples voisins l'un de l'autre et jaloux de leurs frontières.

Railler Malherbe sur ce point est aisé. On en parlerait peut-être autrement si l'on serrait d'un peu près la question. Il est permis de voir en Malherbe autre chose qu'un vieux maniaque si l'on a bien réfléchi à l'importance du langage. Qu'une heure avant de trépasser, il ait repris son hôtesse d'une incorrection en affirmant qu'il voulait maintenir jusqu'à sa mort la pureté de la langue française, un tel trait peut lui être imputé à gloire. Saint-langage, a dit Valéry! Si vous raillez le poète de trop prêter d'attention aux mots, il faut également railler le sculpteur qui se montre exigeant pour le grain de son marbre et aussi le peintre qui se perd en méditations sur la gamme des bleus et des rouges.

Il faudrait de longues pages pour préciser la réforme de Malherbe quant à la langue. Je ne puis entrer dans les détails requis. Que j'esquisse simplement les attitudes de Malherbe qui dominent sur ce point ses idées.

Au fond, il est poussé par le désir de restreindre les libertés que l'individu peut s'arroger avec la langue. Le poète n'aura plus le droit, au nom de son admiration pour les Grecs et les Latins, de piller à sa guise les langues antiques. Fini le droit de créer de nouveaux mots sous prétexte d'enrichir le trésor commun. Fini le droit de faire des emprunts aux dialectes locaux. Au-dessus de la fantaisie novatrice de l'artiste, Malherbe met l'usage du peuple, c'est-à-dire le sens commun lui-même.

De même, le poète est impérieusement soumis à la syntaxe, aux modes d'expression qu'impose à tous la grammaire. Desportes avait écrit : une amour « si constante et forte ». « Pour bien parler, rétorque Malherbe, il devrait dire : si constante et si forte. On dit : il est si bon et si beau, et non pas : il est si bon et beau. »

Interdiction au poète de dévier le sens des mots pour fixer quelque nuance personnelle d'émoi! Toutes les chi-

canes qu'il adresse à Desportes sur ses impropriétés postulent le principe qu'au-dessus de la manière de sentir propre au poète, les mots ont un sens défini valable pour tous les hommes et qu'il faut respecter.

Nous touchons peut-être le point par où Malherbe choque tout particulièrement notre sens poétique moderne. Malherbe condamne absolument l'emploi impressionniste de la langue. A côté des rapports rationnels entre les choses, il existe d'autres rapports plus obscurs, plus capricieux, plus instables que leur imposent nos états de sensibilité et la couleur momentanée de nos âmes. Si nous voulons fixer ces rapports par le langage, nos expressions apparaissent fautives à nos intelligences qui considèrent les mots comme porteurs de sens et non comme véhicules d'impressions.

Les vents émus retenaient leurs haleines.

Prenez l'expression globale, intuitivement, elle vous satisfait; il y a là une impression vraiment sentie par Desportes et votre sensibilité en reçoit immédiatement communication. Mais le goût de Malherbe est autre. Il n'envisage la langue que sous l'angle de l'intelligence, de la logique et cette expression poétique qui vous a donné un choc immédiat et délectable lui paraît tout à fait défectueuse. « Excellente sottise, dit-il. Si les vents étaient émus, comment retenaient-ils leurs haleines? »

De même, ce vers de Desportes à vrai dire saisissant, hardiment synthétique et limpidement évocateur pour un esprit intuitif :

Recueillant la moisson par tant d'autres semée,

ne résiste pas à l'analyse purement intellectuelle de Malherbe. Il a vite fait de voir qu' « une moisson semée » heurte la logique et il condamne.

Faut-il mentionner encore ces deux vers de Desportes, pour nous parfaitement admissibles, et cependant critiqués par Malherbe?

De tout ce que les cieux ardemment courroucés
Peuvent darder sur nous de tonnerre et d'orage.

Malherbe admettrait à la rigueur : darder le tonnerre, mais darder l'orage ne put lui agréer...

Discuter sur la valeur de la réforme de Malherbe quant à la langue nous entraînerait loin. On pourrait se demander si Malherbe a songé à considérer la langue comme chose en devenir qu'on ne peut figer une fois pour toutes. On peut se demander d'autre part si en réagissant contre la Pléiade, qui donnait au poète trop grand pouvoir sur la langue, Malherbe ne lui a pas trop retiré en le soumettant passivement à « l'usage ». Un grand poète reçoit sa langue de l'usage, mais il est bien rare qu'à son tour il n'impose quelque chose à l'usage. Un point est certain : le mode d'emploi du langage prescrit par Malherbe tend à bannir ce que nous nommons l'état lyrique qui donne aux mots des valeurs autres que leur sens définissable et les associe selon d'autres lois que la logique intellectuelle. Tout phénomène poétique est en même temps un phénomène linguistique. En obligeant le poète à user des mots avec leur sens propre valable pour tous les hommes, en le contraignant à n'employer qu'expressions conformes à la stricte logique intellectuelle commune à tous les hommes, à priori Malherbe limite étrangement l'inspiration du poète, lui impose les idées communes, les sentiments généraux et bannit bien des nuances...

§

Critique? Malherbe l'est au plus profond de lui. Il est tout l'opposé du créateur ingénu qui fait vivre des beautés à lui mystérieusement données par une complicité du Destin. On a dit en face des beautés lamartiniennes : on ne sait comment c'est fait. Malherbe veut savoir comment sont faites les beautés qui doivent imposer ses vers. On peut dire que chez lui la démarche

critique précède le geste créateur. Il sait exactement ce qu'il ne veut pas faire et il sait exactement ce qu'il veut faire. Avec lui plus qu'avec tout autre artiste, l'intelligence est l'outil créateur. Dans la forêt des possibles, il a taillé volontairement son territoire bien à lui, s'y est campé résolument, et à tout ce qui n'était point conforme à son dessein, il a dit un non résolu. Se priver pour se réaliser, telle pourrait être sa formule.

Son *Commentaire sur Desportes* apparaît à première vue comme le type même de cette critique faite de menues chicanes et dénuée de toute générosité compréhensive. Mais cette critique négative et pointilleuse, considérée dans son rapport avec la vie poétique de Malherbe, représente une série de gestes de défense, une série de gestes de limitation et de définition de soi. Si vous le voulez, cette critique si agaçante en elle-même est avant tout l'envers d'un geste créateur. En Desportes, Malherbe condamne ce qu'il ne veut pas être. Toute parole qui rejette a pour corollaire un précepte positif générateur de beauté. Nous avons la chance de posséder les gestes malherbiens de négation qui sont en un sens la source des gestes de création.

Il est visible que Malherbe ne pardonne aucune défaillance à Desportes. Il n'admet point que des beautés puissent racheter des faiblesses. Dans son ensemble comme dans ses détails, le poème ne doit comporter aucune négligence, aucune inégalité. Ce n'est pas la notion d'art, comme on l'a dit trop souvent, qu'apporte Malherbe : la Pléiade l'avait eue avant lui, mais un sens aigu et sévère de la Perfection. A l'époque classique, il donnait ainsi le principe qui domine son esthétique et sa critique. Quand La Bruyère parle de ce « point de perfection » qu'on sent ou qu'on ne sent pas et dont le sentiment constitue le goût, il est dans la lignée de Malherbe. Quand Paul-Louis Courier dit qu'une fable de La Fontaine est bonne parce que tous les vers en

sont bons et ajoute : « Tout ce qui s'appelle poème au dire des maîtres de cet art est bon ou mauvais; point de milieu », il continue Malherbe.

Nous tenons là une question cardinale et j'aurais beaucoup à dire si je voulais examiner l'envers de cette notion de perfection. Je serais obligé de me demander dans quelle mesure la parfection et la vie peuvent s'allier et dans quelle mesure elles sont antagonistes. Je serais obligé de me demander si le triomphe trop complet de la notion de Perfection n'envelopperait pas quelque danger de stagnation et peut-être de mort pour l'Art. Il me faudrait voir si la volonté de perfection n'impose pas trop à l'art l'obligation de se tenir sur les routes certaines et éprouvées. Je serais amené à découvrir que toute la vie de l'art est dominée par le conflit des forces de recherche et de la volonté de perfection, à tel point que le rythme de la vie artistique est un va-et-vient entre ces deux pôles.

Mais ce que je tiens à faire remarquer, c'est que le principe directement opposé à celui de Malherbe a été formulé par Hugo dans son *William Shakespeare* et pourrait s'énoncer ainsi : l'apparence de perfection est souvent signe de médiocrité et n'est tout au plus que révélatrice de talent; les beautés géniales ont pour corollaire des imperfe tions, sans quoi elles ne seraient pas.

Un Remy de Gourmont à son tour contrebat Malherbe lorsqu'il affirme que le critère du nouveau en art doit passer avant celui de la perfection. Entre l'originalité et la perfection, il perçoit un conflit aigu.

Tout ici-bas est jeu décevant. Faire nouveau et faire parfait, qui ne désirerait cela? Idéal qu'il ne faut pas trop espérer d'atteindre. Mais j'aimerais assez une âme qui serait mordue de ces deux désirs contradictoires et se déchirerait dans cette contradiction...

Je passe rapidement sur les exigences de Malherbe

quant aux rimes, quant aux césures, quant aux chevilles. On a depuis longtemps remarqué qu'au fond, l'exécution du poème lui semble passer avant le sujet, qui a l'air de lui importer assez peu. Hérisser la technique de difficultés, c'est contraindre le poète à des efforts d'où sortiront des beautés. Et cela est encore un principe essentiel de l'art classique que conservent un Théophile Gautier et un Baudelaire. « Véritable Condillac du vers, dit Sainte-Beuve, le premier il a professé la doctrine de mécanisme en poésie. »

Pour qu'il soit satisfait, cet implacable censeur, il faut que le poème soit bien étalé dans la pleine lumière de l'Intelligible... Il faut qu'il agrée avant tout à l'entendement qui voit d'un côté des idées et de l'autre des mots qui correspondent à ces idées, et qui veut les idées logiquement enchaînées et qui veut comprendre et qui veut voir clair. « Je ne vous entends point », « il s'explique mal », « que voulez-vous dire », « ceci n'est pas assez clair », voilà des observations qui reviennent sans trêve dans le *Commentaire sur Desportes*... Nous tendrions plutôt à dire aujourd'hui : le plus vif de la poésie est au delà de ce qui s'exprime clairement, au delà de ce qui s'explique parfaitement. Nous demandons au poète de s'aventurer dans le monde que ne disent point les idées claires et les plus lucides explications.

A vrai dire, il est quelques cas où Malherbe loue Desportes. Ces rares approbations suscitent l'intérêt. Il est un sonnet de Desportes qui convient à Malherbe : « Ce sonnet, est, à mon goût, un des plus nets du livre. » Etre net, qualité suprême pour le poète!

Le mal est grand, mais pire est le remède.

Voilà un vers qui enchante Malherbe! Pas un vers qui dit l'émoi ni le rêve, pas un vers de secrète magie. Une pensée nette exprimée sous une forme condensée, avec des mots énergiques et du relief.

Voici encore un groupe de vers approuvés par le mot « Bon ».

Il faut continuer, quoique j'en doive attendre :
Ce fut témérité de l'oser entreprendre;
Ce serait lâcheté de ne poursuivre pas.

Là encore : une pensée nerveusement, sobrement, intensément fixée par l'expression et cela sans suggestion, sans prolongements secrets. Non pas la pensée qui fuit sur l'aile des mots vers de lointains horizons, mais plutôt la pensée vigoureusement domptée sous l'étreinte des mots.

§

On a raison quand on insiste sur la manière dont Malherbe assimile la poésie à la virtuosité technique. Mais il ne faut pas trop identifier les doctrines d'un artiste et ses œuvres elles-mêmes. Un poète met parfois moins dans ses poèmes que dans ses doctrines; il y met parfois plus et sans en avoir toujours conscience. Il peut même y mettre tout autre chose que ce qu'il se proposait d'y mettre. Malherbe est-il simplement un écrivain qui connaît exactement son métier, applique en artisan scrupuleux ses formules et, selon l'expression de Régnier, « prose de la rime » et « rime de la prose »? Ou bien a-t-il par surcroît un tempérament bien à lui qui s'ajoute à ses doctrines et fait qu'un autre possédant son métier et ses formules ne sera cependant pas Malherbe?

Nous retrouvons assez rarement dans la poésie de Malherbe sa sensualité fort peu embarrassée d'idéal; nous n'y retrouvons point sa manière cavalière de prendre toutes choses avec un mépris désinvolte; nous n'y retrouvons qu'assez peu son parler savoureux et spontanément semé d'images familières et populaires. La poésie de Malherbe ne se propose pas du tout d'être l'expression d'un tempérament; elle est une construction voulue, détachée pour ainsi dire de son auteur et mo-

delée sur un ensemble d'exigences réclamées par l'esprit. Il ne s'agit pas du tout pour Malherbe de se peindre, ni même de peindre la variété des choses : il s'agit d'édifier un monde qui a ses lois propres fermement conçues par l'intelligence. Au fond, le sujet de ses poèmes est assez indifférent à Malherbe; il travaille volontiers sur commande et un sujet qu'on lui impose lui convient souvent mieux qu'un sujet jailli de son être propre. Les vers d'amour qu'il écrivit pour Henri IV valent mieux que beaucoup de vers d'amour qu'il écrivit pour son propre compte. Et de fait, réussir un poème, ce n'est pas pour lui saisir à vif les mouvements de l'âme, c'est créer le poème, chose organique, qui possède une vie d'ensemble, tout à fait propre à lui et qui vaut par la forte cohésion des qualités internes et particulières qui en font un poème.

S'occuper en critique de Malherbe n'est pas dire si au premier contact, ses poèmes me plaisent ou ne me plaisent pas : c'est essayer avant tout de me placer sur le plan même d'un des artistes qui a le plus longuement médité son art· Libre à moi ensuite, pour mon plaisir personnel, d'admettre ou de rejeter Malherbe!

Un poème ne jaillit jamais de l'intimité de Malherbe. Même s'il veut exprimer un vif sentiment personnel, Malherbe voit ce sentiment se présenter comme un thème extérieur à lui. Il étale sous ses yeux les éléments du poème, choisit soigneusement ceux qu'il veut mettre en œuvre, puis il les dispose savamment.

Louer ou blâmer Malherbe d'être dépourvu de ce que nous nommons lyrisme est tout à fait hors de propos. Ne lui demandons pas le jaillissement venu du plus intime de l'être, en sorte que le mot reste tout teinté du frémissement même de l'émoi; ne lui demandons pas ces ardeurs ineffables et qui nous brisent; ne lui demandons pas la sourde palpitation des forces universelles passant à travers nos êtres fragiles; ne lui demandons

pas d'exprimer ces états où il semble que notre individu s'évanouit dans l'être lui-même; ne lui demandons pas ce qui de nous est trop fluide, trop impalpable, pour s'emprisonner dans les mots; ne lui demandons pas ce regard féerique sur le monde où il semble qu'hallucinés, nous voyons toutes choses se transfigurer; ne lui demandons pas non plus cette espèce de rêverie supraterrestre dont les objets réels ne sont que le point de départ. Les mots spontanéité, intimité, ivresse, inspiration, âme profonde, rêve, n'ont pas à être prononcés. Le domaine malherbien de poésie est régi par les mots lucidité, volonté, ordre, grandeur.

Tant qu'il y aura des hommes et qui honoreront la poésie, il y aura au moins deux groupes d'esprits à ne jamais s'entendre sur le mot. Toute victoire d'un des deux groupes suscite à plus ou moins brève échéance la vigoureuse réaction de l'autre groupe. Les aspirations opposées de ces deux groupes d'hommes ne s'unissent que dans certains tempéraments complets où elles arrivent difficilement à se concilier.

Cependant, cette poésie de Malherbe, qui est avant tout une ferme construction de son esprit et pour ainsi dire détachée de son tempérament, porte l'empreinte de ce tempérament. Pas de nuances, rien qui vise au délicat ni même au fin. Le sujet est pris avec brusquerie, à plein, dans un corps à corps nerveux. La vigueur musclée de cette âme solide s'affirme toujours avec netteté. Tous les éléments du poème sont disposés en pleine lumière, rien n'est frôlé, rien n'est pris de biais, rien d'insinué, rien de laissé dans la zone suggestive du pressenti. La louange au monarque ou la louange à une femme leur est lancée à plein, sans détours, sans atténuations, sans velléité de se faire deviner à demi-mot. Le mot asséné est un peu gros, cependant, il n'est pas trop loin de ce que je sens. A vrai dire, j'imagine très bien que certaines âmes subtiles, sensibles, délicates soient un peu

choquées par Malherbe, précisément parce qu'il ne cherche jamais à faire comprendre ses sentiments à demi-mot, parce qu'il ne laisse rien à imaginer de sa propre pensée, parce qu'il jette toutes ses idées dans le même soleil cru. On les imagine d'esprit assez viril et assez peu onduleuses, les femmes que pouvaient charmer les poèmes d'amour de Malherbe... Sa manière de consoler une âme accablée d'affliction a elle aussi quelque chose d'un peu rude, d'un peu direct, d'un peu trop dardé vivement sur la plaie. Il fallait être consolé ou avoir des dispositions à se laisser consoler pour que les poèmes consolateurs de Malherbe apaisent vraiment la douleur... Et puis sa souplesse artistique est plutôt mince. Quels que soient les sujets abordés, la méthode est la même. La Muse de Malherbe part à l'assaut d'une belle avec même nerf et même démarche que pour conduire les armées du bon roi Henri en Limousin!... Il n'est pas dépourvu de grâce, ce Malherbe, mais, en tout, il garde je ne sais quoi d'un peu roide. Je lui en fais reproche certains jours où j'ai l'âme languide, je lui en fais éloge d'autres jours où maintes fadeurs sentimentales m'ont écœuré.

L'exercice facile, et il y aurait de quoi écrire un gros livre, ce serait de prendre Malherbe par le côté négatif et de dire tout ce qu'il n'est pas et tout ce qui, à première vue, manque à sa poésie. En réalité, on aurait peu fait contre Malherbe, car il est avant tout l'homme qui sait ne pas vouloir quantité de choses pour en mieux vouloir quelques-unes. Cela suffit à faire un homme extraordinaire.

Il serait curieux de chercher dans l'œuvre de Ronsard et dans celle de Malherbe deux poèmes qui se prêtent à la comparaison. Un tel exercice est un peu démodé, mais qu'importe, il est parfois amusant et reposant. Et puis, comme disait Talleyrand, on revient de tout et l'on revient à tout.

Vous vous souvenez du *Sonnet à Hélène* de Ronsard : « Quand vous serez bien vieille... » ... Hélène est évoquée vieillie alors que Ronsard a quitté la terre... Elle tombe en songerie, évoque mélancoliquement le temps de sa jeunesse où le poète la célébrait et l'aimait. Elle regrette maintenant son « fier dédain ». Sur tout le poème flotte une atmosphère de rêverie, d'intime attendrissement, de tristesse vague et pénétrante et pressentie aux profondeurs, une méditation non explicitée proche de celle que peut suggérer le *Nevermore* d'Edgard Poe...

Prenez les *Stances* de Malherbe qu'il composa à trente-un ans pour une dame de Provence. J'ai l'impression d'une transposition du poème de Ronsard. Malherbe soupire pour une beauté « d'esprit hautain » qui ne le paie point de retour. Et lui d'envisager un tableau encore enseveli dans le futur et qui doit inciter la Belle à cueillir sans différer les roses de la vie : un jour viendra où elle aura un mari qui, ayant émoussé ses désirs avant de l'épouser, vivra à ses côtés sans l'aimer; elle aura, autour d'elle, des enfants criards d'où lui viendront des « douleurs incroyables »... C'est alors que Malherbe, parvenu aux honneurs grâce à l'appui du Prince, rencontrera celle qui n'est plus qu'une femme « sans beauté ». Et celle qui n'est plus ce qu'elle a été d'être humiliée, et Malherbe de sentir une joie vengeresse de ses douleurs présentes...

Certaines expressions sont tout près des expressions mêmes de Ronsard, mais quelle différence dans l'impression laissée par les deux poètes !..

Malherbe n'a point un sens aussi délicat des choses du cœur que Ronsard. Sur ce terrain, il s'avance plus lourdement. Et viennent des mots un peu choquants dans leur franchise. Et se révèle une absence du tact toujours requis pour dire à une femme certaines vérités :

Tant de perfections qui vous rendent si belle
Les restes d'un mari sentiront le reclus...

Le poème de Malherbe n'a pas cette atmosphère complexe et pénétrante qui enveloppe le poème de Ronsard, les mots n'ont pas le frémissement des mots de Ronsard; ils n'ont pas leurs prolongements d'échos voilés; ils ne suscitent point en nous cette orchestration confuse et profonde par quoi le poème nous semble quelque chose de nous-mêmes. Avec Malherbe, nous sommes beaucoup plus dans l'abstrait. Le poème n'est pour ainsi dire pas situé, la femme évoquée reste une abstraction, elle ne vit pas pour nos sens. Ronsard au contraire sculpte sous nos yeux le bas-relief : nous voyons auprès du foyer Hélène, vieille accroupie, qui dévide et file tout en chantant les vers du célèbre poète, alors qu'autour d'elle les servantes se courbent de sommeil...

Même au XVIIe siècle, on avouait que la nature n'avait pas gratifié Malherbe des riches dons propres à Ronsard... Mais dans ce poème de Malherbe qui est loin d'être de ses meilleurs, il y a pourtant la marque de sa griffe unique : ce que j'appellerais l'expression dardée et qui semble jaillir d'un arc que seul Malherbe peut bander; et puis ces mots comme distendus et prêts à craquer de leur plénitude de sens, et puis la pensée serrée dans la sentence impérieusement burinée sans bavure et sans flou :

> Le temps est médecin d'heureuse expérience;
> Son remède est tardif, mais il est bien certain...

Et enfin ce quelque chose de si particulier à Malherbe; tout à coup, l'expression implacablement tendue se troue dans un bref mollissement où éclosent quelques vers miraculeux, d'autant plus surprenants et pénétrants qu'ils sont plus inattendus :

> Et vos jeunes beautés floriront comme l'herbe,
> Que l'on a trop foulée et qui ne fleurit plus...

Je ne sais si je me trompe : ces deux vers ont pour moi même accent que la fameuse exclamation de Bos-

suet : « Madame a passé comme l'herbe des champs ». Mais examinez ces deux vers si suggestifs, si musicaux et si frémissants, pesez-les à la manière même du *Commentaire sur Desportes* et vous vous écrierez : Comment de jeunes beautés peuvent-elles fleurir comme une herbe qui ne fleurit plus ?...

Puisque je rencontre l'expression : vers miraculeux de Malherbe, que j'en signale quelques-uns dans *Les larmes de saint Pierre,* poème de jeunesse désavoué par son auteur. Saint Pierre dit des pas de Jésus :

> Vous avez une odeur des parfums d'Assyrie,
> Les autres ne l'ont pas, et la terre flétrie
> Est belle seulement où vous êtes passés...

Oh! ce vers : « Vous avez une odeur des parfums d'Assyrie », comme il chante sur les lèvres avec un goût de miel et les lointaines senteurs d'une Asie de rêve...

Et n'eût-il pu lui aussi créer du pittoresque, le jeune poète qui écrivait dans le même morceau :

> Tandis la nuit s'en va, ses lumières s'éteignent
> Et déjà devant lui les campagnes se peignent
> Du safran que le jour apporte de la mer.

Mais Malherbe n'a pas voulu faire pittoresque.

J'ai montré qu'un poème malherbien est avant tout une construction intellectuelle. Je voudrais mettre en lumière quelques conséquences de ce fait. Je néglige pour l'instant les *Odes,* m'attachant uniquement aux poèmes qui touchent à la vie du cœur. Devant les beaux poèmes consolateurs de Malherbe, dont le plus célèbre est le poème à du Périer, je me dis : j'ai beau faire, la machine dialectique m'apparaît trop dans ce morceau, et l'effet sur ma sensibilité en est gêné. Qui ne connaît tous les arguments qu'on peut invoquer en pareil cas? La vraie consolation ne serait-elle pas le spectacle d'une autre âme qui épouse ma douleur par une divination sympathique, me montre des vibrations d'âme accordées aux miennes et non des arguments qui va-

lent pour tous et pour personne? A peine ai-je formulé cette objection que j'en sens la vanité : je demande à Malherbe de n'être plus Malherbe.

Mais dans les poèmes d'amour de Malherbe, la manière intellectuelle de traiter les choses du cœur ne conduit-elle pas tout droit à la Préciosité?... La Préciosité ne serait-elle pas en partie l'Intelligence se substituant au cœur? L'Intelligence mimant la vie du cœur et essayant d'imaginer des mouvements qu'elle ne vit pas n'engendre-t-elle pas une ingéniosité inséparable de la Préciosité?.. Lisez les Stances écrites en 1609 pour Caliste et pour qui Malherbe avait une tendresse particulière; précisez les idées qui les soutiennent : l'extrême ingéniosité vous frappera et vous conviendrez que Malherbe est parfois un Précieux, mais un Précieux à l'expression toujours pleine et virile, ce qui masque d'abord cet aspect de sa physionomie.

Bien visible également la volonté malherbienne de placer le poème dans la zone du général! On est en face d'une poésie pour ainsi dire désindividualisée. Les faits particuliers qui donnent naissance au poème disparaissent derrière le thème universel qu'ils ont suggéré, la teinte passagère et unique d'un émoi s'efface dans le sentiment général auquel on peut le rapporter, les caractères distinctifs des individus évoqués sont laissés dans l'ombre, les aspects du monde extérieur gardés par le poète sont pour ainsi dire délocalisés, et les images employées sont réduites à quelques correspondances très larges entre monde moral et monde physique. A cela se joint un emploi médité de la mythologie considérée comme un répertoire de cas typiques et universels. Il n'est qu'à les évoquer à l'occasion de tout sentiment particulier pour l'élever jusqu'à l'humain tout en créant derrière lui une sorte d'arrière-plan esthétique.

Caritée gémit d'avoir perdu son mari. Lisons la consolation que lui adresse Malherbe :

Ainsi quand Mausole fut mort,
Artémise accusa le sort,
De pleurs se noya le visage,
Et dit aux astres innocents
Tout ce que fait dire la rage,
Quand elle est maîtresse des sens.

Vous n'êtes seule en ce tourment
Qui témoignez du sentiment,
O trop fidèle Caritée :
En toutes âmes l'amitié,
Des mêmes ennuis agitée
Fait les mêmes traits de pitié...

Le poète ne saurait mieux dire qu'il se propose d'exprimer les âmes dans ce qui leur est commun à toutes, et il ne saurait mieux dire qu'il considère les symboles mythologiques comme des exemples universels placés au-dessus du temps, de l'espace et de l'individuel...

Mais voici, je crois, où nous allons sentir le plus vif de Malherbe. Rien ne serait plus faux que de croire la poésie de Malherbe installée à plein dans le naturel et la mesure.

La poésie de Malherbe me frappe avant tout par son caractère résolument hyperbolique. Et cela naît d'un tempérament qui tend à se porter carrément à l'extrême des voies qu'il a choisies. Ni dans ses propos, ni dans ses idées, ni dans sa critique, ni dans sa poésie, Malherbe ne s'arrête à mi-chemin. Et cette remarque vaut pour ses poèmes de sentiment aussi bien que pour ses Odes.

Un poème d'amour de Malherbe commence ainsi :

Le dernier de mes jours est dessus l'horizon...

La louange de l'Aimée ne comporte aucune modération :

Sa parole et sa voix ressuscitent les morts.

S'agit-il d'exprimer le charme d'un beau visage? Il est

Adorable par force à quiconque a des yeux.

Est-il question de chanter la gloire de la Reine? Le soleil se voit forcé d'avouer

Que le ciel, depuis qu'il y monte,
Ne vit jamais rien de pareil.

Et voyez les magnifiques vers qui dans *la Prière pour le Roi Henri le Grand, allant en Limousin,* évoquent le bonheur de cette paix qu'apportera le vainqueur :

La terreur de son nom rendra nos villes fortes,
On n'en gardera plus les villes ni les portes,
Les veilles cesseront au sommet de nos tours...

La langue à son tour est portée au point extrême de tension. Pas de termes superflus, pas de creux, tous les mots font balle, dardés avec la plus impérieuse vigueur, gonflés de sens à se briser et toujours à prendre avec leur plénitude de signification dans le droit fil de la latinité. Sur cet ensemble si tendu, les mots les plus forts viennent volontairement faire saillie, accusant encore leur relief par de vigoureuses antithèses, elles aussi nettement voulues. Poésie tout en muscles avec des substantifs choisis pour représenter l'idée portée au point culminant, avec privation fréquente des adjectifs qui diluent et amollissent, mais aussi quelle manière de les employer pour tonifier et exalter le substantif, pour lui donner le plus haut degré de mordant et de percutant! Ajoutez à cela une sorte d'ardeur et de véhémence cérébrales et vous verrez que Malherbe ne présente qu'assez peu ce caractère que M. André Gide attribue aux classiques, à savoir une expression qui reste en deçà de l'idée à exprimer... Le mot ardeur vient de passer sous ma plume. Il vaut la peine qu'on insiste sur lui. Sans doute Malherbe est sec dans la mesure où il s'interdit toute effusion sentimentale, mais le feu de tête si visible dans ses grandes *Odes* et qui parfois entraîne avec lui un mouvement du cœur, fait compensation.

L'ardeur ne figurait pas dans les doctrines de Malherbe, elle n'avait pas été refusée à son esprit.

Mais voici que se présentent à moi les dangers qui menacent cette poésie. Danger de développer des lieux communs; images si éloignées du particulier qu'elles peuvent tourner à la périphrase inexpressive; tendance des sujets grandioses et désindividualisés vers le pompeux et enfin péril d'emphase. De Malherbe peut sortir le meilleur et le pire... D'ailleurs, chez Malherbe lui-même il y a du Malherbe réussi et du Malherbe moins bien réussi.

Or, un des plaisirs qu'apporte Malherbe, c'est de voir sa poésie côtoyer souvent de multiples périls et de voir le pilote donner avec vigueur et sûreté le coup de barre magistral qui redresse sa barque. J'exprimerai la même impression en disant que l'art de Malherbe apporte avec lui les contradictions qui lui sont nécessaires pour le sauver et c'est cela même qui est sa discipline. Il arrive à Malherbe de s'installer dans le manque de naturel, mais il oppose alors au danger qui le guette la contradiction de l'expression implacablement simple et nue. Il y a parfois chez Malherbe une robuste simplicité dans le manque de naturel. Le lieu commun le guette, mais alors, geste nerveux pour contracter l'expression, pour la bander et pour étouffer la tendance au développement. Un lieu commun qui n'a pas le temps de s'étaler dans sa facilité et qui est saisi dans les griffes d'une expression poussée au point extrême d'énergie n'est plus un lieu commun : c'est un coup d'épée qui fend la lumière.

Mais je dirai surtout que la poésie de Malherbe est une poésie hyperbolique qui fuit perpétuellement l'emphase. Il est visible que le dynamisme le plus puissant gonfle l'expression, mais il est également visible qu'on reconnaît à tout instant l'effort pour la resserrer, la raréfier, la condenser. Le plus original de Malherbe me paraît être ce double mouvement : une expression qui

se lance vers l'extrême, mais rencontre en route une puissante contraction qui l'entrave. Et cela produit en dernière analyse une qualité par quoi Malherbe bat tous les autres poètes, alors qu'un Ronsard et un Hugo l'emportent sur lui par de multiples dons. Cette qualité d'une expression qui se gonfle et se tend sans pouvoir s'étaler, je l'appelle l'intensité.

Omettrai-je cette qualité malherbienne par excellence? la parfaite liaison de toutes les parties du poème ou mieux encore leur fusion. Un poème de Malherbe existe avant tout comme organisme d'ensemble, par son poids total. En un sens, je rapprocherai un poème de Malherbe d'un roman de Flaubert : non point une souple variété, mais une monotonie puissante qui s'impose bon gré mal gré. Cette monotonie de Malherbe est d'ailleurs pleine de feu et de vivacité. Je ne peux même pas séparer d'un poème de Malherbe une certaine impression de massivité et ce n'est pas ici un reproche. Tant il est vrai qu'il n'est point dans l'art tels caractères qui sont des qualités et des défauts; mais des traits qui valent par rapport à certains tempéraments et par le jugement qui préside à leur emploi.

Je ne veux point négliger pour caractériser l'impression du poème malherbien idéal ce que j'ai déjà nommé de « brefs mollissements ». Non pas de l'attendrissement, non pas de la sensibilité qui jaillit soudain, mais comme une échappée d'âme aussitôt retenue qu'élancée et comme un fil vibrant de lumière glissant par la fente d'un volet et aussitôt intercepté... Dans cet ensemble roide et tendu qu'est le poème, çà et là une goutte d'autre chose, mais alors quel parfum concentré!

Il faut dire enfin qu'il est un élément qui détend l'impression d'effort et de contraction du poème et c'est sa qualité musicale... Sec grammairien, sec logicien si vous le voulez, Malherbe apporte avec lui une sensibilité musicale de choix. Il a dans ses meilleurs poèmes le sens

des grandes vagues d'harmonie au balancement large et vigoureux et douées dans leur gonflement et leur affaissement d'une sorte de grâce sans mollesse, un peu massive, mais plus onduleuse qu'on ne le croirait d'abord. Les mots de Malherbe se dessinent en relief et comme coupés à l'emporte-pièce, l'heureux balancement musical les baigne dans une continuité qui les déraidit et les assouplit...

Ronsard rencontre de belles réussites musicales où l'instinct d'ailleurs a beaucoup de part. Le sens musical de Malherbe a plus de certitude. D'heureuses musiques ronsardiennes choient tout à coup avec gaucherie, elles se cassent en cours de route; on a parfois l'impression de boucles qui ne savent pas très bien se fermer. Malherbe nous offre une sorte de musique grave, ample, sûre de sa démarche et de sa respiration, trouvant à point nommé ses départs et ses chutes, ses élans et ses repos, et sachant toujours impeccablement dessiner la fin de ses courbes. Malherbe apporte avec l'art des cadences heureuses et sûrement calculées, l'exemple non pas de réussites musicales partielles et de hasard, mais la certitude dans la musique soutenue.

Pour caractériser d'un mot l'impression d'un poème malherbien réussi, je dirai que Malherbe est l'inventeur d'une sorte de poésie qui subjugue. Je dirai encore que cette poésie est à la fois une caresse et un saisissement. Caresse par la musique, saisissement par l'expression.

Ferai-je à Malherbe le coutumier reproche d'avoir étouffé le lyrisme au sens où nous l'entendons? A quoi bon? Il convient aux meilleures choses d'être étouffées de temps en temps pour reparaître ensuite avec une neuve fraîcheur et une saveur inconnue.

J'avouerai d'ailleurs que Malherbe n'est pas ma lecture de chevet. Quand je l'ai abordé, il m'a donné l'impression d'une sorte de castel perché sur une colline roide, entouré de durs et massifs remparts et flanqué de

tours carrées crûment découpées sur le ciel. Je ne savais trop comment y pénétrer. J'ai essayé et je crois que j'ai été payé de ma peine. La pleine saveur de Malherbe, on ne la saisit pas à la volée, elle est au bout d'un effort, mais elle existe.

Je ne peux éluder une dernière question : est-il vraiment vivant pour nous ce Malherbe? Je réponds : tout homme qui écrit une phrase française, qu'il l'ignore ou qu'il le sache, fait un geste pour ou contre Malherbe...

GABRIEL BRUNET.

MARÉTA
LA DEMI-BLANCHE

—

Grâce aux tamarins et aux manguiers qui entre-croisaient leurs frondaisons au-dessus de la maison, la vérandah demeurait sombre et relativement fraîche. Allongée dans la berceuse viennoise, la jeune Maréta, écrasée de paresse, pour se donner l'illusion de la brise, se balançait indolemment. Mais ce léger effort emperlait son front de sueur et l'air dense et tiède qui l'éventait, loin de la rafraîchir, l'oppressait et lui donnait la nausée. Alors, elle se leva, empoigna sa lourde crinière et la rejeta sur le haut de sa tête où un large peigne d'écaille blonde la retint avec peine. Elle en ressentit un rapide soulagement ; elle passa sa main sur sa nuque: elle était moite, ainsi que tout son corps sous la chemise de percale humide. De nouveau, l'envahit ce vague écœurement qui naissait de tout, de l'odeur sucrée des fleurs du faux-café, du sifflement exaspérant des moustiques, de l'éclat de la route aveuglante qu'elle apercevait par tronçons entre la haie d'hibiscus et les massifs de bouraos, de la chaleur épuisante et des tourbillons de poussière qui déposaient leur cendre grise sur les feuilles des arbres et le gazon des trottoirs.

Depuis quelques instants le chemin de Mamao s'était animé ; comme sur l'écran lumineux d'une lanterne magique, Maréta voyait défiler des bicyclettes, de grandes voitures néo-zélandaises, de gracieuses charrettes californiennes ainsi que des autos bondées d'indigènes, entassés les uns sur les autres et braillant une romance en s'accompagnant sur l'accordéon.

Papeete sortait de sa torpeur : le claquement bref des klaxons marquait pour tout le monde la fin de la sieste.

— Il est cinq heures, songea Maréta, car elle n'avait pour régler son temps et sa vie d'autre horloge que l'animation de la rue.

Elle s'étira, s'ébroua pour vaincre définitivement cette intempestive langueur. Se penchant sur la balustrade, elle lança par trois fois sur un mode aigu et prolongé :

— *Tapou ! Tapou et... Haapépé !* (*Viens vite.*)

Un gamin apparut, traînant la jambe et poussant une brouette où s'amoncelaient les feuilles mortes. Il avait un visage chafouin sous une chevelure en broussaille et rien n'était plus comique que l'accoutrement qu'il portait avec la désinvolture de l'inconscience : une vieille veste, jadis blanche, qui avait appartenu au mari de Maréta, lui servait aujourd'hui de redingote et demeurait suffisamment longue pour qu'il se dispensât de la culotte sans que la décence en souffrît trop. Son cou sortait de l'encolure, qu'un reste d'empois conservait raide, comme celui d'une tortue hors de la carapace.

— Tu es un paresseux ! gronda Maréta dont les yeux, gonflés par un sommeil prolongé, clignotaient encore. Voilà trois fois que je t'appelle, qu'est-ce que tu faisais? Je suis sûre que tu n'as pas fini de balayer le jardin. Tu sais, si ça continue, je te renvoie au district et je fais venir Térii. Allons, cours vite chez le Chinois chercher de la glace et du « faraoa-frifri » ; quand tu seras revenu, tu cueilleras des citrons... Dépêche-toi, Téhoura doit venir tout à l'heure.

— J'ai pas d'argent...

— Idiot ! file...

Le sermon avait produit son effet, car le babouin, qui ne se souciait nullement de retourner dans son district et d'être ainsi privé du cinéma hebdomadaire, abandonna sa brouette au milieu de l'allée et se mit à courir à toutes jambes, maintenant contre son ventre, d'une main chaste et ferme, la redingote récalcitrante, sans prendre garde que, selon le caprice de la course et du vent, il découvrait par

derrière deux petites fesses de chat maigre, brunes et grenues.

Satisfaite du zèle de son jeune frère, Maréta pénétra dans sa chambre et emporta avec mille précautions la robe de mousseline blanche fraîchement amidonnée qui s'étalait sur son lit. Elle gagna la maisonnette qui servait de salle de bains, au fond du jardin, quitta avec empressement le linge moite de la journée et sauta nue dans le petit bassin de ciment qui constituait la baignoire. L'eau de la douche tomba drue et glaciale sur le corps de la jeune femme ; elle riait d'aise sous cette flagellation bienfaisante, elle renaissait à la vie. Quand elle arrêta l'eau, elle perçut une voix qui du jardin la hélait.

— Maréta é !

C'était Téhoura ; la baigneuse cria derrière la porte :

— Je viens tout de suite, excuse-moi ! Entre et assieds-toi.

Quelle volupté de sentir le linge frais caresser le corps purifié ! Elle peigna lentement ses cheveux humides et lisses et, pour ne point mouiller sa robe, les releva sur le sommet de sa tête. Cette coiffure amincissait encore l'ovale allongé de son visage et en accentuait le caractère mystérieux ; les yeux immenses et obliques, le grain de la peau lisse et dorée comme l'ambre, lui prêtaient un aspect asiatique, tandis que le nez aquilin, le front haut et bombé, la bouche grande aux lèvres charnues donnaient à son profil l'altière noblesse des beautés indiennes. Sauf la délicatesse de la chair et la flamme inquiète et fébrile de ses prunelles, rien dans cette figure troublante n'aurait laissé deviner que le sang blanc, dans ses veines, se mêlait au sang maori.

§

Tapou avait posé sur la table le pichet de verre où la cassonnade non dissoute formait un lit épais et roux comme du sable ; la glace, iceberg minuscule, y fondait lentement.

Sur une assiette, les faraoa-frifri (gâteaux en forme de huit) suaient une graisse malodorante mêlée de sucre.

Maréta n'avait pas tardé à rejoindre son amie sur la véranda. Elle jeta à Tapou, perché sur la balustrade, l'un des gâteaux qu'il fixait avec une voracité émouvante. Il l'attrapa avec adresse, puis se laissa glisser dans le jardin où il disparut.

Maintenant la route de Mamao était presque déserte. On entendait au loin croître et s'éteindre le roulement des voitures. Tahitiens et Tahitiennes passaient par groupes silencieux, leurs pieds nus se posaient sans bruit sur la poussière du chemin. Plusieurs, roulant les hanches, portaient sur leurs épaules un long bâton aux extrémités duquel pendaient des grappes d'oranges et des régimes de bananes sauvages qu'ils avaient cueillis dans la montagne.

La brise s'était levée, apportant du fond des vallées la fraîcheur des eaux vives et le parfum des plantes aromatiques. Et tout d'un coup, éclata dans l'air le claquement bref, saccadé et convulsif du tam-tam. Les deux femmes, qui jusqu'alors étaient demeurées silencieuses, se regardèrent et rirent, soudainement détendues.

— Ce sont les gens du district d'Arué qui s'exercent derrière chez Tinau, à Faré-Piti. Es-tu allée les voir ? Ce soir ils répètent avec les costumes. On prétend qu'ils auront le prix de upa-upa (danse polynésienne).

— Je ne le crois pas, répliqua Maréta avec animation ; tu sais bien que depuis cinq ans c'est mon district qui chaque fois le remporte. Te souviens-tu du 14 juillet de l'année dernière ?

... Danseurs et chanteurs sont venus à la maison l'apres-midi nous donner une représentation privée, à Marchand et à moi. J'avais fait, la veille, d'énormes gâteaux avec de la farine et des œufs, et préparé du punch au rhum dans une touque de dix-huit litres. Comme on avait ri ! le chef était complètement saoûl, il parlait, il parlait à Marchand ;

on ne pouvait plus l'arrêter ni lui faire comprendre que mon mari ne sait pas un mot de tahitien.

— Cette année, viendront-ils encore ?

— Penses-tu ? je ne vais pas les recevoir toute seule.

— Marchand ne rentre-t-il pas bientôt ?

— Je crois, le mois prochain. Ça fera près d'un an qu'il est parti...

Le silence — oiseau muet — se posa dans la pièce. Téhoura emplit pour la quatrième fois son verre de citronnade et le vida d'un trait. Maréta devinait que son amie avait quelque chose à lui demander, mais qu'elle ne savait par où commencer. Ce soupçon l'angoissait au point que la sueur perlait à la racine de ses cheveux — pourtant la nuit s'annonçait fraîche et l'humidité déjà montait du sol en une brume fine et impalpable. Elle aurait voulu trouver les mots qui feraient oublier à Téhoura le but de sa visite, mais la phrase qu'elle cherchait obstinément fuyait devant elle et cette poursuite stérile lui donnait le vertige. Son cerveau était vide et sa pensée tourbillonnait comme une bille de métal dans une boîte sonore, elle articula faiblement :

— Il se fait tard, Téhoura, ton dîner est-il prêt ?

Téhoura esquissa un geste vague de la main et Maréta eut l'impression nette qu'elle venait de provoquer la question qu'elle aurait voulu à tout prix empêcher :

— Pourquoi, interrogea la visiteuse brusquement, sors-tu tous les soirs avec Teina ?

Maréta avait repris tout son sang-froid :

— Ah ! par exemple, laisse-moi rire... Je sors tous les soirs avec Teina, moi ? Et qui t'a raconté ce beau mensonge ? Aué, naturellement, ou Rourou ? Ou bien encore, ma sœur ? Oui, ce doit être elle, elle qui crève de jalousie de n'avoir pu épouser qu'un demi-blanc, qui ne me pardonne pas d'avoir trouvé un vrai « popaa » (1) et d'avoir été reçue au Gouvernement... Et toi, Téhoura, tu vas croire ce que racontent ces méchantes filles ? Je veux te dire la vérité, à toi qui es

(1) Européen, par extension blanc.

mon amie : je suis sortie deux fois avec Teina, juste le temps d'aller prendre « l'ice-cream » chez Norman, et de revenir... ainsi !

— C'est encore trop, Maréta, fit Téhoura gravement. Tout le monde connaît la réputation de Teina : maintenant qu'elle est trop vieille pour trouver d'autres amants que les matelots ivres qui, le soir, ne distingueraient pas une poule d'un cheval, elle tâche d'amener les filles sages chez les Chinois. Ça fait honte ! N'est-ce point elle qui a conclu le marché entre Cécelle et le vieux Chin-Foo ? Pour une robe de soie et des souliers vernis, la petite a consenti à demeurer jusqu'au matin, — et c'était la première fois. Tu n'aurais jamais dû sortir avec elle ; si Marchand l'apprend à son retour, que dira-t-il ?

Maréta se prit à rire :

— Marchand ? En vérité, je me moque bien de lui. Il dira ce qu'il voudra et moi je ferai ce qu'il me plaira. Tiens, voilà pour lui.

Elle tira la langue et esquissa un pied de nez à l'adresse de l'absent. Téhoura hocha la tête :

— Oui, oui, tu fais la « téotéo » (l'orgueilleuse), parce qu'il n'est point là. On verra ça le mois prochain... Et puis, ce n'est pas tout, écoute, Maréta, on affirme que tu es enceinte et Marchand est absent depuis un an...

Cette fois-ci, Maréta ne maîtrisa point une crise de fou rire :

— Non, vraiment, qu'est-ce qu'on va chercher ! Mais voyons, Téhoura, sais-tu bien qu'à en croire ces bonnes langues, j'aurais accouché tous les mois ? Ces ragots circulent depuis le jour que Marchand est parti. Voyons, regarde un peu : ai-je la taille, ai-je la démarche d'une femme enceinte ?

Elle se dressa devant la Tahitienne, esquissa un pas de danse et, levant les bras, tourna sur elle-même : la robe tombait droite au-dessous de la taille et, sous la mousse-

line légère, on devinait les flancs de la femme, purs et intacts.

— Eh bien! je suis contente, s'écria Téhoura en embrassant son amie. Attends, sois tranquille, je vais les recevoir maintenant, celles qui viendront me raconter ces histoires. Allons, il faut que je rentre...

Maréta accompagna la visiteuse jusqu'à la porte de son jardin. La nuit était complète à présent, sous les bosquets de bouraos et d'acacias. Une ampoule électrique, fixée à l'entrée de l'enclos, éclairait la poussière blanche de la chaussée et le gazon du trottoir. Une affiche tricolore, fixée au tronc d'un arbre, annonçait, à l'occasion de la fête nationale, un programme sensationnel au cinéma des Bambous. Les deux femmes s'en approchèrent :

— C'est pour ce soir, 13. On y va ? demanda Téhoura.

— Si tu veux, mais il faut nous dépêcher.

— Alors, à tout à l'heure.

Téhoura traversa la route pour regagner sa maison et Maréta, soudain, dut s'appuyer contre le tronc rugueux de l'arbre, sous l'affiche tricolore : elle venait de sentir sourdre au plus intime de son être une douleur immense, intolérable, qui lui déchira les entrailles et lui étreignit le cœur.



Sur la route de Mamao, maintenant silencieuse, y eut-il un passant pour apercevoir, dans l'allée obscure qui menait à sa maison, Maréta, la demi-blanche, courbée en deux et, de ses mains, comprimant dans ses flancs cette atroce douleur qui ressemblait à un châtiment ? Elle monta en chancelant les quelques marches de l'escalier et se laissa choir sur la natte de sa chambre. Des larmes coulaient de ses yeux clos sur ses joues exsangues ; elle attendit ainsi, patiemment, les bras en croix, le front emperlé de sueur, que le mal s'apaisât, qui lui contractait le visage et lui donnait un regard éperdu. Bientôt, en effet, la souffrance diminua, dédaignant cette triste chair sans révolte. Maréta se leva

avec mille précautions, comme si elle eût craint d'éveiller quelque hydre malfaisante endormie dans ses entrailles.

Lorsqu'elle rejoignit Tapou qui l'attendait dans la maisonnette à claire-voie destinée à la cuisine, — car depuis le départ du « popaa » on ne mangeait plus dans la salle à manger, — ses lèvres décolorées et ses pupilles, démesurément élargies, seules trahissaient un redoutable secret. Mais Tapou ne se souciait guère de déchiffrer un mystère sur le visage de sa sœur. Toute son attention se concentrait sur le poisson, le fruit à pain, les fei, restes d'un déjeuner frugal qu'il avait déposés sur la table.

— As-tu fait le thé ? demanda faiblement Maréta.

Le gamin alla chercher une grande bouillotte posée sur un feu de braise et versa l'eau fumante sur le sucre roux dont il avait à moitié empli deux bols. Des feuilles odorantes du thé, il n'y avait nulle trace et aucun Tahitien ne se fût avisé d'en réclamer jamais : dans ce sirop de sucre rougeâtre, les indigènes trempent avec délices d'innombrables tartines de pain quand la récolte de coprah s'est bien vendue ou quand le Chinois consent à faire crédit à ses clients.

— Sers-toi, fit Maréta, moi je n'ai pas faim, je ne vais que boire mon thé.

Tapou eut peine à concevoir une semblable aubaine, il leva sur sa sœur des yeux stupéfaits, puis — de peur qu'elle ne revînt sur cette invraisemblable décision — il s'empara à pleines mains du poisson et le pétrit longuement entre ses doigts ainsi que le fruit à pain. Ayant ainsi transformé ses aliments en boulettes grises et malpropres, il les trempa dans le jus de coco qu'il aspirait voracement avec un long sifflement approbateur.

Maréta, qui d'habitude se nourrissait aussi gloutonnement, ne put supporter cette goinfrerie. L'écœurement la reprit, ainsi qu'un vertige causé par le tremblement de la flamme et le jeu mouvant des ombres. L'ampoule électrique avait été cassée depuis l'absence de Marchand et Maréta ne s'était

jamais souciée de la faire remplacer ; on posait sur la table, quand tombait la nuit, un fanal dont le verre était ébréché, et le vent à travers la claire-voie des cloisons augmentait le vacillement de la lumière. Elle n'y avait jamais pris garde, mais ce soir, elle ne pouvait supporter l'instabilité de cet éclairage, ni le tournoiement affolé des grands éphémères, ni le chant obstiné des moustiques, ni surtout le sifflement de cette bouche goulue et jamais rassasiée.

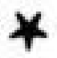
— Je vais me coucher, dit-elle. Voilà deux francs cinquante pour ton cinéma, mais avant, passe dire à Téhoura que ce soir, je me sens fatiguée, j'aime mieux ne pas sortir.

Elle gagna sa chambre, ferma les fenêtre orientées vers la montagne et laissa grandes ouvertes celles tournées vers l'océan. Elle contempla un instant le grand jardin sombre et hostile : n'aurait-elle pas peur, seule, cette nuit, dans la maison ? Cette pensée lui fit hausser les épaules, qu'avait-elle à redouter de pire que le malheur qu'elle portait en elle ?

Elle enleva lentement sa belle robe de mousseline blanche, sa longue chemise en percale festonnée, puis, enfin, le paréo roulé depuis ces derniers mois si étroitement autour de ses hanches que les plis en étaient profondément marqués sur sa peau. Libérée de cette rude prison de toile, elle soupira d'aise et revêtit un vieux fourreau d'indienne dont les couleurs étaient parties dans l'eau des multiples lavages. Elle plia soigneusement la couverture multicolore qui recouvrait son lit, puis referma sur elle la grande moustiquaire qui tombait du plafond en longs plis droits. Le drap frais épousa intimement son corps ; elle releva ses cheveux afin que sa nuque douloureuse connût le bienfaisant contact de l'oreiller.

Des rires et des voix lui parvinrent affaiblis ; elle devina les groupes joyeux qui se rendaient au cinéma, et la route de Mamao, à nouveau, devint déserte et silencieuse. Alors elle perçut le gémissement plaintif de la mer sur le récif,

puis encore le bruit du tam-tam. Elle se plut à écouter la musique grêle des moustiques, car maintenant elle se savait à l'abri de leurs piqûres. Un moment elle essaya d'espérer que le tulle candide la protégerait aussi contre les tourments et le malheur. L'illusion ne se prolongea guère, car, lorsqu'elle voulut se retourner pour adopter une position propice au sommeil, un tressaillement douloureux lui rappela brutalement que le mal demeurait en elle et qu'elle y était livrée sans défense ! Dès lors, comment dormir ? Ne fallait-il pas veiller sur l'ennemi qui pourrait encore fondre sur elle à l'improviste ? Ses yeux clos s'ouvrirent dans la nuit. Hélas ! ce ne fut point l'obscurité qu'elle aperçut devant elle, mais la fillette joyeuse qu'elle avait été jadis et qui, à travers les grilles du pensionnat, offrait en riant ses lèvres aux garçons amoureux.



Certes, ses années d'internat avaient été heureuses : sa mère, la vieille Vahinerii, avait décidé que Maréta — étant fille de « popaa » — serait élevée comme une demoiselle. C'est ainsi qu'à douze ans, elle avait quitté son district de Papearii, la case au toit de pandanus et ses sœurs jalouses qui restaient au village. Personne ne l'ignorait à Tahiti : Maréta était fille du directeur de la Banque qui avait séjourné à Papeete au temps où Vahinerii était belle et inspirait le désir. Quel prestige cette naissance illégitime conférait à Maréta ! quelle supériorité sur ses sœurs qui n'étaient que les filles de Tioni, le mari de Vahinerii ! Son père putatif réservait pour elle toute son admiration, sa mère lui témoignait une indulgence inaccoutumée, ses sœurs l'enviaient, mais la servaient. Aussi quel déchirement, le jour où elle dut rompre avec cette vie libre et oisive !

Elle revoit encore le truck énorme et poussif arrêté devant la maison de Tioni, et sa mère qui a revêtu, pour la conduire à Papeete, sa belle robe à fleurs mauves et son blanc chapeau de bambou. Elle se revoit elle-même, pauvre petite,

triste et ignorant si cette grosse douleur qui pesait si lourdement sur sa poitrine plate, provenait de l'abandon de sa famille ou de la souffrance de ses pieds libres comprimés dans des chaussures vernies. Ses larmes s'étaient rapidement séchées sous le vent de la course ! La voiture publique n'avait pas encore atteint Papara qu'elle songeait déjà avec complaisance aux trois belles robes soigneusement pliées dans le paréo rouge que portait sa mère.

Après huit jours d'internat, elle savait proprement se servir d'une fourchette et d'un couteau, rire derrière sa main en poussant sa compagne du coude, hausser les épaules avec une moue dédaigneuse en parlant de la cuisinière tahitienne — cette canaque ! Au bout de quinze jours, elle avait oublié les siestes sur le sable doux des plages, le bain quotidien dans la rivière glaciale ; elle ne souffrait même plus de cette toilette incomplète et hâtive à laquelle l'astreignait un règlement puritain. Si avec quelques camarades elle se levait le matin, avant la surveillante, pour aller s'ébattre dans la piscine interdite six jours sur sept, elle était bien plus guidée par l'attrait d'un plaisir clandestin que par le besoin du contact bienfaisant de l'eau ! Elle qui, jusque-là, avait vécu sans lois ni contraintes, comme elle s'était bien accoutumée à sa prison ! La visite de Vahinerii, porteuse de cocos jeunes et de régimes de bananes, l'avait vite laissée indifférente. Elle avait bientôt préféré à la pêche aux chevrettes dans les ruisseaux rapides de Papearii la promenade du jeudi où, deux par deux, les élèves défilaient dans les rues mornes de Papeete.

Tous les dimanches, elle allait déjeuner chez Tehoura. Elle se plaisait dans cette vaste maison meublée à l'européenne. Ses rêves les plus brillants n'avaient d'autre sujet que l'installation future qu'elle souhaitait : pourquoi n'épouserait-elle pas comme Tehoura un riche « Popaa » ? N'était-elle pas plus jolie qu'elle ? Ne savait-elle pas jouer convenablement sur le piano *La Prière d'une Vierge* et *Chanson d'Avril* ? N'avait-elle pas passé brillamment

son Certificat d'études ? Et puis Tehoura était une « canaque » tandis qu'elle avait, elle, du sang européen dans les veines !

Le jour où, pour la première fois, elle reçut du fils Bridgers un billet doux qu'il lui fit remettre par sa sœur, elle en éprouva une joie sans mélange : on la distinguait donc dans le troupeau de ses compagnes ! Elle aurait aussi à chuchoter, le soir, quand tout le monde dort, un grand secret d'amour à sa voisine de lit !

Le soir même à six heures, alors que la surveillante prenait rapidement son repas, elle avait, entre les barreaux de la grille, reçu son premier baiser. Depuis ! dame, elle avait oublié tous les garçons à qui elle avait bénévolement tendu ses lèvres ; elle ne se souvenait plus guère que du rude contact des barreaux contre sa chair nue, de la caresse hâtive et brutale qu'elle recevait de son jeune amant, et surtout de la crainte lancinante d'entendre soudain éclater dans la cour plantée de flamboyants, l'appel redoutable :

— Mademoiselle Marguerite...

La contrainte imposée par la peur d'être surprise augmentait la ferveur des caresses qui la laissaient défaillante et prête à l'abandon. Pourtant, jusqu'au jour où elle avait connu Marchand, la grille avait réussi à la protéger contre le trouble de ses sens.

Plusieurs fois, durant la promenade dominicale, Marchand avait audacieusement dévisagé l'adolescente, et celle-ci, comme il se doit, avait baissé les yeux en rougissant. Un jour, chez Tehoura, elle s'était trouvée à table en face de l'inconnu. Il s'était montré si pressant que le lendemain, et tous les jours suivants, il rencontrait clandestinement la jeune fille à la grille de pensionnat. Il n'était certes pas beau. N'importe ! pour avoir été remarquée par lui, quel prestige Mareta acquit aux yeux de ses compagnes ! Car le galant était un vrai « popaa » et, qui plus est, un fonctionnaire... Il portait un beau casque blanc et il jouait le soir au tennis avec M. le Gouverneur.

Malheureusement, il n'eut pas la sagesse de se contenter de ces plaisirs de petite fille, et il obtint que Mareta le recevrait la nuit dans le dortoir. Elle mit au courant ses trois camarades de chambre, ravies d'être mêlées à une véritable intrigue. Dans son étroit lit de pensionnaire, Mareta connut l'amour. Un bien piètre amour ! et qui l'aurait amèrement déçue, si son amour-propre n'avait, par compensation, été heureusement flatté !

Y avait-il eu une dénonciation ? Mareta, un soir qu'elle conduisait son « popaa » à la grille, se trouva nez à nez avec la surveillante. Devant la colère, l'indignation, la stupeur de la digne demoiselle, Mareta n'avait eu qu'un souci : empêcher le rire irrésistible de fuser au nez de l'institutrice. Elle parvint à imiter convenablement les hoquets des sanglots, et cachant son visage dans son bras replié, put étouffer les éclats de sa folle gaîté. On l'avait mise en quarantaine. Des conciliabules animés avaient été tenus. La directrice était intervenue auprès du Gouverneur, le Gouverneur auprès de Marchand, bref tout avait fini à la Mairie et au Temple.

Mareta n'avait jamais entretenu beaucoup d'illusions amoureuses sur son mari ; celles qui lui restaient après la cérémonie nuptiale se dissipèrent aussi vite qu'une fumée dans le vent... Avec la muflerie des bas fonctionnaires coloniaux persuadés que la qualité de blanc leur confère, sur les indigènes, une irrésistible supériorité, Marchand ne se fit point faute, dès le lendemain de son mariage, d'avertir son épouse que seule l'intervention du Gouverneur l'avait décidé à associer sa vie avec celle d'une « canaque ».

Ce garçon mal élevé qui, dans la Métropole, n'aurait jamais osé mettre les pieds dans un salon, faisait à Papeete figure de « gentleman ». Quand il consentait à mener Maréta chez Madame la Banquière ou Madame la Notairesse, le malotru jugeait qu'il était de bon ton de rabrouer la jeune femme quand elle se permettait d'émettre une opinion. Il se moquait de ses habitudes, tournait ses croyances en

ridicule et lui qui, sans vergogne, se curait les dents à table, s'indignait de voir Maréta pétrir son fruit à pain entre ses doigts.

Les disputes naissaient à propos de tout et de rien. Marchand, qui ne disposait que de son traitement de fonctionnaire, allouait à sa femme pour subvenir aux frais du ménage et aux soins de sa garde-robe une somme ridiculement exiguë. Lui-même en dépensait le double au cercle, pour ses apéritifs ; il y passait maintenant le plus clair de son temps. Lorsqu'il regagnait son logis, la bouche mauvaise et l'œil éteint, c'était pour absorber avec dégoût le repas froid qui l'attendait et se jeter pesamment sur le lit, pour la sieste méridienne ou pour le sommeil de la nuit. Maréta, elle, mangeait à la cuisine en compagnie de Tapou ; là, tranquile, à l'abri des regards hostiles de son mari, elle pouvait tout à son aise savourer les mets tahitiens qu'elle préférait — malgré sa qualité d'épouse de « popaa » — aux plats européens, trop épicés et bien moins délectables !

Ainsi vivaient-ils, côte à côte, avec leurs âmes ennemies et leurs corps étrangers. Les soirs où l'alcool, au lieu d'endormir l'homme, déchaînait dans sa chair le prurit du rut, il s'emparait de la femme allongée contre lui, brutalement, insensible à la forme parfaite des seins, à la douceur fragile du ventre, et goûtait, haineusement, son plaisir solitaire. Maréta subissait ces étreintes fugitives, sans joie ni rancune, philosophiquement, comme il convient de supporter les maux profonds de la nature.

La naissance d'une petite fille ne ramena nullement la bonne entente au foyer, bien au contraire. Cet événement acheva la désunion. Quand Maréta sentit ses flancs lourds au point de lui rendre pénibles les moindres travaux, elle appela naturellement à son secours toute sa famille tahitienne : la grand'mère, la mère, les sœurs de Tapou — — qu'on ne pouvait tout de même pas laisser seul au district ! — arrivèrent au premier appel. Ce fut le signal d'une véritable invasion. Jusqu'alors, le regard hostile de

Marchand avait suffi pour maintenir à distance les voisines et les fétii ; mais du jour où ils virent « mamaruau » (3) installer sur la vérandah ses nattes, ses ballots de linge, ses caisses de « raou » (4), sa rape à coco et ses litres de monoï (5), les voisins tahitiens sentirent que leur règne était arrivé Marchand ne put, dès lors, se rendre à la salle de douches, dès la prime aurore, sans être avec insistance dévisagé par dix paires d'yeux curieux. A toute heure du jour, et fort tard dans la nuit, il y avait des conciliabules de vieilles tahitiennes édentées, assises par terre en rond sur la vérandah, et Marchand, excédé, devait s'endormir au bruit monotone et fastidieux d'interminables conversations. Quand, hors de lui, il jurait, de son lit, et sommait Maréta de faire taire ces « vieilles sorcières », le silence s'établissait aussitôt, puis, au bout de quelques instants, les chuchotements recommençaient et les conversations reprenaient de plus belle.

Il ne se passa plus de jour sans que Marchand cherchât querelle à la pauvre Maréta, muette, impuissante, résignée. Que ces « popaa » sont donc singuliers, se disait-elle ! Aurais-je dû laisser « mamaruau » dans son district, alors qu'elle est la seule femme de Tahiti qui sache masser aussi délicatement le ventre douloureux des femmes enceintes ? Devais-je ne pas appeler maman qui sait, comme aucune autre, préparer la bouillie de bananes sauvages pour les nouveau-nés ? Aurait-il fallu, pour contenter Marchand, m'occuper du ménage et de la cuisine jusqu'au jour de la délivrance ? N'était-il pas plus logique que mes sœurs veillassent aux soins de la maison ?

Un mois après son accouchement, Maréta se résigna à confier son enfant à sa mère qui, triomphante, l'emporta dans son district comme une tendre proie ; « mamaruau » suivit, puis les deux sœurs, Tapou seul demeura. Les pre-

(3) Grand'mère.
(4) Remèdes tahitiens.
(5) Huile de coco parfumée.

miers jours de la séparation laissèrent Maréta toute désemparée : durant ce mois de maternité, elle ne s'était pas lassée d'admirer le nouveau-né ; le fin duvet d'or de ses cheveux, le ton diaphane de sa chair blanche, la délicatesse de ses minuscules ongles roses.

La jeune femme, de nouveau, connut l'ennui. La joie de s'appeler Marguerite Marchand, au lieu de Maréta Tianui, parvenait difficilement à la distraire. Son mari — il est vrai — la conduisait plus que rarement dans le monde de Papeete, et pourtant les réceptions du Palais du Gouvernement ou à l'hôtel de la Banque conservaient, à ses yeux, le prestige qu'elles avaient acquis aux jours de son adolescence. Lorsque Marchand ne pouvait tout de même pas se dispenser de l'emmener, la pauvre enfant, la gorge gonflée d'émotion et de reconnaissance, se sentait bien près d'adorer son mari ; elle lui aurait volontiers tout pardonné, sa grossièreté, son égoïsme, ses mépris, s'il se fût soucié, à travers le salon officiel, de lui adresser le moindre sourire amical.

Mais quand elle rencontrait, au hasard de ses promenades, d'anciennes compagnes de pension, avec quelle complaisance elle leur racontait les réceptions auxquelles elle avait assisté ! Elle les entraînait jusque chez elle pour avoir la satisfaction de les faire asseoir dans les fauteuils qui ornaient son salon. Les visiteuses intimidées, muettes d'admiration, contemplaient les bibelots de mauvais goût, écoutaient avec recueillement les airs nasillards d'un antique phonographe, caressaient avec envie les nickels de la machine à coudre. Précieuses minutes qui la dédommageaient un peu de l'amertume de la vie quotidienne !

Ses compagnes parties, nu-jambes et pieds nus, les cheveux dénoués, les bras ballants, Maréta restait immobile au milieu de son misérable petit salon, écoutant décroître les propos admiratifs de Vaité ou de Terii.

Son prestige de « blanche » était bien établi, elle n'avait décidément plus rien de commun avec ces « canaques »,

son mariage l'avait débarrassée de ses origines maories... Les portraits des parents de Marchand accrochés au mur lui conféraient une authentique noblesse de « popaa » ; elle contemplait avec amour et fierté le gros homme chauve, moustachu et vulgaire, la matrone sanglée dans un corsage à falbalas, plus orgueilleuse de cette lignée roturière qu'un Bourbon de son origine royale.

C'était sa famille française. Que la pauvre fille n'eût-elle point donné pour la connaître, cette France, dont les paysages au cinéma provoquaient sa nostalgie, comme eût pu le faire à notre mère Eve, après son péché, la vue des vergers de l'Eden !

Marchand, qui devait bientôt prendre son congé, avait le droit de partir avec son épouse. Mieux que le vin le plus capiteux, la perspective de ce voyage grisait la jeune femme. Froideurs, brutalités, dédains, elle aurait pardonné tout à son mari, si celui-ci avait consenti à l'emmener !

Hélas ! pauvre Maréta ! Le malotru ne soufflant mot de ses projets, elle s'enhardit et à l'interroger ;

— Hein, quoi ? T'emmener en France ? Mais où as-tu pris cela ? Ma parole ! tu ne doutes de rien. Non ! J'imagine d'ici la tête de mes vieux en me voyant débarquer avec une « canaque ». J'aurais bien trop honte de présenter ma sauvage. Allons ! pas d'histoires ! déclara-t-il rudement, les pleurs et les grincements de dents ne serviront à rien. Je pars dans trois semaines, et toi, ma belle, pendant que je reprendrai l'air de Paris, tu soigneras la gamine en pensant à moi...

De toutes les mortifications qu'elle avait subies, cette dernière fut la plus sensible à la jeune femme. Ainsi son mari refusait de la présenter à sa famille européenne ? Elle ne ressentit plus que de la haine pour cet homme qu'elle avait reçu vierge dans son lit de pensionnaire, et attendit avec impatience que le paquebot devant la débarrasser de son mari eût largué ses amarres. Le courrier n'avait pas encore franchi la passe de Taunoa que

Maréta, délivrée d'une présence odieuse, respirait déjà plus librement.

Ah ! qu'elle aurait été heureuse si seulement le goujat avait eu la pudeur de lui laisser de quoi vivre ! Mais quoi, il fallait pourtant payer le lait et les vêtements de sa fille à « mamaruau », entretenir la maison européenne et manger, enfin ! Or, la délégation que Marchand était obligatoirement tenu de lui faire remettre mensuellement lui suffisait à peine pour faire face à ses rudimentaires dépenses. Alors, et les robes ? les chaussures ? les chapeaux ? Était il décent qu'elle, Mme Marchand, sortît dans la rue, vêtue comme une canaque d'une robe d'indienne, nu-tête et jambes nues ?

Les huit premiers jours qui suivirent le départ de son mari, Maréta rejoignit à cinq heures ses amies, chez Norman le glacier. L'*Aldébaran*, justement, était à l'ancre en rade ; les jeunes officiers ne tardèrent pas à entrer en relations avec ces aimables filles. Mais auprès de Mary, de Dora, de Ginette qui, quotidiennement inauguraient de nouvelles toilettes, comment la pauvre Maréta aurait-elle pu rivaliser d'élégance ? Le huitième jour, tout Papeete connaissait les maigres ressources de sa garde-robe, malgré le soin qu'elle avait pris de teindre diversement ses trois uniques robes et de changer les rubans de son chapeau. Les chaussures blanches supporteraient avec peine de nouveaux nettoyages et la seule paire de bas de soie dont elle disposait avait perfidement laissé échapper une rangée de mailles ! Maréta sombra dans un farouche désespoir : non, elle ne s'exposerait plus aux regards moqueurs de cette effrontée de Mary qui lui avait fait méchamment remarquer que la teinture mauve de sa robe n'avait point mordu le fil jaune des coutures. Maréta s'était sentie pâlir. Elle avait bien songé à lui répliquer qu'il n'était pas donné à toutes les femmes de posséder un mari acceptant, d'un cœur léger, qu'un juif crasseux et usurier payât les dispendieux caprices de son épouse !

Mais à quoi bon ? Maréta savait trop bien qu'il n'est nulle honte pire que celle de porter une robe fanée et des chaussures avachies... Rentrée chez elle, elle avait foulé sa robe à ses pieds et trépigné de fureur. Et puis, elle avait décidé de ne plus se montrer à Papeete. Qui sait ? elle aurait peut-être tenu parole et Marchand, à son retour, aurait retrouvé dans son logis solitaire une Maréta volontairement cloîtrée. Elle resta un long mois sans dépasser les limites de son jardin ; le jeune Tapou assurait la liaison entre sa sœur et le reste du monde.

Lorsque Teina, la Providence des filles de Papeete en peine d'amis généreux, vint lui rendre visite, elle trouva la jeune femme dans un état d'indicible prostration.

— Aué ! se lamenta la vieille Teina, ça fait honte... Rester ainsi sans sortir, parce qu'on n'a pas de robes neuves ! Mais, à ton âge, peux-tu n'en pas avoir, si tu en désires ? Peié ! tu ne connais pas Li-Fat ? Moi, je vais te mener chez lui...

Maréta n'avait pas été longue à se décider : la chance, enfin allait lui sourire. Ah ! oui, elle connaissait bien Li-Faat, le Chinois gras et luisant dont la belle boutique, sur la Place du Marché, regorgeait de tout ce qu'une « vahiné » peut souhaiter. Elle allait donc pouvoir, elle aussi, choisir ces étoffes de crêpe de Chine, lourdes et brodées comme des chasubles, ces châles chatoyants et souples dont les effilés rayent la robe comme une averse le ciel d'été. Certes, elle ne marchanderait pas ses caresses à ce Li-Faat, trop heureuse si chacun de ses achats pouvait se régler avec cette monnaie facile et inépuisable.

Maréta fit à Teina mille protestations d'amitié et de reconnaissance. Mary pouvait bien garder pour elle son juif crasseux et bavard qui, au cercle, dès le deuxième whisky, fournissait, en s'attendrissant, des détails physiologiques sur sa maîtresse ! Elle ne redoutait rien de semblable avec un Chinois : leur discrétion est incorruptible. Enfin, elles seraient bien malignes, celles qui trouveraient à critiquer les

visites de Maréta au magasin le plus achalandé de Papeete.

Pour la première fois depuis son mariage, elle ressentit une joie sans mélange : ce fut le jour où elle retrouva, après un mois d'absence, ses amies réunies chez Norman le glacier. Elle portait une robe de soie molle qui soulignait le contour de ses épaules d'un trait rose et laissait libre la taille aussi svelte que l'aréquier.

— Qu'elle est chic ! s'exclama Dora...

Et Mary d'ajouter, avec un rire pincé :

— Marchand lui-même ne te reconnaîtrait pas !

Maréta sut voiler sa jubilation intérieure sous le masque de la modestie et de l'indifférence :

— Vraiment, vous trouvez ma toilette réussie ? Tant mieux. Imaginez-vous que ce pauvre Marchand, pour se faire pardonner son absence, n'a pas laissé passer de courrier sans m'expédier un mandat. Alors, que voulez-vous ? Comme je ne me sens pas beaucoup d'affinité avec la race économe des fourmis, j'ai pris le parti de me passer toutes mes fantaisies...

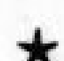
Dès lors, Maréta fut de tous les pique-niques, de tous les thés, de toutes les surprises-parties. Les amis, les collègues de son mari, les jeunes officiers de marine, vinrent facilement à bout d'une vertu qui ne se défendait point. En vérité, dans ces multiples étreintes, elle n'avait jamais retrouvé la saveur âpre et douce des caresses d'autrefois. Pas plus auprès des « popaa » que dans le lit de Li-Faat, sa chair n'avait reconnu l'émotion poignante, le vertige angoissant qui autrefois la faisaient défaillir lorsqu'à travers la grille du pensionnat avec de jeunes métis, ou dans son district, avec les garçons tahitiens, elle prenait un plaisir fugitif et aigu.

La vie était tout de même délicieuse et facile, grâce à ce Li-Faat généreux qui subvenait à tous ses caprices de coquetterie, grâce aussi à quelques « popaa » élégants et courtois dont la conquête la comblait d'orgueil.

Et voici qu'elle était enceinte !

Quel ennui cet enfant allait-il apporter dans ses plaisirs ! Marchand s'en croirait-il vraiment le père ? Si, déjà, les mauvaises langues de Papeete caquetaient à l'envi, que serait-ce au retour de son mari ?

Jusqu'à ce jour, elle avait mieux aimé n'y pas songer, remettant toujours à plus tard le soin de prendre une décision. Que de drogues elle avait absorbées, sans résultat ! Comme cela se produit fréquemment chez les Tahitiennes et les métisses, qui jusqu'à l'heure même de l'accouchement conservent un corps virginal, sa grossesse était invisible... C'était ce qui l'avait dispensée de partir dans son district, ainsi qu'elle en avait conçu le projet. Là-bas, elle aurait fait croire à Marchand que l'enfant était venu au monde deux mois plus tôt, lui attribuant ainsi une paternité invérifiable. Hélas, les mois s'étaient écoulés sans qu'elle parvînt, l'imprudente, à s'arracher aux délices de Papeete. Sa fallacieuse sveltesse l'avait trompée elle-même, au point qu'il lui était devenu impossible de situer le terme de sa délivrance. Et, brutalement, les douleurs l'avaient saisie ce soir de fête ; pauvre proie résignée, elle restait là couchée sur son lit, la tête vide, et les oreilles bourdonnantes...



Maintenant, le châtiment était en elle. Qu'il était lourd à ses flancs de pécheresse sans repentir ! Qu'allait-elle devenir, si seule, pauvre petite, dans l'hostilité de la nuit ? Pourquoi ne pouvait-elle accepter franchement cette maternité illégitime, comme l'avait fait sa mère ? Marao n'avait-elle point donné à ses quatre enfants quatre pères différents dont aucun n'était son mari ? Et Tétoua ? n'avait-elle pas trouvé pour époux un riche Anglais qui avait adopté allégrement les nombreux fruits de ses maternités ? Et Rourou, sa cousine, qui avait un beau matin abandonné son mari et ses enfants pour goûter les rudes étreintes des équipages des paquebots, ne vivait-elle pas aujourd'hui, dans son district, heureuse et honorée ? Mais elle, Maréta, ne voulait

renoncer à rien : ni à l'orgueil d'être une dame, ni au plaisir d'être une fille.

Alors ? Alors ? Etourdiment, elle s'était enlizée dans son propre mensonge, elle en était maintenant la prisonnière. Elle n'avait pas voulu admettre cette grossesse importune. Quand les vieilles Tahitiennes, expertes à deviner dans la démarche des jeunes femmes des symptômes d'alourdissement, l'avaient familièrement interpellée pour l'entretenir de « aiou » (6), Maréta, sans vergogne, leur avait éclaté de rire au nez et les avait traitées de vieilles « maamaa (7). Pouvait-elle se douter alors que l'intrus résisterait aux drogues infaillibles de Teina ? Et maintenant qu'elle le sentait en elle, si pesant dans sa prison de chair, elle se plaisait à l'imaginer semblable à la petite fille confiée à « mamaruau », si blanc sous le fin duvet d'or des cheveux, avec ses petits ongles si roses, et ses prunelles si claires sous les paupières transparentes, qu'une vague de tendresse la détendait soudain.

Ce serait un petit garçon, sans aucun doute, et celui-là, elle ne le confierait à personne ! Plus tard, seulement, on l'enverrait en France faire ses études, et il reviendrait à Tahiti, médecin ou avocat ? Qui sait... Peut-être même Gouverneur ? Et elle, Maréta, irait le voir en France, avec sa fille. On ne prononcerait plus jamais devant elle ce nom ridicule de Maréta ; pour tout le monde, elle serait une dame « popaa ». N'avait-elle pas le teint plus clair que bien des Européennes, cette Maréta qui avait mis au monde une fillette blonde comme un rayon de soleil, et rose comme une fleur d'hibiscus ? Ses manières n'étaient-elles pas plus distinguées que celles de ces femmes de fonctionnaires, pimbêches, par crainte d'être trop familières, et affectées pour n'être pas vulgaires ? Maréta, elle, dans un salon, sait manier avec aisance l'éventail, la coupe de sorbet, et la menue serviette, sans laisser paraître d'effort ni de gêne ; elle sait

(6) Terme qui désigne les bébés en tahitien.

(7) Folles.

se taire à propos, passer avec grâce l'assiette de petits fours, s'asseoir au piano, quand on l'en prie, sans trop de hâte ni de fausse modestie, Marétaest une femme du monde.

Soudain, elle frissonne : au fond de sa mémoire, se lève un visage large, luisant, énigmatique...le visage au sourire repoussant de Li-Faat. Pour effacer ce souvenir exécrable, elle ferme les yeux et remonte le drap jusqu'à son front. A quoi bon ! la silhouette massive du Chinois est gravée sur l'envers de sa paupière. Jamais la présence réelle de cet homme ne lui a causé un semblable malaise. Maréta connaîtrait-elle donc le remords ? Non ! c'est autre chose, de bien plus subtil, de bien plus puissant, de bien plus profond dont elle vient de subir brusquement la révélation. C'est un étrange sentiment de hontephysique et dedégoût moral, la sensation aiguë de l'irrémédiable et du définitif. Une blanche n'aurait pas agi de la sorte ! Cette pensée laharcèle, l'obsède jusqu'à l'angoisse, jusqu'au malaise, et ce malaise se confond avec la souffrance latente au plus profond de son être.

L'aube terne, secourable aux cœurs tourmentés et aux corps las, se leva tout d'un coup dans un ciel incertain. Maréta grelottait dans son lit trop large. Ses paumes fiévreuses cherchaient sur le drap la fraîcheur fugitive qui fondait, comme de la glace, au contact de ses mains brûlantes. Alors, de nouveau, la douleur surgit, d'abord imperceptible, puis si aiguë, si térébrante, qu'elle se demandait, éperdue, comment son corps aussi chétif pouvait supporter une expiation aussi puissante.

*

Elle fut à sept heures arrachée en sursaut au sommeil par l'éclat des tam-tams tonnant devant sa porte.

Dehors, Tapou avait crié :

Mareta ! Mareta ! viens vite, lève-toi... c'est le district de Papenoo qui passe !

Le gamin n'avait pas attendu la réponse et s'était pré-

cipité sur la route. Jusqu'à huit heures, quatre districts avaient défilé devant la maison de Maréta. La foule les escortait et les acclamait; l'air, au-dehors, était si clair, si limpide que les rires et les voix se prolongeaient indéfiniment comme le son d'un cristal heurté. Mais Maréta, autrefois si avide de gaieté et de bruit, sur son lit de douleur, maudissait cette joie populaire. Tout était souffrance pour son corps supplicié, et ce fracas des tam-tams, et ces chants tahitiens d'une volupté si déchirante que les plus raisonnables, à les entendre, se sentent prêts à accomplir les plus extravagantes folies.

La route, peu à peu, avait repris son calme. Sur la place du Gouvernement, vingt districts devaient rivaliser d'agilité et de souplesse, et des boutiques éphémères encombrer les quais de leur vulgarité foraine.

Maréta s'était levée ; ses jambes tremblantes l'avaient, avec peine, conduite jusque sur la vérandah. Des groupes de passants endimanchés sillonnaient encore le chemin. Les femmes étaient vêtues de robes de voiles légers, les hommes de toile blanche immaculée et coiffés de gracieux chapeaux de roseaux tressés. La chaleur s'appesantissait sur la ville, une vapeur s'élevait du sol qui brouillait la vue. Des drapeaux pendaient immobiles le long des hampes et des lampions multicolores s'espaçaient aux fenêtres des cases comme des mangues lourdes et juteuses.

Deux Tahitiennes aperçurent Maréta à travers la haie d'hibiscus et la saluèrent d'un retentissant :

— Ia ora na oë !

La jeune femme agita la main en signe de salut et rentra en titubant dans sa chambre. L'air y était dense ; elle ouvrit précipitamment les fenêtres. Les chants et les rires qui emplissaient l'atmosphère comblèrent son cœur de dégoût. Maréta crut sentir les parfums écœurants de la foule en sueur mêlés à ceux des fleurs, des nougats et des limonades, pouah !

En hâte, elle rejoignit son lit, et se jeta à plat ventre sur

les draps défaits. Une douleur épouvantable lui déchira les entrailles : pour étouffer le cri au fond de sa gorge, elle s'emplit la bouche avec un coin du drap roulé en tampon.

Ainsi, vautrée sur ce lit saccagé, elle subit la délivrance sans un cri, et sans un cri l'enfant vint au monde. Elle n'eut pas un regard pour la masse tiède et vivante qui vagissait auprès d'elle. Elle se sentit véritablement sombrer dans un gouffre vertigineux. A plusieurs reprises, elle prit peur et s'agrippa fébrilement à la couverture. Peine perdue ! Le poids énorme de sa fatigue l'entraînait toujours plus profondément.



Ce fut encore le bruit du tam-tam qui la tira de la bienheureuse inconscience du sommeil. Les persiennes closes noyaient d'ombre la chambre. Maréta se leva et se dirigea vers la salle de bains en s'appuyant aux murs. L'eau glacée de la douche la purifia comme un baptême. Elle enroula étroitement dans un paréo ses flancs douloureux, revêtit une robe blanche fraîchement amidonnée. Ayant empli d'eau une bassine, elle trouva encore la force de l'emporter jusqu'à sa chambre. Elle repoussa les persiennes et, alors seulement, porta son regard sur son enfant.

Elle eut une minute d'hébétude : jaune, grimaçant et simiesque, le petit être qui se tordait sur le drap blanc n'avait rien de commun avec cet autre que, quatre ans plus tôt, elle avait mis au monde. Elle l'empoigna fébrilement, le plongea dans l'eau, le débarrassa soigneusement des souillures qui le maculaient, conservant jusqu'au bout le puéril espoir que cette peau jaune allait disparaître comme la pelure terreuse d'une patate. Puis elle se frotta les yeux pour s'assurer qu'elle ne rêvait point : en vérité, c'était l'image de son péché qui s'était faite chair... Les yeux bridés vers les tempes, le nez aplati au milieu des pommettes saillantes, le bébé grimaçait et s'agitait comme un ver. Maréta ne pouvait détacher les yeux de ce masque hideux...

Comment était-il possible qu'une blanche comme elle, Marguerite Marchand, ait pu porter dans son sein un gnôme aussi repoussant ?

Quelle honte, quelle honte! son péché allait être dévoilé... Tout le monde connaîtrait sa déchéance. On la montrerait du doigt en criant :

— Hé! voilà la « vahine tinito » (1) « mama no te tinito ».

Qu'allait-elle devenir ? Comment ce corps si doux et si pâle avait il pu concevoir cette larve obscure ? Son esprit ne parvenait pas à résoudre ce problème mystérieux : seule l'idée d'expiation s'imposait.

Le petit être, incommodé par l'eau froide, se mit à hurler avec une force insoupçonnée. Maréta, les yeux agrandis, contemplait cette tête ridicule et ridée qu'elle soutenait dans la paume de sa main, ainsi qu'un fruit fragile. A ce moment, elle entendit qu'on ouvrait la porte du jardin. Elle reconnut la voix de Téhoura qui l'appelait :

— Maréta é!

Que faire ? dans quelques instants Téhoura entendrait les pleurs du nouveau-né ; elle verrait sa honte et sa déchéance. Elle n'eut qu'une seconde d'hésitation. Elle lâcha la tête qui, au creux de sa main, pesait à peine plus qu'une mangue, et le petit corps s'affaissa sur lui-même, et glissa au fond du baquet. Le cri fut étouffé sur-le-champ, Maréta se précipita sur la vérandah, au-devant de Téhoura qui s'écriait :

— Eh bien, Maréta, ça ne va pas ? tu es pâle ?

— Moi ? mais je suis tout à fait bien. Voyons, veux-tu ce soir que nous allions au cinéma ?

JEAN DORSENNE.

(1) Femme chinoise, maman chinoise.

DOIA

—

I

LA FAUSSE ÉVASION

La grande ville, dans l'ombre, est en bas,
si lointaine...

ELLE,

elle habite plus près du jour,
LE PUR SILENCE,

diapha-ne châtelaine
au haut de sa tour.

Quel Génie l'y enferma
de sa malfaisance?
Quel mystère? quel mal secret?

Elle est entre les quatre murs de sa chambre,
tremblante,

une lame de verre.
serrée dans son cadre.

Mais si mince, si blême,
emprisonnée,
de toute sa transluci-de substance
elle se dépasse,
de ses vastes yeux verts ouverts,
elle s'évade.

Princesse d'Occident,
capti-ve châtelaine,
du haut de sa tour,
sœur Anne de cristal
penchée en vain la voix au vent,

Non, elle n'attend plus rien des noires rou-tes prochaines...

—

Des on-des aériennes dans les on-des marines,
elle s'élance, —

A travers le songe,
la brise et la bruine,
musicale,
elle plonge,

... Et de la mer armoricaine,
entre des nacres et bois luisants,
(est-ce délivrance?)

Princesse d'Ori-ent,
aborde à la Chine.

La voici à présent,
frê-le déesse de porcelaine,
de jade laiteux, d'émail, d'ivoire,
dans un rê-ve d'opium, qui brode
les fluides soies du miroir :

Que disent les lunes, les ailes, les corolles,
et les si-gnes de-la pagode
à la pâ-le fée du manoir?

N'EST-ELLE PLUS D'ICI?
EST-ELLE DE LA-BAS?

Laquelle des deux déchiffrera
les dix-mille caractères de l'antique écriture?

Toute solitai-re tremblante
devant ces vols aigus des vieux textes sacrés
qu'essaime l'esprit du grand mystère,
Tou-te tremblante aux griffes de leurs énigmes dures,
l'air émacié d'une morte,
elle frissonne sous l'angoisse de l'un à l'autre mur.

Et pourtant, elle ne sait même pas
lire encor le signe quotidien où l'on voit
« UN CŒUR PRIS ENTRE DEUX PORTES »...

II

LA FENÊTRE FERMÉE

La paroi de son corps, frêle,
mais à l'infini
l'air vibrant entre ELLE et nous
d'une vitre qui tremble
au plus léger pas qui passe,
RIEN, RIEN NE LA BRISE.
Toujours ferme, elle étincelle,
sans d'un joint s'ouvrir
sous l'ora-ge du grand large,
sous l'âme en tourmente.

O fragilité, ô force!
Malgré leur assaut,
Le cœur et le flot soulevés
d'une à l'autre face,
D'un si mince écran, son corps
pare à deux tempêtes.
Nous console-t-elle, nous trompant
de ses purs mirages?
La vague y voi-le d'embruns
la coulée des larmes,
La foudre y pâlit sa flamme
aux éclairs du cœur.

O trop fi-ne résonance
de votre inquiétude,
Que ne font pas éclater
drames ni bourrasques!
O lumière, lucidité,
ó gla-ce rigide,

Qui loin d'apaiser redouble,
dedans et dehors,
de leurs reflets, l'un par l'autre,
l'orage et l'amour.
Ah! inondée, empourprée,
ne pensez pas vivre,
fermée ainsi, *transparente,*
d'un calme subtil
entre tant de belles fureurs!
Ne vous croyez forte
d'être si faible, si pâle,
et comme invisible
de votre propre substance.

. . . .

Un soir d'ouragan,
par une noi-re nuit sans astres,
UN OISEAU DU LARGE,
de ses ailes hallucinées
se précipitera.
Il aura vu votre feu
brûler malgré vous
derrière l'invisible glace,
l'inconscient fanal
d'un cœur rou-ge mal éteint.
Et sa tête en flèche
fracassera la vitre close,
Et son bec sanglant
VOUS FRAPPERA AJ FOND DE L'AME,
Et retombant mort,
il vous laissera morte...

III

POUR UNE REVIVANCE

Est-ce Elle,

ouverte à peine en son printemps,
étendue sur la dalle du sommeil de l'amour,
qui jouait avec la mort?

Est-ce Elle,
si belle,

Quand de ses moindres jeux elle éveillait l'amour
en un cercle brûlant
où elle restait glacée de mort?

Non vraiment,
saurais-je jamais si vous êtes morte ou vive,

Juliette?

Pâ-le gisante!
Pourquoi ne seriez-vous point la jeunesse
prête au réveil du plus ardent tombeau?

N'acceptez pas de vivre
cette exsangue verrière :

Quelques traits anciens
de leur cerne à peine
y captivent
une chair vide, à la lumière égale
sans flamme...

Votre corps,
sous vos yeux grands ouverts
allongé,

immobile
tout au long de vos bras jusqu'à vos mains glacées,

VERS QUI,

vers qui enfin
les tendra-t-il?

... Je songe :
ces mains...

Je vois votre aïeul enfant
à califourchon sur son mur.
Et frêles, et fines, aussi,
des mains vers lui se tendaient
d'une petite beauté voisine.
Un grand panier fut bientôt plein,
lourd des cerises qu'il leur jetait.

Toute sa vie, sans qu'elle eût rien rendu,
passa...

Mais elle n'avait pas oublié, sans doute :

Vieil-le, mourante, elle lui laissa
ces grains roux
comme autant de petits noyaux desséchés,
de regrets durcis.

Pensez-y, pensez-y,
JULIETTE,

Maintenant,
qu'elles font, collier à votre cou,
sur toute votre blancheur la seule li-gne de vie,

CES GOUT-TES-DE-CORAIL REFLUÉES DE SON SANG.

IV

SOUS LE SIGNE TROMPEUR

Allongée, — lon-gue d'une éternelle angoisse,
elle s'étire,
et dans une dou-ce fièvre,
flottante, elle se quitte,
puis s'élè-ve,
FUMÉE
qui mon-te d'un songe, et len-te-ment, pavoise.

O corps en cendre, sous le ciel en fête,
qu'il pourpre et qu'il dore d'un nuage embaumé
où les âmes de tant d'aromates s'entrecroisent!

Mais sous la lourde cendre éteinte, qui s'entasse,

on cher-che bien en vain le feu du foyer :

EST-IL HORS DU TEMPS? HORS DE L'ESPACE?

Elle se sent épandue entre terre et ciel,
un voile entre deux flam-mes qui le pénètrent,
Elle s'étire et flotte vers qui l'aspire,
écharpe des messages du sol au soleil.

C'est le prisme d'une chair qui brille de ses rêves,
Les Sept rayons, *qui pour mieux s'unir éveillent,*
des vapeurs jou-euses, les Sept notes de la lyre.

EST-CE ENFIN LA PAIX? AU MOINS EST-CE UNE TRÊVE?

Pauvre gisante, j'entends vos soupirs :

Ils disent combien vos jours sont plus rares
Où nos larmes tissées de fils de couleurs
dans leur lumière mê-me s'évanouissent.

Vous attendez toujours un nouvel orage;
Et d'avance, vous restez fermée du regard,
et vous vous bouchez les deux oreilles,
et vos lèvres closes scel-lent sur vous chaque heure :

Ce silence-là serait-il un message,

IRIS?

V

LA SIRÈNE SUR LE SABLE

SA VOIX luit des sons purs *que par une nuit de lune*
La dernière mousse exhale d'u-ne vague argentée.
A-t-ELLE encor un corps, *sous la pâleur mouillée*
Où ils la laissent, en expirant de bulle en bulle?
Cha-que bul-le du son un peu plus la dénude
Du chant qui la voilait jusqu'aux yeux extasiés.

L'*â-me portée vibrante sur l'on-de par la houle,*
La va-gue se-re-tire d'un sein qui s'évanouit.
La voca-le-de-chair ayant brisé son moule,
En mille embruns diaprés retombe au fond de l'ouïe
Où les mers et les airs, volu-tes infinies,
En rou-lent leur coquille sonore, et la déroulent.

Est-ELLE encor un corps *autre qu'un faible accord*
Scintillant et mourant du son par qui s'épuise
A verser sa rosée subtile d'argent et d'or?
Toute son â-me dépouille la forme de son essor
Pour n'être plus qu'une maille de résille où la brise,
D'un cristal invisible, capte notre surprise.

Le chant de chair réduit au son qui la consume,
N'EST-EL-LE déjà plus que l'esprit essentiel
Fuyant le bercement de son nid aux appels,
Qui de leurs ailes rejettent le flot dans son écume?
*Est-*EL-LE *déjà l'âme de l'azur en plein ciel,*
Vers qui de toutes ses larmes la va-gue pâle ondule?

HARMONIE! HARMONIE! *double voluptueuse,*
Unique et double extase de l'éther et du sang
Qui vibrent l'un dans l'autre d'une lon-gue houle heureuse,
De l'azur du son pur dou-ce-ment re-descends
Rosir d'un feu d'aurore aux deux lèvres du chant
La pâ-le de-mi-morte en ses on-des neigeuses.

VI

LA CLÉ

LA CELLULE DE LA SOLITUDE.

Une chambre blanche d'un blanc silence.
Dans une clarté de glace un calme minéral.
Le plus faible geste y trace
en un miroitement son image,
Et l'air même y semble vidé
de la moindre inquiète poussière.
Comme pour un départ éternel,
on y est lavé de ses sens.

Une couche de laine et de toile vierges.

Son corps réduit, l'esprit désincarné,
à peine émerge de ces blancheurs,
Sauf, d'un trait sûr, l'arê-te sur le mur
du seul profil aigu, — immobile.

Je me penche :

Les yeux sont clos, les lèvres jointes.

DEVANT ENFIN LA DÉLIVRANCE
dois-je-tomber à genoux d'humble re-connaissance?

Mais les paupières frémissent,
une lumière y passe.
Les lèvres, d'un souffle,
disjoignent leur serrure,
Et j'entends le doux chant de son cœur murmurant :

— O joie, ô joie délici-euse!
PUISSÉ-JE N'ÊTRE PAS DÉLIVRÉE!

Dans la cage de la Solitude
Le Silence est l'Oiseau de feu.

Fermez la porte sur le dehors,
et ses chauds concerts nous enflamment.

Quelle est la passion que j'ignore
dont il n'embrase la chair et l'âme.

JE BRULE HEUREUSE... Nei-ge ni paix
ne sont ces blancheurs inhumaines.

O masque froid, voiles qui protègent
Le feu profond de mes délices!

L'Oiseau chan-te par la fournaise
où dans mon être il fait son nid.

AH! VI-VE-VIVE MON MAL SECRET,
que-je-n'en épuise le martyre,

D'en être l'hostie, la captive,
JE-ME-SUIS OUVERT L'INFINI...

ROBERT DE SOUZA.

OPINIONS RÉCENTES SUR L'ART ET LA PSYCHOLOGIE NÈGRES

—

Le continent noir commence à nous livrer aujourd'hui un peu de son mystère. A cet égard, les travaux du grand savant Maurice Delafosse ont ouvert la voie aux explorateurs de la spiritualité africaine. L'Europe, jusqu'ici, ne voyait en Afrique que le culte des fétiches, que son or et ses cannibales; elle ignorait l'histoire de ses vastes empires et ses civilisations religieuses. Selon Frobenius, la mentalité égocentrique des Européens ne pouvait pénétrer l'âme africaine. Et ce qui était encore un mythe pour les Grecs ne l'était même plus pour les Romains, car ceux-ci furent les premiers à exalter cet esprit égocentrique qui s'est maintenu en Europe jusqu'en ces derniers temps. C'est notre époque qui rend aux mythes et aux légendes leur réalité historique. Le pays de l'or, que les navigateurs du moyen âge avaient cru découvrir, était déjà connu des navigateurs de la seconde civilisation méditerranéenne. Cette civilisation, qui est celle du cuivre et du bronze, a succédé aux courants paléolithique et néolithique, partis de la France, de l'Espagne et de la Petite-Afrique pour se répandre vers l'Orient, mais sans avoir touché l'Italie ni la Grèce. Elle a d'ailleurs sombré bien avant les Grecs; quant aux Romains, leur histoire a fini par s'orienter vers le Nord. Le monde asiatique — et avec lui la première découverte de l'Afrique — était tombé dans l'oubli. Les hommes de l'âge du cuivre et du bronze avaient entre eux plus de traits communs que les peuples du XXe siècle de notre ère. Les Asiates et les Nègres se rapprochaient toujours par une certaine men-

talité primitive que ni les uns ni les autres n'avaient perdue. Par contre, l'évolution de l'Europe vers le rationalisme et l'égocentrisme était en contradiction avec le fatalisme primitif des Nègres et des Asiates (1).

Delafosse relève, chez les tribus noires, l'unité de race, la solidité de la famille et une vie religieuse intense. Mais leur « remarquable unité au point de vue moral et social » n'exclut pas, ajoute Delafosse, une très grande diversité « sous le rapport de l'habitation, du vêtement et de la vie matérielle en général » (2). Bien qu'il apporte, pour juger l'art nègre, un esprit d'humaniste, ce grand connaisseur de l'âme africaine en donne une explication que tout fervent d'antiévolutionnisme artistique pourrait accepter.

L'art, dit-il, n'est vraiment de l'art que s'il correspond, dans son expression comme dans son inspiration, à la civilisation dont il est le produit pour ainsi dire sublimé. Mais nous devons nous rappeler que l'artisan qui a sculpté ces statuettes avait en vue la représentation, non point d'hommes vivants, mais de défunts divinisés; que celui qui a imaginé ces masques pensait exprimer par eux le symbole d'une divinité redoutable à ceux qui ne sont pas initiés à ses mystères : l'un et l'autre sont des croyants, comparables aux artistes anonymes auxquels nos vieilles cathédrales gothiques sont redevables de ces gargouilles extraordinaires, de ces têtes grimaçantes de démons, de ces statues de saints ou de défunts stylisés en des attitudes hiératiques ou compassées. Ni l'un ni l'autre n'ont travaillé à reproduire, en les flattant le plus possible, les traits d'un modèle humain : ils ont sculpté des dieux — ou des diables — et non point des hommes, et ils ont sculpté ces dieux comme les représentaient à leur esprit les traditions admises de leur temps (3).

On a beaucoup écrit, dans ces dernières années, sur l'art nègre ou l'art des peuples dits primitifs. Ethnologues et esthéticiens de toutes langues leur ont consacré

(1) Leo Frobenius, *Das Unbekannte Afrika*. Munich, 1923, p. 18-20.
(2) Maurice Delafosse : *Les Noirs de l'Afrique*. Paris, 1922, p. 130.
(3) Maurice Delafosse : *Les Nègres*. Paris, 1927, p. 59.

des ouvrages plus ou moins originaux. Artistes et snobs n'y trouvent que le piquant inédit d'un cubisme sauvage. Des critiques désopilants se sont jetés sur ce sujet sensationnel pour fabriquer une archéologie saugrenue. Ces élucubrations ont eu heureusement depuis pour contrepoids, en français, en anglais ou en allemand, d'excellentes études des spécialistes de l'ethnologie. Dans un livre récent et documenté sur « l'Art animiste des Noirs d'Afrique », M. Georges Hardy parle d'un art fossile, à propos de l'unité de tendance et d'expression que présentent ses manifestations diverses. Et il ajoute ces très justes remarques : « La production artistique, au lieu de tenter les individus qui se sentaient quelque don, s'est réfugiée dans des castes d'artisans, fermées et méprisées. L'artiste, en Afrique noire, n'existe pas. C'est un suppôt de la religion, qui travaille en secret et passe pour posséder une puissance mystérieuse. On ne distingue guère entre son talent artistique et son habileté de magicien; tout cela se confond, aux yeux de l'opinion, dans une même technique, et il serait bien malaisé de dire si ce fabricant de « boli », si réputé dans tout le Bélédougou qu'on désigne de son nom le village où il habite, est un homme de goût plus ou moins qu'un charlatan.

« Il est inévitable qu'un art ainsi réfugié, tenu à l'abri de la mode et du caprice des foules, garde une forte unité malgré la diversité des peuplades et des milieux physiques : il vit de traditions et de formules rituelles; il maintient de gré ou de force l'accord entre l'artiste et le public; il est rebelle au renouvellement, ligoté dans les bandelettes de l'âme ethnique (4). »

La fonction esthétique est donc en raison de la vie spirituelle des collectivités. Dans l'art des peuples chasseurs ou pêcheurs, tels que les Bushmen, les Australiens, les Esquimaux, on ne constate que la joie d'imiter

(4) Georges Hardy : *L'Art nègre*. Paris, 1927, p. 113.

exactement les animaux observés à la chasse ou à la pêche. Ces peuples ignoraient la technique du métal, le tissage et la poterie, propres aux agriculteurs. Ils avaient, par contre, des aptitudes surprenantes pour les arts du dessin; ils reproduisaient surtout avec une rare précision les formes animales.

Les figures qu'exécutaient les Bushmen, soit dessinées et teintées d'une ocre rouge ou jaunâtre, qu'ils associaient avec le noir et le blanc sur le fond clair du roc; soit incisées dans la pierre noirâtre, de façon à simuler un modelé en relief, rappellent les figures paléolithiques et correspondent même sans doute au stade de la pierre polie. L'homme et les animaux (autruches, girafes, éléphants, rhinocéros, buffles, et, à une époque récente, les chevaux et les chiens) offrent les formes les plus variées.

Un missionnaire français, Dieterlin, a copié dans une grotte une scène représentant les petits Bushmen qui ont volé leur bétail aux géants Cafres, pourchassés par ces derniers. Tandis que quelques pygmées bushmen poussent devant eux le bétail dérobé, les autres se retournent contre leurs poursuivants cafres. Ceux-ci, aux grands corps minces tout noirs, courent à grandes enjambées, armés du bouclier et de la lance, pour répondre aux coups de flèches des ravisseurs bushmen, dont les silhouettes sont plus claires. Ici, aucun sentiment de l'espace ni du fond, ni de la perspective, ni de la lumière et de l'ombre (5).

L'agriculteur de la savane n'a pas l'esprit d'observation du chasseur. Il est spécialisé dans la reproduction des mêmes formes qu'il applique aussi à la décoration des différents objets domestiques.

Cette idée que l'homme est habité par une âme invisible induisit à concevoir la migration des âmes; elle mena à la foi dans les ancêtres et dans les esprits changés

(5) Christol : *L'Art dans l'Afrique australe*. Paris, 1911.

en dieux ou en démons. Ce qui prime sur ce plan, ce n'est pas la forme de l'image, mais l'idée qu'on s'en fait. La forme devient donc essentielle, en tant que déterminée par l'esprit qu'elle incarne. C'est pourquoi l'artiste nègre s'en tient à certains types traditionnels, conformes à un canon fixé une fois pour toutes. Le corps humain n'est pas séparé de sa fonction spirituelle. L'esprit a besoin, pour se manifester, d'une réalité tactile, de la masse qui pèse et accable. Le corps, d'une raideur hiératique, est conçu comme un bloc. Par sa structure, il ne tend qu'à un rythme architectural. Le réalisme expressif du nègre accentue ce qui est caractéristique, — la tête notamment — et néglige le torse qui est peu ou point modelé, et les membres, qui ne sont pas articulés. L'exagération de certaines parties importantes, sans égard pour les proportions réelles, est rachetée par la tension rectiligne de la forme. Les bras et les jambes jouent leur rôle de soutiens dans cette architecture humaine. Tantôt les bras tombent collés au corps; tantôt les coudes anguleux adhèrent au tronc. Quant aux jambes, elles ont souvent la raideur verticale des colonnes; parfois elles accusent un fléchissement plus ou moins prononcé des genoux.

Les ethnologues trouvent tout argument d'ordre esthétique insuffisant pour expliquer la grandeur démesurée des têtes, ainsi que la réduction des jambes dans les figures d'ancêtres. Cette double anomalie serait due à la divinisation des peuples pygmées, les premiers occupants du continent africain, refoulés dans les forêts tropicales par les immigrants nègres venus d'Indonésie. Ces Pygmées — ou « Négrilles », suivant l'appellation moderne, sont de couleur moins foncée et plus petits de taille; il y a surtout disproportion entre les dimensions respectives de leur tête, de leur tronc et de leurs membres (6).

(6) H. Clouzot et A. Level : *Sculptures africaines et océaniennes*, Paris, 1926, p. 11.

Mais une telle explication est, à notre avis, d'une valeur toute relative. Est-ce que l'on ne rencontre pas, dans les sculptures indiennes d'Amérique, cette même hypertrophie de la tête, cette même invraisemblance des proportions et des attitudes? Là comme ici, ce n'est pas le sens des mesures exactes, mais la loi des rythmes qui régit les formes dans l'espace. Le parallélisme des lignes verticales, la simplicité rudimentaire des surfaces donnent à la structure une expression à la fois saisissante et naïve. Cette construction élémentaire est imposée par la technique du bois. Elle se résume logiquement dans une réduction des plans qui est en fonction de la lumière. Or, de même qu'en architecture la lumière joue avec les vides et les pleins, de même, dans la statuaire des Nègres, elle accuse et cadence les surfaces.

L'histoire de l'art n'obéissait jusqu'à présent qu'à la doctrine évolutionniste. Elle ne s'attachait qu'aux progrès réalisés dans la manière de rendre la nature avec autant de vérité que possible. On croyait que l'humanité avait besoin de milliers d'années pour arriver à dessiner correctement d'après nature. Mais on s'inquiétait beaucoup moins de la volonté créatrice (7). Or, c'est de ce côté que s'oriente aujourd'hui, plus que jamais, la « science de l'art ». Certes, l'état d'esprit des peuples dits primitifs est différent du nôtre. On peut l'appeler alogique ou mystique; mais on n'expliquera point par le rationalisme les styles des races tendues vers le surnaturel. Il nous est loisible de hiérarchiser les styles exotiques selon notre goût, mais non pas leurs conceptions esthétiques fondamentales. Nous pensons que les documents apportés par l'ethnographie renseignent mieux que les formules établies par les sociologues sur les notions des tribus exotiques quant aux rapports qui existent entre les choses.

Le problème qui nous intéresse est celui des propor-

(7) Wilhelm Worringer . *Formprobleme der Gotik.* Munich, 1912, p. 7.

tions chez les primitifs. Or, le fait de posséder la science anatomique ne marque nullement un progrès dans l'art. L'école historico-culturelle, à l'encontre des doctrinaires évolutionnistes, admet plutôt des variétés innombrables dans l'histoire de l'art qu'une évolution enfermée dans une formule (8). Certes, les recherches scientifiques sont là pour aider à comprendre la mentalité « alogique », la mysticité, la démonologie des primitifs. De fait, l'apparente gaucherie de leur art est inséparable de la tension extrême, du tourment dramatique propres à tous les peuples hantés par le surnaturel. Selon Freud, il faudrait rattacher à la phase animiste ou psychologique de l'humanité les origines de l'art. C'est dans ce stade de civilisation que l'homme possède la toute-puissance des idées. Tourmenté par ces désirs, il arrive à faire « quelque chose qui ressemble à une satisfaction et, grâce à l'illusion artistique, ce jeu produit les mêmes effets affectifs que s'il s'agissait de quelque chose de réel » (9). Son action est donc de s'évader de la réalité par le rêve et de projeter au dehors sa vision psychique du réel. En somme, sa technique se confondrait avec la magie, qui est celle de l'animisme.

Il est difficile de dogmatiser en cette matière; situer les choses est préférable. Certains ethnologues ont comparé l'art des peuplades primitives à celui de la caricature (10). Ils ont voulu voir dans les deux cas une imagination excitée par un détail. C'est pourquoi, dans les figures humaines, la tête serait en disproportion avec le reste du corps. Mais il s'agit là d'une observation tout extérieure. Le grotesque n'est-il pas l'idéalisme à rebours? Il en est des déformations dans l'art, chez les

(8) Dr A. Vierkandt : *Prinzipienfragen der ethnologischen Kunstforschung*. Zeitschrift für Aesthetik un Allgem. Kunstwissenschaft, t. XIX, p. 338-49.

(9) Sigm. Freud : *Totem et tabou*. Paris, 1924, p. 127.

(10) Dr Paul Germann : *Das plastisch-figürliche Kunstgewerbe im Graslande von Kamerun*. Jahrbuch. des staedtischen Museums für Voelkerkunde zu Leipzig. Band 4, 1910, Leipzig, 1911.

primitifs, comme de leur mentalité qualifiée d'*alogique*. Lorsqu'une géométrie rudimentaire simplifie naïvement les formes, toute logique n'en est pourtant pas exclue. La force expressive du primitivisme réside dans la vertu magique de ces formes, par lesquelles il cherche à conjurer les puissances occultes et les éléments déchaînés.

Les proportions irréelles, les facies bizarres, l'hiératisme horrifique reflètent bien l'esprit qui les a enfantés; mais le sens de l'équilibre architectonique, la maîtrise dans la taille du bois, témoignent assurément d'un travail raisonné. Le Nègre ne tire-t-il pas au reste le meilleur parti possible du bois qu'il traite? Il y intègre la figure, de manière à réduire le déchet au minimum.

Sur des corps intentionnellement étirés ou d'un raccourci schématique, les têtes s'allongent démesurément ou alteignent à une monstrueuse hypertrophie. Au fond, le réalisme des sauvages n'aboutit qu'aux interprétations fantastiques et grotesques de l'espèce figurale. Le physiologue Max Verworn a étudié les peuples primitifs. Il constate que leur art ne reproduit pas les objets véritablement observés, mais des images conceptuelles sorties de différentes associations d'idées pour s'éloigner de plus en plus de la ressemblance avec la réalité et se dissoudre dans des créations de fantaisie. Cet art, qui ne repose pas sur l'observation de la nature, mais qui n'en donne que des conceptions dérivées, il l'appelle *idéoplastique*, par opposition avec l'art *physioplastique* (11). Le savant américain Fr. Boas admet cette classification, où la physioplastique correspondait à l'art « visuel », et l'idéoplastique à l'art « conventionnel » (12). Au réalisme paléolithique aurait succédé directement le mélange des arts figural et ornemental. Le paléolithique offre déjà, il est vrai, des représentations figurales dans des applications décoratives. Des animaux entiers ou fragmentés,

(11) Max Verworn : *Ideoplastische Kunst*. Iena, 1914.
(12) Franz Boas : *Primitive Art*. Oslo, 1927.

ou simplement leur tête, y concourent à des ordonnances schématiques. Certains motifs végétaux y sont déformés en des spirales décoratives. L'ornement géométrique dérive des déformations successives du réel; de même que l'accentuation plus ou moins grande des éléments importants et la suppression des éléments de moindre importance mènent à l'idéoplastique schématique. Les proportions réelles s'altèrent alors et donnent naissance à des rapports bizarres et symboliques ou magiques. L'imagination alimente l'idéoplastique et elle enfante, chez les primitifs, les dieux et les démons, les formes hybrides, les animaux fabuleux.

Certes, les origines de l'art, éclairées par la psychologie, deviennent en apparence compréhensibles. Mais l'ethnologue consommé qu'est le professeur Preuss écrit : « Il y a, dans la mentalité occidentale, un tragique tendant à raisonner, d'après un schéma évolutionniste des formes et des couleurs, sur les œuvres d'art religieux, et qui n'est pas capable d'assigner une place au monde irrationnel, qui est dans l'humanité. » Pour M. Preuss, la foi et la mystique sont les deux mots qui définissent le mieux les impressions qu'on rapporte d'un séjour parmi les peuplades primitives. Chez elles, la croyance est une entité tout à fait réelle; elle vient d'une disposition organique. Son explication causaliste et logique ne mène qu'à l'hypothèse de la mentalité « alogique » ou « prélogique ». Le primitif a pourtant la même logique que nous dans la vie courante. Les psychologues se trompent aussi sur les apparences quand ils veulent découvrir des analogies entre le symbolisme religieux des primitifs et l'état d'âme des névrosés, lequel se retrouve plutôt dans la technique de la magie (13).

Pour conclure, nous ne pouvons envisager l'art dit primitif que comme l'expression de cette spiritualité que

(13) K. Th. Preuss : *Glauben und Mystik im Schatten des hoechsten Wesens.* Leipzig, 1926, p. 11-13.

nous venons d'exposer. Selon Frobenius, on ne peut trouver sur le sol africain la naïveté originelle de l'art. Celui-ci repose sur une faculté qui ne s'est pas altérée jusqu'à nos jours, la faculté de créer le style.

Plus austère dans l'est de l'Afrique, la sculpture s'assouplit en allant vers l'ouest, où les formes gagnent en charme décoratif. C'est à Ife, dans le delta du Niger, que Frobenius a trouvé les chefs-d'œuvre de la plastique noire. Devant leur perfection, il se lance dans des hypothèses vertigineuses. A son avis, on serait ici en présence des restes de la civilisation atlantéenne (14). Il y a dans ces figures un naturel des formes, une élégance qui n'ont rien à voir avec le géométrisme de la statuaire nègre. Modelé très sensible et très savant, observation aiguë, cadence des proportions normales, structure accrochant la lumière, dessin tout ensemble gracieux et puissant, détails à la fois étudiés et châtiés qui s'intègrent dans la masse : tout concourt, dans ces têtes, à une harmonie frémissante de vie.

La civilisation religieuse et sociale des anciens Yoruba présente, pour Frobenius, des analogies avec celle des Etrusques. Elle aurait déjà fleuri au temps des Grecs ou même antérieurement. Deux têtes, l'une en bronze, l'autre en terre cuite, offrent un modelé plein de franchise et de souplesse, aussi éloigné des simplifications architecturales de l'archaïsme que du primitivisme géométrique des Noirs. Les bouches lippues accusent leur caractère ethnique; mais la structure est d'un naturalisme trop savant pour que ces deux pièces trouvent place dans la sculpture nègre proprement dite. Ajoutons que les sillons parallèles dont les visages sont striés imitent sans doute une sorte de tatouage.

Une autre race du Golfe de Guinée, les Benin, a vivement piqué, après la conquête anglaise, il y a trente ans,

(14) Leo Frobenius, *loc. cit.*, p. 146-52.

la curiosité de l'Europe par ses bronzes et ses ivoires sculptés. Le réalisme pittoresque des artisans benin, leur admirable technique, faisaient supposer des influences portugaise ou hindoues. Mais la tradition d'un art arrivé à pareille maturité doit remonter, selon les ethnologues d'aujourd'hui, à une antiquité bien antérieure au XVI[e] siècle, époque où les Portugais débarquèrent en Afrique occidentale. La sculpture des Benin dut rayonner sur toute cette côte.

Le mystère qui entoure les civilisations Yoruba et Benin, déchues sans doute avant leur contact avec les Européens, sera peut-être éclairci un jour, plus tôt vraisemblablement que celui de la fabuleuse Atlantide, à laquelle Frobenius voudrait rattacher les traditions artistiques de l'Ouest africain. On peut espérer que la lumière sera également projetée sur les autres peuplades et tribus de l'Afrique noire. Celles-ci ne semblent-elles pas incarner la déchéance de civilisations antérieures? En outre, les immigrations malaises sur le continent africain ne sont pas sans y avoir laissé de traces.

Quoi qu'il en soit, art n'est pas toujours synonyme de civilisation. Le Soudan, par exemple, dont le grand passé a subi les grandes influences du Nord, a une sculpture plus élémentaire et d'une austérité plus mystique que l'Afrique Equatoriale, où l'on va, selon les régions, de l'écriture très fine des masques du Gabon aux volumes pleins de force et de sensibilité des Pahouins. De même, le Congo belge présente les formes les plus diverses, depuis les stylisations raffinées des Kasaï jusqu'aux sensuelles rondeurs des sièges à cariatide. Le British Museum possède une figure en bois qui est un chef-d'œuvre de l'art bakuba ou bushongo. On est frappé par cette plastique forte et sereine, par ces proportions grandioses et cette maîtrise dans l'exécution qui l'élèvent au rang de la sculpture benin ou Yoruba.

Lorsqu'on étudie de près l'art d'une tribu nègre, on

est étonné d'y rencontrer tantôt un hiératisme fruste ou de l'ingéniosité décorative, tantôt les saillies d'une sensualité sauvage. Ceci est aussi vrai pour le Soudan et le littoral du Golfe de Guinée que pour le Congo. Toutefois, les idoles et les masques graciles de la Côte d'Ivoire l'emportent par leur finesse comme les figures pahouines par leur sobriété et leur vigueur, comme la plastique ouroua par son expression douloureuse. Une vitrine du Trocadéro renferme quelques recades ou sceptres, décorés de têtes humaines et animales, qui proviennent du Dahomey. Ils sont d'un faire très curieux, mais qui semble hétérogène, comme dans bien des pièces venant du pays voisin des Achanti à l'ouest ou de la Nigéria à l'est. Témoin la calebasse achanti, gravée sur fond clair incrusté, et le plat en cuivre repoussé de la Nigéria, qui sont au Musée ethnographique de Vienne. Leur invention décorative et leur technique décèlent un métier déjà très habile.

Les ethnographes constatent l'extrême diversité des dialectes parlés dans une même région de l'Afrique noire. Les variantes de ces patois sont sensibles d'un village à l'autre, comme d'ailleurs les divergences des rites religieux ou magiques. Il n'en est pas autrement des types de sculpture d'une même contrée. C'est ainsi que la Côte d'Ivoire présente des modèles d'une plastique fort subtile à côté de masques angoissants. Au Dahomey, au Cameroun, au Congo, et jusque dans l'est et le sud africain, l'expressionnisme farouche voisine avec des structures et des motifs ornementaux finement géométrisés en des sièges à cariatide, des coupes céphalomorphes ou des gobelets et des tam-tams décorés en relief. Les animaux stylisés épousent admirablement les formes des divers ustensiles de ménage. Le léopard, l'éléphant, le crocodile, le lézard et le serpent sont les espèces les plus imitées. Au dire de certains ethnologues, le lézard serait, en Afrique, le motif fondamental de l'ornementation abstraite,

au même titre que le serpent dans l'art décoratif de l'Amérique précolombienne. Il se peut aussi que le dessin d'ornement traduise un langage symbolique dont la signification originelle s'est perdue avec le temps. Quoi qu'il en soit, le jeu esthétique est le mobile primordial des créations de cet art.

Nous croyons avoir démontré que l'art nègre, s'il reflète la spiritualité des peuples d'Afrique, ne présente, contrairement aux allégations des sociologues, aucun caractère alogique. Il est aussi oiseux de le comparer aux dessins d'enfants. L'habileté technique déployée par les peuples dits primitifs prouverait, à elle seule, l'inanité d'une pareille assimilation. Réfutant la théorie de M. Lévy-Brühl sur la « Mentalité primitive », M. Olivier Leroy remarque fort judicieusement à ce propos :

> L'Australien qui figure une tortue, un lézard, un échidné, recherche des formes simples et expressives à la fois. Or cette opération de clarification abstractive est tout à fait ignorée de l'enfant, qui, souvent, s'égare dans le superflu.
>
> Il ne suffit pas de répéter que l'art stylisé ne vient qu'après l'art réaliste « en tant qu'abstraction », de même que « les idées abstraites sont postérieures aux idées concrètes ». Tout cela peut paraître évident à ceux qui, par une longue et fidèle croyance à l'évolutionnisme, ont donné à leur intelligence le pli qu'il fallait, mais un regard ingénu n'y voit point de nécessité.
>
> Pratiquement, l'observateur sans préjugés philosophiques n'aperçoit rien d'autre que ceci :
>
> La majorité des dessins de sauvages appartient au mode stylisé. Même dans les productions préhistoriques dont il est convenu d'admirer le réalisme, comme les peintures d'Altamira, il n'y a point copie docile du modèle, il n'y a pas naturalisme, mais déformation abstractive, abréviation hardie de la complexité vivante. Des millénaires avant Gœthe, l'artiste magdalénien a compris qu'il devait être, de la nature, maître et esclave.
>
> Le problème de l'abstraction dans l'art primitif ne se pose pas avec le contraste que pensent certains : représentation directe, d'un côté; forme géométrique de l'autre. Les figu-

rations dites réalistes, même si elles l'emportaient en nombre sur les figurations géométriques, ne s'opposeraient pas pour autant à des productions abstractives; leur dédain du détail secondaire, leur synthèse mouvementée les placent aux antipodes des copies balourdes de l'enfant (15).

Si nous restons désemparés devant le symbolisme ou la conception magique des formes nègres, nous n'en ressentons pas moins l'intensité plastique. Cette intensité est en fonction de la sincérité des volumes. L'ethno-psychologie a établi que l'homme, dans la période prescientifique, usait toute son énergie à trouver des formes artistiques pour exprimer et ordonner ses idées. C'était pour lui une façon d'organiser le chaos de l'univers. Nous concevons bien le sens plastique, mais non la spiritualité des simplifications que l'Africain, ou l'Océanien, fait subir aux formes, et qui ne relèvent que de leur vision hallucinée, de leurs perceptions analogiques. Le problème constructif apparaît donc ici dans tout son naturel. Que les proportions soient amplifiées ou abrégées; que le rythme s'établisse par une déformation monstrueuse des détails, par une indication sommaire des plans, par un parallélisme élémentaire des verticales, les formes, dans leur expansivité, gardent tout leur équilibre statique. Nous n'avons jamais cru, quant à nous, que l'art qui est l'expression de l'animisme du sauvage pût prêter les apparences de la vérité aux spéculations issues de certains cerveaux hypercivilisés parmi nos contemporains. Mais il fallait peut-être que les études des ethnographes sur l'Afrique et l'Océanie, que les documents accumulés par eux, administrassent leur tonique à un art qui sans doute s'anémiait.

Avant l'avènement de l'esthétique coloniale, avant que les sommités de la psychologie et de la psychiatrie ne couvrissent de leur autorité le « subconscient » des di-

(15) Olivier Leroy : *La Raison primitive*. Paris, 1927, p. 77-78.

vagations d'esthètes à la mode, la tension psycho-physiologique, sans qu'on la nommât, comme aujourd'hui, à tout propos, se trouvait dans toute forme sincère, celle-ci fût-elle imitative ou non de la nature. Pas n'est besoin d'ailleurs de recourir aux civilisations primitives pour dégager le caractère surnaturel et visionnaire de l'art. Il n'est que de se référer, comme nous y invite M. Emile Mâle dans son traité magistral de *l'Art religieux au XII[e] siècle en France* (16), à un de ces récits tels que le *Livre des Miracles* de Pierre le Vénérable, la *Vie de Guibert de Nogent*, où des moines du moyen âge nous livrent toute leur existence imprégnée par la mystique, une existence de « demi-rêve », que hantent les fantômes, avec lesquels ils s'entretiennent aussi naturellement qu'avec les vivants. C'est, au reste, du génie monastique, de la vision séraphique ou démoniaque des cloîtres que s'est inspiré tout l'art de cette époque.

Ceci ne veut pas dire qu'il faille ranger l'art nègre à côté de l'art roman. Si les conceptions esthétiques fondamentales sont partout les mêmes, les différents styles correspondent à une échelle des valeurs que nous dressons conformément à l'éducation de notre goût. Il est donc admissible que l'on assigne, dans cette hiérarchie, une place peu élevée à la plastique des Noirs : le répertoire de ses formes est plutôt pauvre, et semble, à première vue, d'une désespérante monotonie. Mais son eurythmie barbare, ses structures serrées ne sont pas toujours sans affinités spirituelles avec la mesure parfaite et la sérénité de la statuaire égyptienne. Elle en est peut-être la lointaine déviation.

Faute de documents, on ne peut, à coup sûr, parler que sous les plus expresses réserves des diverses influences qui auraient agi sur l'Afrique nègre. Les premiers renseignements écrits la concernant — et encore

(16) P. 365-67.

pour la seule partie septentrionale du Soudan où s'étendait l'empire de Ghâna — nous viennent des géographes arabes et ne remontent pas au delà du xe siècle après Jésus-Christ. Sans doute, les Phéniciens avaient-ils dû, dès la plus haute antiquité, exécuter, pour leur compte ou celui d'autres peuples, le périple du continent africain. Seulement, ces commerçants avertis ne dévoilaient pas les routes maritimes qu'ils suivaient (17).

Nous n'avons pas la prétention d'apporter une vue nouvelle sur l'art des races dites primitives. Nous sommes loin de posséder la documentation que comporterait un tel sujet. La plastique nègre et océanienne nous avait intéressé, au même titre que d'autres arts de peuples sans histoire. Nous avons alors eu recours aux travaux des ethnologues. En les lisant, une chose nous a séduit. C'est la méthode historico-culturelle qui étudie les civilisations primitives du triple point de vue technique, social et religieux. Elle s'oppose à la conception évolutionniste. La science de l'art a également profité des leçons de l'ethnologie moderne, ainsi que de la préhistoire. « La superstition du progrès dans l'Art, qui — nous l'avons dit ailleurs — n'a plus cours aujourd'hui que parmi les auteurs de manuels, a cédé le pas à l'intelligence des formes, lesquelles s'imposent, non point par la perfection apparente de la facture, mais par leur intensité et leur force d'expression. La raideur et l'austérité archaïques ont cessé d'être de naïves incorrections. La gaucherie se confond avec la sincérité. La spiritualité se traduit par la beauté ingénue des formes (18). »

Nous avons parlé plus haut du contact des Nègres avec d'autres civilisations. Nous savons aussi qu'ils ne sont ni les premiers habitants de l'Afrique, ni les représentants

(17) Perrot et Chipiez : *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*. T. III (*Phénicie-Cypre*), p. 891.

(18) Adolphe Basler : *La sculpture moderne en France*. Paris, 1928, p. 40.

des civilisations primitives. Leur spiritualité animiste, leur culte totémiste, leur démonologie, leur art et leur magie sont tributaires d'une tradition immémoriale, tradition qui n'a pu, toutefois, empêcher les influences extérieures probables de les pénétrer. S'il existe une grammaire comparée des formes du langage, il est encore malaisé d'en établir une pour les arts sans histoire. A l'âge de la pierre, l'art présente moins de difficultés d'investigation, grâce à la délimitation des grands styles archéolithiques. Mais comment, dans l'éparpillement des peuplades et des tribus, déterminer les courants civilisateurs et artistiques à travers le continent africain ou l'archipel austronésien? Ni les dessins préhistoriques d'Altamira ou des Eyzies, ni la plastique de l'Afrique noire, ni l'imagination décorative des Océaniens ne présentent, au fond, un caractère primitif. Le Magdalénien dessinait la forme animale avec non moins de perfection que Pisanello. Le Nègre a un style aussi nettement formulé que le Chinois ou le Péruvien. Le langage diffère, mais la forme réalisée est l'expression adéquate de la vie religieuse ou sociale des races dont nous pouvons connaître ou ignorer les destinées. Un art qui dérivait du culte ou de la magie ne flattait pas la vanité ou l'amour du lucre. Mais l'art n'est pas précisément le signe d'une civilisation très avancée. Certes, le philosophe américain Leo Stein a raison de ne pas voir plus de force civilisatrice dans un art de bon aloi que dans le mauvais art.

Les Bushmen, dit-il, font des dessins merveilleux. La sculpture des Nègres de l'Afrique occidentale nous a donné le plus grand frisson esthétique de ces dernières années. Mais je n'ai jamais entendu personne suggérer que, pour civiliser les tribus indigènes, le point capital résidait plus ou moins dans la perfection artistique des instruments agricoles (19).

En fait, le contact des puissantes civilisations de l'Eu-

(19) Leo Stein : *A. B. C. Aesthetics*. New-York, 1927, p. 28.

rope doit plutôt altérer, chez le Nègre, la tradition ésotérique des formes. Proportions et technique dégénèrent, le sens plastique s'émousse. C'est d'ailleurs un phénomène qu'enregistra, chez toutes les races et dans tous les temps, l'histoire de l'art. Aucun style n'échappe à la grande loi de l'usure.

ADOLPHE BASLER.

LA MUSIQUE ET LE MACHINISME

Du temps que les pédagogues considéraient la musique avec quelque dédain et la regardaient comme un « art d'agrément », c'était une idée reçue que de déduire de sa condition temporelle son infériorité sur les arts plastiques. La cantilène s'envole et meurt sur les lèvres du chanteur, tandis que le buste, comme chacun sait, survit à la cité. Une esthétique logicienne ne pouvait donc classer un art, dont les manifestations n'ont qu'une durée fugitive, sur le même plan que les arts de l'espace, ceux-là permanents. Le peintre, le sculpteur, l'architecte peuvent prétendre que leur pensée émouvra directement le public à des siècles de distance, sans le secours d'un interprète, d'un intermédiaire placé entre eux et autrui. Du jour où l'écriture fut inventée, le poète, lui aussi, put défier le temps ; sa parole, jusqu'alors exposée aux déformations, aux trahisons de la tradition orale (tradition, trahison comme ces mots étymologiquement rapprochés s'éclairent vraiment l'un l'autre ici), s'affranchit de ce servage. L'imprimerie le mit plus tard à l'abri des infidélités des copistes, sinon des fautes de lectures qu'elle réduisit du moins au minimum. Mais le musicien, depuis l'origine, demeure asservi aux caprices des exécutants. Et même, à mesure que se développaient les ressources de son art, il courait plus de risque de voir son œuvre périr avec lui, ou, ce qui est bien la même chose, de la voir entrer toute vive dans ces nécropoles que sont les bibliothèques et où les érudits exhument pour leur seul plaisir les chefs d'œuvre périmés. Combien de grands noms sont pour nous détachés, pour ainsi dire, de la substance des œuvres auxquelles ils doivent pourtant de survivre ?

A ces œuvres, les relie encore le fil ténu d'un souvenir, une liste de titres, mais rien de plus. Nous rougirions de l'ignorer, cette nomenclature, mais quel moyen pour nous de pénétrer plus avant ? Nous savons par ouï-dire qu'une exploration peut récompenser, parfois, qui la tente, mais notre bonne volonté ne suffit pas pour nous permettre l'entreprise. Une lecture, — plaisir solitaire des yeux, délectation du musicologue — combien la peuvent faire ? Combien entendent les voix enchevêtrées de la Symphonie dans ces signes, noirs sur blanc figés sur le papier réglé ? De temps en temps, au concert, nous avons la révélation d'un glorieux moment du passé. Secouant cette poussière, un chef nous fait retrouver la vie où, dans le texte des manuels, nous sommes habitués à ne voir que la mort. Et puis le temps passe, la poussière retombe, les générations se suivent et l'oubli reprend sa proie.

Ah ! c'est bien une infériorité que cette dépendance de la musique assujettie à la bonne volonté des hommes. Ceux qui l'aiment, ceux qui la servent, en gémissent. Mais qu'y faire ? Comment galvaniser les dirigeants des orchestres, leur donner la flamme, l'enthousiasme, les rendre infatigables, dédaigneux du succès d'argent (dont ils ont besoin pour vivre), comment forcer tant d'obstacles matériels et moraux ? Matériels : frais de copie, études, répétitions, cachets des solistes et des virtuoses ; moraux : découragement, lassitude devant l insuccès, car l'éducation des masses est tout entière à faire, et les plus belles œuvres, du moment qu'elles sont inconnues ou méconnues, ne donnent à qui les exécute que des déficits... Et puis, les maîtres disparus ne sont pas les seuls. Ceux qui vivent, forts de l'indiscutable droit de se faire connaître, revendiquent justement leur place et protestent contre l'envahissement des programmes par les vieilles gloires défuntes. Y eût-il dix, cent fois plus d'orchestres et de concerts que la question ne serait pas résolue. Composer des programmes où chacun trouve son compte est une chimère ; jouer sempi-

ternellement *la Pastorale* sous le prétexte qu'il y a chaque année une génération à instruire, soit. Mais comment satisfaire tous les goûts, tous les besoins, comment constituer, sans risquer la faillite, cette sorte de musée du répertoire où seraient présentés les chefs-d'œuvre que tous devraient connaître? On peut vivre centenaire à Paris sans avoir eu jamais la possibilité d'entendre telle page symphonique cependant fameuse... Il semblait donc jusqu'ici tout à fait impossible de placer la musique dans les mêmes conditions que la littérature, de la rendre accessible au nombre, de permettre, enfin, à qui veut s'instruire, de la bien connaître.

Cela était vrai jusqu'à hier. Et cela n'est déjà plus vrai aujourd'hui. Le phonographe et la radiotéléphonie ont bouleversé les conditions que nous croyions devoir toujours régir l'art sonore.

Ils les ont bouleversées sans rien lui faire perdre de cette noblesse qu'il doit à son caractère en quelque sorte immatériel. Car ils lui ont apporté exactement ce que l'imprimerie a donné à la littérature : un moyen de se répandre dans l'espace et de se perpétuer dans le temps.

J'ai conservé jusqu'à ces derniers jours — qu'il me soit permis de le confesser — une prévention contre le phonographe et la radiophonie. Cette prévention, beaucoup la partageaient dans le monde des amateurs de « vraie » musique, et sans doute quelques-uns la partagent-ils encore.

Quand ceux de ma génération furent mis, au temps de leur jeunesse, en présence de l'étonnante découverte, leur curiosité en émoi trouva à la fois un aliment et une déception dans la boîte merveilleuse qui, d'un cylindre de cire, tirait l'écho d'une voix. Mais aux espoirs succédèrent bien vite les désenchantements, car ce n'est pas en un jour, surtout en pareille matière, que, le principe appliqué une première fois, on arrive à la forme parfaite, et les perfectionnements ne viennent qu'au bout d'un temps très long.

Et puis, l'art asservi à la mécanique prenait trop souvent sa revanche : il la rendait dérisoire, si bien que ce qui restait supportable dans le comique demeurait intolérable dès qu'on prétendait lui confier l'interprétation des œuvres élevées.

Tout cela est changé, un progrès de l'enregistrement a ouvert un champ nouveau aux techniciens du phonographe. C'est la radiotéléphonie qui a déterminé ce progrès en dotant la phonographie de l'enregistrement électrique.

Il a fallu bien peu de temps pour que les applications de cette découverte produisissent des conséquences inespérées: le phonographe, qui avait en vain tenté de se hausser jusqu'aux chefs-d'œuvre de la musique, a réussi en même temps et par ce moyen à pénétrer chez les gens de goût qui, jusqu'alors, le tenaient en suspicion.

§

Conséquences inespérées : c'est bien en effet ce que l'on peut, dès aujourd'hui, constater. Le temps des dédains faciles est passé, et il faut reconnaître que c'est tout un bouleversement qui s'opère sous nos yeux, et dont l'étendue ne peut encore être déterminée.

Essayons au moins de poser les jalons. Les inventions nouvelles que l'on désigne sous le terme générique, commode, mais impropre, de « musique mécanique » (phonographe, musique perforée, radiotéléphonie) sont déjà en train de réagir sur l'enseignement de la musique, sur l'art de la composition, sur le goût du public ; et elles auront une action non moins importante sur la condition même des musiciens, et sur les mœurs.

Voyons d'abord ce qu'est le phonographe, ou plutôt comment on parvient à fixer, d'une manière durable et reproductible à l'infini l'exécution d'une symphonie, d'un air d'opéra ou d'un morceau de musique de chambre, toutes choses qui, pareilles jusqu'ici aux roses des stances, ne vivaient que l'espace d'un concert. Pour ne pas répéter des détails connus, négligeons l'appareil reproducteur et

occupons-nous seulement du disque. Sa préparation s'opère en deux phases si distinctes qu'elles s'écoulent le plus souvent en des lieux fort éloignés ; la première est l'enregistrement, la seconde, la reproduction à des milliers d'exemplaires de l'empreinte obtenue sur la cire par la vibration du diaphragme. Nous commencerons donc par nous rendre à une séance d'enregistrement, puis nous irons ensuite visiter l'usine.

On enregistre au « studio ». C'est tout au fond du quartier de la Gare, un des plus misérables faubourgs de Paris. La rue est sombre, à peine éclairée de loin en loin par de pauvres becs de gaz d'un modèle périmé — la séance commence à neuf heures, sans doute pour donner aux artistes de l'orchestre le temps de venir jusque-là. Le chauffeur qui nous conduit s'oriente à peine, la plupart des maisons ne portent point de numéros. Mais voici quelques autos arrêtées en file au bord du trottoir, comme s'il y avait en cette ruelle sordide une fête élégante : nous sommes arrivés.

Au coup de sonnette, la grand'porte s'est ouverte sur une cour en boyau ; au fond, un bâtiment luit de toutes ses fenêtres. Nous y pénétrons. Un orchestre qui jouait s'arrête soudain, au milieu d'une phrase. Sur le mur blanc, en face de nous, des affiches se détachent : *Silence !* exigent-elles.

Nous voici maintenant dans une antichambre sommairement meublée de quelques chaises et d'un casier. Des hommes et des femmes parlent à voix basse. Au premier coup d'œil, on reconnaît des artistes lyriques. Où sommes-nous ? Dans les coulisses d'un théâtre ou dans la sacristie d'une paroisse élégante un jour de grand mariage ? Mais l'orchestre reprend et c'est un passage de *Carmen* qui nous arrive, assourdi, à travers les cloisons. Ici, ces gens qui causent, ce sont Mercédès et Frasquita, et la Carmencita en personne avec le torero. Tous sont à leur rôle, comme si, tout à l'heure, ils allaient entrer en scène devant un

public exigeant et hostile. De public, point, ni d'applaudissements ni de sifflets... Mais pourtant, qui se défendrait de ressentir un peu de « trac » devant le haut-parleur qui va transmettre à la cire les vibrations à fixer pour toujours ?

On appelle précisément les chanteuses. Suivons-les dans la pièce où elles entrent. C'est une sorte de hangar immense, tendu de couvertures pour éviter l'écho. Un orchestre y est déjà placé, non point comme au théâtre et moins encore comme au concert : un espace qui nous surprend sépare certains groupes des groupes voisins : les trombones semblent en exil; les seconds violons sont nettement écartés. Le chef, M. G. Cloëz, de l'Opéra-Comique, les fait approcher des premiers violons, mais il fait s'éloigner les trompettes et les cors. Il reprend place au pupitre, donne des indications pour le « Trio des Cartes ». Une sonnerie retentit : silence. Une lampe s'allume puis s'éteint. La baguette du chef s'abaisse... Mais au bout de dix mesures, elle frappe le bord du pupitre et tout s'arrête. Ce n'est pas cela ! Les sons ne paraissent pas assez fondus: les deuxièmes violons jouaient encore trop « en dehors » de l'orchestre, sans enchaîner leur trait à celui des premiers. On recommence deux fois, trois fois. Enfin tout semble au point pour l'enregistrement. Les trois chanteuses prennent place auprès du microphone, au milieu de l'hémicycle formé par les instruments. La sonnerie électrique tinte encore : c'est l'opérateur, qui, de la pièce toute voisine où il manipule ses appareils, annonce qu'il se tient prêt à mettre en marche le disque de cire molle sur lequel l'aiguille va tracer le sillon sinueux, image sensible des ondes immatérielles transmises par le poste électrique.

Nouvel allumage de la lampe, nouveau départ de l'orchestre... Mais ce n'est pas encore pour longtemps. Le chef interrompt pour tenir conciliabule avec l'opérateur. Nouvelle attente, et, selon le rite, nouveau tintement de la sonnette, nouveau clignotement de la lampe.

Et cette fois, on va un peu plus loin : jusqu'à l'entrée des voix. Mais un coup sec de la baguette suspend aux lèvres de Frasquita la phrase à peine commencée. Au temps!

On recommence encore... Le spectateur (qui sera sans doute plus exigeant quand, dans le silence de sa maison, il fera « tourner » le disque sans voir les acteurs), le spectateur ne peut se retenir de souhaiter que, cette fois, cela aille jusqu'au bout, tant il plaint ces pauvres gens qu'une damnation semble contraindre à reprendre sans cesse la même page... Et l'on recommence. Mais, tel un diable, l'opérateur sort de son poste : Ça ne va pas... L'orchestre couvre trop les voix. Il faut que Mercédès et Frasquita s'avancent... Patience, résignation, ou plutôt conscience professionnelle, combien ces vertus sont donc nécessaires pour confectionner un de ces petits disques dont l'amateur ne croira certainement jamais qu'ils ont pu coûter tant de peine, exigé de si longs efforts !

Suivons maintenant l'opérateur, dont la blouse blanche apparue tout à l'heure a mis en émoi aussi bien les « gitanes » que la troupe patiente des musiciens. La pièce où il se tient est toute pareille à un laboratoire : aux murs, des commutateurs, des rhéostats, tout cet émouvant décor dont la simplicité froide a remplacé le romantique cabinet du docteur Faust, mais qui semble aussi merveilleux aux profanes ignorant la physique.

Sur une haute table, un plateau supportant le disque de cire, qu'un moteur entraîne à la vitesse constante de soixante-dix-huit tours à la minute. Et puis au-dessus, un porte-diaphragme à aiguille, qui ne se distingue guère de ceux que l'on a coutume de voir sur les phonos ordinaires; un énorme pavillon recueille les sons d'un haut-parleur et les transmet au diaphragme. Un tube aspire les copeaux minuscules que l'aiguille soulève en traçant son sillon. Et c'est tout. La pièce est hermétiquement close du côté de la salle de musique pour que nul bruit ne s'en échappe durant l'enregistrement.

Et voici que l'aiguille, sur le disque est au bout de sa course.

L'opérateur abandonne la partition sur laquelle il suivait l'exécution. Il appelle le chef et les trois chanteuses : il va leur faire entendre le disque tout frais enregistré — disque sacrifié, puisque la cire est encore molle et que l'aiguille, en la parcourant à nouveau, va la creuser plus profondément. Nouveau silence. On écoute religieusement : « Coupons ! Mêlons ! » Frasquita et Mercédès entendent leurs voix. Ces voix sont bien jolies, mais il faut convenir que c'est confus... Et pourtant, tout à l'heure dans la salle, j'aurais applaudi volontiers si l'affiche « Silence ! » n'avait opportunément rappelé au visiteur indiscret que ses jugements ne peuvent prétendre à être transmis à la postérité...

Tout est à refaire.

Mercédès et Frasquita s'écartent l'une de l'autre, demeurant respectivement à la même distance du microphone. Et sans se plaindre, sans même s'étonner de ces exigences, l'orchestre et les chanteuses recommencent... « Mêlons... Coupons !... »

Et il en va être ainsi trois fois encore ; il en sera de même chaque soir, pour tous ces innombrables disques mis en vente chaque jour dans tous les coins du monde. Chacun d'eux a coûté autant d'efforts...

Consultons en sortant le tableau de service, pareil à celui d'un théâtre : demain, à pareille heure, ce sera le tour de l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire, qui, sous la direction de son chef, M. Philippe Gaubert, viendra interpréter des pages de Dukas, de Debussy et de Wagner ; puis des artistes de l'Opéra chanteront *Armide*... Le même labeur obstiné recommencera.

§

Le disque de cire qui garde l'empreinte de la pièce exécutée repose maintenant dans une boîte de métal.

Suivons-le à l'usine où il va servir à tirer les milliers d'exemplaires phonographiques de cette exécution.

L'usine est en banlieue. Elle a grandi trop vite, et sa croissance n'est point achevée, de telle sorte qu'on y trouve, à côté de bâtiments modernes, des constructions anciennes adaptées tant bien que mal à de nouvelles fins.

On a pour le disque de cire des précautions méticuleuses: il ne doit subir aucun choc, aucune égratignure. C'est par la galvanoplastie que l'on va reproduire, en cuivre, et très fidèlement, la spirale gravée dans la cire. On a donc plongé celle-ci, et c'est la première opération, dans un bac où, sous l'action du courant électrique, se crée un premier exemplaire métallique du disque, plus précieux que le premier exemplaire d'un livre de luxe, car c'est lui qui va servir à établir les moules.

Ce premier exemplaire porte le nom de «matrice». Il est, si l'on veut, un « positif »,tandis que les moules ou « shells » (en anglais, écaille, écorce) sont des négatifs, à l'intérieur desquels on disposera tout à l'heure la substance qui recevra l'empreinte. Ces « shells » sont également métalliques.

Ils sont soigneusement numérotés. Destinés désormais à être manipulés deux par deux, revers et avers du disque à deux faces, ils sont, le plus souvent, la première et la seconde partie d'un même morceau ou bien deux morceaux exécutés par le même virtuose ; ils font, autant que possible « une paire ».

Cette paire est portée sous une presse. Entre les deux matrices, on dispose deux feuilles d'un papier spécial et très résistant, supportant une couche de gomme laque, qui va directement reposer sur le shell ; au centre de ceux-ci les étiquettes, qu'une machine à imprimer, d'un modèle spécial, vient de confectionner, sont déjà placées. Entre les deux papiers, une « âme » faite d'une substance noirâtre, mica et noir de fumée ; en tout, donc, cinq épaisseurs entre les shells. Il règne dans cette salle une

chaleur d'enfer. Les ouvriers y travaillent à demi nus. La presse est mise en action : quatre-vingt mille kilogrammes s'abattent sur les shells, comprimant les substances enfermées entre les disques de cuivre, obligeant la gomme laque à épouser jusqu'aux moindres sinuosités du tracé. Le disque est fait. Il ne reste plus qu'à arrondir ses bords. Et tous les dix ou quinze coups de presse, on essaie le disque pour vérifier la production.

Il y a dans la salle une quarantaine de presses. L'usine produit plus de dix mille disques par jour et elle n'est encore qu'embryonnaire. La compagnie possède en effet d'autres usines dans tous les pays du monde ; celle de Londres donne un million de disques par mois. Il y a deux ans, cette compagnie vendait cent mille disques par jour ; aujourd'hui, elle en vend plus de trois cent cinquante mille et l'on peut estimer à un million, à peu près, le nombre des disques vendus quotidiennement dans le monde. Que l'on juge d'après cela de l'importance prise par cette industrie...

Bien entendu, il y a des disques qui, d'emblée, rencontrent un succès prodigieux. Personne ne sera surpris d'apprendre que tel chanteur comique populaire, comme Chevalier, soit, si l'on peut dire, sur le même rang que le chef d'orchestre des Concerts du Conservatoire quant à l'importance de son tirage. Il en est de la musique enregistrée comme des livres... A Londres, une seule firme a vendu dans le premier mois de sa publication quatre-vingt mille exemplaires de *Tea for two*. Les pays d'Islam consomment une énorme quantité de disques enregistrés spécialement à leur goût, et ce goût a de quoi nous surprendre : l'un des numéros les plus demandés est « les plaintes d'une femme en mal d'enfant »... Et il n'est pas facile d'obtenir des exécutants toutes garanties : certains manquent de loyauté et s'amusent à intercaler dans un disque grave des phrases qui font rire ou scandalisent ceux qui comprennent. Imaginez un refrain, traditionnel parmi les troupiers, au milieu des couplets

d'un cantique de Saint-Sulpice. Tout est à recommencer, à grands frais.

§

Cette énorme production du disque, qui va pénétrer jusque dans les plus lointains villages, nous montre non seulement l'importance économique du phonographe, mais encore, et davantage, le rôle éducateur qu'il doit remplir.

C'est même une condition essentielle pour son existence : il lui faut, pour progresser, élargir sans cesse cette clientèle déjà énorme ; il lui faut la créer, et, partant, l'éduquer.

Tel, qui achète un phonographe pour faire danser ses amis le dimanche, voit sur les catalogues des séries de disques qui le tentent. Le marchand, pour développer la vente, engage ce client à faire l'expérience. S'il est intelligent, il se gardera de lui proposer d'emblée des pièces difficiles ; mais il l'amènera petit à petit à prendre goût à la musique symphonique. *La Pastorale* est à la portée de tout le monde et même de ceux qui ont pour idéal, — comme l'a dit un critique — l'orgue du cinéma imitant un orage, mais Beethoven, quand il se mêle d'imiter, n'oublie pas d'ajouter quelque chose et qui est encore de l'art.

Et c'est là peut-être la conquête la plus importante du phonographe. Depuis des lustres, on se plaint en France de ce que l'enseignement de la musique est à peu près inexistant. La musique figure bien dans les programmes officiels, primaires et secondaires, mais c'est à peu près comme si elle n'était point matière d'enseignement. Combien d'élèves quittent l'école sachant leurs notes ? Combien quittent le lycée sachant que Couperin, Costeley, Josquin des Prés ont composé des œuvres dont la valeur égale celle des poètes leurs contemporains ? Nous touchons ici l'un des problèmes les plus délicats, celui de la formation du goût musical. Aucun enseignement ne peut donner de fruits s'il n'a pour corollaire l'éducation du goût. Or le

temps n'est pas bien loin de nous où les manuels d'histoire qui citaient au moins les noms des poètes, des peintres et des sculpteurs illustres, ignoraient systématiquement les musiciens. Les concerts ne suffisent pas à combler le vide de l'enseignement officiel. Ils sont trop peu nombreux d'abord, ils n'ont lieu que dans les grandes villes, et seulement pendant six mois de l'année, à des intervalles trop éloignés. Le phonographe, au contraire, est un moyen d'éducation familial, comme la radiotéléphonie peut l'être si l'on compose judicieusement ses programmes. Mais le disque possède sur la radiophonie l'avantage de pouvoir être entendu au moment choisi, et l'audition peut être répétée autant qu'il semble nécessaire.

La musique « perforée », elle aussi, concourt à cette éducation du public : le répertoire des maisons d'édition est fort étendu et nombre de pièces sont « minutées », portent les indications de mouvement et de nuances conformes à l'exécution des auteurs ou des grands interprètes des maîtres disparus, un Paderewsky, pour le piano, par exemple. Et voici qu'une invention nouvelle, le « violonista », réalise pour les instruments à cordes et à archets ce que les divers « pianolas » nous donnaient au piano. Tous ceux qui ont entendu cette merveille mécanique sont unanimes à louer le résultat miraculeux obtenu par les inventeurs, MM. G. Boreau et E. Aubry. Mais ceux-ci ont réussi à « synchroniser » un piano et un violon automatiques et même deux ou plusieurs instruments de chaque famille. Voici, du coup, la possibilité d'exécuter les trios, quatuors et quintettes des maîtres, toute la musique de chambre, et demain peut-être toute la musique d'orchestre...

Conséquence imprévisible il y a seulement quelques années : les compositeurs travaillent désormais directement pour ces moyens d'exécution mécanique infiniment plus complexes et plus riches que les ressources des dix doigts du virtuose, et qui permettent des combinaisons harmoniques insoupçonnées. Ne dispose-t-on point, en effet,

maintenant, de claviers à *n* doigts ? Et demain, le dynaphone et les instruments similaires vont apporter aux compositeurs toute une palette nouvelle de timbres inconnus en mettant à sa disposition les ondes captées dans l'espace. Il n'est donc pas impossible que la composition musicale se transforme dans une certaine mesure, et se renouvelle grâce à l'apport inattendu des moyens « mécaniques ».

Mais revenons-en au phonographe. On considérait naguère encore avec un certain étonnement, mêlé de respect, les « pèlerins » qui, pour assister aux représentations des chefs-d'œuvre wagnériens, se rendaient à Bayreuth. Wagner y gagnait peut-être en prestige. La Mecque est loin, et c'est une condition du succès de tout pèlerinage qu'il ne soit pas trop facilement accessible. Mais aujourd'hui, Bayreuth est, si nous le voulons, en grande partie dans notre armoire, du moins les « moments » essentiels du cycle, les instants où l'émotion secoue le plus fortement les fidèles. Nous avons en une douzaine de disques et l'orchestre et les voix qui nous restituent le drame wagnérien.

Dans notre fauteuil, comme l'autre allait au spectacle, nous pouvons écouter la scène du Graal ou les Filles-fleurs Siegfried forgeant l'épée, Brunnhild en sa course éperdue. Et tout cela est la vérité même, et non point une interprétation de fantaisie, un diminutif, une réduction. C'est Bayreuth avec sa magie, avec l'atmosphère même du *Festspiel*. Nous pouvons entendre pareillement l'orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam, conduit par W. Mengelberg. Les grands *capellmeister* du monde entier sont là, les Weingartner, les Pierné, les Gaubert, les Bruno Walter, qui vont à l'appel de notre désir nous traduire, commenter les grandes œuvres jusque dans leurs moindres finesses. Hier encore, il eût été bien présomptueux de confier aux disques une telle mission ; aujourd'hui, grâce à l'enregistrement électrique d'une part, grâce d'autre part au perfectionnement du phonographe lui-même, qui étendit de deux octaves l'échelle

musicale des machines parlantes, aujourd'hui l'édition musicale est devenue, selon la juste expression de M. Emile Vuillermoz, « vivante ». Elle ne livre plus seulement aux initiés « les plans de l'édifice », l'épure où le profane ne voit que l'algèbre mystérieux des signes indéchiffrables, mais elle diffuse à travers le monde entier « la traduction à livre ouvert des hiéroglyphes de la notation imprimée. Le disque apporte aux plus ignorants le problème résolu ». La musique enregistrée présente l'édifice tout construit, la cathédrale sonore aussi bien que le frêle temple de l'Amour, les *Passions* de Bach, la *Symphonie avec Chœurs* de Beethoven aussi bien que le *Prélude à l'Après-midi d'un Faune*, de Debussy.

Voici donc la contribution du phonographe à l'éducation musicale de la masse, jusqu'ici indifférente aux choses de l'art sonore. Mais c'est aux musiciens eux-mêmes que la machine parlante peut rendre également d'immenses services en concourant à leur éducation professionnelle.

Paganini est mort et il a emporté dans la tombe le prestige de son coup d'archet. Que nous reste-t-il de lui ? Quelques pièces qu'il composa et qui sont intéressantes, mais qui ne nous révèlent rien de son jeu, qui ne nous disent point les raisons de l'enthousiasme frénétique des foules entassées à ses concerts. Et pareillement Liszt, Chopin, que ne donnerions-nous pour n'être point réduits à imaginer comment eux-mêmes, assis au piano, donnaient la vie aux géniales harmonies qui naissaient sous leurs doigts ? Quel enseignement les pianistes ne tireraient-ils pas de cette interprétation des chefs-d'œuvre par les maîtres eux-mêmes ?

Or, ouvrons notre journal. Parmi les faits-divers, cette petite nouvelle : « A Mont-de Marsan, le maître Francis Planté a joué pour des opérateurs de phonographe, venus enregistrer quelques pièces de Schumann. » Or, comme le rapporte M. Emile Vuillermoz dans un bel article de l'*Edition Musicale Vivante* (août 1928), Francis Planté peut dire en parlant de son exécution : « J'ai confiance dans mon

interprétation de cette œuvre, parce que je me souviens de l'émotion qu'éprouvait Mme Schumann lorsque j'avais l'occasion de l'exécuter devant elle ». Tiendra-t-on pour négligeable, dans l'enseignement du piano, un tel disque qui nous conservera pour toujours, non plus des louanges et des hyperboles sur le grand pianiste, mais le jeu de l'artiste lui même ?

Pour l'enseignement du chant, le phonographe est appelé à jouer un rôle extrêmement important, non point seulement en conservant l'exemple des maîtres, mais encore et surtout en permettant aux élèves de s'entendre eux-mêmes. C'est un fait d'expérience qu'on ne s'entend guère soi-même et c'est sans doute l'excuse de maints élèves qui arrivent au concours du Conservatoire avec tous les défauts que leurs professeurs ont été impuissants à corriger. Le phonographe doit être l'incorruptible témoin de ces défaillances, et les ayant enregistrées, les répétant à volonté, il rappelle au chanteur qu'il doit éviter tel ou tel défaut. A ce propos. M. Maurice Bex écrivait fort justement après le dernier concours de fin d'année : « On ne trompe point le disque et il ne ment pas. Combien de fausses gloires n'a-t-il pas déboulonnées de leur socle ? L'élève mis en face de sa voix, qui pourrait sans fatigue prendre conscience les unes après les autres de toutes ses erreurs, qui aurait toujours à sa portée ce document typique, au lieu de rester ignorant, de travailler dans le vague, saurait enfin à quoi s'en tenir. Rien ne l'empêcherait, après un certain temps employé à se corriger, de recourir à un nouvel enregistrement, de comparer les deux exemplaires et de connaître vraiment le nombre de ses progrès et le chemin parcouru ».

Pour l'enseignement des langues, le disque doit devenir l'auxiliaire obligé du professeur : le phonographe répète à l'élève les phrases qu'il vient de lire et lui indique, sans erreur, la prononciation et l'accentuation correctes... Et ce n'est pas là qu'il faut borner son domaine.

§

Quelles conséquences cette large intrusion de la « musique mécanique » dans le monde peut-elle produire sur la condition des musiciens ? On se l'est déjà demandé à propos de la radiophonie. Il est évident que si, un jour à venir, on peut entendre de son fauteuil, soit par la diffusion radiophonique, soit en tirant un disque de son étui, telle pièce que l'on aime, les exécutants ne travailleront plus dans les mêmes conditions que naguère. Les concerts ne grouperont plus le même public, empressé de remplir les immenses salles. On préférera toujours de rester au coin de son feu plutôt que de traverser tout Paris en plein hiver et d'aller s'exposer aux courants d'air des péristyles et des couloirs. C'est double économie de temps et d'argent que l'on réalise en obéissant à cette loi du moindre effort. Et quelle cantatrice, quel virtuose pourra lutter contre la célèbre X, le glorieux Y, dont précisément vous possédez chez vous les exécutions « en conserve » ?

D'autre part, il est certain aussi que le développement de la « musique mécanique » va entraîner un remaniement des coutumes suivies jusqu'ici pour l'attribution des droits d'auteur. Déjà nombre de compositeurs font réserver dans les contrats qui les lient aux éditeurs (de partitions) leurs droits de reproduction par disques. On ne sait quel usage prévaudra, mais la révolution qui s'accomplit ne peut qu'être profitable aux compositeurs.

§

Quant à l'importance de l'avènement de la musique mécanique pour les mœurs, elle est déjà perceptible.

D'une part, il est certain que l'éducation musicale du public se fait par le disque et par la musique perforée (plus que par la radiophonie dont les programmes sont trop souvent médiocres). D'autre part, la pédagogie est dotée d'un instrument merveilleux. Enfin la musique cesse d'être une sorte

de parente pauvre des autres arts ; elle vit désormais de sa vie propre. M. Landormy a récemment proposé que le disque soit employé dans les écoles et les lycées pour donner aux élèves une culture artistique qui manque jusqu'ici. Le distingué critique musical — qui est aussi professeur de l'Université — voudrait que l'on créât une « discothèque » roulante, comme il existe des collections de clichés pour les projections et que l'on envoie de lycée en lycée. L'idée est excellente et il faut souhaiter qu'elle soit bien vite adoptée par le Ministère.

La répercussion morale, si l'on peut dire, des inventions nouvelles n'est pas moins considérable. On a vite fait de sourire et de plaisanter, mais il n'est pas indifférent que les villageois puissent trouver, au moment où l'on veut lutter contre la désertion des campagnes, quelques uns des agréments jusqu'ici considérés comme le privilège des citadins. La radiophonie, les machines parlantes, la musique perforée les leur apportent, et pour une somme minime leur permettent de renouveler ces joies.

Quant aux amateurs de musique, aux initiés, ils ont déjà leurs collections de disques ; ils les enrichissent avec soin, comme on enrichit sa bibliothèque.

RENÉ DUMESNIL.

DANS LA JUNGLE

—

I

Par l'ombre, derrière Ohen-Ohé, veilleur du soir, l'adolescent commis à signaler les dangers qui flottent dans l'heure indécise, Ourm le chef déploya sa stature formidable. A peine les herbes crissèrent-elles sous son pied que le guetteur s'était retourné, le corps incliné, l'épieu en parade. A reconnaître l'arrivant, sa défense se détendit, un sourire apaisa sa face; du bras il montra la savane, vaste espace circonscrit d'arbres et balafré du trait d'argent d'un fleuve. Là, après l'habituelle descente des antilopes et des hémiones, d'autres bêtes étaient passées : un couple de tigres dont il mima la marche en tapinois, des mastodontes, un lion aussitôt perdu dans l'éloignement et les hyènes de toutes les nuits, curieuses et lâches et qu'un seul geste précipitait d'une course folle. Rien de plus, aucune présence insolite, ni du côté du fleuve ni sur la lisière des bois.

— Et lui? demanda Ourm, dans un souffle.

Ohen scoua la tête. Lui n'avait point paru, non...

Abattue du ciel avec le rayonnement des astres, une cendre vaporeuse baignait la nuit d'une clarté bleue. Sans paroles, à cause des étranges résonances que le silence nocturne prête à la voix des hommes, mais d'un signe, le chef ordonna que l'adolescent disparût. Et quand il l'eut écouté froisser sa couche de feuilles, dans les ténèbres projetées des arbres, lui se figea d'une immobilité totale.

A son côté il avait sa massue, pousse coupée jusque

dans le bulbe et durcie au feu, un épieu à tête de pierre et des harpons de jet. Derrière lui, il écoutait respirer ses compagnons endormis; en tournant la tête, il distinguait le groupe qu'ils dessinaient, femmes et enfants, Krem le chasseur, Dag père de la race, un vieillard de qui la vie se retirait chaque jour. Par places montaient ces monceaux de brindilles et de mousses à chaque halte et dans la fièvre accumulés pour que l'étincelle jaillie des pierres y fît danser la joyeuse vie des flammes : mouvante et rouge barrière qui les gardait des monstres, mettait aux yeux des fauves soudain surgis le désarroi de la stupeur et de l'épouvante.

Pourtant ceux-ci n'étaient pas l'ennemi le plus redoutable : on savait les écarter, les poursuivre et les vaincre. Mais l'adversaire sans pitié, celui dont la seule évocation les redressait de leur sommeil, l'effroi au cœur et la sueur de l'angoisse au front, c'était l'errant des heures livides, l'homme qui rampe comme le serpent, bondit comme le tigre et tue sans autre nécessité qu'assouvir son orgueil et combler son instinct. Et leur proie pantelante à leur gueule, quand les bêtes regagnaient leur tanière, entre tous parce qu'il était le plus fort et le plus habile, Ourm le chef s'en venait veiller aux avancées, l'horreur au long des membres et ses muscles ramassés pour des détentes de carnage.

Le croissant déclina. Sur les cimes pyramidales des conifères, il balança sa lumière orangée, poudroyant sillage qui s'effaça bientôt. Seul le reflet tombé du ciel éclaira le monde, décela le fleuve à présent terni, la confuse perspective où se démesuraient en blocs d'ombre la tache des arbres et des buissons.

Puis une course coucha les herbes, des fuites éperdues s'éparpillèrent, dans le fleuve s'éclaboussèrent des plongées rauques. Sur la terre et dans l'eau recommençait la chasse des bêtes : après la proie qui se dérobe, la soufflante colère des chats, le trot des ours, le rampement des

sauriens, la nage des couleuvres aquatiques. Chaque soir, c'était ainsi. Affamés, les fauves erraient; repus ou las, ils s'endormaient dans leur tanière. Après leur passée, le silence se refaisait, calme prodigieux sur quoi se découpaient des bruits lointains et minuscules : le susurrement des brises, la plainte d'un hibou, d'imprécis bourdonnements que le guetteur essayait de reconnaître et dont le mystère le faisait parfois frissonner. Toujours la face en avant, il écouta si quelque glissement ne s'accomplissait pas qui eût signalé la montée d'un rôdeur, la marche en cercle d'une herpaille. Pour sa tâche sinistre, roi furtif et silencieux d'un monde qu'ils lui abandonnaient dès qu'ils avaient mangé, d'ordinaire l'homme arrivait après les carnassiers. Et lui, sa férocité n'avait d'égale que sa ruse.

Ourm ne perçut rien d'autre que le trottinement d'un renard, le saut maladroit des crapauds, des coulées de reptiles, les clabaudements reculés d'une tribu de singes voyageant en grand tumulte. Tournant autour du boqueteau, il s'en fut se poster sur la face qui regarde les forêts. Là non plus, rien ne se dressa devant son attente, nulle forme, nul bruit autre que les coutumières rumeurs roulant sur l'aile des vents. Il revint, repartit, revint encore. Derrière lui ses compagnons dormaient, en avant le fleuve infléchissait sa courbe et dans le ciel, lorsqu'il se redressait, son regard établissait que les étoiles avaient tourné, elles aussi là-haut dessinant des images, des groupes, des familles.

Du temps passa. Longue nuit si calme dont l'apparente sérénité ne l'abusait pas! Quelquefois relevé de son accroupissement et tendu sur le bout des pieds, il faisait quelques pas ou se jetait au sol pour mieux entendre. Quel drame s'accomplissait, vers eux quel meurtre était-il en route? Sous l'arcade barrée du sourcil en touffe, ses yeux étonnamment mobiles ne cessaient de fouiller l'ombre.

Rien! Seul le murmure des brises, le tintinnabulis d'une eau pleureuse. Du temps... Au jour incertain des astres se mêlèrent des fumées, un brouillard né des fleuves ou des mares pour enrober chaque relief, illimiter fantastiquement tous les aspects du monde. Dans l'est enfin, la scintillante goutte des étoiles se prit à tressauter, un reflet se dilua, cerne d'aube qui fusa, salué par le sifflet des courlis dans les roseaux et le jacassement des perruches dans les hautes brandes. Le jour!... Alors vers cette gloire revenue, redressé tout à fait et les bras ouverts, Ourm, veilleur du matin trouble, cria la reconnaissance de son cœur farouche.



Eux n'étaient point un groupe familial vagabondant à l'aventure ou se déplaçant à la poursuite de la subsistance, mais le résidu d'une race en route vers un endroit déterminé de l'espace. Ils s'en venaient de l'est, depuis des temps dont le début n'était plus dans leur mémoire, des temps si reculés que leur vie propre n'y comptait plus, cheminant sans trêve vers cet horizon où s'abîme chaque soir l'orbe écarlate du soleil. Gardien des traditions, maintes fois Dag avait conté la séculaire histoire, des larmes dans les yeux et ses membres parcheminés secoués d'enthousiasme, évoquant l'époque où la race des hommes aux crins dorés régnait sur les jardins qui s'étalaient au cœur du monde, là même où venaient se conjoindre les fleuves et les montagnes et s'offrir, sous la douceur du climat, les meilleures conditions qui eussent jamais favorisé la vie. Un jour, brusquement, un froid mortel s'était abattu; des pluies commençaient, diluviennes, bientôt suivies d'interminables chutes de neige. Par-dessus leurs blanches épaules, la nuit, les montagnes arboraient une couronne de flammes; sans arrêt la terre avait tremblé; par pans énormes, les crêtes s'étaient effondrées dans les vallées, et les plantes grillées

par le gel, les bêtes chassées ou mortes, ceux des hommes qui subsistaient encore avaient décidé le départ. Il s'était effectué par échelons. Aux groupes ainsi formés la légende voulait que le chef reconnu de tous eût assigné la route à suivre, fixant pour terme à leur voyage l'eau sans limite où finit le monde. Sur ces bords, pour une histoire nouvelle, se regrouperaient les fils de la race.

De père en fils s'était légué le récit de l'événement. La horde comprenait des guerriers, des femmes, des enfants en nombre si considérable qu'on avait dû renoncer à le reconnaître. Assaillie par des ennemis multiples, en proie à toutes les forces hostiles, la caravane avait fondu; dispersée par les éléments, par-dessus tout prodiguée par l'homme, dans ses rangs la mort avait accompli son œuvre. On avait traversé des landes, des déserts et des bourbiers, des fleuves blancs d'écume, des lacs aux eaux sournoises et d'immobiles marécages infestés de lianes et de vermine. Des temps sans bornes et jusqu'au désespoir on avait marché par d'hallucinants steppes de sable, à travers d'effarantes et solennelles forêts. Alors on tombait, foudroyé par le soleil, la face brûlée et la langue énormément enflée dans la bouche aride, ou bien, dans la chaude humidité empestée du relent des fermentations, c'était la fièvre qui s'instillait dans les veines, mal mystérieux dont les adultes se couchaient pour mourir, dont les enfants passaient comme un tison s'éteint. Des cadavres jalonnaient chaque étape. Puis aux forêts maudites et aux solitudes de désolation succédaient des plaines semées de bocages, des plateaux, des monts qu'on escaladait pour retrouver devant soi, au déval des pentes, l'étendue fauve des déserts ou la toison moutonnante des futaies éternelles. La mort avait fait son œuvre! La vie aussi, puisque Dag et son père étaient nés au cours de l'interminable migration. Mais la mort allait plus vite que la vie... Si bien qu'autour des feux, sans savoir combien devait encore durer

l'épreuve, ni si l'on atteindrait jamais au but, seuls revenaient maintenant s'asseoir auprès du vieillard deux adultes, six femmes et ces quelques enfants, dont l'adolescent Ohen était le plus âgé.



A la pensée que tous auraient peut-être disparu avant de joindre l'eau promise, la tristesse accablait le meneur d'hommes. D'autant que lui-même avait en partie vécu ces aventures. Aux jours de sa jeunesse, des faces lui avaient souri qui s'étaient effacées et des noms chantaient dans sa mémoire auxquels nul ne répondait plus. Il y avait eu Hark à la force inépuisable, Bâh le Subtil, Sing, son propre père et plus tard Théa, la fille blanche pour qui son cœur avait si follement battu. Hark avait péri, puis Bâh, puis Sing. C'était la loi. Dans le combat livré aux hommes-chiens, atteinte d'une blessure qui ne voulait pas se refermer, Théa avait longtemps traîné, usant sa dernière énergie à ne pas les retarder. A l'heure du départ, une fois, elle ne s'était pas relevée, inerte et les yeux fixes.

Aux haltes, délivré de l'incessant souci de toujours veiller, Ourm aimait à se plonger dans ses souvenirs et il sentait son esprit se partager entre l'espoir et la crainte, et tour à tour la fièvre ou le froid mordre sa chair. Chaque fois, dans la conscience du devoir puisant une énergie nouvelle, il se reprenait, délaissait les tristesses anciennes pour préjuger des jours à venir : ces destinées promises à la race égaillée derrière eux sur des distances infinies et qui arrivait pourtant, brisant ses vagues sur les obstacles, accumulant ses morts, mais passant quand même, à travers le piège aux mille rets tendus faisant filtrer ses fils les meilleurs, les plus hardis et les plus forts. Peut-être quelques-uns de ceux-là les avaient-ils même dépassés?...

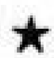
Son doigt se tendait vers l'Occident magique.

— Plus vite!...

Il prêtait l'appui de son bras aux traînards ou chargeait le plus malade à son épaule, tout prêt à le déposer pour faire front au danger, la massue haute, ses yeux verts allumés d'une flamme et ses dents grinçant de fureur. Et guidant la horde, il cherchait si n'existait quelque vestige d'un ancien cheminement, une pierre taillée, un harpon ou bien, dans l'écorce d'un arbre ou la face d'un rocher, quelques-uns de ces dessins auxquels se reconnaissaient les hommes aux crins dorés. Rien! Pour aider les autres, n'être pas tout à fait des étrangers à ceux qui viendraient plus tard, lui-même procédait à ce labeur, par places, marquant de signaux la direction à suivre.

— Plus vite!...

Ils allaient en groupe serré, sans s'écarter à la poursuite des bêtes ni s'attarder aux étranges spectacles que leur offrait le monde et, le plus souvent, renonçant à allumer le feu qui protège, mais trahit. Et plaines, landes, ramures, derrière eux s'évanouissaient les décors de la planète, mais sous leur front se précisait la promesse des destins à venir. La parant d'images, ils rêvaient au bonheur de se trouver plus tard, bien plus tard, lorsque dans l'apothéose d'un fastueux couchant arriveraient ceux qui les suivaient, éperdus, les bras tendus vers le soleil au déclin sur les eaux incendiées...



Les temps sonnèrent. Du haut des pics où se hissait leur lassitude, un soir, par delà un incommensurable déploiement de territoire, la mer leur apparut. Jamais leurs yeux ne l'avaient contemplée, mais de l'avoir si souvent évoquée, ils la reconnurent, immense nappe aussi bleue que le ciel et dont les confins s'illimitaient dans des brouillards.

— La grande eau! s'extasia Dag.

Des nues s'étagèrent; lustrée de reflets la mer miroita; sur l'horizon floconneux d'une brasillante écume, brus-

quement l'astre descendit. Devant leur silence, en même temps que s'enfuyait la tiède lumière qui les baignait, la vision s'effaça.

— La grande eau! regretta le vieillard.

Ourm fit trois pas, la main en éventail sur les yeux. Le radieux décor s'était aboli, la terre n'était plus que la terre de tous les soirs, quelque chose d'obscur et d'indéfini par-dessus quoi, au plafond du ciel, flambaient les points de feu des astres.

Ils campèrent sur place. Comme à l'ordinaire, vers le milieu de la nuit Ourm s'en vint garder le sommeil des siens. Née dans l'est et provenant des régions qu'ils avaient traversées, longtemps chemina la lune. Doublant les pics, quand de sa neige en avalanche elle éclaira cette autre moitié du monde qu'ils ne connaissaient pas, sur l'extrême horizon, encore la grande eau scintilla.

Ourm ne douta plus; sa joie s'exhala. Une étrange douceur humectait ses paupières; il revivait par le souvenir ses années écoulées, la vie usée à la poursuite d'une entreprise dont nul n'avait été sûr qu'elle ne fût pas un rêve, dont tous savaient maintenant qu'elle serait la réalité de demain. A témoin, sur le coin de terre où blanchissaient leurs os, son orgueil allait relever les morts, les avertir d'avoir à triompher, le grand espoir comblé dont leur existence s'était justifiée et leur fin ennoblie.

Dag parut, incapable de dormir, et derrière lui Krem avec Ohen-Ohé, puis les femmes et les enfants. Ils dansèrent d'enthousiasme, vers la sérénité des altitudes élevant le triomphe de leurs cris et le brandissement de leurs armes. Gardien des traditions, une fois de plus Dag retraça la merveilleuse histoire :

— Aux temps premiers nos pères vivaient dans des jardins bénits...

Attendant fébrilement que parût le jour, assis et le regard orienté vers le décor de la mer si calme, cette nuit-là ils ne dormirent pas davantage. Quelquefois interrom-

pant l'aïeul, comme à vouloir se guérir d'en douter, affirmer que ce n'était pas un rêve, l'un d'eux tendait son bras, désignant là-bas la mystérieuse étendue pâle :

— La grande eau!...

★

Un univers se révéla dont la nouveauté leur parut étrange et formidable.

De près, la mer n'était plus l'immobile flaque rougie par le couchant, ou lustrée des froids rayons de la lune, qui s'était offerte à leur distante contemplation, mais une forme imprécise et demesurée, un être, un monstre vivant d'une vie multiple, secrète et toujours différente. Ils ne cessèrent de l'observer à travers ses transformations, blanche et molle au matin, ardemment bleue sous le rayonnement du plein jour, grisâtre le soir, mais à la crête de ses vagues promenant sans fin la plainte sourde de son murmure.

Sur ses bords se découpaient des criques semées d'ilots, des plages, des falaises plongeant à pic dans des flots assombris, puis des péninsules, encore des plages, des caps, des falaises ébréchées en dents de scie sur la chair bleue du ciel.

Ils vécurent là, se familiarisant avec l'élément nouveau, leur campement fixé sous le couvert des halliers, jungle surmontée de quelques arbres que la constance des vents inclinait tous du même côté. Il y poussait des champignons, des baies, des racines comestibles et ces herbes salées où s'abattent au retour de leurs longs voyages les oiseaux migrateurs.

D'avoir joint l'extrémité de la terre, eux dont l'existence avait tout entière tenu dans le devoir d'aller toujours devant soi, les premiers jours il leur parut qu'ils ne sauraient plus à quoi s'occuper, si ce n'est à découvrir le secret des horizons et le mystère sans nombre que recèle la mer. Mais une fois qu'il nageait par l'eau calme,

Krem pensait disparaître, emporté par une vague subite et monstrueuse; dans les trous où elles se baignaient avec les enfants, de hideuses bêtes avaient attaqué les femmes; enfin, sur un promontoire gagné à pied sec, les flots revenus avaient failli engloutir la horde.

Sous des aspects différents, la même nature hostile les entourait, les mêmes périls autrefois connus au cours du lent voyage et qui tous tendaient à cette fin unique : les détruire.

Ourm commanda la prudence. Depuis peu détendus, les visages se crispèrent encore du pli de l'effort; sous le voile battant des paupières revint veiller la ruse, et la méfiance recommença d'effacer la spontanéité des gestes. Et montrant l'eau traîtresse, le ciel incertain, la contrée longuement étalée où c'était la loi qu'on vécût désormais, Ourm ordonna d'explorer les rocs, de battre les dunes et les vallées en quête de l'abri dont se faire une demeure, avec des lits de feuilles, des recoins où ranger les armes et les provisions. Dans la splendeur de son déclin l'été rayonnait, mais parfois la mer se désordonnait étrangement; annonciateurs des tempêtes prochaines, de mornes éclairages salissaient le firmament; déjà l'humidité des soirs et la brume des matins les faisaient frissonner. Bientôt viendraient les pluies, le froid, danger redoutable. Dans ses vieux membres, Dag ne sentait-il pas se réveiller le mal contracté jadis à traverser des pays mouillés, ces douleurs qui avaient déformé ses os et de quoi pouvaient seuls le soulager le frai de grenouille et la raclure de dents d'éléphants?... Présage plus lamentable, un enfant mourut.

— Le froid, gémirent les femmes, le froid....



La saison tourna. Jaune ou verte ou noire et convolutée d'écume, la mer sans limite enfla ses voix et se cabra de fureurs sauvages. Sous la hurlée des vents, ce

fut l'aspersion des embruns, la pluie flagellante et l'envol des nues masquant le soleil. Leurs recherches vaines, ils gîtaient sous l'intempérie, trempés par l'eau qui s'abattait du ciel, transis par celle, vaporisée, qui saturait l'air. Pour protéger le feu dont vacille la flamme, sur des pieux Dag avait étalé la peau tendue d'un bœuf. L'imitant, avec des cuirs cousus, les femmes construisirent une tente. Mais l'humidité détrempait leurs lits, elle ruisselait au long des parois; de toutes parts, dessus, dessous et par les côtés, l'eau les étreignait. Gluants de la visqueuse caresse du froid, la nuit ils se réveillaient en sursaut pour venir se réchauffer, tassés autour du feu et dans la buée de leur haleine. Et dès la chute du jour un brouillard glacial obscurcissait l'espace.

— Un abri, disait Ourm, un abri...

On battit la contrée. N'y serait-il d'anfractuosités où la race se pût mettre au couvert? Certes, les trous abondaient, les uns où ils eussent été prisonniers si d'aventure se présentait quelque ennemi, les autres trop souvent noyés par le déferlement des flots, perforés d'excavations où rampaient d'inquiétants monstres blêmes, leurs bras en lanières à l'affût et leurs gros yeux fixés sur eux. La nuit, de mystérieux tumultes venaient les réveiller, des cris, des clameurs, des abois. Devant leur épouvante, amplifiés par l'ombre ou démesurés par le jour lunaire, apparaissaient de gigantesques animaux, au bout d'un cou de serpent érigeant des gueules profondes et sur plusieurs rangées pavées de dents plus aiguës que celles des tigres.

— En route, commanda le chef.

Ce jour-là, pendant que les femmes reployaient le bagage, il formula ses volontés : partir, trouver un abri. Sans quoi, il ne doutait plus que la race dût disparaître, décimée par le climat ou, quelque nuit de sombre horreur, happée par un de ces léviathans issus des eaux et promenant silencieusement leur gueule avide au ras du sol.

★

Leur marche longea la mer. Une fois, Krem qui avançait en éclaireur s'inclina vers le sol et leva ses bras en signe d'appel. Survenu à la course, Ourm le trouva en arrêt devant des empreintes marquées dans le sable : des pieds nus, courts, épais, presque ronds tellement ils étaient larges. Remontées de l'eau, ces traces s'orientaient vers une levée rocheuse où elles disparaissaient soudain. Près d'elles, Ourm appuya son propre pied et compara les dessins. La créature devait être petite, ramassée, puissamment musclée.

— Un singe? proposa Dag. Le chasseur secoua la tête, trop instruit pour se méprendre. Ourm aussi rejeta l'idée. Un singe, que serait-il venu faire dans ces parages, abandonnant les grandes jungles natales?

Ils poursuivirent, en groupe plus serré. Après les rocs vinrent d'autres étendues de sable où les mêmes marques s'y retrouvaient, mais plus nombreuses. Eux se rabattirent vers la protection des halliers. Le soir, on n'alluma pas de feu. Flairant un danger, Ourm ne put s'endormir. Plus tard, Krem le chasseur lui frappa sur l'épaule :

— Viens!...

Il le suivit.

— Regarde!...

Sur le frémissement argenté de la mer, découpé en noir, un massif s'érigeait d'où s'élevait un panache de fumée.

— Le feu!...

Sous quelque voûte, dans la tiédeur promenée des flammes, des êtres étaient là. Lesquels?... La race, les premiers arrivés, un groupe qui les aurait dépassés dans la si longue marche?...

Ourm exprima cet espoir, mais Krem secoua la tête :

— Non, les empreintes ne sont pas les mêmes...

Ils les dépeignit par la mimique, petits, musclés, avec des épaules rondes, des jambes arquées...

Ourm continua d'approcher. Ils furent au pied du roc, monticule que l'assaut des vagues, au temps des anciennes tempêtes, avait dégarni de la terre qui le recouvrait, tout comme eux-mêmes dénudaient de leurs dents les os des bêtes.

Un filet d'eau douce le longeait. A cause de la lune, ils n'allèrent pas plus loin. Ecoutant, ils perçurent de lointains bruits, un murmure confus de paroles. Dans le roc, à n'en pas douter, des gens veillaient, dont ils ignoraient l'espèce, le nombre et la puissance. Prudemment, ils refluèrent.

★

Le lendemain, dès l'aube, du haut de l'arbre où il était monté le chasseur laissa tomber sur leur silence le cri de l'ara jaseur. Alors Ourm s'enleva dans les branches et disparut dans les ramures.

— Vois donc!...

En descente insensible, la plage s'abaissait vers les vagues. Et une créature y vaquait, un être de petite taille, à la peau brune, au large thorax, avec des bras que l'exiguïté de ses jambes faisait paraître très longs. Comme il se tournait vers eux, ils discernèrent sa face camuse, sa mâchoire en avancée et ses yeux globuleux. Issus de la grotte, d'autres le rejoignirent, en tous points semblables à lui. Ils échangèrent quelques rauques syllabes, gesticulèrent et disparurent.

— Cinq, exprima Ourm, après qu'il eut compté sur ses doigts.

— Il doit y avoir des femmes...

— Il y a sûrement des femmes...

Demeurés dans l'arbre, ils virent les créatures revenir et tirer de l'eau des lianes après quoi frétillaient des poissons. Ourm évalua leur force. En dépit des bras noueux et des torses profonds, elle ne devait pas être très grande. Les mollets étaient grêles, l'allure générale timide et

lourde. Avaient-ils des armes? Pourtant l'industrie dont ils donnaient preuve inquiéta les guerriers. Dès l'instant que ceux-ci savaient l'art du feu...

Au sein des feuillages, Ourm réfléchissait. Le chasseur s'impatienta. Descendus, ils se rangèrent devant Dag.

— Eh bien?...

Krem haussa les épaules :

— Des nains...

Ourm fut moins méprisant :

— Des hommes, des hommes qui savent capturer les poissons...

— Alors?...

Ils ne répondirent pas.

— Allons-nous-en, pria une des femmes, retournons vers les savanes où n'atteint pas le vent...

Sans doute déjà d'accord, les hommes secouèrent la tête. Peu après, au contraire, Krem parla :

— Bon pays, la grande eau, la jungle, des oiseaux, des fruits...

— Et des poissons, et du bois pour le feu et rien à redouter, en somme, que les monstres issus parfois des ondes.

Dag approuva du geste.

— Mais c'est le froid, se lamenta la femme, le froid...

Ils ne répondirent pas, le front dans leurs mains. Sur leur dos, la pluie ruisselait; au ciel, la désolation de l'autan flagellait l'envol des nues.



Ourm sortit de la mer et courut. Dans la clairière une souche s'offrit à sa fatigue : il y tomba.

— Alors? lui demanda le chasseur.

— Grand abri, cinq hommes, des femmes.

Il revenait d'exploration à l'heure mixte où s'exténuent dans l'obscurité montante les sursauts de la dernière lumière. Sa mimique aidant, il relata son entreprise, com-

ment il avait gagné le large, comme il était revenu sans bruit, sa tête seule émergeant de l'eau nocturne, comment à l'endroit où meurent les vagues, face à l'habitation des autres, il était demeuré longtemps, tel un tronc échoué, le ventre à même le sable.

— Grand abri... Si large et profond que la voix de ceux qui le hantent ne m'arrivait pas. Deux entrées... Pour accéder des gradins que même les grands serpents d'eau ne sauraient pas gravir...

Et cinq hommes, cinq hommes seulement. Il les avait vus dans le reflet des flammes... Il y avait des femmes aussi, même des enfants...

Leurs yeux se cherchèrent. La même idée les obsédait qu'ils n'exprimèrent pas.

Le vent fraîchissait. Pour revenir, Ourm avait regagné l'eau profonde et côtoyé le rivage à la nage. Malgré sa fatigue, il demeura devant Krem. L'un et l'autre comprenaient qu'ils avaient mieux à se dire. Enfin Ourm parla :

— Le chasseur saurait-il marcher tout un jour et toute une nuit et tout un jour encore?... Marcher sans s'arrêter ni s'écarter?...

Krem ne répondit pas aussitôt, s'efforçant de comprendre. Les vouloirs du chef lui demeuraient mystérieux. Mordu par l'orgueil, il se rengorgea :

— Krem est un guerrier... Il a vaincu le tigre et forcé l'hémione à la course. Il saura marcher sans défaillance tout ce temps-là et plus encore... Que celui qui commande explique ce qu'il faut faire...

— Krem partira au petit matin; il cheminera par les fourrés qui sont en bordure des grèves. Depuis l'aube jusqu'au milieu de la nuit, il ira de la sorte. Sa mission sera de savoir si des hommes pareils à ceux qui sont là vivent à proximité. Quand le chasseur sera instruit, il reviendra. Nous l'attendrons trois jours. A cette heure, s'il n'a point reparu, nous pleurerons sur lui et, maître de l'action, le chef décidera...

Krem fit effort, le sourcil froncé :

— Le chasseur a compris... Dès l'aube il s'éloignera. Par lui, le chef connaîtra si ces êtres aux petites jambes sont un peuple ou bien des isolés...

— C'est cela, c'est cela...

Sans plus tarder, ils rallièrent l'abri où sous la garde d'Ohen-Ohé, veilleur-du-soir, pêle-mêle et pelotonnés, dormaient les femmes et les enfants.



Trois fois le héron poussa son cri et tout de suite Krem fut devant eux. C'était loin de la mer, dans les halliers. Sous les cuirs tendus, le feu dressait sa flamme. Quand il eut mangé et qu'une femme eut jeté sur son épaule une fourrure d'ours, les doigts allongés vers le rougeoiement des braises, il conta le voyage.

D'abord sous le couvert, puis par la vastitude des plages, deux jours pleins il avait procédé, prudent, les bras suspendus à la saignée du coude par la trique portée en travers des épaules. La contrée s'était révélée identique à celle qui les entourait, des grèves de plus en plus coupées de rocs, de falaises, de promontoires. Nulle vie là, autre que celle, furtive et dissimulée, de quelques animaux : antilopes, mouflons sauteurs, pas d'hommes, ni empreintes, ni fumées : le vide, la solitude. Derrière un cap jeté en avancée sur le chaos des lames, des terres basses sillonnées par un grand fleuve, si large qu'il s'étalait jusqu'à rejoindre l'horizon. Vers l'amont, des sylves de ténèbres; en aval, à l'infini, la mer bousculant ses flots d'ocre rougeâtre.

Il était revenu sans plus de précautions et de toute sa vitesse. Au passage, du mieux qu'il avait pu, il explorait les rocs, cherchant le coin propice où la race se pourrait gîter. Seules s'étaient offertes ces grottes où gîtent les pieuvres attentives, ou bien, dans des murs à pic, les

trous devinés sans profondeur où nichent les colonies d'oiseaux marins.

— Pas d'hommes, insistait Ourm. Ni sur les plages, ni dans les fourrés?...

— Pas d'hommes. Ni feux ni fumées; aucune trace...

— Bien, déclara le chef. Alors demain nous livrerons bataille.

— Ourm commande, firent-ils en même temps. Tordant ses flammes, le feu éclaira leur visage farouche et durci de résolution.

— Demain, répéta le chef. Dag approuva. Comme un écho, Krem reprit le mot :

— Demain...

Les femmes gémirent. La tête aux genoux, couverts de peaux qui dégouttaient sur leurs pieds, les hommes sommeillèrent. Pour réchauffer le corps glacé de son dernier enfant et aussi parce que son cœur s'étouffait de souvenir et de regrets, Ourm le prit dans ses bras.

★

— Voici, murmura la voix...

On était à l'avant-point du jour, alors qu'un rayonnement diffus se dilue sur l'horizon. La pluie avait cessé, seul vivait le clapotis du ressac, un bruit tellement coutumier qu'on ne l'entendait plus.

— Voici... Sous la conduite de Dag, les femmes vont partir. Elles se rabattront sur les plages, reviendront en bordure de l'eau. Elles iront comme sans méfiance, du pas d'une horde qui se déplace. Ceux des rocs se porteront au devant d'elles; alors les guerriers interviendront...

Les femmes s'éloignèrent; pour eux l'attente commença. En avant de la mer, dont les perspectives renaissaient du néant des ombres, s'étala la plage, cette bande de sable sur laquelle s'élanceraient les autres à l'appel du veilleur. Eux n'auraient qu'à se précipiter et les nains seraient contraints d'accepter le combat. Comment fini-

rait l'aventure, ils ne pouvaient pas le prévoir, mais la même ardeur les animait, et guettant l'heure d'obéir à la fatale nécessité, ils épiaient les bruits révélateurs des gestes accomplis là-bas. Rien d'autre ne vivait que les ondes au souffle régulier et leurs cœurs bondissant à coups pareils.

Ourm murmura l'exhortation au courage :

— Cinq seulement, cinq...

La lumière naquit. Sur l'ample déroulement des eaux monta le matin. Tout à coup, dans le roc voisin, un cri retentit; furtives silhouettes, des formes surgirent, passèrent en courant.

— Cinq, compta Krem. Personne n'arrivant plus, appuyés sur les mains ils regardèrent. Derrière Dag et l'adolescent Ohen, les femmes venaient de s'arrêter. Sur une même ligne, d'une marche prudente, les mangeurs de poissons se portaient à leur rencontre. De son épieu, soudain l'un d'eux marqua un geste de menace. Dag éleva son bras. Et comme son cri leur parvenait, les deux guerriers partirent d'un même élan.



Ils arrivèrent de front, la massue haute. Derrière leur ruée, quelqu'un avait hurlé, avertissant les autres. Et Dag tombé, trois hommes s'étaient retournés, qui faisaient face, le masque tragique, leurs babines troussées sur leurs dents jaunes. Ils avaient des torses profonds, des bras musculeux, des jambes cintrées qui rendaient leur marche oblique comme un cheminement de crabe. Campés, tous trois dardèrent les harpons, s'encouragèrent de la voix, se ruèrent. Krem se jeta par côté; déplacé lui aussi d'un pas, sur la forme qui déboulait, Ourm plaqua le coup d'arrêt de son gourdin. L'homme chancela, gémit, repris aussitôt d'un revers qui lui broya la face.

Le deuxième se déroba, le dernier s'en fut vers la bataille que livraient Ohen et le groupe des femmes. Sous

les chocs les martelant, les armes s'étaient émoussées, réduites à n'être que de simples triques dont les combattants essayaient de s'assommer. La horde faiblissait : couvert de sang, Ohen se défendait d'un seul bras, l'autre pendant inerte à son côté.

Ourm vit tout cela dans un regard et aussi le fuyard bancroche qui revenait sur lui et le plus redoutable des mangeurs de poissons attaquant Krem. Fonçant sur celui-ci, il put le frapper aux jambes, le voir s'effondrer.

— Les femmes! cria-t-il. Et il ne put que veiller à sa défense; le troisième homme revenait le charger. Puis il parut se raviser, changea de tactique. Sans doute instruit par l'infortune de ses compagnons, il avançait, couvert de son harpon, dans le vide ouvert par le jeu de la massue maniée à deux mains, guettant l'instant de porter le coup qui crèverait la poitrine ou percerait le ventre. Les armes se frôlèrent, un moulinet enveloppa l'épieu à tête de pierre. Il aurait dû le rompre, brisé net. Or rien de cela ne se produisit. Ourm rompit d'un saut en arrière, surpris. Pas assez vite pourtant que la pointe ne lui eût déchiré l'épaule. La mince tige avait épousé le mouvement de la trique, elle s'était abandonnée, puis, redressée tout à coup, en sifflant elle était venue mordre la chair.

Ourm rompit encore. Au long de ses doigts, du sang coulait. Il abaissa sa garde, attentif, pendant qu'il prenait souffle, cherchant quelle ruse nouvelle il opposerait à cette tactique inconnue. C'est d'une seule main qu'il enleva son arme. La pointe menaçante se déroba, revint, attendue, esquivée d'un bond de côté et guettée par le poing qui se referma sur elle. Une saccade le déracinant, l'homme aux jambes grêles arriva en étal, la tête en avant, dans une plongée de grenouille. Là-dessus, Ourm cognait de toute sa force, puis de l'épieu arraché aux doigts défaillants, il clouait le corps au sol d'un coup furieux.

Quand il se redressa, cherchant sur qui bondir, la bataille était finie; dans l'éloignement, Krem achevait d'as-

sommer le dernier mangeur de poissons; autour du vieillard les femmes s'empressaient.

— Il est mort, gémissaient-elles comme il arrivait, il est mort, le père de la race... C'était vrai. Dag n'était plus qu'un cadavre déjà froid. La pointe d'une lance lui avait crevé la gorge, ouvrant une plaie par où le sang s'était enfui.

Ourm connut une des plus grandes tristesses de sa vie. Avec le vieillard — c'était plus qu'un homme qui s'effaçait, mais un peu d'eux-mêmes à tous et le dernier témoignage de leur histoire. Derrière eux, sur les routes parcourues dans l'espace et la durée, un vide venait de s'ouvrir, une lacune derrière laquelle l'existence ancienne s'apâlissait en s'éloignant. Sur l'escalier des générations, maintenant le dernier et le plus près des morts, c'est lui, Ourm, qui serait désormais le gardien de la millénaire histoire; pour l'enseignement de la postérité, c'est lui qui aurait devoir d'évoquer les fastes connus en des temps fabuleux.

— Il est mort, gémirent les femmes. Lui ne les entendait point, regardant ses souvenirs. Mais le retour de Krem le tira de sa rêverie. S'arrachant, il avisa Ohen aux mains rouges, les femmes et les enfants. Et l'idée s'imposa que la tâche n'était pas finie.

— Krem!...

Leur course les emporta là-bas, aux abords du roc. Le porche béa, noir et mystérieux. Concertés d'un regard, ils se ruèrent, jetant vers ceux qui peut-être les attendaient la longue menace de leur cri de guerre. Dans leur sillage les femmes suivirent.



— Eh bien, s'informa Krem, le chef a-t-il dormi?...

Allongé, ses larges épaules étayées d'un monceau de fourrures, Ourm secoua la tête et, dans la vacillante clarté des flammes, sa bouche se dora d'un sourire triste :

— Non, il n'avait pas dormi...

Alors le chasseur s'assit, lui prit la main et le silence s'appesantit où vaquaient les femmes d'un pas glissé, où bourdonnaient en sourdine les vagues rumeurs du monde, le bruit de la mer, le gémissement des rafales et la cinglée des averses. Avec Ohen, les enfants revinrent, portant des poissons vidés de leurs entrailles. Sur des braises, l'aïeule les fit rôtir.

— Le chef veut-il manger? demanda-t-elle...

Encore Ourm secoua la tête. Non, il ne voulait pas manger. La joie des enfants tomba. Seul, au flanc des bûches le feu ronronna sa musique allègre. On servit le repas : des poissons, de la viande, des racines cuites sous la cendre. Au-dessus d'eux, trouée d'une issue par où s'échappait la fumée, une voûte s'arrondissait, obscure et très haute, lustrée de sursautants reflets. Le sol était de sable; dans les recoins se rangeaient les algues qu'on étale pour dormir, des fagots en pile, des armes, des ustensiles. Une femme balaya les reliefs; vers l'écume des vagues, d'autres s'en furent laver les galets sur lesquels on dispose les aliments.

— Au bois! commanda l'aïeule. Comme les enfants s' pprêtaient à la suivre, de la main Ourm appela son fils. Dans la tiédeur du feu, avec la pierre qui coupe, le chasseur se reprit à tailler des pieux.

C'était à trois jours de la bataille, après qu'ils eurent réduit les nains et massacré tout ce qui vivait dans la caverne. Le combat n'avait été qu'un simulacre, plus facile encore que le premier, jeu atroce dont on aimait mieux ne pas se souvenir. Depuis on avait aménagé l'habitat, utilisé les industries des autres. Le chef parcourait le logis, vaste et propice au point qu'il n'osait l'espérer; il reconnaissait les issues qu'on fermerait de palissades, dictait les arrangements, distribuait les tâches. Bonheur qui l'illuminait : protégée de ses ennemis et des rigueurs du climat, la race pourrait attendre l'heure

marquée de ses destinées, cette arrivée des hommes aux crins dorés dont se poursuivait le long cheminement tenace. Même réduite à ses seules forces elle saurait durer.

Aux yeux de l'enfant, Ourm quêta cet éclair de ruse qui avait fusé aux regards de Bah-le-Subtil. Plus tard, celui-ci serait le chef, comme lui le guide et le meneur d'hommes

Et Ourm réfléchissait à tout cela qu'il avait pu voir et comprendre avant que le mal ne l'eût terrassé : ce coup d'un javelot dont la pointe avait pénétré dans sa poitrine. Les jambes fauchées par une lassitude jamais éprouvée, depuis il gisait, brûlé de fièvre, la bouche parfois mouillée d'une gorgée de sang. Certes on l'avait pansé, certes il mâchait l'amère écorce de l'aïag, mais ni la force ni la faim n'étaient revenues. A chaque aspiration, ses poumons faisaient un bruit d'outre qu'on vide; une douleur lancinante lui traversait le flanc, des baves rouillées floconnaient à ses lèvres.

— A boire, disait-il.

Krem qui le gardait inclinait vers sa tête la peau cousue d'où gicle le liquide par le tuyau d'un jonc. Puis Ourm sentait sa conscience s'abolir en des sommeils fumeux, où il haletait, aux prises encore avec les nains, ou se débattant sous le poids d'un tigre qui lui plantait ses griffes dans le torse.

— A boire...

La sueur lui ruisselait aux joues. Une fois, puisant dans la colère la force de couvrir quelques pas, il avait chu de tout son long, crachant à flots la rouge liqueur de la vie.

— Il ne faut pas bouger, priait Krem effrayé. On avait refait son pansement et dit les mots d'espoir. Son lit rapproché du feu pour le défendre du froid qui le gagnait, comprenant qu'il allait mourir, plus souvent près de lui il retenait cet unique fils que lui avait donné Théa. Et il lui parlait d'une voix qui s'assourdissait, dictant

des enseignements dont la créature, il en était sûr à regarder ses yeux, se souviendrait toujours.

★

— Je veux voir le soleil une dernière fois...

Sur la peau d'ours, jusqu'au seuil ils le portèrent à quatre.

Ohen étala les algues; de ses mains prestes, une femme disposa le monceau de fourrures où s'appuieraient ses épaules. C'était la fin d'un beau jour, par la vastitude du ciel arrondi dessus les eaux désertes, un soir où s'immensifiait l'espace, un soir vaste et pur, grave et doré.

Longtemps Ourm contempla ce spectacle de la mer sans limite, puis ses yeux s'en allèrent quêter la ligne sombre, au loin dessinée par les forêts éternelles. De ce côté, dans l'altitude infinie, des cimes nageaient. L'homme se rappela : aux jours passés, c'est par là qu'ils étaient arrivés, par là sans doute que surviendraient les autres. L'astre déclina. Sur l'eau niellée, des écumes s'irisèrent; à l'horizon des vapeurs rosirent.

— Approchez...

Ils se groupèrent en silence. Et comme avait fait Dag — aujourd'hui disparu et tant d'autres avant lui, s'interrompant pour comprimer son torse ou cracher une gorgée de ce sang qui persistait à lui venir aux lèvres, à son tour il conta la légende qui les vouait à dominer le monde :

— Aux temps premiers, nos pères vivaient dans des jardins bénits...

Il avait dit la vie d'alors, libre et généreuse, facile sous l'alternance des saisons, le charme des vergers mariant aux feuilles toujours vertes la joie liliale des fleurs et la somptuosité des fruits, puis les eaux vives, les prairies peuplées d'oiseaux et les futaies maternelles. Cela au cœur du monde, là même où venaient se conjoindre, au pied des hautes montagnes, les vallées qui

sont le berceau des hommes. Un jour, jour néfaste entre tous, linceul horrible, le froid s'abattait, des pluies, d'interminabes chutes de neige. La terre tremblait; illuminant l'horreur des nuits avant de s'effondrer, les cimes s'empanachaient de flammes. Les plantes mortes et les bêtes enfuies, il avait fallu partir, abandonner l'ancienne patrie si douce, devenue une terre de désolation, d'effroi et de désespoir. Le chef avait marqué le long chemin d'exil et assigné le but : ces eaux sans limite qui s'offraient à leur vue...

Tous regardèrent. Le soleil déclinait. Frappée de biais par ses rayons, la mer rutila. A travers les nues, dans le recul, des pics flamboyaient.

— Depuis, on avait marché sans arrêt...

Il redit comment les générations s'étaient usées à ce labeur. Des enfants étaient nés, qui étaient devenus des hommes, puis des vieillards et dont les tombes jalonnaient la route. Combien se superposaient-ils ainsi, de père en fils, l'un par-dessus l'autre? Huit ou dix peut-être!... Et il citait les noms qui s'étaient transmis : Adoo le terrible, Gour, chasseur de monstres qui étouffait les ours dans ses bras, Sing dont l'âme chantait dans la tempête. Et toujours le monde n'avait été qu'une vaste embûche, toujours les éléments s'avéraient hostiles, les êtres ennemis. A tous il avait fallu payer tribut. Quatre adultes, six femmes et huit enfants, ceux-là seuls étaient arrivés... Ils suivirent le geste dont il embrassait l'espace, l'eau sans bornes, la côte aux molles lignes incurvées, les caps, les plages, les pentes noircies des forêts lointaines et les flamboyants pics haut dressés dans l'azur : tout cela, tout cela sur quoi s'étalerait leur empire...

On était arrivé!... De l'avoir si intensément voulu... Alors un dernier danger les avait menacés : le froid, et sans merci, plus terrible que tous les autres : le froid, l'eau du ciel... La fatalité avait imposé le geste nécessaire : tuer, tuer pour ne pas mourir... A lui comme à Dag, la

victoire coûtait la vie. Qu'importait!... Il rentrerait dans le passé, s'en irait dormir sa mort auprès du vieillard... Eux, c'est vers l'avenir qu'ils devaient regarder...

Le sang lui revint aux lèvres. Il reprit souffle, la face dressée vers le soleil :

— L'avenir vous appartient. Voici la terre et l'onde où vous serez les maîtres si vous savez ne point faiblir, vous souvenir que la vie n'est rien qu'une lutte impitoyable...

Sa voix tomba, encore sa main mourante désigna l'espace, la terre où l'ombre noyait le profil des arbres, la mer immensifiée par les gloires du dernier soleil :

— Tout cela, tout cela...

Un sanglot cassa le silence. Les femmes pleurèrent. Il fit effort :

— La lutte, la loi de la vie...

Sa main commandant d'approcher, ils s'inclinèrent.

— Krem désormais sera le chef, le guide, le père de la race. Veut-il promettre qu'il saura faire son devoir?...

— Krem promet...

— C'est bien...

Et comme le soleil sombrait enfin dans la mer et qu'un sursaut de lumière passait en coup d'aile sur le ciel, ils s'aperçurent qu'il était mort.

Les femmes pleurèrent. Une première étoile s'alluma; le chant des vagues fut une lugubre plainte. Mais Krem se redressait :

— La vie continue, déclarait-il d'une voix forte, la vie continue...

II

La vie continua... Et cent mille ans plus tard, au sortir de la fétide usine à chiffres où il usait ses jours, Pierre Gourbin dressa vers le ciel de Paris son visage d'angoisse et de lassitude.

Entre les hautes maisons crasseuses et armoriées

d'enseignes à lettres d'or, un ruban d'air libre se découpait, un sillon de brume sulfureuse, couleur de purée de pois d'où s'abattaient de fines gouttes d'eau. Malgré qu'il allât vite, l'humidité du sol traversa ses semelles; peu épaisses à coup sûr, fatiguées par un long usage, de cette qualité garantie tout cuir dont s'arrangent les pauvres et qui comporte au moins trente pour cent de carton. Le sol était gras, poisseux; dans un recoin, après l'auvent d'une bonneterie où s'inscrivait une glorieuse généalogie de boutiquiers, sous des bâches, devant le carreau éclairé d'un cabaretier d'Auvergne, des voitures de légumes se rangèrent, une place s'ouvrit où les lampes à arc épandirent des reflets de vernis jaune. Un autobus y poussa son tintamarre, des taxis beuglèrent et peu après, sous de brouillardeux profils de toits à clochetons et de cheminées décoratives, la rue de Rivoli aligna ses lampadaires.

Gourbin la traversa, s'achemina vers la descente du métro, se retourna avant de s'y engager. Ses yeux se repurent de la tristesse éparse, cette désolation de Paris désert, lustré d'eau et visqueux.

— L'hiver, murmura-t-il, cette fois c'est bien l'hiver...

Sur le quai, il attendit, tourné vers le porche d'ombre où se mouvaient des feux. Il était tard, l'heure passée de la cohue. La rame arrivée, demeuré debout pour se reposer d'être si longtemps resté courbé sur ses registres, faute d'un paysage à regarder ou d'un journal à lire, la même pensée le poursuivit :

— L'hiver!...

A peine Octobre pourtant... Et il faudrait des bas, des souliers, des lainages. Les trois enfants étaient à peu près nus, ficelés de vieilles hardes sous leurs tabliers d'écoliers. Dans son portefeuille, touchée du jour se rangeait sa mensualité, huit cents francs dont sa femme, par un prodige d'habileté, saurait peut-être distraire quelque sous, le reste destiné au train de maison. En plus des

épiciers, bouchers et autres fournisseurs, ce mois-ci il y aurait le charbonnier, le propriétaire avec son reçu.

A Montparnasse un voyageur monta, obèse et poussif, le col débordant de graisse. Gourbin trouva la force de sourire. Il ne courait pas le risque de prendre du ventre, lui ... L'angoisse le harcela; sur le quai, il chemina d'un pas pesant, le poids de l'infortune à l'épaule.

Déjà les boutiquiers avaient reployé leurs auvents; seuls, dans la profusion des lampes, flamboyant de leurs miroirs et de leur nickel, les cafés rutilaient. Derrière la grille d'Orléans attendaient les trois wagons du train de banlieue.

Dans un coin, Gourbin remâcha l'amertume de sa vie. Et il regretta qu'il fût aussi tard. Ce jour de paie, il aurait voulu apporter quelque friandise aux enfants, se faire un peu de joie de leur facile bonheur. Et tout était fermé!.. Et à quoi bon, du reste, puisque depuis longtemps les gosses seraient endormis. L'amertume de sa vie! C'était ainsi chaque matin, chaque midi, chaque soir... Il était celui qui se lève pour galoper vers son tramway, son bureau, son logis. Harassante et fastidieuse existence! Sans même cette compensation de faire vivre honorablement les siens, honorablement, c'est-à-dire sans privations criantes ou misère trop formelle.

— Est-ce qu'on part? demanda-t-il au groupe des employés, parlotant la cigarette aux lèvres et leur cartable à billets sous le bras.

— Dans dix minutes...

De rares voyageurs prirent place sur le lattis des banquettes: contre les vitres sales, des gouttes s'écrasèrent : une vraie pluie. Et le train s'ébranla doucement, comme à regret.

Gourbin donna ses quatre sous, regarda la route, ce décor de banlieue lépreuse, les tristes maisons basses, les clôtures de planches, les murs gris des usines, puis les jardinets où le sens horticole des banlieusards s'obstine à

cultiver carottes et laitues parmi les gravats, sur ce sol qui est un dépotoir depuis des siècles.

★

Il habitait au diable-vauvert, sur la route d'Orléans, une drolatique maison bâtie pendant la guerre pour le meilleur rapport et masquant d'une façade bourgeoise son sordide découpage de cité ouvrière. La porte était déjà fermée, l'escalier obscur. Il grimpa les deux étages, la main sur la rampe. Quand il eut frappé, sur le plancher il entendit traîner le pas de Claire.

— Que tu viens tard!...

Il l'embrassa, lasse et morose, dessina un mouvement vague, pénétra. Dès le seuil, on avait là-dedans le nez sur le rideau d'une penderie. A gauche, après une porte, trois lits, une armoire, une glace sur une cheminée : c'était la chambre.

Deux fillettes dormaient côte à côte, roses, avec les deux tresses qui encadraient leurs joues, puis un gamin de quatre ans dans un lit de bébé, un lit qui serait bientôt trop court. Il les regarda et sourit.

— Eteins, souffla Claire, la lumière va les réveiller.

Quand on était passé entre la porte d'entrée et le rideau de la penderie, on pénétrait dans la salle à manger : une table carrée, un buffet, un minuscule bureau sous une étagère chargée de livres et dans un recoin une cuisinière, une pierre à eau, le porte-casseroles, un bahut couvert d'une toile cirée à damiers blancs et rouges.

Deux couverts se faisaient face. Gourbin s'assit.

— Veux-tu tes chaussons? demanda Claire, petite femme blonde aux doux yeux tristes.

— Inutile... Pour le temps que je vais rester debout...

— Tu n'auras pas un bien bon dîner, fit-elle plaintivement.

Il haussa les épaules. Détail dont il avait pris son parti. Et il était parfaitement superflu qu'elle le renseignât.

Chez elle, c'était une habitude; il ne passait de jour qu'elle ne s'excusât de la sorte :

— Tu n'auras pas un bon dîner...

Elle servit. Et doucement, de son égale voix traînante, elle redit les insurmontables difficultés rencontrées à mieux faire son métier de ménagère : le marché aux portes de Paris, le labeur d'accompagner les enfants à l'école, de retourner les prendre, de crainte d'un accident, sur ces routes battues de charrois... Dans cette maison, on était aussi isolés que dans une ferme... D'autres fois, c'était le feu qui ne marchait pas, le charbon qui se décidait à chauffer quand on n'en avait plus besoin. Et aussi...

Toute sa misère il la connaissait mieux qu'elle, et qu'elle lavait les lessives et qu'elle travaillait plus que lui...

— J'ai touché, fit-il.

La liasse en mains, elle débattit une difficile arithmétique :

— Des bas, des souliers, des tricots...

— Et un manteau...

— Tu plaisantes. Huit jours encore et c'est le terme... Trois cents francs.

Avec une sorte de ferveur, comme à énoncer là un chiffre énorme, elle répéta ces mots :

— Trois cents francs!... Comment faire, mon Dieu?...

Il resta penaud devant son assiette, l'appétit coupé. Comment faire? Ils y songeaient, l'œil à même ce pauvre argent, maintenant posé sur un coin de table... Puis elle continua de le torturer, par le détail procédant à l'énumération des menues dépenses indispensables. A mesure il baissait la tête.

— Je vais écrire, murmura-t-il enfin. Rouchet me prêtera peut-être quelque chose... Il est riche à présent... Et en souvenir des services rendus...

Elle douta, dans un pâle sourire :

— Tu crois?... Les amis, tu sais...

Devant le petit bureau, il se prit à écrire, jetant sur le papier des phrases qu'il ratura. Avec de doux gestes, elle rangea la vaisselle, essuya la toile cirée. Devant le fourneau, elle lava les assiettes. Le local était tellement exigu qu'elle était parfois obligée de poser les objets sur le plancher.

Lui la regardait à la dérobée. Sa femme : une ancienne bourgeoise... Autrefois, dans le salon de madame sa mère, elle avait joué au piano la *Sonate du clair de lune* et la *Symphonie pastorale*. Et même chez lui, autrefois aussi. Alors elle portait des peignoirs de moelleuse étoffe, des bagues presque à tous les doigts et, piqués dans sès cheveux, les peignes incrustés, alors à la mode. Et tel était maintenant son travail d'après les repas : graillonner des vaisselles ou laver du linge quand elle avait fini de fricoter des tambouilles.

Sa tâche faite, du robinet de l'évier à un clou du porte-manteau, elle tendit une cordelette sur laquelle elle étala du linge : des chaussettes d'enfant, des tabliers. Elle vint s'asseoir auprès de lui comme il achevait sa lettre, une lettre délicate :

— Je lui demande mille francs...

Elle douta encore. Cette fois d'une inclination de tête, d'un pincement des lèvres. Le silence les entoura. A titre de protestation, il éprouva plaisir à évoquer Rouchet, belle face sympathique aux vivants yeux noirs sous l'or bruni des cheveux bouclés. Un ami d'enfance... Riche à présent : des héritages, d'heureuses opérations de bourse... Il colla soigneusement le timbre, ses yeux regardant autre chose, dans le passé. Et il posa son menton dans sa main.

— Tu es fatigué?...

Comment ne l'eût-il été après une telle journée?...

Elle convint, gémit, s'effaça. Devant la petite table, il resta songeur.

— Comment faire? répéta la femme, plus tard, quand

ils furent couchés. Ne sachant que répondre, du bras il eut un geste d'impuissante résignation.

★

Il demeura les yeux ouverts, fixant le plafond. C'était sa vie, cela, sa conversation et son unique sujet de méditation : sa misère. A toutes les minutes, le matin, à midi, le soir, la nuit quand il se réveillait, la même question redoutable, aussi banale qu'angoissante, s'inscrivait devant son regard : Comment faire?...

Ce n'était qu'aux premiers temps de son mariage qu'il avait connu quelque bonheur, dans l'aisance relative d'avant la guerre. Mais des désastres survenaient; finalement la gêne avait tout gâté. Non point qu'entre eux les sentiments se fussent modifiés, mais parce qu'à se mouvoir toujours par des pénombres de renoncement et des grisailles de sacrifice, leur affection, au moins en apparence n'avait rien à gagner. Naissances successives, charges accrues, les jours s'étaient alourdis d'obligations, la conversation affadie jusqu'à cette platitude navrante de n'être que de chiffres : les souliers qui s'usent, le linge qui s'élime, le prix des denrées haussé à des hauteurs vertigineuses...

Claire dormait. Il l'écouta respirer, se retourna. Un livre était à même la table de nuit, qu'il prit, dont il lut trois pages.

— Au diable! bougonna-t-il.

— Tu dis?...

— Rien...

Sur un ton aimable et badin, c'était là un roman de l'habituelle littérature d'industrie, déroulant dans des châteaux, des salons et des parcs leurs conventionnelles et classiques péripéties d'amour. Les gens s'y mouvaient au-dessus des réalités, dans l'atmosphère d'un conte de fées. Le parti pris simplifiait toutes choses, et ces peintures faciles, le fabricateur les avait compliquées de perversités sentimentales à peine plus plausibles.

— Farceur!...

Il éteignit la lampe, ferma rageusement ses paupières. L'heure viendrait bientôt de se remettre en route : tramway, métro, bureau...

Rouchet viendrait-il à son secours, ou bien lui fournirait-il quelqu'une des raisons coutumières en pareil cas, si péremptoires et décisives qu'il ne reste plus qu'à s'incliner en s'excusant?...

Au bord du sommeil, avec un demi-sourire d'ironie douloureuse, il constata que nuit et jour, c'était décidément son lot à lui, les chiffres...



Le rideau soulevé, à travers la vitre, il guetta le retour de Claire. Ce dimanche matin, elle était partie au marché de Montrouge. Dans la salle à manger, Jeanne et Lise jouaient au ménage en essuyant les meubles; dans la chambre, sur son lit, Paul regardait les gravures d'un dictionnaire. Il pleuvait d'une eau fine et sans répit. A chaque roulement de train, Gourbin s'approchait de la fenêtre. Pour rompre l'attente, devant le miroir il se fit la barbe.

Claire apparut enfin, un filet à chaque main.

Il dévala les deux étages, la déchargea de ses fardeaux. Les deux fillettes s'étaient accoudées à la rampe; Paul arriva en chemise.

— Veux-tu bien filer, cria la mère, tu vas prendre mal...

Le tapis écarté, quand elle eut repris souffle, sur la table elle rangea ses emplettes. En gémissant.

— Dieu que c'est cher! Soixante francs, j'en ai pour soixante francs!...

Pincée, elle ajouta :

— Nous pouvons nous apprêter à manger de la soupe.

Mais les fillettes battirent des mains. D'avoir découvert des pommes, des mauvaises pommes comme on en don-

nait aux porcs, autrefois, dans les fermes de la Beauce et de la Picardie. Et cette pauvre joie leur fit mal. Anciens bourgeois, eux avaient au moins de beaux souvenirs. Mais cette adaptation des enfants, ce moulage sur une pauvreté toujours comme d'eux, leur état naturel!... Il leur parut que leur déchéance était plus irrémédiable.

— Papa, dirent les fillettes. Il prit place, le repas commença. Il mangeait distraitement, indifférent et pensif, dévasté par les mêmes pensées désespérées. En somme, il ne gagnait pas sa vie, il ne savait pas subvenir aux besoins des siens et, en dépit de ses prétentions, il se débattait sans issue dans la même misère incurable où se précipitent comme de plein gré, proliférant dans la mesure de leur incapacité les ilotes du dernier prolétariat et les plus pauvres d'entre les pauvres. Quand il était passé par les fourches des marchands de comestibles, en fin de mois pour la vêture et le loyer il ne lui restait plus rien. Jusqu'à présent, durant les beaux jours, on avait pu s'arranger, et puis, par miracle, aux moments difficiles, un peu d'argent lui avait échu, certains travaux exécutés, des réajustements de comptes sur lesquels on ne comptait plus, des rappels de prime. Ces bonheurs seraient sans retour, et on était maintenant au seuil de la mauvaise saison.

— Tu ne manges pas?...

Rappelé, il feignit la gaîté. Dimanche, autour de la table de famille!... Atterré et ravi, il regarda manger les trois enfants. Et il exprima sa pensée sous la forme de plaisanterie :

— Je crois qu'on serait mieux dans les forêts de l'Afrique centrale... Au moins, on trouverait des bananes...

Les enfants rirent, Claire approuva de la tête.

Achevant d'avaler ses frites et son boudin, cuisine hâtive, il écoutait une voix redire au fond de lui :

— Il faut pourtant que tu les nourrisses. C'est ton devoir élémentaire...

CHARLES HAGEL.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Eugène Bencze : *La Doctrine esthétique de Remy de Gourmont*, aux Editions du Bon Plaisir, Toulouse. — Remy de Gourmont : *Le Joujou patriotisme et documents annexes*, aux Editions de la Belle Page. — Michel de Lézinier : *Avec Huysmans*, Delpeuch. — Charles Grolleau et Georges Garnier : *Un logis de J. K. Huysmans*, G. Crès et Cie. — Bronislawa Monkiewicz : *Verlaine critique littéraire*, Messein.

Parler de Remy de Gourmont m'est tout ensemble une joie et une gêne. Un esprit aussi riche, aussi divers et qui féconde à tel point son lecteur, il vous échappe toujours quelque chose de lui-même. Evoquons une fois de plus la vieille image de Protée, le dieu qui changeait de forme dès qu'on voulait le saisir. Dès que j'essaie de définir Remy de Gourmont, l'effort qui doit l'étreindre le fait sous mes yeux étonnés devenir autre chose. Charme étrange et déconcertant de ces âmes à l'infini complexes et mobiles et qui mettent leur coquetterie à jouer de cette complexité et de cette mobilité. Elles sont comme la mer enchanteresse qui n'a pas de forme et qui a toutes les formes, et comme un ciel changeant qui déploie une féerie de nuances instables.

Accrues par un immense savoir, ce qui fut le cas de Remy de Gourmont, et si l'on tient compte d'une autre qualité souvent propre à ces âmes et qui est le don de tout accueillir, de tout comprendre et de tout refléter parce qu'elles ont en elles les racines de toutes choses, don que je nommerais le don d'impressionnabilité et de réceptivité, elles se dépensent sans compter, elles s'abandonnent en apparence à une perpétuelle déperdition d'elles-mêmes, alors qu'en réalité leur richesse ne fait que s'accroître.

C'est en face de tels écrivains qu'on se pose le problème : ces esprits ont-il eu raison de se disperser au gré des circonstances et de la fantaisie, ou bien auraient-ils dû nouer fermement

dans quelques ouvrages la gerbe de leurs dons tout en conservant la magie de leur diversité ?

Sainte-Beuve s'est posé deux fois la question pour Diderot. Au début de sa carrière, il déplora qu'à l'aide de ses vastes aptitudes, Diderot n'ait pas construit le monument qu'il eût été capable d'édifier : « Il dispersa, dit-il, ses immenses facultés sous toutes les formes et par tous les pores ». Mais vingt ans plus tard, Sainte-Beuve modifiait son jugement. Il vit l'harmonie entre cette « puissance de facultés diverses » et les réalisations multiples et dispersées. Il conclut alors : « on est tenté de croire qu'en se dispersant ainsi, en se versant de toutes parts à tous venants, il a le mieux rempli sa destinée ».

Pour Remy de Gourmont, pour Voltaire, pour M. Léon Daudet, c'est l'expression journaliste supérieur ou le mot surjournaliste qui se présentent à mon esprit. Je n'y mets aucune nuance péjorative. Dans le monde moderne où de multiples problèmes assiègent tous les individus, où l'information rapide et brève s'impose, où la curiosité de chacun s'aiguille dans maintes directions, les vastes esprits synthétiques, à la fois assimilateurs et créateurs, et qui eussent jadis, lentement et patiemment, construit des Sommes, sont amenés par les nécessités mêmes de leur époque à disperser leur totalité dans de nombreux et brefs écrits de circonstance.

Le meilleur de ces journalistes de grande classe a d'ailleurs tout autant de chance de survivre que les massifs ouvrages. Il n'est qu'à considérer l'œuvre même de Sainte-Beuve, qui se voit poussée vers l'éternité par un irrésistible courant qui devrait nous être un étonnement.

Eh bien, le mot de l'énigme, profond et définitif, nous fut donné par Anatole France lorsqu'il écrivit que Sainte Beuve a été « le docteur universel », le Saint-Thomas d'Aquin du XIXe siècle. A première vue, rien n'est plus singulier que le rapprochement de ces deux noms ; à la réflexion, on découvre sa parfaite justesse : le même tour d'esprit synthétique et universel qui prend au moyen âge la forme de Saint-Thomas d'Aquin est amené tout naturellement, au XIXe siècle, à prendre la forme Sainte-Beuve !

Sur ces « surjournalistes », le comte Kayserling (c'est à lui que j'emprunte le mot) a écrit des choses bien piquantes :

Le véritable médiateur, dans l'ordre intellectuel, est, de nos jours, non pas l'auteur de gros volumes, mais le journaliste... Il y a bien peu de gens qui aient le temps et le goût de lire d'énormes bouquins. Pour être assimilables, les choses dignes d'être connues doivent donc leur être présentées sous la forme la plus concise et la plus expressive. Ce qui prouve non pas la superficielle légèreté des lecteurs, mais bien un état de développement intellectuel supérieur.

Mettant au rancart « les gros livres qui ne font grâce d'aucun développement », il concluait :

De tels travaux perdront de plus en plus leur importance; ils ne feront désormais que préparer les matériaux pour l'homme capable d'expression magique.

Je prendrais volontiers la défense des « énormes bouquins » contre le Comte de Kayserling, mais lui aussi a entrevu comment le monde moderne est amené par sa vie même à transformer quelques-uns de ses esprits les plus vastes, les plus puissants, les plus originaux, en journalistes de grande classe qui ne sont pas diminués par cette transformation.

Tout ce que je viens d'écrire vaut pour Remy de Gourmont. Au cours d'une époque où s'imposait l'esprit de spécialité par suite de l'immensité même du savoir, il embrassa sous son regard les sciences, les philosophies, l'art de son temps et il eut ce don « d'expression magique » dont parle le comte Kayserling. C'est une erreur d'appliquer le mot de vulgarisateur à Remy de Gourmont. Car il avait une personnalité accusée et une empreinte si vive d'originalité qu'il fit souvent crier au paradoxe. Je dirais que Remy de Gourmont peut être dénommé le critique par excellence, si l'on veut entendre par là un type d'homme capable d'embrasser la totalité de son époque, de la refléter sous ses aspects les plus caractéristiques et d'en être non seulement le miroir passif, mais la vivante synthèse dans une personnalité originale. Le miracle de Remy de Gourmont, ce fut de posséder par surcroît le charme et un sens esthétique délicat.

C'est tout un livre que M. Eugène Bencze vient de consacrer à **la Doctrine esthétique de Remy de Gourmont**. Il y a là un travail d'extrême conscience, de grande probité et tout animé de cette chaude sympathie qui permet de comprendre son modèle par l'amour.

Comme M. Eugène Bencze a raison de prendre pour épigraphe

cette pensée d'Alfred Kerr : « Je crois qu'une seule critique a de la valeur, celle qui est une œuvre d'art capable d'agir encore sur les hommes, même quand son contenu est devenu faux. »

Nulle parole ne s'applique mieux à Remy de Gourmont. Qu'on approuve ou qu'on n'approuve pas ses jugements, ses études restent par elles-mêmes des œuvres d'art qui gardent toute leur fraîcheur et toute leur grâce. Il est tels poètes vantés par Remy de Gourmont qui périront en entier. Mais les pages de Gourmont qui captent le parfum de leurs âmes les fait survivre. Ironie des choses ! Il est des artistes qui ont rêvé de gagner par leur art l'éternité et qui vivent uniquement dans les pages qui se crurent éphémères d'un Sainte-Beuve et d'un Gourmont !

Je n'ai point dessein de résumer sèchement le livre de M. Bencze. Il a fort bien vu que le mot volupté est une des clefs de l'œuvre gourmontienne ! Il a bien vu s'associer dans l'esprit de Remy de Gourmont l'idée de beauté à celle de volupté, le sentiment de la beauté ayant son origine dans l'amoureux désir. Cet homme qui avait de si précises raisons d'être douloureux a su vivre par nature et par volonté sous le double signe de la beauté et de la volupté. Tout n'est pas vain dans la prétention de mettre « l'art au-dessus et à la place de la vie ». Et je trouve admirable que Gourmont, privé par la maladie du contact direct avec l'existence, ait pu garder sa ferveur, et cela parce que le monde de beauté que créait son âme pouvait lui tenir lieu de tout. Dans le cas particulier de Gourmont, la manière esthétique de considérer la vie lui a permis de vivre quand la vie l'a trahi.

Les idées et les mots, Gourmont les contemplait et les caressait avec d'intenses voluptés. Les idées avaient pour lui de soyeuses chevelures de femmes et aussi leurs yeux ingénus où vit l'adorable mensonge de tout. Les mots lui étaient des joyaux qu'il faisait scintiller sous des lumières choisies. C'est pourquoi la prose gourmontienne d'un essai critique ou philosophique, même dans l'abstraction parle à la chair comme le déroulement d'une belle soie tissée pour envelopper des corps jeunes et parfaits.

Sa critique, nous dit M. Bencze, est une éternelle chasse aux émotions les plus variées et les plus profondes. En lisant l'œuvre d'un écrivain, Gourmont veut vivre, revivre la sensation initiale que l'artiste éprouva avant de créer.

Il dit encore :

En critique aussi, Gourmont mérite le qualificatif qu'il s'était donné dans le domaine de l'amour : il est, en vertu même de sa sensibilité effrénée « un buveur d'âmes »...

Ah, qu'ici l'accent est bien mis où il doit être mis ! Et comme cela nous fait comprendre que la critique de Gourmont reste vivante ! La divine volupté ne s'évapore jamais des pages où elle a un instant seulement frissonné !

Sur ce goût de se contredire soi-même qui fut vivement reproché à Remy de Gourmont, M. Bencze émet des remarques judicieuses. « Je considère, disait Remy de Gourmont, la contradiction comme nécessaire à l'équilibre intellectuel et passionnel ». Il montre bien que les contradictions de R. de Gourmont sont liées en partie à son tour scientifique d'esprit avide de se mouler sur le réel. Mais se contredire, c'est pour Renan révéler l'admirable largeur d'un esprit ouvert à tous les aspects du complexe réel ; pour Gourmont, c'est faire montre d'incohérence !

Le fond français et classique de Remy de Gourmont, champion résolu du symbolisme, est bien mis en lumière par M. Bencze. Il a senti qu'il y avait un problème dans l'attitude symboliste prise par ce classique ! Problème aisé à résoudre d'ailleurs. Et comme j'apprécie ce mot gourmontien cité par M. Bencze : « Il faut être durement et cruellement nationaliste. Cela seul permettra de goûter toute la saveur étrangère des autres fruits. »

Ce mot me plaît : j'opte résolument pour le divers. Et je dis : toujours plus de différences entre les individus, toujours plus de différences entre les peuples !

On vient de publier à nouveau, sous le titre **Le Joujou patriotisme et documents annexes**, l'article célèbre et... peu connu qui valut à Remy de Gourmont sa révocation de fonctionnaire ! Ne trouvez-vous pas que les différents régimes qui se sont succédé en notre pays font preuve d'un tact rare lorsqu'ils s'en prennent aux gens de lettres ? Le second Empire fait asseoir Baudelaire et Flaubert sur les bancs de la correctionnelle, la Troisième République enlève son morceau de pain à Remy de Gourmont ! On ne saurait frapper avec plus d'intelligence. Par contre, on a vu des papes au temps de la Renaissance pensionner des écrivains qui faisaient profession d'athéisme. Un chro-

niqueur dénommé Henry Fouquier et qui, dans tous ses écrits, trahissait avec obstination la langue française, sauva son pays du danger considérable que lui faisait courir Remy de Gourmont. Avec un flair infaillible, il discerna à coup sûr que la douce France avait enfanté en ce jeune écrivain le monstre qui devait la conduire à sa ruine. La révocation de Remy de Gourmont inspira à Mirbeau un article véhément et virulent. Il fit gronder son tonnerre. C'était un être violent et candide dont le moindre geste s'accomplissait avec un fracas d'ouragan. L'article de Remy de Gourmont demandait à être lu avec un grain d'humour. Mais le fond de tout cela, c'est peut-être que le sieur Henry Fouquier, doté par la nature d'un aride cerveau, fut heureux de tomber sur un sujet qui prêtait au développement facile.

L'œuvre de Huysmans me semble portée par un vent favorable. Elle mérite cette faveur. Cet artisan superbe du Verbe, cet halluciné qui jette sur le monde un regard brutal et embrasé, cet artiste matérialiste et mystique qui voit sous son œil les reliefs s'exaspérer, les creux s'approfondir en puits d'ombre, les couleurs flamboyer avec une intensité d'enfer et toutes choses se convulser comme tordues par une âme en supplice, me plaît par son implacable intransigeance, par son dégoût du médiocre, par les éploiements brisés de son âme qu'accablait le spectacle de la platitude épanouïe d'aise autour de lui.

M. Michel de Lézinier, docteur en médecine, auteur d'ouvrages divers de mathématiques et de chimie, de physiologie et de psychologie, fut un intime de Huysmans. Son livre (**Avec Huysmans, Promenades et Souvenirs**) m'a donné grand plaisir. Voici Huysmans avec son verbe tranchant et poussé au plus extrême de l'outrance, enguirlandant d'images rabelaisiennes la neuve Tour Eiffel « suppositoire solitaire et criblé de trous ». Le voici tombant en stupéfaction lorsque son ami lui montre que la saveur d'une poire est exaltée par une pastille de menthe et s'écriant avec un lyrisme magnifique :

Il eût fallu connaître cela, au temps des Héliogabale et des Néron qui offraient des milliards à qui inventerait un plaisir nouveau... Et devenu favori du prince étonné, marcher en maître vers un palais de marbre, tandis que les esclaves syriennes parsèmeraient de roses le sol de mosaïque d'or.

Il faut le voir allant au laboratoire de son ami pour examiner

une collection de pierres aux couleurs étranges et prononçant les noms mystérieux de ces pierres : « acerdèse, psilomélane, mispickel et tinkal ». Les teintes réelles des pierres au fond l'intéressaient peu, mais la musique de ces mots insolites le faisait vibrer et il imaginait pour eux des couleurs de rêve en harmonie avec leurs sons.

MM. Charles Grolleau et Georges Garnier poussent loin leur ferveur pour Huysmans : ils consacrent un volume à la maison de la rue de Sèvres où vécut longtemps l'écrivain. (**Un logis de J. K. Huysmans. Les Prémontrés de la Croix-Rouge**)

Aux esprits épris des rapports occultes d'admirer l'harmonie qui fit vivre l'auteur de la *Cathédrale* dans une maison qui appartint à l'ordre des Prémontrés ! Mais dans la même maison vécut un certain Blangini qui enseigna la musique à la belle Pauline Borghèse, sœur de Napoléon, et l'enseigna si bien que l'élève enveloppa dans la même ferveur la musique et celui qui l'enseignait... Cet heureux Blangini aurait été en outre l'Olivier de Madame Desbordes-Valmore... Ce Blangini a toutes les chances : adoré des femmes durant sa vie, la gloire de Huysmans le sort de l'oubli d'une manière bien inattendue...

Il faut louer Mme Bronislawa Monkiewicz d'avoir consacré à **Verlaine critique littéraire** tout un livre qui est un livre agréable et un livre utile, car il nous fait apparaître le « pauvre Lélian » sous un aspect peu accoutumé. On sait la portée qu'eut l'ouvrage intitulé *les Poètes maudits*. Je n'y insiste point. Comme critique, il reste l'homme double et flottant qu'il fut ailleurs. Aujourd'hui, il raille la critique et sa prétention d'exercer une influence sur les lettres ; demain, il conseillera aux poètes de se faire parfois critiques comme Baudelaire et Leconte de Lisle ; après-demain, il les mettra en garde contre le goût de disserter... Mais souvent de beaux éclairs, et même quel bon sens pour parler de son art et de ceux qui le pratiquent ! Comme il conseille le respect de la langue et la nécessité de la bien étudier, même si l'on est inspiré ! Comme il parle pertinemment de l'alexandrin et du protéisme de « ce mètre sacro-Saint ». Et parfois, quel don de capter l'original parfum d'une œuvre dans des mots évocateurs. Je songe surtout à une page sur Lamartine : « cette

divine effusion, cette abondance bénie, ce flot parfumé par les climats... »

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Xavier Privas : *Trente ans de Chansons, première partie*, E. Figuière. — Fernand Divoire : *Itinéraire*, Delamain et Boutelleau. — Alphonse Métérié : *Nocturnes*, Edgar Malfère. — Paul Leclère : *Les Louanges*, « Librairie de France ». — René Derville : *Pastels*, « le Mercure de Flandre ». — Gérard Heim : *Le Sachet de Lavande*, « Editions de la Revue Mondiale ».

Trente ans de Chansons, Mme Francine Lorée-Privas a pris soin de recueillir et elle publie pieusement à la gloire de celui qui fut le prince des chansonniers, Xavier Privas (de son vrai nom : Taravel, d'où par anagramme son premier pseudonyme d'Arteval) les chansons innombrables qu'il écrivit et qu'il chanta pendant trente ans, jusqu'à sa mort. « Xavier Privas vivait en chantant », et ce mode du lyrisme qu'est la chanson, avec son charme d'apparaître toujours impromptu, offre d'autant plus d'attraits qu'elle semble plus spontanée, et en quelque sorte nécessaire. Qu'est, en somme, une chanson, au sens où on l'entend de nos jours ? Une composition d'apparence impromptue (ce qui n'implique pas toujours qu'elle ne soit de facture ou d'intention infiniment habile et complexe) sur un sujet de sentiment familier, d'impression presque naïve, sur un thème sans grande nouveauté, ou à propos d'un épisode actuel qui a fixé un moment l'attention du public. Vers faciles à retenir, à répéter, refrain plus ou moins spirituel et bien martelé, bonhomie et franchise de l'expression. Des chansons en outre peuvent être satiriques, animées d'une verve politique et mordante, érotiques, frondeuses ou funambulesques. Les qualités maîtresses de Xavier Privas ont été la sensibilité de l'âme et la délicatesse presque raffinée du langage. Je ne dis pas du style, car il demeure, comme il le doit, populaire, mais il ne choit jamais ni dans l'ordure ni dans la trivialité, bien qu'il esquive toute recherche ou toute nouveauté. Les plus simples lecteurs ne sont jamais arrêtés par ce tourment, songer, à un moment donné, que, à la place du chansonnier, ils n'auraient point pu dire les choses ainsi que, lui, il les a dites. Il y a, dans toute chanson, une banalisation de l'idée ou de l'impression, volontaire, qui a pour effet de la faire accepter sans résistance par quiconque. Le

mérite extraordinaire d'un homme tel que le fut Privas, c'est d'y avoir réussi sans rien abandonner de sa distinction native, et ainsi il est parvenu admirablement, grâce à ses qualités de précision et de concision, à donner la mesure, comme le fait entendre celle qui fut la compagne de sa vie, de « sa nature vive, gaie, franche, combative et primesautière... » J'ajouterais : de sa bonté. Autrefois on louait, on situait au rang des poètes remarquables, pour des dons et des œuvres de facture et de sentiment tout juste équivalent, un Désaugiers, un Béranger, un Paul Dupont, un Nadaud. *La Chanson du Luthier*, pour la netteté de son rythme, lui avait assuré l'admiration et les louanges de Verlaine :

Si, de mon métier,
J'étais un luthier
Habile,
J'aurais sûrement
Un riche instrument
Du plus divin style...
. . . .
Et sur ce bois-là,
Pour corde de la,
Ma chère,
Je mettrais un fin
Filet argentin
De votre voix claire...

« Au critique » sans doute anonyme « du Mercure de France », M. Fernand Divoire envoie son récent recueil **Itinéraire**, *Poèmes avec Parenthèses*, prend-il soin d'expliquer. Pour M. Divoire, le poème est un champ perpétuel d'expériences plus ou moins hasardées. Le volume est précédé d'intéressantes « notes de technique ». Il est indispensable de les lire avant d'aborder les poèmes ; l'intention et le caractère des recherches du poète s'y décèlent, on entre dans le propos qu'il s'est à lui-même défini :

Dans les *poèmes avec parenthèses*, l'auteur souhaite que l'on regarde comme formant le poème les mots imprimés en caractères forts, au commencement des lignes.

Le reste n'est à ses yeux qu'un développement explicatif.

L'auteur se contenterait volontiers du poème marginal, si ce poème donnait un juste départ à ses propres ondes. Mais le lecteur ne saurait pas entourer chaque mot d'assez de silence. D'où les parenthèses.

J'aurais aimé soumettre au sentiment de mes lecteurs l'expérience à quoi nous convie M. Fernand Divoire. La place mesurée dont je dispose ici ne me le permet pas. Transcrire un court poème ne serait pas assez probant et je le regrette, car, en vérité, la tentative est non moins intéressante que curieuse. Sans doute, dans *Un coup de dés* Mallarmé déjà avait fourni des réalisations d'une idée analogue. M. Henry Charpentier, dans son grave et beau poème *Océan Pacifique*, s'était appuyé de cet exemple. Mais, cette fois, je trouve en *Itinéraire*, un parti pris de disposition plus systématique, et intensément presque est-il véritable qu'un lecteur accoutumé et assoupli peut se dispenser d'attribuer aucune valeur de présence au « développement explicatif ». Au contraire, le silence y suppléera, d'autant mieux qu'il crée, pour l'esprit habitué à sentir ou à interroger, le stimulant d'une continuelle et implicite collaboration.

Aussi suis-je heureux d'estimer que si M. Fernand Divoire a réussi dans son dessein, il ne s'y limite point ; il prie que l'on considère l'actuel volume, *Itinéraire*, « comme le chemin qui doit mener aux poèmes d'un autre volume ». Que sera-t-il ? Le peut-on soupçonner si l'on attache à ce qu'il dénomme *la rime dominante* (expérimentée dans le poème *Souvenir*) l'importance qu'il désire ? « Cette rime devrait être assez perceptible pour dispenser de toute autre rime les vers que l'auteur considère comme vers d'appui ». J'attends, l'avouerai-je ? un peu sceptique, ne pouvant m'empêcher, trop vieille habitude peut-être, de regarder la rime moins comme un rappel insistant d'harmonie, que comme un élément — comment dire ? — de fraîcheur et de surprise. Par conséquent m'apparaît-il indispensable de la renouveler et de la varier sans cesse. J'attends les réalisations de M. Divoire.

Le cas de M. Alphonse Métérié m'apparaît des plus singuliers et presque inexplicable. On ouvre un de ses volumes, que ce soit *Le Livre des Sœurs*, si plein de mieux que des promesses, ou encore, aujourd'hui, **Nocturnes**, et l'on est pleinement satisfait. Cela est harmonieux : le vers tourne bien et le poème est composé savamment, le sentiment est discret et sincère. Qu'y pourrait-on reprendre ? M. Métérié admet que la critique « aura beau jeu à dénoncer, aggravés encore, les défauts qui déjà lui déplurent ». Cependant, voilà à quoi je me bornerai : ces poésies,

l'auteur lui-même en fait l'aveu, « eussent souhaité paraître sans nom d'auteur ». C'est la personnalité qui leur manque. Elles sont fort bien, irréprochables, et elles sont de M Alphonse Métérié, puisqu'elles sont signées de lui. Telle autre signature ne nous étonnerait pas. Je m'aventure à choquer l'orgueil du poète, parce que précisément je considère qu'il coûterait à M. Météric un bien petit effort pour s'affirmer davantage. Il s'écoute de prime abord avec trop de complaisance ; il ne choisit pas entre ses inspirations, il ne les soumet pas à un sévère contrôle de régulation et de puissance. Les qualités ne lui manquent pas ; il a le tort seulement de ne pas les mettre en œuvre.

Très déçu, je le suis par le nouveau livre de M. Paul Leclère, **les Louanges**. Je ne saurais perdre le souvenir de ce que m'avait fait augurer le premier recueil, qui portait ce beau titre : *Amante des Fontaines*. On dirait, depuis lors, que s'est refrénée la sensualité du poète et qu'il ne s'aventure plus guère sur les traces d'André Chénier. Je ne sais quelle préoccupation de tenue plus correcte et de dignité lui semble être venue. La « louange du Désir » ne va plus sans celle « de la mort », et l'*Ode à la Volupté* reste froide, comme si elle était menée plutôt par la volonté contrainte que par la force de la passion. Tout chez M. Paul Leclère dépend, croirait-on, d'une décision du cerveau et non plus de l'impulsion des sens. Le plus grave, c'est que le vers lui-même n'est plus voluptueux ou musical. Faut-il donc enfin que l'on désespère de ce poète qui nous était promis ? Je ne puis m'y résigner, et je garde quelque confiance à celui dont un poème débute par ce beau vers :

Le vent passe et revient dans l'ombre de la porte...

Ce ne peut être par hasard. D'autres, disséminés, y équivalent. Je redoute de M. Leclère qu'il soit par trop aisément satisfait de lui-même ou, du moins, de ce qu'il écrit.

M. René Derville, parmi les poètes nombreux qui se délectent à l'évocation de la vie de cour, de parade et d'afféterie du XVIII[e] siècle, — images souvent fort conventionnelles, et auxquelles il serait bon d'opposer parfois la prodigieuse vie des philosophes et des grands artistes du même temps — M. René Derville est un, me semble-t-il, des plus avertis, des plus subtilement doctes sans le faire sentir, des plus véridiques et des plus délicats. Ses

Pastels ne restent pas indistinctement tendres et affectés, et sont soutenus par l'appareil d'un dessin habile et sûr. Les évocations sont de choix, et l'auteur ne traite pas le sonnet d'une main inexperte ou indifférente. C'est un artiste scrupuleux et soigneux. Un peu plus de mouvement et de vie attacherait, me semble-t-il, mieux l'attention sur ces fins et charmants tableaux.

Que dire d'un volume tel que **le Sachet de Lavande**, par M. Gérard Heim ? C'est un recueil de poèmes en vers inexpérimentés, conventionnels et fougueux. Tempérament, sans doute, de poète, mais encore verbeux, parfois pressant, souvent lassant. Si M. Gérard Heim est très jeune, je ne serais pas surpris qu'un jour il donne quelque chose, à la condition expresse, s'entend, de juguler ses élans et surtout d'en serrer, d'en renouveler, d'en surveiller étroitement l'expression. Il y faudrait une patience énorme et le labeur le plus assidu. Bien des poètes ont passé par là. Ils l'ont oublié, ou ils en rient. Mais M. Heim sûrement possède des dons d'inspiration précieux.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS DE JEUNES (1re partie). — Henry de Montherlant : *Pages de tendresse*. Grasset. — Jean Desbordes : *J'adore*, Grasset. — André Breton : *Nadja*, éditions de la Nouvelle Revue française. — Georges Duvau : *Le Testament romantique*, Kra. — Jean Bodin : *Armel* ; Emmanuel Buenzod : *Les heures profondes* ; Fernand Guer : *Bénéfice d'inventaire*, Bibliothèque Rieder. — Henry Poulaille : *Le train fou*, Grasset. — *Il était une fois...* dans « Le Coffret de l'âge heureux », aux Editions des Portiques. — Julien Green : *Christine*, aux Editions des Cahiers Libres.

Est-ce parce qu'elle a besoin de se faire pardonner d'être politiquement en proie à la gérontocratie, mais aucune époque ne fut autant que la nôtre favorable à la jeunesse dans le domaine des lettres. C'est de toutes parts, en effet, que se multiplient les prix pour encourager « les moins de trente ans » (qui se confondent, parfois, avec « les moins de quarante ans »), et chaque jour un nouvel essai d'édition a lieu qui se propose de les servir en diffusant leurs œuvres, quand même on ne prend pas soin d'en faire des anthologies, comme c'est le cas pour celles de M. Henry de Montherlant dont un recueil de **Pages de tendresse** — fort belles, d'ailleurs — vient de paraître. Les jeunes sont toute une phalange à « La Nouvelle Revue française ». La Librairie Kra, qui les accueille comme le Christ les petits enfants, les publie en

de très jolis « cahiers », et ils sont l'ornement de sa bibliothèque, d'une tenue parfaite. Voilà qu'après les Editions Rieder qui groupent un brelan d'écrivains débutants ou encore inconnus, présentés chacun par un auteur en renom, dans un même volume, les Editions des Portiques s'ingénient à mettre en vente des « coffrets » où un maître et un aîné patronnent le cadet qui paraît en tiers avec eux. Enfin, les firmes les plus graves et les plus estimées ont leur rayon de jeunes, comme la Librairie Plon ou comme la Librairie Emile-Paul, qui éditait « Les Cahiers du Mois ». A Dieu ne plaise que je m'élève là contre ! Je me réjouis, au contraire, de voir tant de débouchés s'ouvrir aux productions de l'esprit ; car, si même un excédent de médiocrités risquent d'entrer de leur fait dans la circulation, aucun chef-d'œuvre ne saurait demeurer désormais sous le boisseau. Que la critique ne sache plus, en revanche, où donner de la tête, il n'importe, n'est-ce pas ? puisque, aussi bien, elle perd chaque jour de son autorité ou de son prestige, et non seulement auprès des auteurs qui ne la virent jamais d'un œil favorable, mais auprès du public qu'elle a trop souvent induit en erreur. On peut cependant regretter que l'encouragement dont bénéficient les nouveaux écrivains se borne à ceux qui composent des fictions. Rien ou presque rien, il est vrai, pour stimuler l'initiative des poètes et des essayistes, à plus forte raison des historiens et des philosophes ; et telle est, sans doute, la raison pourquoi nombre de jeunes hommes de lettres qui eussent débuté naguère par une plaquette de vers, de méditations diverses ou de pensées fugitives, se croient obligés, aujourd'hui, de faire leurs premières armes comme romanciers. L'entreprise de construire un récit compact, où il faut, outre des dons spéciaux, une sérieuse expérience de la vie, excède le plus souvent leurs forces et les voue, neuf fois sur dix à ne mettre au monde que des monstres, alors que s'ils avaient couché sur le papier des poèmes, au gré d'une inspiration capricieuse, ils nous auraient peut-être donné d'agréables choses. S'ils ne se font pas mérite de leur ignorance en affichant le mépris de toute technique, ils trahissent l'artifice sous leur gaucherie, et comme il arrive toujours quand l'imagination est insuffisante ou la pensée débile, ils donnent dans l'extravagance et la complication. Les plus sincères font des montagnes de leurs petites histoires et appliquent avec conscience

ainsi qu'ils écriraient un pensum, les méthodes d'investigation minutieuse de Proust à l'analyse de leurs moindres émois. D'autres, au contraire, se rejettent à l'extrême de ce subtil psychologue qui, comme l'a dit excellemment Ernest Robert Curtius, « intègre le matériel dans le spirituel », et livrent si éperdument leur intelligence en pâture à la sensation, qu'on peut affirmer que cette entrée désespérée de l'âme dans la matière est ce qui les caractérise en ce qu'ils ont de plus original, sinon de meilleur.

A cet égard, je recommande la lecture du recueil de proses de M. Jean Desbordes, **J'adore**, que M. Jean Cocteau présente dans une préface qui a fait du bruit. On me le donne, ici, pour un ouvrage romanesque ; mais il relèverait plutôt de la rubrique de M. André Fontainas, car ce sont des divagations lyriques sur les heures ardentes de son adolescence que M. Desbordes nous offre en bouquet. Bouquet étrange, où il y a de tout, et même du chardon pour les ânes. Je me refuse à penser que si M. Cocteau tient M. Desbordes pour une manière de génie, c'est que celui-ci a reçu la révélation de son *Grand écart*, et qu'il ne consacre pas moins de quatre des poèmes ou des chapitres de *J'Adore* à en célébrer l'auteur. Je veux croire M. Cocteau de bonne foi quand il déclare que la fureur de tout démoder de ce jeune homme le ravit. C'est que son livre qui « enseigne l'anarchie nouvelle », laquelle consiste à « aimer Dieu sans limite », lui apparaît comme la forme la plus exaltée de ce panthéisme dont je parlais plus haut. « Sa prose reflète son âme », écrit M. Cocteau. Je dirai plutôt que son âme se noie dans sa prose et s'y débat en s'y noyant. Cela fait un assez beau désordre, mais qui ne répond pas à la définition de Carlyle de la poésie : « une tentative de l'homme pour rendre son existence harmonieuse ». Que M. Desbordes réussisse à tirer de ce désordre un art, c'est bien possible. Mais ce ne saurait être qu'un art strictement limité à son usage, et donc trop individuel, à mon gré. Ce « primitif » oublie jusqu'à la tribu aux mots de laquelle Mallarmé lui-même rêvait de donner un sens plus pur ; et il est souvent incompréhensible. Quand il ne l'est pas, il exprime dans un langage accessible à tout le monde une impudique et fraîche sensualité, ou il est absurde. Comme l'innocence ? Si l'on veut. Mais l'innocence n'est pas de notre temps. Je lui préfère, en

tout cas, selon la formule barrésienne — me refusant à séparer la vie de la connaissance — cette lucidité qui ajoute à notre plaisir et enrichit notre domaine sensible. Les jeux auxquels M. Desbordes se livre, à la suite de tant d'écrivains de son âge, ou à peine plus âgés que lui, me semblent d'une vanité spirituelle absolue, malgré leur grâce, cette recherche de la vérité qui domine toute esthétique en étant absente.

M. André Breton, à qui l'on doit le *Manifeste du surréalisme*, publie sous le titre de **Nadja** un singulier récit auquel la phrase suivante dont il veut faire un axiome sert de conclusion :

La beauté sera convulsive ou elle ne sera pas.

L'héroïne de ce récit est une folle, ou elle nous paraît telle, car M. Breton déclare que ses raisons ne confinent pas à la déraison. Au lieu d'une femme, peut-être n'est-elle après tout qu'une entité... Ici, en effet, il convient de se défier de ce qui paraît le plus vrai ou le plus évident, car nous ne sommes pas sur le plan intellectuel, mais sur le plan mental, où une révision de nos valeurs et un déclassement de nos hiérarchies s'imposent. Mais il suffit de voir les illustrations dont M. Breton a farci son livre pour se rendre compte que les choses n'ont pas la même signification pour lui que pour le commun des mortels. Elles vont, ces illustrations, des photographies les plus quelconques (un hôtel meublé, une boutique de bougnat, un éventaire de la foire aux puces, etc..) à la reproduction de dessins d'un symbolisme ardu ou naïvement abstrait, et sans doute est-ce à leur pouvoir d'excitation sur lui que M. Breton mesure leur intérêt... M. Breton parle quelque part, dans son récit, de ce qui constitue pour lui sa lumière propre. Et nous voilà revenus à cet étroit subjectivisme que je reprochais à l'instant à M. Desbordes. Tout cela, eût dit Renan, ce sont des histoires d'enfants qui se sucent le pouce.

M. Georges Duvau est moins excessif, certes, ou moins agressivement original que M. Breton, et il écrit dans une langue beaucoup plus sage ou plus classique. Mais **Le Testament romantique** qu'il publie, et où il relate les menus événements de ses années d'étude, n'a rien de romanesque, à proprement parler. M. Duvau a pratiqué les philosophes et médité sur leurs œuvres. C'est de l'inquiétude métaphysique qu'il a puisée en elles qu'il nous fait surtout part, s'il nous entretient

aussi, parallèlement, d'une aventure d'amour où se révèlent l'instabilité et les scrupules d'esprit et de cœur de la jeunesse présente. Encore que fort éloigné d'être indifférent, l'ouvrage de M. Duvau laisse assez froid le lecteur ou lui paraît, à la longue, un tant soit peu fastidieux.

C'est également un « témoignage » que nous apporte M. Fernand Guer dans **Bénéfice d'inventaire**, mais un témoignage d'accent plus juvénile ou de caractère moins transcendant que celui de M. Duvau. M. Guer est plus spontané ou plus passionné, sans doute, que M. Duvau ; mais son espèce d'autobiographie, naïvement anecdotique, par endroits, n'est pas autant d'un jeune homme soucieux de penser qu'avide de sentir. Ses préoccupations se décèlent surtout d'ordre esthétique et moral ou sentimental, parfois politique, en effet, et son inventaire, qui n'a pas la ferme ordonnance de celui de M. Duvau, ne nous fait grâce d'aucune des conversations auxquelles il a pris part. M. André Chamson, qui présente M. Guer, juge qu'il n'était pas utile que l'auteur cherchât à se libérer de ses souvenirs « par quelque habileté technique, par un souci d'écriture plus grand ». Mais est ce bien d'utilité qu'il s'agit en l'occurrence, et maintenant qu'elle nous a si généreusement pourvus de documents sur sa façon de comprendre la vie ou de réagir vis-à-vis d'elle, n'est-il pas temps que la jeunesse se mette à construire ou à opérer un choix ?

C'est M. Georges Duhamel qui fait au roman de M. Emmanuel Buenzod, **Les Heures profondes**, l'honneur de le recommander à l'attention des lecteurs. Et rien ne saurait être moins surprenant : M. Buenzod ayant la tournure d'esprit et la sensibilité les plus propres à plaire à l'auteur de *Civilisation*. J'avoue, pour ma part, que je ne suis pas aussi convaincu que celui-ci de la simplicité ou du naturel de M. Buenzod. Non que je suspecte la sympathie dont il témoigne pour le peuple. Je ne doute pas non plus que le soin qu'il apporte à délivrer son récit de l'intrigue et à en éliminer l'anecdote ne procède d'un sincère désir de vérité. Mais il me semble discerner le parti pris, sinon l'artifice dans sa manière, d'une austérité assez monotone, ou qui dédaigne de ménager l'intérêt. L'avouerai-je, enfin ? Le naturalisme de M. Buenzod, touché d'un humanitarisme à la russe, et qui rappelle celui de Charles-Louis Philippe, mais sans éveiller

les mêmes vibrations, me semble dater un peu... Mais M. Buenzod est à coup sûr un tempérament, comme on disait encore du temps de Charles-Louis Philippe, et il y a bien de l'émotion dans son récit, dont j'ai surtout goûté les paysages et dont mon souvenir détache quelques scènes d'une beauté farouche.

Est-ce par hasard que le roman ou le conte de M. Jean Bodin, **Armel**, figure en premier dans le volume qui renferme, aussi, les œuvres de MM. Guer et Buenzod ? En tout cas, la place qu'il occupe est bien celle que je lui eusse attribuée, à cause de son charme, pour décider l'acheteur. M. Bodin est doué, il est vrai, d'une très délicate sensibilité de poète et encore que cette sensibilité, d'essence élégiaque, raffine parfois, ce n'est jamais jusqu'à l'excès. Accuse-t-il une certaine ressemblance avec Samain, quand il est précieux, il ne laisse pas de faire songer à Alain Fournier, par l'inclination chimérique de son esprit, parent de celui des Celtes, comme le remarque avec justesse M. Jean Prévost, son introducteur. Le type de « rêveur-éveillé » dont il nous révèle l'âme, et qui se résigne, enfin, par la souffrance à accepter la réalité, sans que son amour en soit altéré, n'est pas seulement une séduisante création fantaisiste, mais une subtile étude psychologique.

J'ai été surpris que M. Henry Poulaille, qui est doué d'un talent sain et robuste, donnât, avec **Le train fou**, roman cinématographique (mais non, par bonheur, roman cinéma !) dans l'erreur de la confusion des genres. Le transfert des procédés d'un art dans un autre est, en effet, comme l'a le premier, je crois, dénoncé Nietzsche, signe de décadence. Pour moi, je me refuserai toujours à chercher dans un livre des impressions analogues à celles que me procure l'écran. Un roman doit se suffire à lui-même, et ne saurait sans déchoir réaliser son objet avec d'autres moyens que ses moyens propres. Mais si M. Poulaille, qui a trouvé avec *Ils étaient quatre* une formule romanesque, d'une émouvante nouveauté, a commis la faute de tendre à « l'expressif visuel» dans le présent récit où il s'efforce de dérouler, à l'aide d'une suite d'impressions, le drame d'un train emballé, n'est-ce pas parce qu'il est troublé d'idéalisme démocratique ? L'utopie de l'art pour tous, de l'art pour le peuple est péché de jeunesse ; mais il faut s'en guérir sous peine de gâter ou de galvauder ses meilleurs dons. J'aime beaucoup mieux que son *Train fou*, qui

contient, cependant, de bonnes choses, la série de petits contes qu'il a écrits pour les enfants sous le titre **Il était une fois...** « Le coffret », où il figure en compagnie de MM. André Maurois et Blaise Cendrars, est d'ailleurs très réussi.

Dans la première des deux nouvelles, **Christine**, qu'il vient de publier, M. Julien Green — l'un des meilleurs parmi nos jeunes romanciers — a créé avec beaucoup d'art cette atmosphère de mystère très particulier qu'on peut dire d'essence britannique, et qui est presque tout entier fait de suggestion. Il n'a pas obtenu le même résultat avec *Léviathan*, qui laisse une déception au lecteur, inquiet d'avoir pu être mystifié, ou qui se trouve frustré par le dénouement brutal de ce récit.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Les trois langages, trois actes de M. André Charmel, au Théâtre de l'Œuvre. — *Le Divorce*, trois actes de Regnard ; *Dix filles dans un pré*, trois actes de M. Jean-Richard Bloch ; Compagnie du studio de Genève au Studio des Champs-Elysées. — *A quoi penses-tu ?* trois actes de M. Stève Passeur, à l'Atelier.

D'après M. Charmel, il y a **trois langages** : 1° celui de l'erreur ; ce qu'il appelle ainsi, assez improprement, c'est un trouble cérébral qui ferait que la parole exprime le contraire de ce qu'on veut dire : 2° celui de la vérité toute nue, où l'on dit sa pensée entière et telle quelle ; 3° celui du mensonge, qui serait l'heureuse synthèse des deux précédents. — L'auteur oublie ou néglige un quatrième langage, celui des gens normaux qui disent, au moins habituellement, ce qu'ils pensent, sauf à y mettre la réserve et les formes dictées par la prudence et la politesse.

La protagoniste (Mlle Corciade) sort d'une maison de santé. Le médecin (Lugné Poe) la déclare guérie, sauf la manie de parler constamment à rebours de sa pensée. Quand elle dit : « Je vous aime », c'est qu'elle vous déteste. Et quand elle dit : « Je vous exècre », cela signifie qu'elle vous adore. Sans me piquer de psychiatrie, je crois que le cas est bien invraisemblable chez un sujet qui est donné comme ayant conservé, à part cela, toutes ses facultés, et comme maniant avec aisance le vocabulaire le plus complet. Par son langage anormal, la dame ahurit ou indigne successivement son mari, sa belle-mère, sa domestique, un personnage influent, un solliciteur et, enfin, son amant. (Ce défilé

recommencera invariablement aux actes suivants.) Le spectateur est ahuri, lui aussi; il lui faut se livrer à un continuel effort de transposition. Et ce qui complique la chose, c'est qu'il y a des instants où il semble bien que le langage redevienne naturel.

Au II, par un singulier processus, il y a revirement complet. Cette fois, l'héroïne dit très exactement tout ce qu'elle pense, et avec une crudité, une grossièreté surprenantes de la part d'une femme située dans un milieu de bonne bourgeoisie. Ainsi elle répète trois ou quatre fois à son mari qu'elle l'a fait « cocu » ; elle déclare à son amant qu'elle ne ressent pour lui qu'indifférence et dédain, que si elle l'a pris et si elle le garde depuis des années, ce n'est que pour son mérite « viril ». (Celui-ci, nous indique-t-on, ne dépasse pas une honnête moyenne, mais il serait pourtant supérieur à celui du mari.) Ces gentillesses ont paru goûtées par le public.

Le III apporte le complément prévu de la thèse de l'auteur, à savoir que le mensonge réconciliera la dame avec tous ceux qu'elle s'est aliénés dans le premier et le second stade, et que, bien entendu, le mensonge est la base nécessaire de la société. Nous connaissons ça depuis longtemps. Entre autres, Ibsen nous l'a dit avec plus de profondeur, et Labiche avec plus de gaîté.

La pièce est d'un débutant qui, d'après les gens informés, serait professeur de philosophie dans un lycée. (André Charmel est un pseudonyme). Faut-il lui pronostiquer un avenir dramatique, ou le renvoyer à sa classe? Pour parler le quatrième langage, je ne dirai ni oui ni non. Il y a chez lui du factice, du schématique et de l'inexpérience. En revanche, il traite assez bien le dialogue, et il nourrit l'ambition d'échapper à la banalité.

Mlle Corciade, presque toujours en scène, soutient vaillamment son rôle bizarre et parfois confus. Quant à Lugné Poe, il ne s'est réservé que le rôle court et épisodique du médecin.

§

Au Studio des Champs-Elysées, la compagnie du Studio de Genève nous a donné, en premier lieu, un charmant spectacle rétrospectif. **Le Divorce** (1688) est le début de Regnard qui, comme on sait, fut un des principaux fournisseurs des comédiens italiens de l'Hôtel de Bourgogne, avant d'écrire pour la Comédie-Française ses œuvres maîtresses. En exhumant cette

pièce, les artistes genevois ont, ou peu s'en faut, le mérite de révélateurs, car elle ne figure dans aucune des éditions soi-disant complètes de Regnard. Ses « scènes françaises », les seules définitivement arrêtées et écrites, se trouvent dans le recueil de Gherardi (*Théâtre Italien*, 1694) ; quant aux scènes italiennes ou semi-italiennes dont l'auteur, selon la règle du genre, se bornait à tracer le canevas en laissant leur développement à l'imagination et à la verve des interprètes, je ne saurais dire s'il en subsiste quelque part un sommaire. Du reste, l'intrigue n'est pas d'importance. Au travers d'intermèdes ne s'y rapportant que peu ou point, c'est l'éternelle histoire du vieux barbon, dupé par Arlequin et Colombine. Ici, moyennant finances d'un galant, le joyeux couple déploie ses fourberies pour rompre l'union du septuagénaire Aurelio avec une Isabelle de dix-huit ans.

J'imagine que les acteurs de l'Hôtel de Bourgogne devaient donner aux scènes improvisées une plus large place que ceux d'aujourd'hui, qui s'en tiennent surtout à celles écrites par Regnard, et je suis loin de le leur reprocher. Ils font, d'ailleurs, une part suffisante aux caprices de bouffonnerie, aux cabrioles et même aux plaisanteries scatologiques. (Ainsi, Arlequin, pris de colique, nous avoue qu'il vient « d'insulter la doublure de son pantalon », et tous alentour se bouchent les narines.) Quant aux grosses grivoiseries, prodiguées sans doute par leurs devanciers, ils les suppriment ou les atténuent (elles seraient moins tolérées à Genève qu'à Paris), et, pour mon compte, je n'en éprouve pas de regret.

Le Regnard du *Divorce* n'est pas encore celui du *Joueur* et du *Légataire*. Pourtant ces quelques scènes en prose sont écrites dans une bonne langue, leste, drue. Elles abondent en saillies, dont malheureusement le sel ne s'est pas toujours conservé pour nous : par exemple, *lazzi* contre la Comédie-Française, contre l'Opéra, contre les sous-fermiers, allusions aux scandales ou ridicules du temps. Le *clou* est le burlesque procès en divorce (le mot s'employait alors pour la simple séparation) plaidé devant le dieu de l'hyménée par Arlequin et Colombine qui se sont travestis en avocats et font assaut d'éloquence, tantôt ampoulée, tantôt joviale, et agrémentée d'adages latins. Bornons-nous à citer la conclusion de Maître Baillardet (Arlequin) et l'exorde de son confrère Cornichon (Colombine).

BAILLARDET. — Ordonnerez-vous qu'un mari soit déclaré veuf avant que d'avoir eu le plaisir d'enterrer sa femme ? Non, non, vous n'autoriserez point une telle injustice !

CORNICHON. — Je parle ici pour quantité de femmes qui vous disent par ma bouche qu'un mari est un meuble fort inutile, et que quand il n'y en aurait point, le monde ne finirait pas pour cela.

Il va sans dire que l'infortuné Sotinet — le vieux mari — est condamné à perdre sa femme et la dot qu'il lui avait constituée. Par surcroît, il sera enfermé dans une maison de fous. Citons encore les derniers mots de la pièce :

ARLEQUIN. — Vous venez de défaire un mariage ; il s'agit d'en refaire un autre, entre Colombine et moi.

COLOMBINE. — Ah ! Très volontiers, à condition qu'on nous démariera au bout de l'an.

ARLEQUIN. — Je le veux bien. Car j'ai toujours ouï dire qu'une femme et un almanach sont deux choses qui ne sont bonnes tout au plus que pour une année.

Mme Carmen d'Assilva, directrice et animatrice de la troupe, fait une Colombine ravissante et de jeu et de visage. Son principal partenaire, M. Parmelin (Arlequin) montre un triple talent d'acteur, de mime et de chanteur. N'oublions pas la musique de scène, due à M. Frank Martin ; mélange d'archaïsme, de parodie, et même de jazz, elle est un accompagnement idoine de la pièce ; j'y ai particulièrement goûté un menuet et une *monaco*.

§

Qu'elle est jolie, cette ronde du XVIIIe siècle, que l'on trouvera plus au long dans la *Bohème galante* de Gérard de Nerval !

Y avait dix filles dans un pré, — Toutes les dix à marier,
Y avait Dine, y avait Chine, — Y avait Suzette et Martine,
Ah ! Ah ! Catherinette et Catharina ! — Y avait la jeune Lison,
La comtesse de Montbazon, — Y avait Madeleine,
Et puis, la Dumaine !
Toutes les dix à marier. — Le fils du roi vint à passer,
R'garda Dine, R'garda Chine, etc. — Sourit à la Dumaine.
...Puis, il nous mena souper. — Pomme à Dine, pomme à Chine, etc.
Diamant à la Dumaine.
Puis il nous fallut coucher. — Paille à Dine, paille à Chine, etc.
Bon lit à la Dumaine.

Quel séduisant sujet d'opérette, ou de ballet mêlé de chant ! Mais la conception de l'auteur du *Dernier Empereur* a été toute différente, à la fois plus simple et plus ambitieuse. N'empruntant aux vieux couplets que son titre et les noms de ses personnages, il nous a donné, sous la dénomination de « ballet imaginaire », une fantaisie sans danse ni musique, longuement délayée, et enrichie de transcendances à l'usage de ceux qui, selon le vœu exprimé dans le programme, sont disposés à suivre l'auteur en toute simplicité et soumission. Je me borne au canevas. Dix jeunes filles se sont réunies dans un château avec parc sévèrement clos, pour y mener pendant quelques semaines une vie de rêve et de récréations innocentes, loin du monde et de ses soucis. Ces dix jeunes filles ne sont, en réalité, que huit, car deux jeunes hommes ont réussi à se mêler à elles sous travestissement ; ils se conduisent, d'ailleurs, d'une manière fort pudique, et s'esquivent dès qu'ils ont été reconnus. Après quoi, les jeunes filles renoncent prématurément à leur réclusion, soit que l'incident leur ait rappelé « l'éternel masculin », soit qu'elles aient épuisé les charmes monotones de leur séjour champêtre.

§

M. Stève Passeur est considéré par beaucoup comme un des meilleurs espoirs de notre art dramatique. Je veux bien. Son *Pas encore* dénotait des qualités d'observation, de verve comique. Mais sa nouvelle pièce **A quoi penses-tu ?** est loin de marquer un progrès. Elle est hybride, déconcertante ; elle semble d'abord promettre une comédie de mœurs, puis elle évolue en un vaudeville sans franche gaîté.

En gros, voici l'histoire. A Asnières, deux époux plus ou moins voisins de la trentaine, riches, et s'aimant au moins moyennement. Mais, après cinq ans d'union, ils trouvent leur vie trop monotone, trop *popote* ; ils s'ennuient et rêvent vaguement d'aventures. Soudain, à dix heures du soir, leur survient une visite inattendue. Tout fraîchement débarqué du Brésil où il a passé huit ans, un bohème quinquagénaire, sans argent ni gîte, vient demander asile à son ancienne maîtresse, dont il ignore le mariage. Et, bien qu'il soit flanqué d'une jeune amie brésilienne, la dame du logis lui fait bon accueil. Quant au mari, il grogne d'abord, d'autant plus que sa femme elle-même lui

avoue presque aussitôt cet antécédent peu reluisant. Il consent néanmoins à abriter jusqu'au lendemain le couple intrus.

La même nuit, des cambrioleurs s'attaquent à la villa. Le mari, apeuré, perd la tête, mais le bohème s'élance bravement au dehors et met en fuite les malandrins. Il a été blessé dans la lutte. Dès lors, le mari lui voue reconnaissance et amitié. Il faut noter que cette intervention lui a sauvé sa situation et son honneur : il avait chez lui une grosse somme irrégulièrement empruntée, pour jeu de Bourse, à l'usine dont il est l'ingénieur.

Voilà donc le bohème et sa Brésilienne implantés et choyés dans la maison. L'hôtesse se prend d'un vif *revenez-y* pour l'ancien amant dont elle a jadis partagé la dèche ; elle s'apprête même à l'enlever pour filer le parfait amour dans l'Argentine. Le mari a de graves soupçons, mais ferme les yeux par veulerie. Le bohème a quelques scrupules ; il tient aussi, quoique modérément, à sa Brésilienne La situation se dénoue d'une manière imprévue et assez extravagante. Pour échapper à leurs perplexités, le mari et l'amant décident amicalement de s'enfuir ensemble et ce sont eux qui font un départ clandestin pour l'Argentine. Mais dépistés, ils sont rejoints à Bordeaux par l'époux et par la Brésilienne, escortés de deux bons provinciaux, père et mère du mari. Et celui-ci se laissera ramener à Asnières avec sa moitié, tandis que le bohème, muni d'une forte gratification, s'embarquera pour l'Argentine avec sa Brésilienne.

M. Dullin (le bohème) et les siens tirent le meilleur parti possible de leurs personnages, plus ou moins fantoches.

Par intérim

CRITILE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Villes d'eaux : Aix-les Bains. — Le Premier Congrès de la Lumière, à Lausanne (septembre 1928).

J'écris cette chronique de Sévrier, petit village sur les bords du lac d'Annecy. Pendant ce mois de septembre, j'ai assisté, à Aix-les-Bains, aux somptueuses réceptions offertes à l'Association professionnelle de la Presse républicaine, et j'ai participé au premier Congrès de la Lumière, à Lausanne.

A **Aix-les-Bains**, en voyant les ruines des Thermes romains, l'Arc de Campanus, les restes du Temple de Diane, je son-

geais que déjà dans l'antiquité on préconisait les cures, actuellement à la mode, par les eaux, l'air et la lumière. Remy de Gourmont aurait vu là un nouvel exemple de ce que rien de bien nouveau ne surgit vraiment dans l'esprit des hommes.

Aix est en train de devenir une des premières villes d'eau d'Europe. Le P.-L.-M., en rendant accessible le Mont Revard, en y installant un magnifique hôtel, y aura contribué ; cette compagnie de chemin de fer a su comprendre l'intérêt d'une coopération entre le rail, les autocars, les bateaux et les hôtels, ce qui fait que le tourisme est si développé en Savoie. De plus, Aix a pour maire un homme de goût, fort intelligent et actif, homme de lettres d'ailleurs, auteur de *l'Autoritaire*, pièce jouée à l'Odéon et qui sera reprise prochainement au Français : grâce à lui, la ville s'embellit et est d'un accueil fort agréable.

§

Le premier Congrès de la Lumière, inauguré le 10 septembre à l'Aula de l'Université de Lausanne, a été une fort belle manifestation scientifique. L'idée de cette Conférence internationale vient du Dr Rosselet, un des Maîtres les plus réputés de l'*Héliothérapie* ; il en a donné les « bases scientifiques » en une importante étude parue en 1922 dans la *Revue suisse de médecine* ; récemment, on a créé pour lui à l'Université une chaire de radiothérapie, je crois la première. Le professeur Rosselet a su assurer le succès du Congrès de la lumière, en s'adressant, pour les Rapports, non seulement aux médecins, mais encore aux physiciens, aux physiologistes, aux biologistes.

Le professeur Fabry, physicien éminent, a présenté une étude remarquable sur « l'ultra-violet solaire ».

Du rayonnement émis par le soleil nous recevons seulement ce que laisse passer la portion d'atmosphère terrestre qui est au-dessus de nous. Il y a des variations d'heure en heure, de jour en jour, d'un lieu à l'autre ; le rayonnement solaire varie probablement un peu, mais ces variations sont certainement faibles et peuvent être négligées en première approximation ; au contraire, l'absorption atmosphérique est très variable, et il serait intéressant de savoir exactement de quoi elle dépend.

Les variations sont relatives surtout à la quantité d'ultra-violets qui arrivent jusqu'à nous ; or, à cet égard, M. Fabry a montré

l'importance des propriétés absorbantes de l'ozone atmosphérique. L'ozone est une forme particulière de l'oxygène, en somme de l'oxygène condensée (3 atomes dans la molécule au lieu de 2) ; il s'en forme dans l'air sous des influences électriques, en particulier dans les orages ; mais en général, dans la basse atmosphère il n'y en a que des quantités insignifiantes ; sur les hautes montagnes, il n'y en a, paraît-il, guère plus ; il est probable que l'ozone se trouve dans la très haute atmosphère, au-dessus des couches accessibles à l'homme ; à partir de 20 à 40 kilomètres d'altitude, la proportion serait assez considérable pour absorber pas mal des ultra-violets émis par le soleil. L'ozone subit d'ailleurs d'assez grandes variations, les unes saisonnières, les autres irrégulières ; il est plus abondant au printemps qu'en automne ; les variations rapides en Europe sont liées à la situation météorologique générale ; l'ozone est plus abondant la nuit que le jour. On peut imaginer qu'il existe, dans la haute atmosphère, une cause constante et inconnue de production de l'ozone, peut-être un rayonnement corpusculaire d'origine cosmique ; les ultra-violets solaires, fortement absorbés par l'ozone, en provoqueraient la destruction ; de plus, l'ozone, gaz lourd, une fois formé à grande altitude, tomberait à des niveaux inférieurs, et se détruirait également au contact de la vapeur d'eau et des poussières. Finalement, de la quantité d'ozone variable dépend certainement la richesse variable de la lumière naturelle en ultra-violets ; or, les effets bienfaisants de la lumière sont surtout dus aux ultra-violets.

Le Dr Rollier, de Leysin, a montré dans un rapport très saisissant la possibilité de guérir la tuberculose dite chirurgicale par la lumière solaire, et a fait ressortir le « rôle thérapeutique et social de l'héliothérapie ».« Dès la première page de l'Ancien Testament, il est dit que le premier acte de Dieu fut de créer la lumière : «Il vit que la lumière était bonne. » Ce même livre se ferme sur cette promesse : « Sur nous se lèvera le soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons ». Le soleil était l'un des quatre agents thérapeutiques préconisés par Hippocrate.

Le Dr Rollier raconte l'histoire fort plaisante de son chien, fidèle compagnon de ses premières chasses, dont il avait excisé une tumeur de l'échine.

Je m'obstinais à recouvrir la plaie de pansements occlusifs dont

l'animal se débarrassait avec la même constance, exposant spontanément aux radiations solaires sa blessure, qui ne tarda pas à cicatriser entièrement ; je compris la leçon un peu humiliante pour mon amour-propre, et m'inclinai devant l'admirable instinct de la bête, qui m'avait ainsi démontré, pour la première fois, la valeur du « pansement solaire ».

Le Dr Rollier expose les bienfaits du bain de lumière, et insiste sur les réactions de la peau vis-à-vis des rayons solaires ; il considère que la peau est un organe susceptible de déverser dans le sang des sécrétions chimiques (hormones) influençant la nutrition générale ; il attache une grande importance à la formation du pigment cutané. Celui-ci n'est pas simplement une sorte d'écran qui sert à préserver l'épiderme contre une irradiation des ultra-violets. Il y a déjà 20 ans qu'avec le Dr Rosselet il lui a attribué un rôle transformateur analogue à celui que Dreyer accordait à certaines substances fluorescentes capables de convertir les rayons à courte longueur d'onde en rayons à longueur d'onde plus grande et plus pénétrants. Le pigment serait un transformateur d'énergie. La peau pigmentée, particulièrement résistante aux infections et aux agents physiques, perd difficilement son équilibre physiologique et ses réactions n'arrivent pas au stade d'inflammation. De plus, la résistance des téguments pigmentés s'étend à l'organisme tout entier. Pour les uns, la peau crée des corps immunisants ; pour d'autres, elle en est le dépôt ; les téguments pigmentés participent toujours de façon active à la lutte antituberculeuse...

En résumé, la peau, organe à fonctions multiples et d'importance vitale, joue dans l'organisme un rôle certain de régulateur physiologique et d'agent important de défense et de prophylaxie. Mais ce rôle ne peut être efficacement rempli que si les téguments sont placés dans leurs conditions normales d'existence, c'est-à-dire au contact de l'air et de la lumière solaire.

Dans la peau, et aussi dans le système nerveux, se trouve une substance organique très remarquable, voisine des graisses, le *cholestérol*. Or, cette substance acquiert une activité spéciale sous l'influence de la lumière. Chez des Rats, on peut déterminer le rachitisme au moyen d'une alimentation déficiente ; eh... bien, si on les soumet alors aux rayons d'une lampe à ultra-violets, qui a une influence stimulante sur la croissance des Mammifères et sur le métabolisme du calcium et du phosphore, on com-

bat le rachitisme expérimental. Un des premiers, le Dr Wollman, de l'Institut Pasteur, a attiré l'attention sur ce fait ; et depuis 1923, aux Etats-Unis, Hume, Steenbock, Hess et leurs élèves, ont poursuivi une série bien ordonnée d'expériences probantes.

Hess est venu à Lausanne et a présenté un Rapport des plus intéressants. Hess explique l'action antirachitique de l'irradiation *directe* des animaux par l'activation du cholestérol de l'ergostérol contenu dans les couches épidermiques superficielles de la peau. Un cent millième de milligramme d'ergostérol irradié suffirait à protéger un Rat vis à-vis du rachitisme ! mais il faut pour cela des ultra-violets d'une longueur d'onde spéciale (aux environs de 3000 A.). Le cholestérol peut être activé aussi par les rayons cathodiques constitués de particules électrisées.

Pas mal d'aliments sont susceptibles d'être activés par la lumière. On emploie beaucoup maintenant les *aliments irradiés*.

Les Epinards irradiés acquièrent un pouvoir antirachitique extrêmement marqué ; d'après Steenbok, on augmente 8 à 10 fois les propriétés antirachitiques du lait de Vache en l'irradiant au moyen de la lampe quart-mercure.

A Lausanne, on a discuté pour savoir si la lumière est absolument indispensable aux animaux supérieurs. Le professeur Hausmann, de Vienne, auteur d'un Rapport sur la sensibilité des animaux vis à-vis de la lumière, a soutenu que celle-ci n'est point indispensable ; je connais, a-t-il dit, des cas où les animaux sont morts de lumière, mais je n'en connais point où la mort serait due au manque de lumière. Cela m'a paru plutôt une boutade. Certes, l'excès de lumière peut tuer, aussi bien les plantes que les animaux, mais en l'absence de lumière, un état rachitique peut à la longue entraîner la mort. Hess a cité les animaux cavernicoles et ceux qui vivent dans les grandes profondeurs des Océans. Mais y-a-t-il là absence complète de lumière ? De plus, les cadavres des animaux qui vivent à la surface des mers et qui contiennent des substances irradiées par le soleil peuvent fort bien être mangés par les habitants des abysses, qui bénéficient ainsi indirectement de l'énergie lumineuse.

Les questions traitées au Congrès ont été des plus variées : le Dr Jausion, du Val-de-Grâce, a parlé de la « photosensibilisation », c'est-à-dire de substances chimiques qui rendent l'organisme plus sensible à la lumière ; le Dr Marceron, du « photochoc » et des

actions à distance (coups de soleil entraînant des irritations cutanées des parties du corps non exposées à la lumière); le Dr Roussel, de « l'héliothérapie », de tuberculose pulmonaire, etc. Physiciens et chimistes ont prêté leur concours aux thérapeutes, et une fois de plus on a pu constater l'intérêt des relations et discussions entre savants de compétences variées.

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Guy Grand : *L'Avenir de la Démocratie.* — André Liesse : *La loi du Logement. 17 juillet 1928,* Economiste français. — Divers : *Le Centenaire d'Hippolyte Taine,* Journal des Débats.

M. Guy-Grand, qui nous a déjà donné une série d'ouvrages remarquables sur la démocratie, publie un nouveau volume, **L'Avenir de la Démocratie**, où se retrouvent ses grandes qualités de sagesse, de sérieux et de loyauté d'esprit.

Le mot de cet excellent Royer-Collard, « la démocratie coule à pleins bords », est plus vrai que jamais, en dépit des attaques passionnées de ses adversaires d'extrême-droite et d'extrême-gauche, car les théoriciens d'extrême-gauche sont peut-être plus haineux encore pour elle que leurs confrères du bord opposé ; il faut voir le mépris que les marxistes ont pour toutes les démocraties, même républicaines ! La dernière guerre mondiale a été la ruine des antidémocraties kaiséristes, et probablement l'après-guerre sera, mais de façon plus lente, la ruine des antidémocraties socialistes. Mais cette victoire de la démocratie est-elle aussi complète et définitive qu'il semble ?

La question ne se ramène pas exactement au duel république-monarchie. Sans doute, les monarchies absolues n'existent plus guère, il en reste juste trois : Siam, Afghanistan et Ethiopie, le même nombre exactement que celui des républiques qui existaient il y a un siècle, Etats-Unis, Suisse, Haïti ; mais il reste beaucoup de monarchies constitutionnelles où le conflit de la force démocratique et de la force autocratique peut se prolonger ; de même y a-t il des républiques, celle des soviets russes, où la démocratie est complètement annihilée par un absolutisme qui, pour être à plusieurs têtes, n'en est pas moins aussi écrasant que celui du pire despote individuel.

La question se ramène-t-elle alors au duel liberté-tyrannie ?

On pourrait le croire. Il est certain que ce conflit domine celui des républiques et des monarchies, et qu'une république libérale est plus près d'une monarchie libérale que d'une république terroriste, de même qu'une république tyrannique est plus près d'une monarchie absolutiste que d'une république libérale. Mais la liberté comme la tyrannie ne sont que des conditions et, pourrait-on dire, des atmosphères ; le bien humain gît plus profondément, et c'est lui seul qui nous importe ; M. Guy-Grand a raison de répéter que la réforme intellectuelle et morale conditionne la réforme politique ; le seul avantage qu'on puisse reconnaître à la liberté, c'est qu'en temps normal elle permet mieux à ce bien humain de se produire, mais, objectent ses adversaires, quel est le temps qui peut être dit normal ?

La réforme intellectuelle et morale, oui c'est à cela qu'il faut en revenir dès qu'on s'occupe de science sociale, à ces bons vieux péchés capitaux, à ces bonnes vieilles vertus théologales et cardinales, et à ces bonnes disciplines d'esprit que les sophistes effectent de suivre quand ils ne font que les caricaturer : penser sagement et se conduire vertueusement et harmonieusement. D'abord, être non seulement un honnête homme au sens du Code pénal (et que de gens qui ne le sont seulement pas !) mais un magnanime homme, ce qui implique n'être ni haineux, ni envieux, ni paresseux, ni tortueux, etc., etc. (donc, aucun politicien n'est magnanime !) Ensuite avoir le sens familial, c'est-à-dire vouloir fonder une famille, et même une famille nombreuse, sans tomber dans l'autoritarisme patriarcal (donc rien de la réforme sociale à la Le Play). Encore avoir le double sens national-international (n'avoir que l'un des deux est dangereux, surtout si on traduit national par xénophobe et antinational par antipatriote). Enfin avoir le sens social (lequel n'est pas le sens socialiste et est même le contraire), ce qui signifie se dévouer, après avoir assuré son bien-être et celui des siens, au bien-être de ses frères humains, et ce dévoûment demande non seulement de la grandeur et ferveur d'âme, mais aussi du désintéressement, du tact et du respect d'autrui (rien de plus dangereux que ceux qui veulent faire le bonheur d'autrui par force, si ce n'est ceux qui veulent inculquer la vertu à autrui, également par force). Et ainsi on obtient tout un riche éventail de forces chaleureuses et harmonieuses, en comparaison desquelles les petits conflits démocratie et

autocratie, ou république et monarchie, deviennent bien secondaires. Ici comme partout, le mot de l'Evangile est d'une vérité profonde : Cherchez d'abord le royaume de Dieu...

Le danger de la civilisation a longtemps été dans l'autocratie. La dernière guerre, notamment, a été le fait de l'autoritarisme kaiseriste. C'est la volonté depuissance de Guillaume II qui a été cause du plus effroyable entassement de cadavres que l'histoire humaine ait connu. Et la volonté de puissance à l'intérieur de Nicolas II a été presque aussi funeste, puisqu'elle nous a valu la victoire de la polycratie bolchevique, qui, maintenant que les kaiserismes ont disparu, constitue le grand danger pour la civilisation moderne. En un sens, ce danger est pire encore, car enfin sous une tyrannie kaiseriste, les hommes peuvent vivre et prospérer, tandis que sous une dictature prolétarienne à la Karl Max ils ne peuvent que végéter et s'étioler. C'est pour cela que le devoir commun des peuples comme des individus est de lutter contre cette tyrannie avilissante et asphyxiante. Ici le mot démocratie peut servir de mot d'ordre. Le trait commun des monocraties et polycraties, c'est de chercher à la détruire, et ce n'est pas par hasard qu'énergumènes d'extrême-droite et d'extrême-gauche se rencontrent dans la haine de ce gouvernement conscient du peuple par le peuple. Que, d'autrepart, dans la défense de cette doctrine démocratique se rencontrent également des esprits bien différents des parlementaires et des présidentiels, des libéraux et des fascistes, des plébiscitaires et des mandataires, c'est ce qui ne devrait surprendre personne ; toutes les routes sont acceptables quand le but est le bon ; or, on peut le dire sans crainte d'erreur, il n'y a qu'un but bon pour les sociétés humaines, c'est celui qui leur fera acquérir plus de bien-être matériel et plus de dignité et de fraternité morales.

Et c'est pour cela que, comme le dit M. Guy-Grand, la démocratie a pour elle l'avenir. Tout ce qui est méchanceté et stupidité finira par tomber en poussière, à moins que l'homme ne devienne lui-même stupide et méchant. Nos sociétés moderees n'ont pas besoin de sauveurs, mais de servants, comme nos républiques n'ont pas besoin de révolutions, mais de réformes ; mais, hélas, ces réformes, qui s'en préoccupe ?

Dans *l'Economiste français* des 4 et 11 août dernier, M. André Liesse a donné une substantielle étude de la **Loi sur le**

logement. C'est la loi du 17 juillet 1928, dite Loi Loucheur, et dont le titre officiel est *Loi établissant un programme de construction d'habitations à bon marché et de logements, en vue de remédier à la crise de l'habitation.*

Cette crise, qui est incontestable, est une des nombreuses et des plus fâcheuses conséquences de la guerre. Les mesures qu'on a été amené à prendre dans tous les pays en faveur des locataires ont naturellement désavantagé les propriétaires, et les maisons ne rapportant plus l'intérêt des capitaux employés à la construction, on a cessé de construire, c'est là l'explication très simple et très exacte de la crise, qui ne cessera que quand la loi de l'offre et de la demande recommencera à jouer. En attendant que cela soit possible, les pouvoirs publics sont intervenus dans la plupart des pays atteints par la crise pour pousser à la construction soit par des subventions directes, soit par des compléments ou garanties d'intérêts, soit d'autres façons encore. L'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne nous ont devancés dans ce domaine, et l'Allemagne notamment avec ses procédés énergiques habituels (d'une part banqueroute, d'autre part très lourds impôts, 700 millions de marks or, frappant chaque année tous les loyers) est arrivée à des résultats, paraît-il, sérieux. La France a maintenant avec la loi Loucheur un instrument du même genre. On se propose de construire en cinq ans et demi 200.000 logements bon marché et 60.000 logements à prix moyens, pour lesquels on prévoit dès maintenant une dépense de 2.365 millions, qui sera d'ailleurs certainement dépassée, car les nécessités totales du projet sont évaluées, en chiffre rond, à 12 milliards.

Il ne s'agit d'ailleurs pas, heureusement, de dépenses faites directement par les pouvoirs publics se chargeant de construire, ce qui était le projet socialiste, et ce qui aurait entraîné les gaspillages inhérents à toute entreprise industrielle d'Etat, mais d'avances allouées aux offices et sociétés d'habitations à bon marché et de crédit immobilier, et pour cela l'argent sera emprunté à la Caisse des dépôts et consignations qui gère, on le sait, d'autres caisses très importantes d'épargne, de retraites, d'assurances, etc. Tout cela est assez compliqué, mais cette complication était inévitable. Ce qu'il faudrait alors, comme le dit avec raison M. André Liesse, c'est que la comptabilité de cette énorme entreprise fût établie avec beaucoup de clarté et de loyauté, de façon à

préciser exactement les charges de l'Etat ; il faut, avant tout, savoir où l'on en est et ne pas recommencer les folies de notre gestion financière d'il y a quelques années. Les grosses machines récentes, comme cette loi du logement et la loi des assurances sociales, ont besoin d'une surveillance continue et minutieuse. M. André Liesse suggère à ce propos la constitution, à côté des comités techniques prévus dont le rôle sera surtout dépensier, d'autres comités d'économies qui auraient pour mission de prévenir ou tarir tous les gaspillages ; la précaution semble excellente, car rien ne dit qu'en cours d'application la loi ne sera pas encore amplifiée : la part réservée notamment aux logements moyens semble un peu maigre ; d'autre part, le sens du mot travailleur, le bénéfice de la loi étant réservé aux travailleurs, devrait être entendu de façon large ; le travailleur intellectuel est un travailleur aussi digne d'intérêt que le travailleur manuel, et il serait anti-démocratique de creuser entre les deux catégories laborieuses le fossé que veulent les marxistes. Raison de plus donc pour se tenir en garde contre des gaspillages qui, en faisant avorter la loi, iraient contre l'intérêt général. Si l'on veut construire des palaces au lieu d'habitations modestes, si l'on éparpille entre toutes les communes les ressources disponibles, si l'on accorde aux ouvriers constructeurs des salaires au-dessus de la norme, on arrivera vite à tout arrêter ; le plan Freycinet, il y a quelque quarante ans, avait eu à souffrir beaucoup de ces surenchères politiciennes ; espérons que le plan Loucheur n'en souffrira pas et que, dans quarante ans d'ici, époque où le droit commun aura été rétabli depuis longtemps sans doute, tous les Français se trouveront bien logés.

Quel dommage, à ce propos, que, dans la fièvre de lotissement qui a sévi après la guerre dans la banlieue de Paris, on n'ait pas prévu des réserves d'espaces libres ! Les nouvelles agglomérations menacent d'être aussi peu fournies de verdure que les vieux quartiers du centre. Il aurait fallu poser le principe : Tout domaine à lotir ne sera loti que dans la proportion des trois quarts, le dernier quart étant réservé pour faire un jardin public ou un terrain de jeux.

§

Il n'est jamais trop tard pour parler d'un homme comme Taine. Son centenaire a été célébré le 21 avril dernier, anniver-

saire de sa date de naissance, et j'ai sous les yeux la brochure que lui a consacrée alors, sous le titre **Le Centenaire d'Hippolyte Taine 1828-1893**, le *Journal des Débats* dont il fut un des fidèles collaborateurs. Ce centenaire n'a pas passé inaperçu ici, le *Mercure* ayant donné dans son numéro d'avril une bonne étude de M. Baillot sur *Taine et Schopenhauer*, mais il y a lieu de revenir sur une personnalité aussi remarquable, d'autant qu'on va l'honorer à nouveau en son pays natal le 21 octobre prochain.

Taine restera un des grands noms du XIXe siècle. Ce fut notamment un des maîtres de la science sociale, et à ce titre il convient que sa mémoire soit saluée ici. D'autres auteurs sans doute furent plus complets (Taine n'a été ni romancier en dépit de son *Meyran*, ni poète malgré ses gentils sonnets sur les *Chats*), ou plus populaires, Renan par exemple qui a eu plus que lui les faveurs de la foule, mais nul ne fut plus consciencieux dans ses études, plus profond dans ses jugements, plus coloré dans son style. Philosophe dans son traité *De l'Intelligence*, critique littéraire dans ses nombreux *Essais*, esthète dans sa *Philosophie de l'art*, humoriste dans son *Graindorge*, historien-sociologue dans ses deux grands ouvrages, *L'Histoire de la littérature anglaise* et *Les Origines de la France contemporaine*, il a laissé un des monuments d'esprit les plus variés et les plus puissants qui soient. Qu'on puisse faire des réserves sur divers points, c'est certain : la race, le milieu et le moment expliquent tout, sauf le génie, et le sphygmographe et le cardiographe éclaircissent tout, sauf la pensée et la vie ; et le plus discuté de ses livres, qui a fait dire tant de sottises à tant de politiciens, les *Origines*, est en effet discutable ; j'ai écrit moi-même un volume, à paraître bientôt, je l'espère, *le Procès de la Révolution française*, qui s'efforcera de redresser ses jugements sur cette fascinante époque. Mais, toutes réserves faites, Taine n'en reste pas moins un maître, non seulement des intelligences, mais encore des cœurs. Il était de la lignée des Epictète et des Marc-Aurèle, avec, en plus, ce souffle chrétien auquel il avait longtemps résisté et par qui il s'était enfin laissé toucher, puisqu'il a voulu mourir dans la foi évangélique, et après avoir écrit sur le christianisme quelques-unes des plus belles pensées que l'on sache. Toute sa vie fut ainsi une ascension vers la lumière. En 1857, domptant déjà son pessimisme naturel, il avait écrit... : « Cela seul vaudrait la peine de vivre si, dans l'immense

chaos des destinées nouvelles, nous ne sommes pas les plus maltraités ». L'année suivante, il rectifie : « Cela vaut la peine de vivre ; la fortune et la nature nous ont bien traités. » Et peu avant sa mort, il écrivait « Je crois sérieusement que le monde va au mieux et c'est ce qui fait que je puis m'associer en toute sincérité à la prière des humbles : *Adveniat regnum tuum* ! » Oui, c'était un grand penseur et, ce qui vaut mieux, une belle âme.

Peu d'épitaphes sont plus belles que celle qu'on a gravée sur sa tombe : *Causas rerum altissimas candido et constanti animo in philosophia, historia, litteris perscrutatus, veritatem unice dilexit.*

HENRI MAZEL.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : la voix intérieure de Barrès, d'après ses cahiers ; fragments de ceux-ci ; la juste envie de les connaître intégralement. — *La Revue hebdomadaire* : révélation d'un nouveau romancier, M. Joseph Créach ; une belle page de « Mandez-le-Léonard ». — *Le Correspondant* : M. Paul Claudel, Champenois. — Mémento.

Les cahiers de Maurice Barrès ont inspiré à M. François Duhourcau un excellent panégyrique publié par la **Revue des Deux Mondes** (15 septembre-1er octobre) sous ce titre : « La voix intérieure de Barrès ». Si l'on imprime un jour ces cahiers dans la forme que leur donna Barrès, nous posséderons un document de valeur. Les commentaires le noient. Ils interviennent systématiquement. On rencontre environ chaque ligne le disciple. C'est le maître que nous cherchons, ce maître dont la jeunesse émerveilla la nôtre, qui déçut notre maturité et, néanmoins, malgré le poison de la politique qu'il aima jusqu'à l'abus, demeura pour nous un enchanteur au charme toujours actif. Il était dès l'adolescence un poète passionné de s'éprendre et qui s'irritait de son aridité. Toute sa vie s'écoula dans une paradoxale chicane entre son moi et celui qu'il voulait paraître. Leur opposition a créé chez lui plus d'un drame intime. Nous en aurons sans doute les preuves, si les cahiers nous sont ouverts tels que Barrès les remplit. D'un musicien ensorcelant, d'un amateur d'idées qui n'en créa guère, mais, sur celles d'autrui qu'il sut incomparablement choisir, fut une abeille avide des meilleurs sucs, —une conjuration d'amis zélés et des partisans de toute politique

conservatrice entend faire un profond théoricien du nationalisme. Récemment, à Sion-Vaudémont, l'on a gravé, sur les quatre faces du monument dédié à sa mémoire, quatre phrases empruntées à son œuvre, que d'éminents orateurs ont commentées sans parvenir à leur fixer un sens net. Elles sont de la musique, et délicieuse ; cela seulement. Cette musique, une ironie toujours en quête d'un sujet, une volonté d'enthousiasme que nous sentions douloureuse à cause de son artifice, le jeu que lui était la philosophie, telles furent les séductions véritables de Barrès. Elles suffisent à inspirer le petit culte que lui gardaient les adversaires de sa doctrine sociale et qu'ils lui vouent d'autant plus que l'on maquille un peu trop sa figure mélancolique de Condé sans Rocroy.

Que M. Duhourcau puisse écrire, parce que Barrès, après une seule législature, cessa de plaire aux électeurs lorrains : « En ne sachant pas garder Barrès, Nancy a négligé d'accroître sa part d'honneur », c'est flatteur pour Barrès, assurément ; mais, c'est excessif.

Au lieu du commentaire que voici, combien nous satisferait mieux le contexte de Barrès lui-même :

Songeant au rôle de Fichte avant 1813, il écrit cette curieuse pensée semi prophétique : « Je suis né en 1862 et Fitche en 1762 ; il me conviendrait de mourir comme lui en 1914, après avoir vu 1913. Je ne suppose pas que sa théorie du *moi* l'eût empêché de faire une œuvre sociale. »

En 1901, sous le coup du grand chagrin que lui asséna la mort de sa mère, Barrès note ceci :

La fumée de toutes les batailles perdues assombrit l'horizon... Phrase retenue de mon sommeil dans la nuit du mercredi au jeudi, après avoir pris dans la journée la résolution de ne plus faire de politique. *La douleur épure ; beaucoup de choses apparaissent comme viles, quand le soleil du bonheur s'est couché sur l'horizon.*

Que n'a-t-il persévéré dans sa résolution ! On n'aurait pas vu une délégation des très honorables forts de la halle, l'autre dimanche, sur « la colline inspirée ». En échange, nous aurions lu de belles pages que le député de Paris n'a pas eu le temps d'écrire. Cinq ans après son intention de se retirer des luttes politiques, Barrès est, en 1906, élu membre de l'Académie française et investi du mandat législatif vacant de par la mort

d'Archdeacon. Les funérailles de ce parlementaire lui inspirent cette page :

J'ai assisté ce mardi 20 mars, premier jour du printemps, au service mortuaire pour Archdeacon, à Saint-Germain-l'Auxerrois. Je venais de passer ma matinée aux Halles avec un qui disait : « Je vous présente mon ami Barrès. » J'avais vu un boucher qui disait : « Je suis en train de lire votre *Voyage de Sparte.* » La veille, sur une estrade, je m'étais entendu louer à faux de mes livres les plus fermés. J'aurais voulu dire : « Ce n'est pas pour vous, messieurs, que j'écris. Je ne les écris pour aucun. » Ame offenséo, mais qui sait ne l'avoir pas volé. Je n'avais pas le temps d'avoir conscience de ces froissements, mais il y avait en moi une lassitude de moi-même qui suis incorrigible, qui cours vers toutes les contrariétés. J'aurais voulu divorcer d'avec moi-même, vivre une nouvelle vie sous un nouveau nom. Dieu ! que je suis las de moi-même !

Alors le prêtre entonna *Dies iræ, dies illa, solvet sæclum in favilla.* Et ces strophes d'ébène, ces flammes noires me courbaient la tête et me montraient la pleine frivolité de mes agitations. (Au reste, j'analyse mal ce que je sentais, parce que je n'en ai pas une conscience nette, mais c'était une pyramide de vérité auprès de quoi je sentais mon néant, la vanité de mes quêtes). Et le fleuve passa sur moi.

Ils déployèrent le drap noir sur lequel il y a une croix blanche. Puis le prêtre dit *Pater noster* et se tait. Après un silence prolongé, sa prière réapparaît par ces mots auxquels je donnai un sens, mon sens : *Et ne nos inducas in tentationem.* Ce mandat de député...*Sed libera-nos a malo. Amen.* C'est-à-dire : délivre-nous de tout ce qui n'est pas la contemplation.

C'est dans les églises que mon intelligence et mon cœur trouvent les formules de la plus haute poésie. Je voyais ces formules de ma race s'échapper avec des nuances infiniment variées de chaque bouche, et celui ci : « Ne me donne pas la tentation de voler... de mentir... de boire », que sais-je ? Mais je dis : « Libère-moi de vivre par vanité et laisse-moi jouir dans ma courte vie de l'inépuisable poésie. »

M. Duhourcau commente en ces termes ce fragment : « nous sommes ici en face du *moi* le plus personnel de Barrès, dégagé, épuré, sublimisé ». Plus simplement, nous le voyons heureux de son succès académique et il augure bien de la campagne électorale près de s'ouvrir. Ce bonheur le rajeunit. Il écrit, en *répons* à la liturgie sacrée : « ce mandat de député », de la même plume qui, vingt ans plus tôt environ, raillait M. Renan, cherchait de grands motifs d'émotion, en trouvait de petits et

raffinait à leur propos par les moyens d'un artiste chez qui les dons d'écrivain compensaient une pensée courte et une culture moyenne.

§

La Revue hebdomadaire (29 septembre) commence la publication d'une œuvre de grande qualité : « Mandez-le-Léonard », roman écrit à la gloire de Brest et de la défunte marine à voiles, par M. Joseph Créach. Inconnu hier, ce nom brille désormais d'un éclat vigoureux. Celui qui le porte publie pour la première fois, à cinquante ans d'âge, un roman où la maîtrise est manifeste. Voici s'ouvrir la saison des prix littéraires et des candidatures batailleuses. M. Créach enseigne à Vanves un petit peuple d'enfants. Que le succès l'arrache à cette noble et ingrate besogne ou que les jurys littéraires ne désignent pas *Mandez-le-Léonard* au choix des lecteurs, nous éprouvons une joie extrême à saluer en son auteur un écrivain complet, qui a écrit pour exprimer quelque chose et le fait dans un style admirable, travaillé avec cette constance qui triomphe de la pire difficulté : parvenir à la grandeur en demeurant original par la simplicité.

Voici une page de M. Joseph Créach. Mandez, débarqué de la *Flore* rentrée à Brest après une croisière de trois ans, s'est rendu chez la veuve de Mathieu, son ancien, tombé d'une vergue au fort d'une mousson. Il a conté l'accident et remis à la famille les reliques de la victime, avec une couronne tressée de cheveux et de boucles de la barbe, qu'il a coupés avant l'ensevelissement du cadavre. Il a soupé à la table de famille. Maintenant, il est parti, laissant la mère et les orphelins sous l'impression de son récit :

Les voilà privés du grand archange protecteur, de celui qui, en quelques jours, leur faisait oublier qu'elles avaient été des recluses pendant des années. S'il était revenu encore cette fois, Maria n'aurait pas eu peur. Elle aurait demandé à son père ce qu'il fallait penser de ces yeux brillants, de l'impatient appel qui se dégageait des gestes et des attitudes de cet homme, trop grand et trop primitif pour elle.

— Allons, Marie, il va nous falloir du courage ! disait la maman ; vous êtes une demoiselle et, dans notre famille, personne n'a tremblé devant le malheur !

Après le repas du soir, alors que le garçon et les filles, en chemise, allaient se coucher, la mère fit mettre tout le monde à genoux, devant la commode où se trouvait le crucifix en bois de Jérusalem. Tirant

alors, de son corsage, le papier scellé qui contenait les cheveux et la barbe coupés, la veuve le déposa tout contre les pieds cloués du Sauveur, au milieu des humbles choses sorties, une à une, du sac de Mandez Tymeur. Les mains jointes devant la croix, mais regardant mieux peut-être — ô sacrilège qui dut plaire à Dieu ! — et la pipe, et la montre, et les mèches de cheveux vivants, chacun suivit la prière dite par la mère douloureuse. Très pâle, elle ne voyait rien d'autre que son homme, tout en priant Dieu. Peut-être se voyait-elle aussi, pauvre femme encore amoureuse, seule, tenant sa coupe avant de la briser.

Et longtemps, cette nuit-là, des yeux demeurèrent ouverts sur le noir profond, magnifique, regardant — soudain apparue — la bonne et consolante figure, à la barbe frisée, du marin englouti. Puis ce fut le sommeil, la mélodie du corps satisfait d'avoir trouvé son rythme, pendant l'évanouissement de cette souffrance féerique : la Pensée.

Ailleurs, ce bref alinéa qui — certainement — eût enchanté Flaubert par sa belle chute :

Il faisait aux deux femmes des visites de politesse et, depuis que le beau était revenu, il proposait des promenades, le dimanche.

§

Mme Germaine Maillet donne au **Correspondant** (25 septembre) un essai bien intéressant : « Paul Claudel champenois ». Elle attribue au terroir le savoureux mélange du réalisme au mysticisme chez le poète et note, par exemple, dans *l'Annonce faite à Marie*, l'emploi d'une ronde enfantine toujours chantée au pays de Champagne :

Marguerite de Paris !
Prête-moi tes souliers gris !
Pour aller en Paradis !
Qu'i fait beau !
Qu'i fait chaud !
J'entends le petit oiseau
Qui fait pi i i i !

Cet accent populaire champenois, M. Paul Claudel l'a découvert chez Rimbaud et il a fait observer à Mme Maillet « qu'en Champagne on est très près du Moyen-Age, grâce à la tradition orale ». Le dualisme champenois (mysticisme et réalisme) inspire le passage que voici :

Les fabliaux pleins de verdeur ont fleuri sur notre sol, mais aussi probablement les *Miracles de la Vierge*, ces étranges poèmes drama-

tiques où la plus folle confiance est toujours exaucée. Rutebœuf a écrit des poèmes très satiriques, mais il n'a pas manqué de célébrer la Vierge en son *Miracle de Théophile*. Les vitraux de Châlons mettent côte à côte des scènes charmantes et d'une douce bonhomie et des images mystiques où transparaît l'amour de Dieu. Ces vitraux sont narratifs, car la Champagne est très friande de contes et d'histoires. Elle a le sentiment dramatique et c'est la cathédrale de Reims qui montra la première représentation de la Passion sur sa façade. Ici le réalisme se transfigure et le sentiment de la douleur est magnifié par Dieu. Les Vierges de pitié, qui abondent en notre pays, expriment merveilleusement ce sentiment.

D'une autre manière, des artistes plus modernes ont manifesté également ce dualisme. Ainsi Bouchardon, qui fut le sculpteur de l'*Amour* et de la fontaine de la rue de Grenelle, mais qui sut évoquer les « Cris de Paris » en des dessins pleins de verve réaliste ; ainsi encore Gillot, peintre de décors et de costumes pour l'Opéra, épris de mythologie et aimant à esquisser les silhouettes familières de la rue ou de la *Comedia dell'arte* ; enfin, il faut citer Rimbaud qui n'a pas eu peur d'user du mot cru et de multiplier les visions réalistes, mais qui cherchait toujours un sens spirituel à tout ce qu'il voyait et qui était tourmenté de divin. Qu'on feuillette les *Premiers Vers*, les *Illuminations* et *Une saison en enfer*.

Or, ces deux éléments se retrouvent chez Claudel, qui doit d'ailleurs beaucoup à Rimbaud, en même temps qu'au Moyen-Age ; mais on me dira peut-être qu'ils ne sont pas propres à la Champagne, que, par exemple, toutes les cathédrales de France les manifestent. D'accord, mais il en est peu qui les manifestent avec une si parfaite cohésion, et puis nombre de cas que je viens de citer, comme les vitraux narratifs, la Vierge entourée de ses symboles, sont particuliers à la Champagne ou plus spécialement abondants chez elle. De plus, on ne trouverait pas dans les autres provinces d'écrivains comparables à Rimbaud ni à Claudel. Il faut donc croire que nous sommes là sur un terrain qui est tout à fait nôtre.

Qu'est-ce, en effet, que cette tendance profonde, si ce n'est un désir de ne rien mutiler ? Nous voulons l'homme complet, nous voulons la vie tout entière et nous n'admettons pas qu'on nous retranche rien. Nous pensons être assez forts pour savoir tout utiliser et ne nous laisser entraîner ni par un désir ni par l'autre. Nous ne perdons pas pied facilement : le problème de la mort ne nous cause pas d'angoisse ; nous savons fort bien que c'est le commencement de la vraie vie.

Très justement, plus loin, Mme Germaine Maillet accepte que les Grecs et Shakespeare ont souvent été lyriques et réalis-

tes à la fois. Ils ont une part considérable, en outre, à la formation littéraire de M. Paul Claudel. Leur influence est moins visible après *Tête d'Or* et *la Ville*, il est vrai. Elle subsiste pourtant. Elle s'exerce dessous les apports des pères de l'Eglise qui ont nourri et nourrissent le vigoureux, le puissant créateur de *L'Arbre*, de *Connaissance de l'Est* et de l'*Otage*.

Mémento. — *Revue de Paris* (1er octobre) : « A la cour du roi Murat », souvenirs de sa fille Louise Murat-Rasponi. — « Les débuts de Maurice Barrès », par M. Jean Dietz, compilation très intelligemment réalisée où l'on trouve ces lignes véritablement prophétiques de Barrès, datées de juillet 1886 :

Ah ! Monsieur ! lisez-vous ces Russes ? Japonisme, Pessimisme, Dilettantisme ! Vieux caleçons. Une lutte nouvelle commence. En quelques mois, à la suite de Tolstoï, les Dostoïewski, les Gontchazow, etc., sont descendus dans l'esthétique comme dans une arène. Ils ont tombé nos romanciers favoris, ils ont décroché nos éditeurs, nos journaux et le cœur de nos adolescents. Voilà même que sont cosaques nos femmes et la *Revue des Deux Mondes*...

M. Zola, méridional et apoplectique, a coutume de voir les caniches gros comme des bœufs, les filles énormes comme Paris et Paris monstrueux, ventru, babylonien !... Dostoïewski est un maniaque timide, fameux, effrayé, épileptique, qui voit tout à travers des voiles de mystères...

Sans doute, il ne paraît pas grand mal à ce que de bons esprits traitent de « génie slave » cet élève russe de nos romanciers... C'est une chose agréable qu'une noble variation littéraire. Même, j'accorde qu'il est piquant de voir le troupeau des admirateurs, troupeau toujours affamé de paître, filer vers le nord tout d'une bande et se ruer à l'enthousiasme, comme une société de gymnastique sur un trapèze. Seulement, si l'on ne proteste, ils finiront par déclarer que l'analyse, la mécanique des idées, la logique, enfin tout l'esprit français, les *Liaisons dangereuses* et *Volupté*, sont choses russes.

La Revue mondiale (15 septembre) : « Epoux et amants du XVIIIe siècle », par M. le Dr Lowenthal. — « De l'Alsace et des mentalités française et allemande », par M. Ernest Barthel.

L'Opinion (29 septembre) : M. G. Baume : « Au pays de Joffre ». — M. H. Clouot : « Le papier peint révolutionnaire ». — M. Maxime Revon : « Une mésaventure de Sainte-Beuve ».

Sagesse (été) : « Le chant du grand jour », poème inédit de Georges Chennevière, publié par M. René Maublanc. — « Flûte traversière », de M. Jean Hytier. — Nombre de poèmes, en vers et en prose.

Politica (juillet-août) : « La doctrine eurasienne », par M. Georges Chklaver.

La Revue du centre (juillet-août) : « Henriette Charasson, poète », par Mme Germaine Blondin. — « La vie à Cosne avant la Révolution », par M. Detroy.

Æsculape (septembre) : « Du gros poisson qui engloutit Jonas », par M. Jean Avalon. — « Les mouches, parure du visage », par M. le Dr B. Bord.

Revue de l'Amérique latine (1er octobre) : « Les canons de la quinta de Bolivar », par M. E. Clavery.

La Revue Universelle (1er octobre) : « Richelieu écrivain », par M. Jacques Bainville.

Nouvelle revue française (1er octobre) : « Chant royal des *Crétois* », par M. H. de Montherlant. — « Dix-huitième année », de M. Jean Prévost. — « Lettres », de M. André Gide et de M. André Rouveyre.

Le Nord (30 septembre) : « Le poète Millevoye », par M. Wilfrid Lucas. — « Quentin La Tour », par M. Ch. de Bussy.— « Charlie Chaplin », par M. Louis Le Sidaner.

Revue de France (1er octobre) : « Les îles flottantes », par M. P. Bourgoin.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

François de Malherbe (Figaro, supplément littéraire, 13 octobre).— Le Centenaire de Malherbe (Candide, 11 octobre). — Malherbe vient !.. (Figaro, supplément littéraire, 13 octobre).

Il y a eu, le 16 octobre dernier, trois cents ans que mourut François de Malherbe. On devait donc hommage à la mémoire du poète et cet hommage ne lui a point fait défaut.

Dans le supplément littéraire du *Figaro*, M. Lucien Dubech a consacré à l'illustre écrivain un article magistral, dont voici quelques extraits :

La figure de Malherbe est une de celles qui sont relativement aisées à peindre : elle est toute en traits accusés. A première vue, elle est aussi toute en contradictions. Mais toutes se résolvent dans l'unité d'un caractère exceptionnellement riche et vigoureux, qui présente des aspects successifs et complémentaires comme une terre étendue présente des montagnes et des plaines, et chez qui une logique interne cimente à la base les saillies qui semblent faire écartement.

Comme il arrive souvent aux hommes de caractère, il avait mauvais caractère. Brusque, autoritaire, il décochait le trait à bout portant, franc et libre jusqu'à l'incivilité.

Lucien Dubech s'attache ensuite à mettre en lumière et à résoudre les contradictions dont est tissue la personne de Malherbe :

Il soutenait que le peuple est seul maître de la langue, alors qu'il

maintenait une poésie difficile, hérissée d'images mythologiques, et certainement inaccessible au populaire.

A un rimailleur qui se plaignait d'être méconnu et qui réclamait l'appui du Roi comme un droit, il répondit qu'on fait des vers pour son plaisir, et qu'un bon poète n'est pas plus utile à l'Etat qu'un bon joueur de quilles. Cependant, nul n'a parlé de son œuvre avec plus de juste orgueil.

« Trois ou quatre seulement, dit-il, peuvent donner une louange qui demeure éternellement ; et j'en suis. Car

Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Et c'est vrai, et les vers où il le dit sont au nombre de ceux qui ne périront pas.

Il était honnête comme tous les misanthropes. Cependant, il a encouragé le Roi qui cherchait à trahir Condé et à lui enlever sa femme. Et ce n'est pas ce qu'ils ont fait de mieux, ni l'un ni l'autre.

Il était intéressé au point de mériter le reproche qu'on lui fit de demander l'aumône le sonnet à la main.

. . . .

Cependant, il demande aux grands d'être au-dessus des biens matériels, et le désintéressement est une des vertus qu'il loue le plus en Richelieu.

Il était attaché à la religion de ses pères, il vitupérait les protestants et il paraphrasait les Psaumes. Cependant, il se souciait si peu de la vie éternelle qu'il fallut le presser au dernier moment. Il se décida pour cette raison étonnante qu'il voulait aller au Paradis puisque les autres y allaient, et se confesser pour faire comme tout le monde.

A la réflexion, ces contradictions sont justifiables en raison. Il était Alceste parce que la société n'était pas à son gré. Il était gaillard par tempérament, et, à cela près, bon époux par probité et tendresse. Quand il reconnaissait que le droit de modeler la langue appartient au peuple et n'appartient qu'à lui, il jugeait bien ; et si sa poésie ne s'adresse qu'à une élite lettrée, ce n'est pas seulement par goût, c'est que la France, à ce moment de son histoire, et de son histoire littéraire, ne pouvait en avoir une autre. Une poésie populaire unanimement ressentie était impossible au sortir de la Pléiade et des guerres de religion.

C'est pourquoi Malherbe mesure justement sa part. Il sentait que son œuvre était en partie isolée et limitée. Mais, à son plan, éternelle. Il savait à la fois, comme l'a dit Sainte-Beuve, rester à sa place et se mettre à sa place.

De même, il estimait qu'un particulier a le droit de gérer son temporel, mais qu'on abdique ce droit-là sitôt qu'on gère les fonds ou les intérêts publics.

Enfin, s'il ne fut pas très chaud chrétien pour son compte, il comprit que la société française ne peut tenir sans le catholicisme. Que son confesseur et son juge lui demandent davantage, c'est leur affaire, mais ce n'est pas la nôtre.

Maintenant, avec tout cela, comment faire un poète ?

Pas un poète religieux, à coup sûr. Ni le Corneille de l'*Imitation*, ni le Racine des *Cantiques spirituels*. Excellent latiniste, un des premiers qui aient su traduire les anciens sans se laisser étouffer, et le premier peut-être qui ait su, comme dit Sainte-Beuve, les « greffer », bien au-dessus, à cet égard, de Ronsard, qui prenait tout, il était pourtant trop positif pour se lancer dans le lyrisme éperdu des humanistes. Ce Gaulois gaillard n'était pas assez sentimental pour immortaliser Cassandre ou Hélène. Il était trop robuste et trop combattif pour attendrir comme du Bellay. Il ne s'occupait guère des secrets du cœur ni des charmes de la nature, il ne pouvait être Racine ni La Fontaine.

Sa pensée était solide, mais trop courte pour nourrir un Lucrèce. En dépit du mordant de ses attaques, il était trop sérieux pour plaisanter. Que diable pouvait-il bien lui rester pour faire un poète ?

A vrai dire, il n'avait rien de ce qui fait aux yeux de la plupart de nos contemporains le poète, particulièrement le poète lyrique. D'abord, il n'est pas jeune : sa carrière commence à cinquante ans, ô jeunes gens pressés ! Ensuite, il est poète officiel. Il écrit des pièces de circonstance, sur commande, inspirées par les faits de la Cour ou les intérêts de l'Etat. Rien de moins personnel, de moins direct ; rien de moins sincère ni de moins poétique, n'est-ce pas ?

Mais si. Un romantique même pourrait soutenir que Malherbe a été un très grand poète, puissant, inspiré et créateur, parce qu'il a été sincère.

Il a aimé d'amour tout ce dont la France de son temps avait le besoin et l'envie. Il a été grand poète parce qu'il a traduit d'instinct les sentiments majeurs de son époque.

Dans *Candide*, M. Paul Souday consacre également un article au *Centenaire de Malherbe*. Avec le recul des siècles, il étudie les positions relatives de Ronsard et de Malherbe et leurs rôles respectifs dans l'histoire de la littérature française.

Le quatrième centenaire de la naissance de Ronsard se fêtait avec magnificence, voilà quatre ans tout juste, et voici le troisième centenaire de la mort de Malherbe.

. . . .

A cette distance, il ne s'agit plus que des œuvres qui restent et des gloires immortelles. Le seul fait qu'aujourd'hui l'on songe également

aux centenaires de Ronsard et de Malherbe les réconcilie et les apparie après tant de siècles.

. . . .

Remarquons que, contrairement à son héritier Boileau, Malherbe n'a point écrit de satires. Le talent pour cela ne lui eût pas manqué, et dans ses odes politiques il trouve des traits suffisamment acerbes contre les factieux. Boileau satirique a fait de bonne besogne à une époque ou les mauvais poètes pullulaient et trompaient l'opinion. Il y en avait moins, ou de moins nuisibles, au temps de Malherbe Le seul danger, c'était Ronsard. Mais il n'était dangereux, même aux yeux de Malherbe, que parce qu'il était grand. Et c'est peut-être pour cette raison que le nouveau venu n'a pas voulu déboulonner ce grand aîné publiquement et en vers, ni même en prose. Car, enfin, nous n'avons de Malherbe aucun écrit hostile à Ronsard, et son antironsardisme, dont nous n'avons connaissance qu'indirectement, ne s'exprimait qu'en paroles, dans des conversations, surtout avec ses disciples et amis.

Le combat a bien été livré, mais dans des conditions qui permettent d'en préciser et d'en limiter le sens. C'était la lutte d'un chef d'école contre celui de l'école précédente, qu'il s'agissait de détruire pour la remplacer. Cette stratégie reparaît fréquemment dans l'histoire littéraire.

. . . .

Il ne reste plus qu'à comparer la valeur des deux réformes. Celle de Ronsard, on en peut convenir, fut la plus importante, et tout à fait capitale. Le génial Villon n'avait été qu'une étoile filante ; le gentil Marot, un *poeta minor*. C'est bien Ronsard qui a fondé la grande poésie en France, et sur des bases généralement assez solides, en renouant la tradition de l'antiquité.

La réforme de Malherbe est d'une portée un peu moindre. Non certes qu'elle ne fût pas indispensable. Dans l'ardeur de la conquête, Ronsard avait commis des fautes et des excès. Il fallait mettre au point. La langue évoluait, en pleine croissance ; il y avait lieu de l'émonder et de la fixer. Le travail grammatical s'imposait d'urgence. Tout poète digne de ce nom est aussi grammairien. Un des services éminents que rend la poésie, et qui lui assurerait une raison d'être, en dehors de ses autres attraits et sublimes vertus, c'est qu'elle exige la pureté et même le purisme, parce que, dans ce cadre aux arêtes vives et lapidaires, les incorrections éclatent et choquent bien plus que dans la souplesse un peu floue et plus amorphe de la prose. Les solécismes incessants d'un Proust passent à la rigueur dans le flux de sa prose chatoyante, mais seraient absolument intolérables en vers.

En somme, Malherbe n'a pas apporté un principe entièrement révélateur et inédit, ni véritablement annulé Ronsard ; il l'a continué, cor-

rigé et complété. Le classicisme français est le produit de leur collaboration, masquée sous des divergences plus apparentes que réelles.

Enfin, des deux, Ronsard est le plus grand poète. Mais Malherbe est un vrai poète aussi, qu'à moins de préjugés anachroniques, aucun amoureux de poésie ne lira ou ne relira sans plaisir.

A ce concert élogieux laissons se mêler un accent quelque peu discordant. Le bon grammairien Lancelot qui, dans le supplément Littéraire du *Figaro*, s'attache inlassablement à la défense de la langue française, conteste la validité du jugement de Boileau sur Malherbe.

Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.

Il faut convenir, dit Lancelot, que les idées de Boileau sur l'histoire de notre littérature sont « ordinairement extravagantes », et il continue en ces termes :

Malherbe, ce sage écrivain, n'a nullement réparé la langue : tout au plus l'a-t-il appauvrie, sans discernement. Ses disciples ont suivi cet exemple, et Fénelon, mieux avisé que Boileau, ne leur en a pas fait compliment dans sa lettre à l'Académie. Malherbe n'avait pas cet instinct, ou ce flair qui avertit l'écrivain que tel mot vieillit et va mourir. Chose curieuse. son vocabulaire est plein d'archaïsmes qui lui ont à peine survécu. Il écrit encore *ramentevoir* pour *rappeler, caver* pour *creuser* et oserai-je citer cette horreur ? — *abcouplement* pour *mariage*. Sa muse, dans les occasions, ne craint pas de parler grec et latin en français, tout comme celle de Ronsard...

. . . .

Il est l'un des derniers qui aient employé le futur du verbe *ouïr :*

Et le peuple, qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser *n'orra* plus de tambours.

Corneille a encore dit, après lui :

Son sang criera vengeance et je ne *l'orrai* pas.

De savants éditeurs ont imprimé : N'AURA *plus de tambours*... et *je ne* L'AURAI *pas*. Cette bévue est comique.

Enfin, il abuse d'une inversion qui, d'ailleurs, n'est point sans grâce, et place constamment le régime direct entre l'auxiliaire et le participe : les instituteurs primaires eux-mêmes comprendraient, s'ils lisaient Malherbe, pourquoi il est raisonnable que le participe conjugué avec *avoir* s'accorde avec le régime si celui-ci le précède.

Avec cela, il devait avoir des idées fort saines sur le véritable bon usage, puisqu'il s'en rapportait sur cet article, non pas aux gens du beau monde, mais aux crocheteurs du Port-aux-foins.

. . . .

C'est le petit peuple de France qui a fait la langue française, qui la nourrit et, si Dieu le permet, qui la maintiendra.

Ainsi, trois cents ans après la mort du poète, la discussion reste ouverte sur le sens et la validité de son action. Ce fait qu'elle reste éternellement actuelle n'est-il pas le signe le plus frappant que l'œuvre de Malherbe est immortelle ?

GEORGES BATAULT.

MUSÉES ET COLLECTIONS

La nouvelle salle indo khmère au Musée Guimet. — Au Musée du Louvre : un service d'identification artistique. — Quelques prix récents d'œuvres d'art. — Mémento.

On a inauguré au mois de mars dernier au **Musée Guimet** une nouvelle salle d'art bouddhique consacrée spécialement à l'art indo-khmer. Comprenant, outre des dons récents de MM. Jouveau-Dubreuil et T.-C. Loo, les sculptures, jusqu'ici exposées au Musée indo-chinois du Trocadéro, rapportées par Louis Delaporte de ses missions de 1873-74 et de 1881-82, on lui a donné le nom de ce savant, qui consacra toute sa vie à étudier et à faire connaître cet art khmer si original et, de tous les arts de l'Asie bouddhique, le plus proche de notre sensibilité occidentale et le plus attirant (1).

Dans un récent et important article de la *Revue de Paris* (2) qui offre un résumé, extrêmement précieux par l'abondance et la clarté de sa documentation, de l'histoire du Musée Guimet, des fouilles et découvertes successives opérées en Asie depuis une cinquantaine d'années — découvertes dont une des plus célèbres a été la révélation par M. Foucher de l'art gréco-bouddhique du Gandhâra qui fleurit du Ier au IVe siècle de notre ère dans le Turkestan chinois (3) — et des travaux dont l'art bouddhique a été l'objet chez nous, M. René Grousset, conservateur

(1) Sans vouloir ni pouvoir rappeler ici tout ce qui a été publié sur cet art et sur l'ancienne capitale des rois khmers, Angkor, à commencer par les pages si évocatrices de Loti : *Un pèlerin d'Angkor*, nous tenons du moins à signaler deux ouvrages récents de M. G. Groslier, directeur des arts du Cambodge : *La Sculpture khmère ancienne* (Paris, éd. Crès, 1925, av. 175 reprod.) et *Angkor* (coll. des «Villes d'art», chez Laurens, 1924, av. 103 fig. et 6 cartes et plans).

(2) Numéro du 1er avril dernier.

(3) V. *Mercure de France*, 16 mai 1912, p. 428.

adjoint du Musée Guimet, a montré les enrichissements successifs qu'a tirés de ces missions cet établissement et la méthode qui a présidé à l'installation de ces apports nouveaux (1). Tandis que le premier étage était affecté à l'Asie centrale et à la Chine, le rez-de-chaussée était réservé à l'Inde extérieure. C'est là que fut installée en 1923 la belle salle khmère dont nous avons parlé alors et qu'aujourd'hui on nous montre, en pendant, la collection nouvelle, peut-être unique en Europe avec celle du British Museum, des pièces indiennes et khmères, allant du IIe au XVe siècle de notre ère, qui constituent la salle Louis Delaporte (2).

Les premières de ces sculptures, celles dont la générosité de MM. Jouveau-Dubreuil et T.-C. Loo vient d'enrichir le musée, proviennent de Nâgârjunikonda, près d'Amarâvati, capitale à l'époque romaine du royaume d'Andhra et centre d'une école qui, tandis qu'au Pendjâb et au Gandhâra l'art bouddhique se dénationalisait momentanément sous l'influence grecque, maintint la tradition de l'ancien art bouddhique. La plus reculée en date (IIe siècle) de ces œuvres est un bas-relief en marbre, d'un réalisme vigoureux et souple, représentant le Bouddha (non pas figuré lui-même, mais indiqué seulement par des symboles : arbre sacré derrière son trône vide, et empreinte de ses pas, comme il est d'usage dans l'art bouddhique primitif) subissant l'assaut, déchaîné par Mâra, dieu du Mal, de tentatrices et de démons montés sur des éléphants.

Un autre marbre, postérieur de deux siècles, montre des scènes de la vie du gynécée (sommeil des femmes, femmes du sérail entourant le Bouddha) d'un paganisme naïf, plein de fraîcheur. Un autre, du même IVe siècle, *Le Bouddha vénéré par ses cinq premiers disciples*, est comparable, pour la beauté du style, à nos meilleurs bas-reliefs romans. Il faut aussi admirer, à l'entrée de cette salle, un groupe charmant, œuvre de l'Inde du nord au

(1) On trouvera en outre dans une récente publication du musée : *Le Musée Guimet (1918-1927)* (Paris, lib. Geuthner ; in-18, 146 p. av. 16 planches) les renseignements les plus détaillés sur son activité, ses acquisitions depuis dix ans, son fonctionnement, ses conférences, etc., avec d'excellentes reproductions en phototypie des plus belles pièces de la nouvelle salle dont nous parlons.

(2) M. R. Grousset a donné également dans un beau numéro spécial de la revue *Beaux-Arts* (1er-15 septembre 1927) un intéressant tableau de cet ensemble sous le titre *L'Art khmer au Musée Guimet* (av. 31 reprod.).

XIe siècle : une *Mère serrant contre elle son enfant*, et s'arrêter surtout devant deux bronzes élégants du XVe siècle représentant le dieu de la nouvelle religion, le çivaïsme, qui, depuis le VIIIe siècle, a substitué aux figures de miséricorde et de renoncement des divinités symbolisant tumultueusement les forces de la nature et de la vie : dans l'un, Çiva apparaît en protecteur des lettres et des arts, mince éphèbe, sorte d'Antinoüs indien auquel le hanchement et la haute coiffure çivaïte ajoutent un charme de plus ; dans l'autre, il est représenté dansant avec une frénésie dionysienne, ses multiples bras évoluant en tous sens, symbole de joie et de force universelles.

Après ces premières travées, nous arrivons au Cambodge avec les originaux du fonds Delaporte : œuvres « préangkoréennes », produits d'une civilisation encore indianisée qui va du IIIe siècle à la fin du VIIIe ; puis créations du Cambodge historique et de sa grande capitale Angkor, du Xe au XIVe siècle, où surgit un art absolument nouveau, indépendant de l'esthétique indienne. M. Grousset, dans son article, a très clairement montré, d'après une thèse récente de M. Philippe Stern, conservateur du musée indochinois du Trocadéro, l'évolution de cet art si personnel et ses caractéristiques successives : un premier style préangkoréen, caractérisé par des visages à l'arcade sourcilière horizontale tracée d'une seule arête et par une bordure en double trait autour de la bouche et des yeux ; puis, un second style, qui va du temple du Bayon et d'Angkor Vat (VIIIe siècle) à la chute de la ville (XIIIe siècle), avec, comme indices principaux, l'arcade sourcilière courbe, les yeux clos et l'apparition du sourire khmer, expression la plus haute de la béatitude bouddhique. On trouvera dans cette nouvelle salle khmère plusieurs spécimens remarquables de ces deux styles : du premier, surtout un grand *Brahmâ assis* ; du second, qui marque l'apogée de l'art khmer, une tête de Brahmâ à quatre faces (début du Xe siècle), puis, du siècle suivant, un masque de Bouddha qui rappelle curieusement celui de Beethoven, et un délicieux torse d'*Apsara* (danseuse divine). A côté de ces figurations humaines on admirera aussi le *Nâga*, ou serpent divin, aux sept têtes déployées en éventail, d'une étonnante allure décorative, qui autrefois gardait, comme ceux qui sont restés en place à Angkor, une des avenues du temple. Enfin, à l'extrémité de la galerie, on trouvera un morceau magnifique de l'art des Chams,

frères ennemis du peuple khmer, qui occupèrent jadis le sud de l'Annam et dont le royaume, fondé à la fin de l'antiquité, dura jusqu'au XIVe siècle. Cette grande statue de *Çiva assis*, du VIIIe siècle, donnée jadis par M. Navelle au Musée du Trocadéro, est un admirable spécimen de cet art cham, non moins original que l'art d'Angkor et qui, s'il n'égale pas ce dernier en élégance et en subtilité, lui est peut être supérieur en robustesse (1).

§

L'administration des Beaux-Arts vient d'installer au Musée du Louvre un **service d'identification artistique** reposant sur le principe de l'analyse spectrale. Le dossier constitué pour chacune des peintures de notre collection nationale, et qui est formé par tous les documents photographiques et autres relatifs à l'histoire du tableau, va désormais s'augmenter d'épreuves spéciales fournies par les différents procédés radiographiques : rayons ultra-violets, rayons X, filtres lumineux, etc., qui permettent l'étude intime de la matière picturale. Les réactions produites sur les toiles par ces différentes lumières sont enregistrées par la photographie, et la réunion de toutes ces épreuves constitue la plus sûre de toutes les méthodes d'identification. Rappelons qu'un laboratoire semblable de radio-micrographie a été installé déjà depuis plusieurs années au Musée de Dijon par le conservateur, M. Fernand Mercier, et lui a permis de faire nombre d'intéressantes découvertes et de restituer à leurs véritables auteurs, dont ces procédés remettaient les signatures en lumière, plusieurs toiles qui portaient de fausses attributions (2). La direction du service radiographique du Louvre a été confiée à M. Cellerier, directeur du laboratoire d'essais au Conservatoire des arts et métiers.

§

Comme celui de toutes choses, le **prix des œuvres d'art** augmente dans des proportions de plus en plus considérables.

(1) La direction du Musée Guimet mérite d'être louée et remerciée pour les soins qu'elle apporte à renseigner et instruire ses visiteurs ; non seulement autour de la salle dont nous venons de parler sont placées des photographies d'autres monuments (fresques d'Ajanta, bas-reliefs du temple de Bôrôbudur à Java) qui permettent de suivre l'évolution de l'art hindou et d'établir les rapports existant entre ces œuvres et celles qu'elles encadrent, mais on y a joint encore des cartes des régions d'où proviennent celles-ci et des notices succinctes sur leur passé artistique, avec l'indication des principaux ouvrages à consulter sur ces questions. Cet exemple mériterait d'être suivi dans tous nos musées.

(2) V. *Mercure de France*, 1er janvier 1926, p. 239.

A la vente, qui a eu lieu à Londres au mois de mai dernier de la collection Holford, célèbre surtout par des tableaux de Rembrandt, ceux ci ont atteint les prix suivants : le *Portrait de Maurits Huyghens*, 10.000 guinées(1); un *Portrait de jeune homme*, 44.000 guinées ; le *Portrait de Marten Looten*, 26.000 guinées ; la *Femme au mouchoir*, 30 000 guinées, l'*Homme à la Thora*, 48.000 guinées. On a payé d'autre part un Van Dyck 30.000 guinées et un dessin de Léonard de Vinci (mesurant 30 centimètres sur 18), représentant un cheval monté par un homme, 2.500 livres sterling, soit environ 300.000 francs.

Mais la somme la plus impressionnante est celle qu'a versée Sir Joseph Duveen, à la vente de la collection de Lady Desborough, pour le célèbre tableau de Raphaël dit *La Madone Cowper* : 1.750.000 livres, soit 22 millions de francs. C'est le prix le plus élevé atteint jusqu'ici par une peinture. Une autre *Madone* de Raphaël de la même collection (qui était jadis celle de la famille Cowper) avait été payée en 1913 seulement 140.000 livres sterling.

Mémento. — La célébration du centenaire du romantisme a débuté, comme on sait, l'an dernier par une série de conférences sur « le romantisme et l'art », organisées par la direction des Musées nationaux et de l'Ecole du Louvre et qui furent données, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, deux fois par semaine en avril et mai, par des conservateurs des musées nationaux ou de grandes bibliothèques, des professeurs à la Sorbonne et autres historiens d'art qualifiés. Après un discours inaugural du ministre, M. Herriot, on entendit ainsi successivement M. Hautecœur évoquer *Les Origines du romantisme*, M. Marcel Aubert *Le Romantisme et le Moyen Age*, M. Paul Vitry *La Sculpture romantique*, M. Robert Rey *Gros et Géricault*, M. Paul Jamot *Delacroix* et M. André Joubin *Les Manuscrits d'Eugène Delacroix*, M. H. Focillon *Chassériau*, M. René Schneider *Le Paysage romantique*, M. Gabriel Rouchès *Les Peintres romantiques et la peinture étrangère*, M. Léon Rosenthal *La Gravure romantique*, M. René Lanson *L'Orient romantique*, M. Henri Gérard *Le Livre, l'illustration et la reliure à l'époque romantique*, enfin M. A. Boschot *Berlioz et le romantisme*. La maison Laurens a eu l'heureuse idée de conserver le souvenir de ces charmantes soirées en réunissant en volume ces causeries à la fois savantes et attrayantes (*Le Romantisme et l'Art* ; in-8, VI-189 p., av. 48 planches hors texte ; 50 fr.) pour la plus grande satisfaction de ceux qui ne les ont pas entendues et de ceux qui souhaitaient en posséder le

(1) Rappelons que la guinée vaut 21 shillings, c'est-à-dire, au cours du change à cette date environ 130 francs.

texte. Entre ces études, toutes remarquables, il faut tirer hors de pair notamment celles de M. Marcel Aubert, Paul Vitry, Paul Jamot, Focillon, René Schneider, pages érudites et élégantes tout ensemble, qu'on lira, ou relira avec infiniment de plaisir. Il faut remercier l'éditeur de ce beau volume de nous les avoir conservées et d'y avoir joint, en 48 planches excellentes, quelques-unes des projections qui les accompagnèrent à la Sorbonne et qui ajoutent encore à leur intérêt.

Avant et depuis ces conférences, quelques-uns des sujets qui y ont été traités ont fait l'objet de volumes à part. Dans la jolie petite collection « Architecture et Arts décoratifs », publiée par la maison Van Oest sous la direction de M. L. Hautecœur (volumes in-8, accompagnés de 32 planches ; 18 fr.), M. René Lanson a signalé et étudié, comme M. Marcel Aubert ne manqua pas de le faire dans sa conférence de la Sorbonne, *La Renaissance du goût du Moyen Age en France au XVIIIe siècle*, prélude des prédilections romantiques attesté par des édifices tels que Saint-Merry de Paris, Sainte-Croix d'Orléans, des illustrations de livres, des décors et des costumes de théâtre, etc., que reproduisent 32 curieuses planches — et récemment M. P. Schommer, dans un autre volume, *L'Art décoratif au temps du romantisme*, a montré, après M. Marcel Aubert, les origines de l'engouement pour le décor moyenâgeux, auquel contribua la création par Alexandre Lenoir du Musée des monuments français aux Petits-Augustins, et les manifestations diverses du « style troubadour » au théâtre, dans les fêtes travesties, la parure, la décoration intérieure des appartements, les bibelots, enfin l'illustration et les reliures de livres, ainsi que le prouvent les planches accompagnant ce texte intéressant. — Enfin, dans un autre petit volume, *La Sculpture romantique* (« La Renaissance du Livre »; in-16, 185 p. av. 24 pl.; à 15 fr.), M. Luc Benoist, attaché au Musée du Louvre, et qui avait choisi ce sujet comme thèse de sortie de l'École du Louvre, a développé avec une attachante érudition ce que M. Paul Vitry ne put que résumer dans sa conférence de la Sorbonne et a commenté avec intelligence les œuvres des maîtres ou des petits maîtres — plusieurs de ceux-ci bien oubliés et auxquels il a su rendre justice — que furent, entre autres, Raoul du Seigneur, Préault, Maindron, de Fauveau, Triqueti, Rude, la princesse Marie d'Orléans, David d'Angers, Moine, Jovard, Daumier, Graillon, l'animalier Fratin, Barye, etc. Sur eux et sur bien d'autres, M. Luc Benoist apporte les renseignements les plus intéressants et souvent les moins connus. Et ce qu'il faut non moins apprécier et louer dans son petit livre, ce sont les appendices qui le terminent : chronologie des artistes étudiés, avec la liste de leurs œuvres accessibles au public, et copieuse bibliographie, qui rendront aux travailleurs les plus grands services.

La « Bibliothèque d'histoire de l'art », si opportunément créée, il y a

deux ans, par la maison Van Oest, vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes — 9e et 10e de la collection — consacrés à l'histoire de la peinture en France depuis l'époque gallo-romaine jusqu'au xviie siècle, et à l'histoire de l'architecture en Italie depuis les origines jusqu'à nos jours (2 vol. in-4 de 63 et 64 p. av. 64 planches ; 36 fr.) Dans le premier de ces volumes, qui fait pendant au remarquable ouvrage, publié dans la même collection, de M. Marcel Aubert sur la sculpture française du Moyen Age et de la Renaissance, M. Louis Gillet, conservateur du Musée de Chaâlis, avec un talent d'évocation non moins grand, brosse un tableau coloré et vivant des créations de toutes sortes (mosaïques, enluminures, fresques, vitraux, tapisseries, panneaux peints) dont nos artistes ornèrent les manuscrits, les palais royaux, les églises, les monastères et les châteaux, depuis les naïves miniatures des manuscrits carolingiens et les peintures murales de l'époque romane jusqu'aux élégants « crayons » des Clouet et de leurs émules et aux décorations mythologiques de l'école de Fontainebleau : floraison diverse de couleur et d'éclat suivant l'époque et le sol qui la produit, mais d'où émane un même parfum de terroir propre à la France. Les 87 reproductions groupées sur les 64 belles planches de ce volume, et qui réunissent les créations les plus typiques dans les divers genres que nous avons dits, en sont des témoignages singulièrement éloquents.

Dans l'autre volume, M. Gabriel Rouchès, conservateur au Musée du Louvre, montre la connaissance parfaite qu'il a de l'Italie et de ses moindres cités en donnant, avec une abondance et un souci de documentation qui émerveillent, l'inventaire de tous les monuments importants, édifices religieux ou civils, bâtis au cours des âges dans toute la péninsule et qui racontent jusqu'à nos jours le passé glorieux et mouvementé de ces villes : Rome, Ravenne, Pise, Sienne, Florence, Palerme, Padoue, Milan, Urbin, Bologne, l'éblouissante Venise, Vicence endormie à l'ombre de ses palais, sans parler des jardins magnifiques qui, à Rome, à Florence, à Vérone et ailleurs ajoutent la beauté mouvante de leurs lignes et le charme de leurs verdures aux rigides architectures de pierre ou de marbre. Ici encore les planches qui suivent le texte montrent les plus célèbres et les plus belles de ces créations, qu'elles présentent chronologiquement dans une sorte de musée idéal de l'architecture italienne.

Ajoutons que, comme dans les volumes précédents, ces deux ouvrages sont accompagnés d'une bibliographie (particulièrement importante en ce qui concerne la peinture française) qui permet au lecteur désireux d'études plus détaillées de compléter l'enseignement substantiel qui lui a été donné.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Léonard Rosenthal : *Quand le bâtiment va...*, **Payot. — André M. de Poncheville :** *La Cathédrale d'Amiens*, **Bloud et Gay. — Mémento.**

Une véritable curiosité dans cette rubrique, c'est le volume de M. L. Rosenthal: **Quand le bâtiment va...**, qui nous parle des transformations entreprises aux Champs-Elysées, — lesquelles d'ailleurs sont bien capables de changer profondément l'aspect si heureux de ce coin de l'ancien Paris.

M. Rosenthal nous donne d'abord un intéressant historique du quartier.

Le Cours-la-Reine, stupidement débaptisé de nos jours, doit son origine à Marie de Médicis. Ce fut une des promenades favorites de la reine. Il était limité à l'occident par une barrière, et au nord un pont le mettait en communication avec l'avenue qui devint ensuite les Champs-Elysées, où il n'y avait alors que marécages et terrains plus ou moins vagues. Mais il faut attendre 1670 pour voir se produire une transformation radicale des terrains restés jusqu'alors à peu près en friche. Louis XIV fit tracer le Grand Cours, des allées latérales furent amorcées, des plantations abondantes furent faites partout. La plaine, souvent inondée, où n'apparaissaient que quelques cabanes de jardiniers et de maraîchers, fut transformée peu à peu. Le Nôtre y avait établi des jardins qu'accompagnèrent les arbres plantés par Colbert, des deux côtés de la route. Ces arrangements d'ailleurs ne dépassèrent pas le Rond-Point actuel. C'est le Marquis de Marigny qui aménagea définitivement les Champs-Elysées et en fit la voie de luxe qui reliait Paris au village de Neuilly. On lui doit non seulement la transformation, mais aussi l'assainissement de toute la région. C'est l'époque où le monde élégant de la cour et de la ville, désertant le Cours-la-Reine. prit possession de la nouvelle promenade. Ces allées, surtout du côté du faubourg Saint Honoré, furent envahies par des commerçants divers : limonadiers, laitiers, etc.

A partir de 1750, les chroniques du temps, les « Mémoires », la presse même, s'accordent pour montrer les Champs-Elysées comme un lieu de promenade privilégié, qu'anime la présence des carrosses, des cavaliers, des grandes dames et des lorettes faisant assaut d'élégance, de toilettes et d'apparat. En 1780, on y vit même deux carrosses en porcelaine, l'un occupé par la duchesse de Valentinois, l'autre par une figurante de l'Opéra, et

que traînaient quatre chevaux isabelle, harnachés de velours bleu foncé, rehaussés d'une élégante et somptueuse broderie d'or ; le prince de Montbarrey avait fait les frais du carrosse pour vexer la duchesse de Valentinois.

Comme l'éclairage manquait le soir, on s'y retrouvait sous des prétextes divers. Le rapport d'un gardien, de 1788, mentionne qu'on y arrêta un abbé et une négresse en conversation galante.

La Révolution délaissa les Champs-Elysées, qui ne redevinrent de mode qu'avec le Directoire. Ce fut alors le rendez-vous des « merveilleuses » et des « incroyables ». Une de ces dames, vêtue un peu trop légèrement, se fit même houspiller par la foule et dut s'éloigner plutôt rapidement en voiture.

C'est l'époque où l'on vit s'ouvrir le restaurant Ledoyen, qui n'était alors qu'une bicoque avec jardins et jeux divers; de même le café des Ambassadeurs, qui devait devenir un café-concert célèbre, et divers autres établissements qu'énumère M. Rosenthal.

En 1800, il n'y avait encore sur les Champs-Elysées que six maisons, dont la plus ancienne était l'hôtel de Massa, démoli pierre par pierre et reconstruit dans un autre quartier.

A la fin du premier Empire (1814), on y vit camper les Cosaques et les Prussiens, qui s'y retrouvèrent d'ailleurs l'année suivante, tandis que les Anglais occupaient la place Louis XV (place de la Concorde actuelle).

Ce fut une époque de dévastation pour tout le quartier, et il fallut en 1818 et 1819 replanter tous les arbres, refaire les quinconces. C'est à ce moment qu'on établit l'éclairage au gaz, dont l'inventeur, Philippe Lebon, avait été assassiné, si nous avons bonne mémoire, de ce côté, sans qu'on ait jamais pu retrouver les auteurs du crime.

« Mais il faut attendre jusqu'en 1830 pour voir la vie élégante reprendre timidement aux Champs-Elysées. Franconi ouvre alors le Cirque d'Eté, et les grisettes de Murger viennent en robes de mousseline à losanges, en ceintures de ruban chiné, en pèlerines bayadères, prendre la place des lorettes de l'abbé Prévost. » C'est l'époque où l'on voit circuler les « coucous » à caisse jaune, verte ou bleu ciel, et les cabriolets remplacent les carrosses de la Guimard et de la Duthé.

Avec Napoléon III, c'est une nouvelle période d'histoire pour le quartier, et des plus brillantes. Tout ce que Paris possède d'aristocratie, ou se disant telle, tient à s'y montrer.

Sous le préfectorat d'Haussmann, qui devait avoir à son actif bien d'autres ravages, on voit paraître la rue de Marignan, la rue Pierre Charron, la rue Lincoln, l'avenue de l'Alma, l'avenue Hoche, l'avenue Joséphine (avenue Marceau actuelle), l'avenue d'Iéna et diverses autres. Il y eut alors une véritable fièvre de spéculation, et qui semblerait incroyable si l'on ne connaissait les tripotages de l'époque actuelle.

C'est le moment où l'on ouvre les concerts de l'Horloge, des Ambassadeurs, les Folies-Marigny, l'Alcazar d'Eté, etc.

D'originales demeures s'édifient dans le voisinage, tel que le bel hôtel de Quinsonas et la Maison pompéienne du prince Napoléon.

Avec la guerre de 1870, la révolution du 4 septembre, le siège de Paris, ce fut la fin de cette longue période de prospérité pour les Champs-Elysées, qui ne devait reprendre que de nos jours. Mais le quartier s'était couvert de beaux hôtels, fréquentés par l'élite des littérateurs et des artistes.

L'époque actuelle a entrepris une transformation complète de l'avenue des Champs-Elysées ; on veut y attirer le commerce de luxe, l'industrie automobile (qui y tient déjà une si large place) — et ainsi les visiteurs innombrables qui arrivent de la province et de l'étranger. On a commencé la transformation de nombre d'immeubles, certains avec des portiques destinés à mettre les promeneurs à couvert, et qui modifieront totalement la physionomie de l'avenue. L'ancienne propriété Dufayel a été ainsi adaptée à cette nouvelle destination, et, si l'on suit l'auteur de l'ouvrage, il n'y aura plus, du haut en bas de l'Avenue, que boutiques, magasins, tous de grand luxe, dont on nous dit merveille dès maintenant. M. Rosenthal parle même d'une voie souterraine qui doublerait le Métro et servirait de passage aux voitures, de façon à éviter l'encombrement devant les divers immeubles qui s'ouvriraient sur l'avenue. Mais l'ouvrage, dès ce moment, n'intéresse guère cette rubrique et nous préférons y renvoyer le lecteur. Il se termine par une longue dissertation sur la question des loyers. Nous pouvons dire qu'elle est surtout présentée du point de vue des propriétaires.

Dernier détail relatif à l'hôtel de Massa, qui vient d'être démoli pour être réédifié pierre à pierre sur un autre coin de Paris — ou ailleurs. Le terrain, qui avait été acheté en 1853 et payé une somme de 780.000 francs, vient d'être revendu une quarantaine de millions. On peut conclure avec l'auteur: quand le bâtiment va, tout va...

§

Une intéressante brochure de M. André M. de Poncheville apporte une description et d'intéressants détails sur **la cathédrale d'Amiens.**

C'est, on le sait, un des édifices religieux les plus remarquables du Nord de la France, et l'imagerie en est surtout célèbre depuis l'ouvrage de Carlyle: *La Bible d'Amiens.*

Jusqu'au XIXe siècle, la grande église fut d'ailleurs enserrée du côté du parvis, qui n'était, alors, qu'une simple rue, par des maisons, hôtelleries, etc., de sorte qu'on n'en pouvait que difficilement saisir l'ensemble. — Au portail de la Vierge dorée, transept sud de l'église, sont des scènes relatives à la légende de saint Honoré, devant les reliques duquel un crucifix s'inclina lorsqu'on promena ses restes en quêtant pour la construction de l'église. Ce miracle est représenté dans le haut du tympan.

On sait du reste qu'à la cathédrale d'Amiens, comme bien ailleurs, la statuaire était peinte et dorée, mais la brochure de M. de Poncheville signale le fait surtout pour la grande façade.

Dans une chapelle du bas-côté gauche, se trouve un personnage crucifié, en robe longue et la couronne sur la tête ; c'est le Christ, mais dit ici saint Sauve. Au croisillon nord du transept, est une « pierre à laver les morts, » de l'époque romaine. Au même transept, sont de très curieuses sculptures revêtant les parois et figurant, d'un côté, la vie de saint Jean-Baptiste, et de l'autre celle de saint Firmin. Au pourtour du cœur, sont de très remarquables tombeaux d'évêques, dont celui de Ferry de Beauvoir, qui porte dans le fond une très précieuse vue d'Amiens au XVe siècle. Ces tombeaux se trouvent placés au pourtour du chœur où se trouve figurée une très intéressante vie de saint Firmin.

Les stalles d'Amiens sont célèbres. On avait annoncé qu'au moment de leur passage dans la ville, les Allemands avaient dû

emporter une de ces stalles. La nouvelle semble controuvée, puisque l'auteur de la brochure n'en parle pas. — Sur la fin de la guerre, la ville d'Amiens avait été bombardée, mais on avait pris heureusement quelques moyens de défense pour sauvegarder la cathédrale. Seuls, quelques obus tombèrent sur l'édifice et ne firent que peu de dégats.

La brochure de M. André M. de Poncheville offre une nombreuse illustration, qui en fait en somme une publication remarquable.

Mémento. — Au dernier numéro de la *Société du Vieux Montmartre* un article relatif aux ordonnances et visites de police dans le quartier au XVIIIe siècle. — Dans *le Jardin de la France*, de Blois, un article de M. J.-M. Rougé sur un coin du vieux Tours qui s'en va : *La Tour Charlemagne* ; un autre de M. Louis Chollet sur *le Cloître de la Psallette* de Tours. Dans le même recueil, *Le Maréchal de Saxe à Chambord*, par M. M.-J. Raymond.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

L'expertise de M. Bayle. — Les déclarations de M. Hennet. — Les vestiges humains découverts au « champ des morts » datent bien de l'époque néolithique. — Imperméabilité de la couche archéologique de Glozel. — Prenons le Renne par les cornes.

L'expertise de M. Bayle. — M. Bayle, qui s'était jusqu'ici refusé à répondre aux questions qui lui étaient posées sur son fameux rapport, s'est laissé interroger et a fait quelques déclarations reproduites plus ou moins diversement et plus ou moins exactement par la presse. Voici ce qu'en dit le *Journal des Débats* (9 octobre) :

On a enfin quelques renseignements sur les conclusions du rapport de M. Bayle, directeur de l'identité judiciaire, qui fut chargé d'expertiser les objets saisis à Glozel par le parquet de Moulins. Du moins, si ce rapport ne doit être déposé qu'à la fin de ce mois, des renseignements ont été demandés officiellement à l'expert, qui déclara catégoriquement que, sur la centaine de pièces saisies dans le musée ou au domicile des Fradin, pas une n'est ancienne ; toutes sont de fabrication récente. Certaines même n'ont pas été enfouies dans le sol après avoir été fabriquées.

L'expertise permet à M. Bayle d'affirmer que les idoles et ustensiles en terre plus ou moins cuite qui lui ont été soumis constituent des « faux grossiers ».

Dans la terre malaxée dont se compose notamment une bobine, M. Bayle a découvert un fragment de racine de graminée, ne ressortant pas à l'extérieur et pliée en deux, ce qui exclut la possibilité d'une pénétration naturelle. Or, cette racine est encore toute fraîche. Les coupes pratiquées en laissent apercevoir les cellules intactes. Ce bout de racine a été pétri avec l'argile, ainsi d'ailleurs que plusieurs fibres de laine colorées au bleu d'aniline par le teinturier.

Les objets en os sont, pour l'expert, apocryphes, eux aussi. Aucun d'eux n'est d'une fossilisation très avancée; et la plupart sont encore très riches en gélatine. Surtout — M. Bayle s'est attaché à l'établir indiscutablement — ils ont été travaillés avec des outils modernes en acier, burin, gouge, vilebrequin, etc.

Pour les galets gravés qui ont été soumis à M. Bayle, les inscriptions qui ont été faites et leur patine sont *toutes récentes*.

M. Bayle entend toutefois se cantonner dans les limites précises de l'expertise qui lui a été confiée ; il ne se prononce pas sur les objets saisis et n'entend pas rechercher si le gisement lui-même renferme des pièces authentiques, c'est-à-dire d'une époque ancienne ou préhistorique.

Interviewé à ce sujet, M. Depéret, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon, membre de l'Institut, a répondu :

Je ne puis répondre sérieusement aux indiscrétions qui nous arrivent par les journaux de Paris. Elles sont, sans doute, conformes aux conclusions que M. Bayle publiera dans quelques semaines, mais la discussion ne saurait raisonnablement, scientifiquement s'engager que sur des faits précis constatés par l'expert. A ce moment, nous verrons à contrôler d'abord si des fraudes ont été relevées sur des objets dont l'authenticité n'a jamais été contestée. Ensuite, si les preuves tirées de la technique policière sont pleinement valables.

Il convient de se souvenir qu'au cours de l'enquête chez les Fradin, des perquisitions, opérées dans des conditions singulières, ont fait découvrir à point nommé, dans l'écurie, des pièces que les Fradin et le docteur Morlet ont été les premiers à récuser.

Plus récemment, au cours des recherches de la deuxième commission, un certain M. Vergnette, soi-disant étudiant, n'a-t-il pas été surpris les poches pleines de galets de schiste grossièrement gravés, sur le modèle de ceux précédemment découverts ?

Je suis tout disposé à m'incliner devant un fait. Il faut qu'il soit scientifiquement établi. J'attends qu'on me démontre que les ossements que j'ai extraits moi-même du sol ou les os fossiles de panthère et de renne que j'ai trouvés chez les Fradin, ou les os fossiles artistement travaillés mis au jour dernièrement par le docteur Morlet ont été forgés de nos jours, apportés et enfouis dans le champ de Glozel.

Il resterait à expliquer comment les mêmes vestiges d'une civilisation très ancienne, avec les mêmes inscriptions, se retrouvent sur d'autres points de la France, au Portugal et plus loin ; rien dans ce qu'on vient de publier ne modifie ma conviction sur l'authenticité du gisement de Glozel. Mais attendons la fin et d'abord la publication de la démonstration complète, authentique de M. Bayle sur les faits sur lesquels il base les conclusions qu'on lui prête. Cet orage passera comme les autres et j'ai confiance. On ne tardera pas à y voir très clair.

D'autre part, le Dr Sodorman a déclaré :

Le rapport Bayle n'a en rien ébranlé ma conviction. M. Bayle n'est pas infaillible, et il n'a examiné que des pièces du musée Fradin, tandis que les pièces que j'ai examinées et que j'affirme authentiques ont été déterrées devant moi au cours des fouilles de la mission Depéret. M. Bayle conclut que les pièces prélevées au musée Fradin sont récentes : il n'infirme en rien mon jugement. Ce que je garantis, moi, c'est l'authenticité du gisement, puisque les pièces que j'ai examinées ont été découvertes sous mon contrôle sans aucune supercherie possible.

M. Emile Fradin, interrogé, a répondu :

Ah ! ça, c'est rigolo ! Comment, voilà une expertise qui conclut à la fausseté et au truquage d'objets glozéliens, alors que les expertises de Lyon, de Portugal, de Norvège et d'ailleurs, faites également par des savants renommés, sur divers objets également trouvés dans le Champ des morts, ont conclu à leur authenticité absolue ? Je ne suspecte nullement la bonne foi ni la science de M. Bayle, mais avant tout, l'essentiel n'est-il pas de savoir exactement quels objets ont été soumis à son expertise ? Pour mon compte, je n'en sais rien. Comme je l'ai déjà dit naguère, lorsque mon père et moi avons voulu, lors de la perquisition de la police, voir quels objets on saisissait, on nous a mis à la porte et on m'a même « mesuré » d'une gifle.

Je sais qu'il manque dans le musée des tablettes, des vases, des granits gravés, mais on ne m'en a point donné la nomenclature. Tous les objets soumis à M. Bayle sont-ils des nôtres ? Qui me dit, par exemple, que des tablettes récemment pétries où l'on a retrouvé des racines de graminées fraîches, a dit M. Bayle, des brins de laine colorés à l'aniline, viennent du musée de Glozel et même, pour certains objets qui ont été emportés d'ici, qui me dit qu'ils n'ont pas été truqués après coup ?

N'a-t-on pas apporté des galets truqués un peu partout, dans l'écurie, entre autres, et qu'une main inconnue y avait placés ? Des traces d'outils modernes sur des galets ! Mais en ce qui concerne, par exemple, le galet qui représente un cervidé allaitant son petit, je puis jurer qu'ils l'ont rayé sous prétexte de faire une expérience avec divers corps

durs, parmi lesquels un diamant trouvé chez nous, qu'ils ont d'ailleurs cassé au cours de l'opération.

Quant aux os, ils seraient tous truqués ! Pourtant ceux qui furent soumis aux analyses de Lyon, analyses dont les résultats parurent dans les Cahiers de Glozel, se révélèrent d'une fossilisation très ancienne.

Que M. Bayle, dont nous ne suspectons, je vous l'ai dit, ni la bonne foi, ni la science, vienne concurremment avec les experts de Lyon prendre les objets qui se trouvent dans le musée et qu'il les analyse. Alors, mais seulement alors, nous verrons.

Un article de M. P[aul] S[ouday], paru dans le *Temps* du 8 octobre, comportait le passage suivant :

M. Salomon Reinach, interviewé par la *Liberté*, répond que le rapport de M. Bayle « n'a aucune importance ». Et, en effet, il n'en a pas pour lui. « Il n'y a pas deux chimies, ajoute-t-il, celle de M. Bayle à Paris, celle de M. Depéret à Lyon. » Certes, il n'y en a qu'une bonne, mais voilà un siècle et demi la bonne était celle de Lavoisier, bien qu'il y en eût une autre. « On ne fait pas l'autopsie d'une poterie comme celle du cadavre de la rue Mouffetard. » Et pourquoi donc? Lorsque cette autopsie révèle la présence de fils de laine colorés à l'aniline ou de graminées encore fraîches dans ces poteries préhistoriques, cela semble assez intéressant. Dans l'instruction judiciaire, comme dans la science et la critique, la découverte d'un phénomène jusque-là ignoré et enfin établi importe avant tout. Aussi la division des hommes dits compétents sur Glozel, d'où quelques naïfs déduisent un scepticisme facile, ne compte-t-elle pas plus que la croyance des anciens chimistes au phlogistique ou celle des anciens latinistes à l'exactitude historique des premiers chapitres de Tite-Live. Les glozéliens sont opiniâtres, mais les tenants des vieilles théories détruites l'ont toujours été. « On veut la guerre, on aura la guerre », s'écrie M. Salomon Reinach.

M Salomon Reinach a répondu (*Temps* du 15 octobre) :

Boulogne-sur-Seine.

Monsieur le directeur,

Dans son article « la Comédie de Glozel » (8 octobre), M. P. S. me prend à partie et m'attribue des propos que je n'ai pas tenus. Je n'ai pas parlé du « cadavre de la rue Mouffetard » ; je n'ai pas dit : « On veut la guerre, on aura la guerre. » Ce sont là des additions des journalistes qui m'ont interrogé au téléphone. Mais j'ai bien dit, en citant mon savant confrère M. J. Loth, qui l'a écrit avant moi : « Il n'y a pas deux chimies. » En effet, alors que les laboratoires universitaires de

Lyon, de Porto et d'Oslo, opérant sur des objets de Glozel, ont conclu qu'ils étaient d'une antiquité incontestable (os fossiles, aucune trace d'outils de métal), il n'est pas possible que le laboratoire de Paris conclue autrement, *si les objets qu'on lui a fournis sont bien tous de Glozel*. Malheureusement, il y a des doutes à ce sujet, car des galets faux, récemment gravés, avaient été placés en évidence sur une poutre de l'étable, et c'est là que les policiers qui ont opéré la saisie sont allés tout d'abord. Ces policiers étaient guidés par une personne qui a insisté pour rester seule pendant vingt minutes, avant tout emballage, dans le petit musée ; si, pour un motif quelconque, la pointe d'un canif a été passée dans les rainures des gravures et des lettres, il n'est pas surprenant que l'examen spectroscopique y révèle des traces de métal.

Le devoir du laboratoire de Paris était, semble-t-il, de faite attester par le docteur Morlet et M. Fradin que les objets sur lesquels il allait opérer provenaient bien des fouilles. Non seulement on n'en a rien fait, mais M. Fradin a été laissé dans l'ignorance sur le nombre et la nature des objets saisis chez lui. On a procédé avec violence ; le soupçon d'une fraude est difficile à écarter.

Le peu que nous connaissons du rapport, publié en vue d'un procès en diffamation par la partie intéressée — ce qui aggrave l'incorrection commise, — n'allègue que des motifs sans valeur. Une graminée fraîche, un fil de laine cuits dans l'argile auraient été carbonisés ; si l'on en a constaté la présence, elle ne peut s'expliquer que par un recollage de morceaux disjoints lors de la fouille. Les traces de métal peuvent s'expliquer, soit par le canif de M. X., soit par la nature ferrugineuse de l'argile. Quant à la fraîcheur des os, elle est niée par trois laboratoires; si l'on a trouvé un os frais parmi les objets saisis, c'est qu'il y a été introduit par fraude ou par erreur.

Un savant belge écrivait récemment que l'hypothèse du truquage de Glozel était un « enfantillage ». Depuis, de nouvelles constatations de M. Depéret, de l'Académie des sciences, faites sur des objets prélevés à Glozel — os fossiles de renne et de panthère — n'ont laissé à la bonne foi d'autre ressource qu'une rétractation complète. Si cette rétractation ne se produit pas, on devra estimer que le jugement du savant belge est trop indulgent.

Sentiments dévoués, S. REINACH.

De son côté, le Dr Morlet a adressé la lettre ouverte suivante à M. Bayle :

Vichy, le 6 octobre 1928.

Monsieur.

Dans les nombreuses interviews que vous donnez, vous insistez sur le fait que vous n'êtes ni glozélien ni antiglozélien, que vous ne voulez rien connaître de « l'affaire de Glozel ».

S'il en avait été ainsi, vous auriez attendu, pour en parler, d'avoir terminé votre rapport et surtout, chef de l'identité judiciaire, vous n'en auriez jamais fait connaître le contenu avant de l'avoir déposé entre les mains du juge d'instruction.

En agissant autrement, vous avez fait *œuvre de partisan.*

D'ailleurs dès le 10 juin, un journal du soir n'a-t-il pas pu publier : « Depuis près d'un mois, nous connaissons le résultat des analyses de M. Bayle : il est nettement défavorable à l'authenticité de Glozel », alors que dans les interviews données le lendemain vous reconnaissiez que vos travaux étaient loin d'être terminés ? *Votre opinion aurait-elle donc devancé vos recherches* ?

Et si, après avoir tant attendu, vous vous hâtez maintenant de la faire connaître, *avant d'avoir déposé votre rapport,* n'est-ce point parce que le procès en diffamation intenté à M. Dussaud revient prochainement ?

Nous discuterons vos déductions quand vous les aurez nettement et clairement exposées dans votre rapport.

Mais dès aujourd'hui, quelles garanties offrent à vos yeux mêmes vos propres recherches puisque vous ne savez pas sur quels objets vous les avez exécutées ? Vous n'ignorez pas, en effet, qu'ils ont été prélevés par le plaignant lui-même, s'enfermant, pour cela, seul dans le musée. Comme l'écrivit alors le *Progrès Civique* : « M. Fradin avait-il été autorisé à le fouiller, avant, ce M. Regnault ? »

Qu'on le veuille ou non, Glozel est un problème scientifique et on ne peut le résoudre que par l'étude de toutes ses données. La vraie science, d'ailleurs, ne tient-elle pas à embrasser sans limite toute la question posée ; à rechercher les preuves d'authenticité de la même façon qu'elle s'efforce de déceler la fraude ? Et les preuves qu'on avait crues contraires — racine pliée en épingle à cheveux, laine coloriée à l'aniline — s'expliqueront peut-être le plus simplement du monde s'il s'agit bien d'objets provenant du Musée. En effet, ceux qui ont assisté aux fouilles de Glozel savent que, lorsqu'en le retirant, on brise un objet en argile cuite, redevenue malléable au cours des millénaires, on en ressoude exactement les morceaux en les réappliquant l'un contre l'autre : mais entre les bords peut se plier une racine perforante ou tomber un filament de laine coloriée (1). D'ailleurs, comme l'argile est cuite, la

(1) Ainsi, s'il s'agit de la bobine trouvée par M. Björn. Conservateur du Musée préhistorique de l'Université d'Oslo, que j'ai representée dans le *Mercure de France* du 1er octobre 1927, je me souviens fort bien qu'elle s'est cassée en tombant à terre, lors de notre retour à la ferme, et que nous l'avons *refaite*, en réappliquant fortement les bords brisés en argile cuite, mais redevenue malléable, au cours des millénaires. *Un morceau de graminée et de laine colorée à l'aniline pouvaient adhérer aux bords cassés puisque les frag-*

racine que vous considérez comme vivante aurait été également cuite avec l'objet si elle y avait été introduite au cours de sa fabrication.

Aussi bien, est-il fort regrettable que vous n'ayez pas cru bon de répondre à ma demande instante de vous voir effectuer vous-même les prélèvements dans nos collections et dans le champ de fouilles (deuxième lettre ouverte au Garde des Sceaux).

Vous avez préféré travailler avec des œillères.

« Vous n'êtes pas allé à Glozel ? vous a-t-on demandé. — Non, et je ne veux pas y aller ! »

Craindriez-vous d'y voir des os parfaitement fossilisés (analyses de Lyon, de Porto, d'Oslo) ; des sculptures que de très grands artistes ont qualifiées de chefs-d'œuvre ; des os de renne gravés, des tablettes inscrites recouvertes de vitrifications anciennes ; des ossements humains avec des particularités anatomiques inconnues de nos jours ; etc. ?

Quoi qu'on fasse, Monsieur, la vérité prévaudra. L'existence de l'homme quaternaire fut repoussée, au nom de la science, par un savant tel que *Cuvier*. L'ingénieur *Edouard Harlé* prouva scientifiquement que les peintures préhistoriques d'Altamira étaient l'œuvre moderne des petits pâtres espagnols !

Ainsi de Glozel... C'est même à cela, a-t-on pu écrire, que se reconnaît l'importance d'une découverte.

Veuillez agréer, Monsieur, etc. D[r] A. MORLET.

A l'étranger, ces indiscrétions sur le rapport Bayle ont produit le plus fâcheux effet. En Belgique, on s'est notamment montré surpris de voir le chef de l'Identité judiciaire divulguer le contenu de son rapport avant de l'avoir terminé et de l'avoir remis au parquet de Moulins qui l'avait chargé de l'expertise. Mais on ne veut pas prendre, au point de vue archéologique, *ce coup du rapport technique* au sérieux. Voici à ce sujet des extraits de l'interview de M. le professeur Bayet, publiés par *La Dernière Heure* du 12 octobre :

Ce n'est pas la première fois qu'on nous fait le « coup du rapport technique » ; on l'a pratiqué une fois déjà avec le rapport de M. Champion, du Musée de Saint-Germain, cet éminent savant qui... cet admirable technicien que... etc. ; or, on a démontré sans peine que ce fameux rapport, qui devait pulvériser Glozel et ses défenseurs, n'était qu'un tissu de pauvretés et d'erreurs.

— L'enquête a-t-elle été menée dans des conditions normales ?

— Tout d'abord, une question importante se pose. Quels sont les objets qu'a examinés M. Bayle ? On me répondra : « Mais ceux que la

ments ont roulé à terre. Je ne sais si c'est de celle-là que veut parler Bayle, mais si c'est elle, la chose est claire.

police a saisis dans le Musée des Fradin ! » A cela je répondrai : « En êtes-vous bien sûrs ? » Rappelez-vous la façon dont la perquisition policière a été faite et aussi le prélèvement des objets ; la police est restée seule à faire le prélèvement ; on a expulsé les Fradin pendant que se faisait le dit prélèvement ; ils n'ont pu vérifier quoi que ce soit. De plus, les objets prélevés ont été transportés à Moulins, citadelle de l'antiglozélisme, et y sont restés pendant une huitaine, m'a-t-on affirmé. Ont-ils été surveillés ? Mis à l'abri de toute addition frauduleuse ? On n'en sait rien !

— Votre scepticisme est remarquable !

— En effet, et vous pourriez-vous étonner de me voir supposer d'aussi noires machinations. Ceux qui ont vécu l'affaire de Glozel et qui en connaissent les dessous n'en seront pas étonnés. C'est, toute proportion gardée, une petite affaire Dreyfus néolithique ! « Les objets en os seraient encore très riches en gélatine... » Etrange ! Dans trois laboratoires, à Lyon, à Porto et en Norvège, les analyses des os prélevés à Glozel ont toujours donné une quantité de gélatine conforme à leur état ancien néolithique. Et justement, ceux qui seraient parvenus à l'analyse de M. Bayle seraient très riches en ce produit ! Je ne discute pas avant d'avoir vu le rapport ; je me contente d'être surpris... Si les adversaires de Glozel avaient été mus par le simple souci de la vérité scientifique, ils auraient prélevé les objets en présence d'un témoin de la partie adverse ; s'ils avaient procédé d'une manière scientifique, ils auraient attendu une contre-expertise avant de lancer dans le public des opinions unilatérales dont ils n'apportent jusqu'ici pas même un semblant de preuve.

§

Les déclarations de M. Hennet. — M. Hennet, commissaire inspecteur divisionnaire de police mobile à Clermont-Ferrand, interviewé par l'agence Radio au sujet de la perquisition opérée en février dernier à Glozel, a répondu :

— Elle fut très légale. Il est d'usage courant, dans les affaires de faux et de fraude, d'amener avec nous le plaignant pour nous indiquer les articles à saisir. Supposez que vous ayez été intoxiqué par des conserves avariées, achetées chez votre épicier. Portant plainte contre ce commerçant, vous accompagnez les policiers dans son magasin et vous leur indiquez les produits qui vous paraissent suspects et que vous désirez faire prélever. Rien de plus naturel...

— Ainsi, vous avez pris dans le musée les objets que vous a désignés le docteur Regnault ?

— Nous n'avons pris que ceux-là, car nous n'avions pas mission de tout saisir. Dans la bibliothèque qui est placée dans le musée, nous

avons trouvé, derrière des livres, des burins et instruments dont la présence à cet endroit nous a paru étrange. Nous les avons joints aux autres pièces.

M. Hennet raconte ensuite comment il fut amené à visiter l'étable.

— Victimes d'une panne d'auto, nous sommes arrivés assez tard à Glozel. Craignant d'être surpris par la nuit et n'ayant pas de lumière suffisante pour nous éclairer dans notre perquisition, j'ai pensé que nous devions commencer par les endroits les moins clairs, et c'est pourquoi nous sommes allés en premier lieu dans l'étable. Là, nous avons trouvé dans des trous de mur, sous l'établi de menuisier et même dans le fumier, différents outils et des briques portant des inscriptions. Comme nous en prenions une, Emile Fradin nous a dit : « C'est le docteur Morlet qui les a jetées là, elles n'ont aucune importance. »

— Ne pensez-vous pas qu'une main étrangère, qu'un antiglozélien a pu, à l'insu des Fradin, introduire, dans cette étable, ces objets ?

— Je n'en sais rien, mais ce n'est pas impossible. Cependant, pourquoi Emile Fradin n'a-t-il pas manifesté sa surprise lorsque nous les avons découverts ? S'il ignorait leur présence, il les aurait bien trouvés les jours précédents ou le matin même et il l'aurait annoncé. Or, il n'a rien dit et sa réflexion sur le docteur Morlet prouve qu'il savait parfaitement que ces objets étaient dans son étable. Au premier étage, nous avons saisi une casserole contenant de la terre qui paraissait pétrifiée, mais, contrairement à ce que l'on a annoncé, dans les chambres de la maison nous n'avons rien vu d'anormal. Il n'est pas exact non plus que nous avons emporté les livres faisant mention du nombre considérable des visiteurs. Nous avons seulement relevé les chiffres des fructueuses recettes.

A la suite de ces déclarations, le Dr A. Morlet a adressé la lettre suivante au *Journal des Débats* :

Vichy, le 13 octobre 1928.

Je ne veux pas discuter ici sur la façon dont la perquisition de Glozel fut effectuée, ni demander à M. Hennet pourquoi son sceau et la signature des Fradin ne furent pas apposés sur chaque objet dûment scellé, comme l'exige la loi.

Je tiens même à remercier M. Hennet de cette déclaration : « *Contrairement à ce que l'on a annoncé, dans les chambres de la maison nous n'avons rien vu d'anormal* », car une certaine presse, porte-parole des anti-glozéliens mêlés à la perquisition, avait crié sur les toits : « *On découvre encore des galets fraîchement gravés dans la chambre d'Emile Fradin, dissimulés derrière des livres.* Cette fois, qui donc a pu les mettre là ? » (3 mars 1928.)

La phrase était en italiques ; c'était, on le voit, le principal argument de la cabale anti-glozélienne.

Mais je tiens à confirmer à M. Hennet les paroles de M. Emile Fradin. C'est bien moi qui avais fait déposer, sur le rebord de la fenêtre de l'étable, des galets, *non gravés*, trouvés dans la 2e tombe, ainsi qu'une empreinte de main sur plaque d'argile entièrement déformée et une tablette *non inscrite*. « Mettez-les de côté, ils pourront toujours nous servir pour des analyses », avais-je dit à Emile Fradin qui ne trouvait pas ces objets assez beaux pour son musée.

J'ajouterai qu'un de ces galets de la 2e tombe a été volé dans l'étable par un visiteur que la famille Fradin avait aimablement reçu à déjeuner, car c'est là un épisode dont nous établirons un jour l'importance.

Veuillez agréer, etc.

Dr A. MORLET.

§

Les vestiges humains découverts au « champ des morts » datent bien de l'époque néolithique. — Sous ce titre, M. Luquet donne, dans le *Moniteur du Centre* du 10 octobre, une interview de M. le Professeur Buy, l'éminent anatomiste qui fut longtemps le collaborateur de Charpy (*Traité d'Anatomie Humaine* de Poirier et Charpy) :

On se rappelle que, dans le « champ des morts», de nombreux ossements humains et d'animaux avaient été découverts. Les ossements d'animaux furent confiés à M. Depéret, l'éminent doyen de la Faculté des Sciences de Lyon, qui, après examen, conclut à la parfaite authenticité du gisement glozélien, lequel, selon lui, appartiendrait à la période néolithique la plus reculée.

Le docteur Buy, professeur d'anatomie à l'école de médecine de Clermont, dont les travaux et les recherches font autorité en la matière, fut désigné pour examiner les vestiges d'ossements humains.

L'éminent praticien a terminé son examen. Nous sommes allés hier lui demander quelles étaient ses conclusions.

Le docteur Buy est entièrement d'accord avec M. Depéret. Pour lui aussi, l'authenticité des ossements du gisement glozélien ne fait aucun doute.

Voici, en effet, ce qu'avec son affabilité coutumière a bien voulu nous dire le docteur Buy :

« J'ai examiné minutieusement chacun des fragments d'os humains trouvés à Glozel ; de chacun d'eux j'ai fait un dessin fidèle et une étude d'anatomie consciencieuse.

« Certes, étant donné qu'aucune pièce n'est complète et qu'il s'agit

de morceaux fragmentaires, il m'est difficile d'apporter des conclusions nettes et précises.

« Cependant, de l'ensemble, des faits se dégagent qui me paraissent indiscutables et qui permettent des hypothèses parfaitement justifiées.

« Ces hypothèses, je les ai formulées, à la fin de mon travail, de la façon suivante :

« Je conclus, sur des bases purement anatomiques, que les os examinés semblent appartenir à une race ancienne, en partie herbivore, à la musculature puissante, puisqu'elle a déterminé des surfaces d'insertions musculaires larges, étendues et d'un grand relief, portant à penser qu'il s'agit d'hommes d'une activité et d'une force physique considérable, se livrant à de longues marches, et probablement droitiers.

« Ces êtres humains devaient avoir l'intelligence assez développée, car on relève les traces de l'existence d'un cerveau recouvrant largement le cervelet.

« Enfin, les irrégularités observées sur les surfaces osseuses démontrent que cette race n'échappait pas aux habitudes étranges des hommes néolithiques, qui procédaient au décharnement des cadavres et pratiquaient sur les os des mutilations dont le caractère, liturgique ou non, nous est encore inconnu. »

Voici donc confirmé, sur des données scientifiques indiscutables, le fait que des hommes néolithiques vivaient, il y a des millénaires, à Glozel, car cette fois il ne semble pourtant pas qu'on aille prétendre que l'on se trouve en présence d'un truquage anatomique, ou d'ossements humains fabriqués par des spécialistes.

§

Imperméabilité de la couche archéologique de Glozel. — M. E. Bruet, de la Société Géologique de France, a bien voulu se charger de l'étude chimique et minéralogique de la couche archéologique de Glozel. Son rapport paraîtra dans les *Cahiers de Glozel.*

En voici, en attendant, quelques extraits :

Les recherches dont il est fait ci-dessous mention ont été effectuées sur un prélèvement exécuté par M. Depéret dans la couche archéologique de Glozel.

Perméabilité à l'eau : Pour évaluer la perméabilité de la couche archéologique, j'ai mesuré la rapidité de filtration de l'eau. Dans des conditions identiques, j'ai examiné l'ocre rouge à mammifères fossiles du Pliocène supérieur d'Arc-en-Barrois, étant donné qu'en pratique ce dernier terrain est imperméable.

J'ai examiné 2 échantillons de la couche archéologique de Glozel et 1 échantillon de l'ocre rouge d'Arc-en-Barrois.

Chaque échantillon a été mis tel quel sur papier filtre couvrant complètement un tamis de 12 cm de diamètre, dont les mailles avaient 2 mm 5 de côté. L'épaisseur de la couche a été relevée. J'ai mesuré le temps nécessaire pour obtenir la filtration de 98 cm d'eau, la porosité ayant été auparavant amenée à zéro par imbibition complète de chaque échantillon. L'eau était répartie d'une façon uniforme ; elle était recueillie après filtration dans un récipient et mesurée.

Dans ces conditions, j'ai obtenu les résultats suivants :

a) 98 cm^3 d'eau ont traversé l'ocre d'Arc (ayant satisfait aux conditions d'imbibition) sur tamis de 12 cm de diamètre, sous une épaisseur de 18 mm 5, *en 2 heures, 5 minutes, trente secondes* ;

b) La même quantité d'eau, dans les mêmes conditions, a traversé une couche de l'argile de Glozel, sous une épaisseur de 17 mm 5, en 5 heures, 1 minute, trente secondes.

Conclusion : Ce terrain se révèle aux essais comme imperméable aux eaux météoriques.

M. le doyen Depéret, en faisant connaître au Dr Morlet le résultat de cette importante étude, ajoute : « *La parfaite imperméabilité du terrain explique la parfaite conservation de tous les objets.* »

§

Prenons le Renne par les Cornes. — Sous ce titre d'une fine ironie, M. Paul Moinet, dont les travaux concernant la vie latine (*Au Temps des Césars. — Lucullus, ce goinfre. — Messaline la Calomniée. — La vie scandaleuse d'Héliogabale. — Que penser de Pétrone ? — Les maladies et la mort des Césars,* etc., etc.) sont hautement appréciés des érudits, vient de donner, dans le *Concours Médical*, une courte mais bien intéressante étude sur la présence du Renne dans la Forêt Noire... au temps de César. Nous savons qu'il est classique de faire disparaître cet animal avec la période paléolithique. Il est classique... c'est-à-dire que c'est un de ces axiomes admis par principe... sans se reporter aux textes.

Aujourd'hui, M. Paul Moinet pose la question : « *César ? ou ces Messieurs ?* »

La compagnie de ces animaux ne m'est pas plus familière qu'à d'autres. Mais je prétends simplement savoir lire.

Car, évidemment, c'est sur des textes que j'ai dû, comme tout le monde, étayer mes opinions.

Je n'aurai pas l'outrecuidance de vous décrire le Renne. Car, sans doute, avez-vous tous lu certain passage des *Commentaires de la Guerre des Gaules*, où César nous entretient de ce quadrupède. Mais peut-être, pour vous rafraîchir la mémoire, aimeriez-vous avoir ce texte sous les yeux ?

Hujus Hercyniæ silvæ...

Est *bos cervi figura, cujus a media fronte inter aures unum cornu exsistit, excelsius magisque directum his, quæ nobis nota sunt, cornibus. Ab ejus summo, sicut palmæ, rami quam late diffunduntur. Eadem est feminæ marisque natura, eadem forma magnitudoque cornuum.* — César, Commentaires, Livre VI, chap. XXV, XXVI et XXVII.

« Dans la Forêt Noire.., **il est** une sorte de bœuf à figure de cerf qui possède au milieu du front entre les oreilles une corne plus élevée et plus droite que celles que nous connaissons. De son sommet divergent des rameaux comme des branches d'arbre. La femelle a le même aspect que le mâle ; ses bois sont de même forme et de même grandeur. »

Tiens, tiens, tiens !

Ainsi, le Renne vivait dans la Forêt Noire quelques années avant l'Ere chrétienne. Tout à fait curieux...

Et qu'on ne nous dise pas que le cervidé dont parle César était peut-être l'élan, car dans le paragraphe suivant [XXVII] César décrit l'élan nominativement. Le seul détail de l'identité des bois des mâles et des femelles suffit d'ailleurs à prouver qu'il entendait bien disserter du Renne, car c'est le seul cervidé qui offre cette particularité.

Alors ?

Qui donc s'est trompé ? César ? Ou ces Messieurs ?

M. Massabuau avait déjà produit cette intéressante observation au Sénat.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Chateaubriand et le Grand-Bey. — Il y a un siècle, rappelait récemment l'*Intransigeant* dans sa rubrique des Lettres, que Chateaubriand demanda à la Municipalité de Saint-Malo, sa ville natale, l'autorisation d'être inhumé au Grand-Bey.

L'auteur de cette note (1), publiée par *les Treize*, déplorait que le tombeau « ne soit pas protégé des contacts vulgaires, des ébats bruyants et des propos malséants... Le Grand-Bey (2) devrait être une enceinte... » disait il.

(1) Ernest Prévost.

(2) «... Le Grand-Bé (Couramment Chateaubriand écrit *Bey*) où sera mon

En effet, le pèlerinage du Grand-Bey, en raison de son affluence pendant la belle saison, est composé, surtout, de curieux. Les touristes y viennent en excursion et le guide leur montre la sépulture de Chateaubriand comme il leur montre les remparts. Certes, cela est regrettable pour le respect qu'on doit aux morts et, en particulier, à l'illustre écrivain que fut Chateaubriand. Mais nous nous demandons si une enceinte conviendrait mieux et traduirait bien le sentiment de l'auteur du *Génie du Christianisme* qui écrivait, le 3 septembre 1828, au maire de Saint-Malo :

Vous ne pouvez douter, Monsieur, du très vif intérêt que je prends à ma ville natale (1). Je n'ai qu'une crainte ; c'est de ne pas la *revoir* (2) avant de mourir. Il y a longtemps que j'ai le projet de demander à la ville de me concéder à la pointe occidentale du Grand-Bey(3), la plus avancée vers la pleine mer, un petit coin de terre, tout juste suffisant pour contenir mon cercueil ; je le ferai bénir et entourer d'une grille de fer. Là, quand il plaira à Dieu, je reposerai sous la *protection* (4) de mes concitoyens.

Mais ce projet devait rencontrer de nombreuses difficultés, car le terrain n'appartenait pas à la ville de Saint-Malo (5). Le ministère de la Guerre fut en émoi quand il fut saisi de cette requête et le génie militaire ne voulait pas accorder la concession.

Ce fut seulement le 27 octobre 1831 que M. Hovius, alors maire de Saint Malo, écrivait à son illustre compatriote :

Ce (6) lieu de repos que vous désirez au bord de la mer, à quelques pas de votre berceau, sera préparé par la piété filiale des Malouins *dont M. le Ministre de la guerre a bien voulu accueillir la prière avec la grâce et l'empressement dignes de son objet.* (7)

tombeau ; j'avais bien choisi sans le savoir : *be*, en breton, signifie *tombe*. » (*Mémoires d'Outre-Tombe*.)

(1) La première phrase de cette lettre que nous avons composée en italiques, n'a jamais été, que nous sachions, publiée.

(2) Nous donnons copie de cette lettre d'après l'autographe : ses biographes ont reproduit : *Voir*.

(3) Certains auteurs écrivent : *Bé*.

(4) Les éditions consultées reproduisant cette lettre portent : *garde*.

(5) Le Grand-Bey, les Remparts et le Château sont maintenant, quoique classés par les Beaux-Arts, la propriété de la ville de Saint-Malo.

(6) Dans de nombreux ouvrages consultés par l'auteur de cet article, il y a : *Le*.

(7) Le membre de phrase en italiques n'existe pas dans les copies manuscrites ou impressions de cette lettre, dont nous donnons ici la reproduction d'après l'original.

... Une pensée triste se mêle à ce soin. Ah ! puisse le monument rester longtemps vide ! mais l'honneur et la gloire survivent à tout ce qui passe sur la terre !

Le 2 novembre 1831, Chateaubriand écrivait au maire de Saint-Malo pour lui accuser réception de l'extrait du procès-verbal de la séance du Conseil Municipal qui avait décidé, à l'unanimité, l'érection de son tombeau aux frais de la Ville (1) :

Il me serait impossible de vous exprimer l'émotion que j'ai éprouvée en recevant la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 27 du mois dernier et dans laquelle vous avez la bonté de me transmettre l'extrait des registres du Conseil municipal de la Ville de Saint-Malo, séance extraordinaire du 16 septembre 1831. Avant d'entrer dans quelques détails, je m'empresse d'abord, Monsieur, de satisfaire au devoir de la reconnaissance, en vous priant d'offrir mes remercîments les plus sincères à MM. les membres du Conseil Municipal et d'agréer vous-même dans ces remercîments la part qui vous est si justement due.

. . . .

Je n'aurais jamais prétendu, Monsieur, et je n'aurais jamais osé espérer que ma ville natale se chargeât des frais de ma tombe : je ne demandais qu'à acheter un morceau de terre de 20 pieds de long sur 12 de large, à la pointe occidentale du Grand-Bey. J'aurais entouré cet espace d'un mur à fleur de terre, lequel aurait été surmonté d'une simple grille de fer peu élevée pour servir non d'ornement, *mais de défense à mes cendres*. Dans l'intérieur je ne voulais placer qu'un socle de granit pris et taillé dans les rochers de la grève. Ce socle aurait porté une petite croix de fer. Du reste *point d'inscription ; ni nom, ni date* ; la croix dira que l'homme reposant à ses pieds était un Chrétien : cela suffit à ma mémoire.

Je ne suis revenu, Monsieur, que momentanément en *france* (2) ; il est probable que je mourrai en terre étrangère : si la ville qui m'a vu naître m'octroye le terrain dont je sollicitais la concession ou si elle maintient la résolution si glorieuse pour moi de s'occuper de ces soins funèbres, j'ordonnerai par mon testament de rapporter mon cercueil auprès de mon berceau, quel que soit le lieu où il plaira à la divine Providence de disposer de ma vie.

Dans le cas où mes concitoyens persisteraient dans leur dessein généreux, je les supplie de ne rien changer à mon plan de sépulture et

(1) Cette délibération fut purement platonique et les frais du tombeau furent couverts par une souscription publique.

(2) L'autographe porte *f* minuscule.

de faire bénir par le curé de Saint-Malo le lieu de mon repos après l'avoir préparé.

Je ne puis, Monsieur, que vous renouveler, en finissant cette lettre, l'assurance de ma profonde reconnaissance et vous prie encore d'offrir mes remercîments aux personnes dont je transcris ici les noms avec un respect tout religieux ; Messieurs (ici une suite de noms effacés par le temps).

Enfin le 12 novembre 1835, Chateaubriand écrivait au maire de Saint-Malo relativement à l'emplacement de son tombeau.

Cette lettre n'est pas de la main de Chateaubriand, mais sa signature est autographe :

Monsieur le Maire (1),

C'est avec la plus vive reconnaissance que je réponds à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire relativement à mon tombeau. Par le procès-verbal de la délibération du Conseil Municipal de Saint-Malo en date du 16 septembre 1831, je vois que ce conseil *avoit* (2) bien voulu vous inviter à faire auprès de M. le Ministre de la guerre les démarches nécessaires pour obtenir la concession du terrain sur le Grand-Bey. Vous eûtes la bonté de faire cette démarche car dans la lettre que vous m'adressâtes le 27 octobre 1831 je lis cette phrase trop obligeante :

« Ce lieu de repos que vous désirez au bord de la mer », etc. (phrase déjà citée dans la première partie de cet article).

J'avois (3) conclu de là, Monsieur, que la permission du Ministre de la guerre *avoit* (4) été obtenue, en conséquence *j'avois* (5) cru devoir m'abstenir de toute démarche ultérieure. Je me serai sans doute mal expliqué avec M. de la Morvonnais : de cette méprise est résulté pour vous, Monsieur, une nouvelle peine et une nouvelle importunité.

Il est possible que la lettre de l'ancien ministre de la guerre dont vous me parlez dans votre première lettre du 27 octobre, se soit trouvée égarée dans les bureaux de la Mairie : mais la minute doit exister dans les bureaux de la guerre ; il *suffiroit* de la rappeler au Ministre actuel de ce département pour obtenir une nouvelle expédition ou pour demander une permission nouvelle à M. le maréchal Maison. Occupant, Monsieur, un emploi public, vous aurez beaucoup plus d'autorité que moi pour obtenir du Ministre cette permission demandée au nom de ma ville natale : six pieds de terre pour quelques ossements

(1) Lorsque Chateaubriand écrit lui-même, il met simplement « Monsieur », comme à l'Académie.

(2-3-4-5) A remarquer les mots en vieux français dans cette lettre dictée par Chateaubriand, alors que ses autographes n'en ont aucun.

ne peuvent pas nuire beaucoup aux opérations du génie militaire sur le Grand-Bey.

Je suis honteux, Monsieur, de tous ces embarras que je vous donne moi vivant, sans compter ceux que je vous donnerai après ma mort.

Nous terminons cette documentation par la lettre de Lamartine écrite le 9 décembre 1835, de Saint-Point (1), à M. de la Morvonnais au sujet de la souscription ouverte pour le tombeau de Chateaubriand :

Monsieur,

Personne ne sera plus fier que moi d'avoir porté ma pierre avec vous au tombeau de notre plus grand *Poëte* (2).

Le peu de poésie qui est dans mon âme y a découlé à la sienne, mon hommage n'est que de la reconnaissance et de la tendresse pour cette grande individualité de notre temps qui fera, je l'espère, attendre longtemps notre prévoyance.

Je serai à Paris dans 8 jours et je demanderai audience au ministre de la guerre pour lui exposer vos motifs. J'espère qu'il se montrera digne de les entendre.

Mille souvenirs.

LAMARTINE.

Enfin un dernier document autographe émanant de l'Administration : cette pièce n'offre d'intérêt que parce que certains noms ont été rayés et remplacés à la hâte : nous étions en 1848 !

PRÉFECTURE DE POLICE
2e Division
—
4e Bureau
—
1re Section
—
Avis
de transport d'un corps
1381

Paris, le 12 juillet 1848.

Citoyen Maire (3),

M. le Ministre de l'Intérieur a autorisé le citoyen (4) de Chateaubriand, demeurant à Paris rue du faub. St-Honoré, 45, à transporter à St-Malo pour y être inhumé, le corps du Citoyen (5) de Chateaubriand, françois, René,

décédé à Paris
le 4 juillet 1848

(1) Près de Mâcon. Résidence estivale de l'auteur de Jocelyn, où se trouve encore le château de Lamartine.

(2) A cette époque, *poète*, on le sait, s'écrivait avec un tréma.

(3) Au-dessous on lit : « Monsieur le Maire. »

(4) Citoyen remplace Monsieur.

(5) Idem.

J'ai l'honneur, Citoyen (1) maire, de vous prévenir de cette décision afin que vous puissiez prendre, en ce qui vous concerne, les mesures nécessaires pour la constatation de l'arrivée du corps du Citoyen (2) de Chateaubriand dans votre commune.

Je vous serai obligé de vouloir bien me transmettre le procès-verbal de l'inhumation, et, dans le cas où le corps ne vous serait pas représenté, de m'en donner avis.

Agréez, Monsieur le Maire, l'assurance de ma considération distinguée (3).

Le Pair de France (4), Préfet de Police,

TROUVÉ CHAUVEL.

Au citoyen Maire de St-Malo.

Les documents autographes que nous publions, à l'occasion du centenaire de la demande initiale de Chateaubriand, fixent définitivement ce petit point de l'histoire littéraire des conditions dans lesquelles fut obtenu l'emplacement de son tombeau.

Cherchons, maintenant, à pénétrer la volonté du grand mort quant à l'entourage de sa sépulture.

Dans sa lettre du 2 novembre 1831 que nous reproduisons plus haut (5), il dit : « J'aurais entouré cet espace d'un mur à fleur de terre, lequel aurait été surmonté d'une *simple grille de fer* peu élevée pour servir non d'ornement, *mais de défense à mes cendres.* »

C'est formel. Chateaubriand demande *une simple grille.*

Nous trouvant à St-Malo par ce beau mois de septembre 1928, nous sommes allé une fois encore contempler le tombeau de « René » et, dans notre esprit, deux dates se sont rapprochées : 1828-1928. Et nous pensions, en regardant la croix de granit qui scintillait aux derniers rayons du soleil couchant, qu'il y a cent ans cette tombe n'existait pas...

Déjà les flots, comme aujourd'hui, à marée haute, entouraient le grand-Bey (la voilà, l'enceinte naturelle réclamée par notre confrère).

Déjà la mer menaçante allait à l'assaut de cette pointe de rocher.

(1) Idem.
(2) Idem.
(3) Cette formule de politesse a été rayée et remplacée par : salut et fraternité.
(4) Rayé.
(5) Voir p. 731.

Eternellement le flot s'ouvrira et se refermera à chaque marée et qui sait !... peut-être... dans un jour de colère, cet îlot déchiré par les vagues sera-t-il submergé et la mer implacable recouvrira le tombeau de Chateaubriand !... Mais les générations qui viendront après nous rediront aux générations à venir le nom du grand écrivain, car, à ce qui est grand, point n'est besoin de marques extérieures et Chateaubriand n'a pas voulu que son dernier asile fût désigné autrement que par une pierre et une croix. — Une épitaphe ? « *Point d'inscription ; ni nom, ni date.* » C'est lui-même qui nous le dit (1). Chateaubriand a voulu se confondre avec la nature entière, la mer surtout qu'il a tant aimée !

Si d'aventure quelques curieux n'ont pas l'attitude respectueuse qui convient en présence de l'auteur d'*Atala*, c'est regrettable. Mais le souvenir du poète est dans la mémoire de ses lecteurs, de ceux qui l'ont compris, qui ont communié avec lui en le lisant. Des chants profanes qui passent au-dessus d'une nécropole n'enlèvent rien au respect dû aux morts, et les blasphèmes du mécréant n'empêchent pas la prière de monter vers le ciel.

Chateaubriand n'occupe qu'une parcelle de terre sur la pointe du Grand-Bey, mais son souvenir est impérissable : il est dans le monde entier, dans le cerveau et dans le cœur de ses admirateurs.

§

Nous n'avons pas voulu quitter l'ancienne Cité des Corsaires sans avoir vu autre chose que des lettres jaunies par le temps. Nous n'avons pas été déçu dans nos recherches et nous avons emporté le témoignage de la doyenne d'âge de St-Malo, — elle est née le 27 août 1831 ; elle a 97 ans, — la seule survivante qui assista aux funérailles de Chateaubriand. Elle habite 9, rue Jean de Châtillon où — dans cette rue — se trouve la maison, classée par les Beaux-Art, de Duguay-Trouin.

Une enseigne de cordonnier attire nos regards et Mme Mousson, qui avait à l'époque 17 ans, nous reçoit elle-même :

— Chateaubriand ! s'exclame-t-elle quand nous lui avons exposé le but de notre visite.

Et à l'évocation de ce nom, la bonne vieille sourit, son regard brille, sa parole s'anime :

(1) Voir lettre du 2 novembre 1831, p. 731.

— Aucun homme « *aussi grand* » n'est né depuis la mort de Chateaubriand.

Et elle appuie sur l'r comme pour donner davantage de poids à son opinion.

Comme nous lui demandons ses souvenirs, elle nous dit « qu'elle a gardé dans les oreilles le bruit du canon qui tonnait sans arrêt pendant la cérémonie ».

— La tête du convoi n'était pas arrivée au Grand-Bey que la queue était encore à Paramé (1).

Toute la Bretagne était aux obsèques et, dans les rues, sur le toit des maisons même, c'était le spectacle des gens consternés qui, dès la veille, étaient accourus afin de rendre un ultime hommage au grand disparu.

— Je n'ai jamais revu autant de monde, nous dit Mme Mousson, qu'au premier Pardon des Terre-Neuvas en 1926.

« Mais ce n'était pas la même chose », ajoute-t-elle vivement, et nous devinons à l'accent de notre interlocutrice que son souvenir attristé — après 80 ans ! — est encore vivace.

JEAN-MAURIENNE.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

L'affaire Dumur et l'opinion belge (suite). — Mémento.

La Renaissance d'Occident publie, dans son numéro du 1er octobre, la suite de son **Enquête sur la censure**. Sur les 37 réponses qui y figurent, c'est à peine si on en trouve quelques-unes qui s'efforcent de justifier la loi de 1923 dont M. Louis Dumur faillit devenir la victime. Et encore parmi ces plaidoyers en est-il deux qui, animés d'un esprit strictement juridique, finissent, après maintes arguties, par rendre hommage à la probité littéraire de M. Dumur. C'est ainsi que M. René Golstein, avocat et homme de lettres, dont M. Dumur rétorque d'ailleurs la thèse dans sa dernière lettre au *Mercure de France*, termine ainsi son article :

Si, d'aventure, un Parquet, mal inspiré par es pudibonderies ridicules de quelque ligue de la moralité publique, s'avisait de porter atteinte à la liberté de l'art même en s'attaquant à un roman de M. Dumur, toute l'élite intellectuelle du pays serait là, comme lors des procès de

(1) Paramé est à 3 kilomètres de St-Malo.

Lemonnier et d'Eekhoud, pour empêcher un verdict qui ne peut constituer un opprobre que pour ceux qui le prononcent.

C'est ainsi encore que M. Constant de Horion, avocat et homme de lettres comme M. Golstein, fait précéder sa consultation des lignes suivantes :

... Il va sans dire que je me rallie volontiers aux observations de M. Dumur lorsqu'il flétrit l'hypocrite pudibonderie de ceux qui, prétendant légiférer à propos de tout et hors de tout propos, ne font que créer une publicité nouvelle en faveur des œuvres qu'ils proscrivent en même temps qu'ils entravent la liberté de l'écrivain.

De son côté, s'il trouve déplacée l'intrusion de M. Dumur dans les attributions de nos législateurs, M. Maurice Quoilin réprouve la censure, de même que M. Roger Vaël qui en profite pour constater l'ambiguïté de la loi qui la remplace.

Sans exprimer une opinion formelle, MM. Paul Bay et Max Deauville envisagent le problème sous l'angle de leur humour, tandis que M. René Lyr, dont la voix « est celle d'un homme qui ne craint pas le bouillonnement des cultures supérieures, ni le rire en spirale des microbes », condamne *Dieu protège le Tsar !* sans l'avoir lu. Tout en lui servant à décocher au passage un « salaud » du meilleur ton à l'adresse de M. Léon Daudet et quelques aménités du même goût au pauvre Willy, que l'on est bien étonné de rencontrer dans l'aventure, cet aveu n'empêche pas M Lyr de s'insurger contre « la description de l'orgie à la glorification des facultés viriles de l'ignoble Raspoutine ». Une indignation aussi gratuite nous vaudrait en somme une page assez trouble si, en fin de compte, M. René Lyr ne s'était avisé de prendre connaissance du livre qui l'avait offusqué. Il y trouve, si on peut dire, son chemin de Damas et nous en fait part dans ce post-scriptum plein de contrition :

Je viens de lire le bouquin de Dumur. Ce livre est très bien et la page en question y trouve sa place logique. Ma réponse, écrite au souvenir des tas de saletés de tant de vils exploiteurs, se trompe d'adresse et j'en suis désolé.

Reste la réponse de M. Giovani Hoyois, Président de l'Association catholique de la Jeunesse Belge. Mais avant de parler de celle-ci, qui nous livre en toute innocence la clef de notre actuelle crise de pudibonderie, peut-être vaut-il mieux glaner encore dans l'enquête quelques opinions purement littéraires.

Pour M. Marcel Batilliat, vice-président de la Société des Gens de Lettres, « la loi de 1923 est incompréhensible, en ce qu'elle substitue le plus stupéfiant arbitraire à l'action normale de la justice. Elle supprime les droits de la défense : elle permet de frapper par une voie détournée, sans instruction préalable et sans plaidoirie. »

M. Maurice Beaubourg écrit :

... On n'étrangle pas un grand livre d'Histoire sur les débuts de la guerre de 1914 en Russie (car *Dieu protège le Tsar !* est bien plutôt cela qu'un roman) uniquement parce qu'il s'y trouve ce Raspoutine dont il fallait bien dire en quelques lignes qui il était...

Si M. Léon Bocquet estime que les Belges sont maîtres chez eux, il s'étonne des reproches adressés au livre de M. Dumur :

Le chibre turgescent du moine russe, dit-il, n'est pas plus inquiétant pour la morale que les idoles bisexuées de l'Oubanghi ou de Glozel, reproduites avec ingénuité par de graves publications savantes ou des magazines d'art à prétentions esthétiques avancées.

Avec M. Sylvain Bonmariage on ne s'ennuie jamais, parce que cet écrivain français trouve toujours plaisir à accabler de sa condescendance ses pauvres confrères de Belgique. Cette fois, cependant, il se montre bon prince :

Quelle optique singulière, s'écrie-t-il, que de s'imaginer qu'on étouffe une idée ou un talent en jetant une soutane sur un ballot de violences !

Mais comme l'occasion lui paraît bonne de proclamer une fois de plus la magnificence de son génie, nous ne sommes guère éclairés, sauf en ce qui concerne ses ouvrages, sur ce qu'il pense de *Dieu protège le Tsar !* qui, par malheur, ne figure pas encore parmi eux.

M. Paul Brulat écrit :

Une telle loi me semble injuste, j'oserai même dire insensée... D'ailleurs, que de chefs-d'œuvre il faudrait proscrire pour ne point tomber sous les foudres de Thémis !... De nos jours, Rabelais ne pénétrerait pas en Belgique.

M. Gabriel Brunet approuve :

A première vue, cette loi belge paraît simplement inapplicable au réel ; en fait, elle me semble ouvrir la porte à tous les arbitraires... Je déplore pour M. Louis Dumur une aventure fort désagréable, d'autant plus que son roman est un livre d'une haute tenue qu'anime la passion du vrai.

M. Campinchi, avocat à la Cour de Paris, comprend difficilement une législation qui oblige un *commerçant* (à qui le souci de la vente enlève souvent le temps de lire) à se faire *critique littéraire* et *moraliste*.

C'est également l'opinion de M. John Charpentier qui déclare :

Faire de chaque libraire un censeur, c'est encore un de ces non-sens démocratiques qui confondent la raison.

Pour M. Lucien Christophe, la loi dont se plaint M. Louis Dumur ne peut recevoir l'approbation des amis des lettres et des arts et M. Marcel Conrath se range au même avis.

M. Dumont-Wilden, qui a déjà donné son opinion dans *Pourquoi Pas*, « souhaite qu'un député intelligent et lettré — il s'en trouve — porte l'incident devant le Parlement ».

Pour M. Edward Ewbank, « les lois ne valent qu'en raison de la façon dont on les applique » et il ne comprend la nécessité des poursuites que contre les œuvres *exclusivement* pornographiques. »

M. André Fontainas propose ce complément à la loi de 1923 :

Les écrivains continueront à se trouver à l'abri de toutes poursuites ; les libraires demeureront indéfiniment responsables de ce qu'ils n'ont ni pensé, ni écrit, ni compris peut être, ni même lu ; mais ils seront contraints par la force de mettre en vente fût-ce les ouvrages dont la licence, reconnue universellement, leur procurera l'ineffable occasion de croupir sur la paille de cachots humides jusqu'à la fin de leurs jours.

M. Michel de Ghelderode ne trouve rien d'immoral dans *Dieu protège le Tsar!* et M. René Groos, « tout en ne voulant parler que de la France », donne raison à M. Dumur. Pour M. Hubert Krains, la loi actuelle, malgré ses défectuosités, vaut mieux que la censure, que MM. Marcel Loumaye, Franz Steurs, Nestor Miserez et Henri Jacques Proumen combattent au nom de la liberté de l'écrivain, en quoi ils ne sont pas suivis par MM. Alfred Machard et Ernest Raynaud, qui la préfèrent à la loi actuelle.

M. François Porché se borne à déclarer cette loi « indigne d'un pays libre », et Me José Théry, avocat à la Cour de Paris, tout en partageant le même avis, propose, pour aplanir les conflits entre écrivains et législateurs, l'institution d'un comité d'hommes de lettres et d'artistes, choisis sans distinction d'opinion parmi les

Maîtres reconnus de tous et que l'on chargerait de l'examen des textes litigieux.

Mais M. Théry ne redoute-t-il pas que, même sélectionné comme il le propose, ce comité de Princes ne finisse par succomber à l'inévitable déformation professionnelle de toutes les censures et ne se rende coupable, tout au moins à l'égard de certains novateurs, d'incompréhension, de méconnaissance et d'erreur ?

Quoi qu'il en soit, il appert de l'enquête de *La Renaissance d'Occident* que, si la grosse majorité des écrivains consultés s'indigne des chausse-trapes d'une loi aussi odieuse que ridicule, il en est peu qui jugent utile le rétablissement de la censure. On comprend, dès lors, l'embarras du magistrat méditant son jugement entre les encouragements des ligues de moralité et les protestations des artistes. Me José Théry ne manque pas de découvrir dans cet embarras un argument de plus en faveur de la création de son Comité qui s'attribuerait, en somme, le rôle du Parquet dans toutes les affaires de presse où la morale semble courir un risque. En attendant, nous vivons dans l'équivoque et, pour une affaire enterrée, que d'autres ne verrons nous pas surgir !

C'est ici que la lettre de M. Giovani Hoyois revêt toute son éloquence. Mais tout d'abord, qui est ce M. Hoyois ? Ce n'est certes pas en qualité d'écrivain qu'il intervient dans le débat, puisqu'il ne se réclame d'aucun titre littéraire. Comme nous l'avons vu, il s'intitule *Président de l'Association Catholique de la jeunesse belge*, qui groupe, à ce qu'il assure, 60.000 adhérents. En outre on pourra constater ci-après que ce paladin de la jeunesse se mue à l'occasion en sigisbée de la Pudeur et s'empare, non sans courage, de la lance et du bouclier que les dirigeants de la Ligue s'empressent d'abandonner dès qu'on les invite au combat.

Le témoignage d'un tel adversaire est donc d'importance. On en jugera par la lettre qui suit :

Nous jugeons excellent le principe juridique, établi en Belgique, qui rend le libraire responsable de ce qu'il vend. De même que le pharmacien ne peut empoisonner ses clients qui lui demandent des médicaments, ainsi le libraire ne peut-il avoir le droit d'intoxiquer l'esprit du public, qui demande à la littérature un agrément d'art, voire un divertissement, mais ne peut prétendre à être perverti.

Nous estimons cette responsabilité d'autant plus adéquate à notre situation que, si l'auteur ou l'éditeur étaient seuls responsables, les

autorités belges se trouveraient entièrement désarmées contre les pornographes et marchands de pornographie qui, de France, lancent sur notre pays leur jet d'immondices.

La Belgique est littéralement submergée d'illustrés, de revues, de livres édités à Paris en vue de propager l'immoralité.

Nous réclamerions plutôt un redoublement de sévérité contre l'entreprise malfaisante de Français sans conscience et sans patrie qui ne veulent pas comprendre que, de plus en plus, pour l'étranger, production française veut dire production malsaine.

Nous exprimons cette opinion au nom d'une Association de 60.000 jeunes gens qui entendent secouer le joug infâme de ceux qui, en détruisant les âmes, tendent à anéantir la race.

Il ne faut pas être grand clerc pour s'apercevoir que, dans l'esprit de M. Hoyois, la haine de la France l'emporte sur l'amour de la morale. On retrouve en effet dans sa lettre, sans déguisement aucun, la vieille antienne cléricale d'avant-guerre : *Production française veut dire production malsaine*. Et sans que M. Hoyois, qui est prudent, se hasarde à l'avouer, cette « production malsaine » englobe, à n'en point douter, non seulement les pauvres livres et journaux auxquels les ligues de moralité livrent bataille, mais encore toute manifestation d'esprit libre ou, si l'on veut, toute atteinte portée à l'intangibilité du dogme. Car quelque paradoxale que soit la chose, MM. Hoyois et consorts, petits-neveux d'un Homais converti, doivent toujours tenir Voltaire, Renan et France pour suppôts de l'enfer et le pays qui engendra ces monstres pour terre d'exécration. Dès lors, comment ne point soupçonner la collusion, consciente ou non, des ligues de moralité et du mouvement activiste qui, dirigé par le bas clergé, justifie lui aussi sa croisade par une irrésistible horreur de la « corruption française » et la nécessité de restituer au Christ un pays élu entre tous ?

Le langage de M. Hoyois ne diffère en rien de celui des petits vicaires qui, malgré d'illusoires foudres cardinalices, n'en poursuivent pas moins leur campagne séparatiste avec une insolence où percent chaque jour davantage d'irrésistibles et toutes puissantes complicités.

Il est donc à craindre qu'en dépit de toutes les protestations du monde, la victoire ne se dérobe à qui la mérite. A moins, pourtant, que le vieux bon sens belge dont nous nous moquons, tout en nous en flattant quand il le faut, ne rende une bonne

fois à leurs étables les moutons de nos Panurges tartufiés et ne restitue à Thyll Ulenspiegel la direction de la bergerie.

Mémento. — *Le Palais des Beaux-Arts* de Bruxelles organise à dater du 3 novembre, une exposition *Bourdelle*. On aura l'occasion d'y admirer pour la première fois, outre de nombreuses œuvres mineures, éparpillées dans des Musées et des Collections, l'ensemble des grandes œuvres du Maître français.

C'est ainsi que se trouveront réunis à Bruxelles le plâtre original du *Monument Alvear*, le *Monument polonais* qui sera incessamment inauguré à Paris, la grande *Vierge d'Alsace*, des fragments du *Monument de Montauban*, les *Bas-reliefs du théâtre des Champs-Elysées et du théâtre de Marseille*, la grande *Pénélope*, le *Centaure blessé*, etc, etc..

Le 30 novembre, Bruxelles aura la faveur d'une Conférence du Maître et, dans la quinzaine suivante, celle d'un hommage à Bourdelle par André Suarès.

A l'exposition Bourdelle, succéderont dès le début de l'an prochain un *Salon anglais*, une *Rétrospective de la nature morte hollandaise*, une *exposition polonaise* et un important *Salon français*, comprenant des rétrospectives consacrées à *Toulouse-Loutrec*, à *Degas*, à *Constantin Guys* et à *Gauguin*.

L'art belge sera représenté par des expositions d'ensemble de *James Ensor*, de *Creten Georges* et de *Georges Minne*.

Parmi les conférenciers qui se feront entendre cet hiver au Palais des Beaux-Arts, citons, outre *Bourdelle* et *Suarès*, *Paul Valéry*, *Giraudoux*, *Stéphan Zweig*, *Heinrich Mann*, *Chesterton*, *Emile Vandervelde*, *F. Crommelynck*, *Paul Spaak*, *K. Vandewoestyne* et *Vermeylen*, etc.

— Depuis quelques mois paraît à Liège *Le Rez-de-Chaussée*, revue mensuelle illustrée d'architecture, d'arts décoratifs et plastiques, qui par ses reproductions, autant que par son texte, constitue le panorama le plus vivant de l'art nouveau que nous comptions en Belgique. — Le *Résidence Palace* vient d'inaugurer un nouveau théâtre dirigé par M. Adrien Meyer et dont le programme nous promet des merveilles. Cette chronique, si l'on en juge par la qualité des spectacles annoncés, aura souvent l'occasion de s'y intéresser.

— Le dernier numéro de *La Nervie* est consacré au très curieux peintre Flouquet.

— Dans le *Thyrse* du 1er octobre, il importe de signaler un remarquable poème de Charles Courardy.

GEORGES MARLOW.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Vincent Flipo : *La cathédrale de Dijon.* Avec de nombr. illust.; Laurens. 6 »

Alexandre Masseron : *Quimper, Quimperlé, Locroman, Penmarc'h.* Avec de nombr. illust.. Laurens. 18 »

Maurice Pillet : *Thèbes, Karnak et Louxor.* Avec de nombr. illust.; Laurens. 18 »

Fernand Benoit : *Les Baux.* Avec 43 grav. et 1 plan; Laurens. 6 »

Ethnographie, Folklore

Abbé Léon Tolmer : *Œufs de coq et basilic;* Imp. Colas, Bayeux. » »

Gastronomie

Maurice des Ombiaux : *Le vin.* (*L'homme à la page*); Nouv. Soc. d'édit. » »

Histoire

Edouard Benès : *Souvenirs de guerre et de révolution, 1914-1918. La lutte pour l'indépendance des peuples.* I; Leroux. 60 »

Jean de La Monneraye : *La crise du logement à Paris pendant la Révolution;* Champion. » »

Marcel Brion : *La vie d'Attila.* (Coll. *Vies des Hommes illustres* n° 21); Nouv. Revue franç. 12 »

Littérature

Anthologie de ceux qui viennent. Poésie. Prose. Préface de Gaston Picard; La vie littéraire et artistique en province, Châteauroux. 15 »

E. Armand : *Pierre Chardon, sa vie, son action, sa pensée.* Avec un portrait, bois gravé par L. Moreau; L'En dehors. 1 50

Marcel V. Bel Monte : *Fleurettes printanières,* souvenirs et rêveries d'un jeune homme de vingt ans; Figuière. 10 »

Jules Bertaut : *Le Père Goriot.* (Coll. *Les grands événements littéraires*); Malfère, Amiens. 9 »

Emile Bouvier : *Initiation à la littérature d'aujourd'hui.* Renaissance du Livre. 12 »

Charles Chassé : *Styles et physiologie,* petite histoire naturelle des écrivains; Albin Michel. 12 »

Michel Corday : *La vie amoureuse de Diderot.* (Coll. *Leurs amours*); Flammarion. 9 »

Raymond Escholier : *La vie glorieuse de Victor Hugo.* (Coll. *Le roman des grandes existences*); Plon. 15 »

Félix Gaiffe : *Le mariage de Figaro.* (Coll. *Les grands événements littéraires*); Malfère, Amiens. 9 »

Louis Guimbaud : *Les Orientales de Victor Hugo.* (Coll. *Les grands événements littéraires*); Malfère, Amiens. 9 »

Astour Navarian : *Anthologie des poètes arméniens.* Lettre-préface de M. Henri Lichtenberger; Leroux. 20 »

Gustave Rodrigues : *Est-ce qu'on meurt;* Renaissance du Livre. 12 »

Orison Swett Marden : *La joie de vivre ou Comment découvrir le secret du bonheur;* Jeheber, Genève. » »

A.-L. Trannoy : *La musique des vers.* Harmonie. Rythme. Sonorité. Fluidité. Mélodie; Delagrave. 6 »

Maurice Wolff : *Les maîtres de la pensée créatrice.* Tome I : *Montaigne. Rabelais.* (Coll. *Encyclopédie de l'éducation*); Edit. du Loup. » »

Musique

Charles Tenroc : *Notice sur les œuvres de Jacques Michel Zoubaloff;* Edit. Senart. » »

Philosophie

Pierre Mendousse : *L'âme de l'adolescence;* Alcan. 35 »

Poésie

Georges Cazenave : *Cantilènes;* Chez l'auteur, 2, rue Sauteyron, Bordeaux. 6 »

Georges Cazenave : *Soliloques du pèlerin;* Chez l'auteur, 2, rue Sauteyron, Bordeaux. » »

Marie-Louise Dromart : *Sur mes pipeaux fleuris;* Perrin. 12 »

Henri de Lescoët : *Ciels peints,* précédés de *Stances inédites* de Fernand Mazade; L'Ermitage. » »

Charles Monis : *L'âme et son parfum;* Chiberre. 5 »

Sully Prudhomme : *Choix de poésies;* Lemerre. 9 »

Politique

L.-J. Dalbis : *Le bouclier canadien-français,* suivi de *Au pays de Québec* par Louis Hémon. Dessins de Jean Gay, C. Maillard, Adrien Hébert; Edit. Spès. 12 »

Questions militaires

Général Jullian : *Souvenirs de l'Expédition de Chine, 1900-1902.* Avec 2 croquis; Peyronnet. 4 »

Roman

Marcel Aymé : *Les jumeaux du diable;* Nouv. Revue franç. 12 »

J. Barbey d'Aurevilly : *L'Ensorcelée.* Avec un bois dessiné et gravé par Gérard Cochet; Lemerre 12 »

Georges Bernanose Runcio : *Fidéline Bigorgne;* Figuière. 6 »

Emile Bernard : *La danseuse persane;* Calmann Lévy. 12 »

Cami : *Pour lire sous la douche;* Flammarion. 12 »

Joseph Conrad : *La flèche d'or, un récit entre deux notes,* traduit de l'anglais par G. Jean Aubry; Nouv. Revue franç. 12 »

Charles Drojuna. *Les charognards;* Figuière. 12 »

Henri Drouin : *Service de jour;* Grasset. 12 »

Henri Duclos : *L'Abbesse;* Grasset. 12 »

Georges Duhamel : *Les sept dernières plaies;* Mercure de France. 12 »

Dominique Dunois : *Georgette Garou;* Calmann Lévy. 12 »

C. d'Emerit : *Envieux;* Edit. des Phares. 12 »

Albert Gervais : *Une fille de H'an;* Grasset. 12 »

Jacques Heller : *Nord,* récit de l'arctique. Grasset. 12 »

A. Hublet, S. J. . *Alain Belle-Humeur;* Desclée de Brouwer. 10 »

René Laporte : *Le guérisseur;* Grasset. 12 »

André Malraux : *Les conquérants;* Grasset. 12 »

Jean Martet : *Marion des neiges;* Albin Michel. 12 »

Jeanne Marvig : *Sous le vent des cimes,* roman de la Vallée d'Aure. Bois originaux de G. Beuville; Edit. Minerve. 10 »

Julienne M. Moulinasse : *Son pays;* Figuière. 12 »

Maurice Olivier : *Milou;* Grasset. 12 »

Marie-Louise Pailleron : *La Ratoune;* Plon. 12 »

Joseph Peyré : *Les complices;* Edit. de France. 12 »

Léon Pierre-Quint : *Marcel Proust,*

sa vie, son œuvre, suivie de *Le comique et le mystère chez Proust;* Kra. 20 »
Maurice Renard. *Un homme chez les microbes. Scherzo;* Edit. Crès. 12 »
Raymond de Rienzi : *Le gamin passionné;* Flammarion. 12 »
Alberto Solomiac : *Les heures de pourpre;* Figuière. 10 »
Emile Zola : *Œuvres complètes. Œuvres critiques. La Vérité en marche* suivi de *Nouvelle Compagne*. Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.
Emile Zola : *Œuvres complètes. Les quatre évangiles. Travail*, II. Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.
Emile Zola : *Œuvres complètes. Les Rougon-Macquart. L'Œuvre.* Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

Sciences

A. Kirrmann : *La chimie d'hier et d'aujourd'hui;* Gauthier Villars. 15, »
Paul Heuzé : *La plaisanterie des animaux calculateurs;* Edit. de France. 12 »

Sociologie

Ch.-Aug. Bontemps : *Les majordomes du ciel. La Congrégation et les droits de l'enfant.* (Coll. Les Cahiers satiriques); Edit. de l'Epi. 5 »
Divers : *L'autorité et la hiérarchie*, discours, mémoires et observations; Giard. 45 »
Roger Picard : *Le mouvement syndical durant la guerre.* (Coll. *Histoire économique et sociale de la guerre mondiale*); Presses Universitaires. 30 »
X : *L'école publique contre l'exode rural* : Edit. du Réveil économique. » »

Varia

André Delpeuch : *Du commerce des livres;* Delpeuch. » »
Georges Soulié de Morant : *L'épopée des jésuites français en Chine;* Grasset. 12 »

Voyages

Louis Bertrand : *Les grands aspects du paysage français;* Delpeuch. 12 »
Pierre Dumas : *Le Maroc.* Avec de nombr. illust.; Arthaud, Grenoble. » »
Gabriel Faure: *Aux bords du Rhône. De Lyon à Arles.* Avec de nombr. illust.; Arthaud, Grenoble.
Jean Girou : *Carcassonne, sa cité, sa couronne.* Avec de nombr. illust., Arthaud, Grenoble. » »
H. Hiltbrunner : *Perdus au Spitzberg dans la nuit polaire*, traduit par M. Valentin; Jebeher, Genève. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Au tombeau de Verhaeren. — Mort d'Ignasi Iglesias. — Qui a introduit Tolstoï en France ? — L'Italie nourrit-elle ses écrivains ? — De nouveau la censure en Belgique. — Ernest Hello vu par Léon Bloy. — « L'Animateur des Temps nouveaux. » — Toujours les traductions comiques... ou affligeantes. — — Deux communications à propos de l'article de Me José Théry sur « le cambriolage sexuel ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Au tombeau de Verhaeren. — Le Comité Emile Verhaeren a décidé que chaque année, vers la date anniversaire de la mort du grand

poète, un pèlerinage serait fait par les amis et admirateurs au tombeau de Saint-Amand. Ce pèlerinage aura lieu pour la première fois le dimanche 4 novembre.

§

Mort d'Ignasi Iglesias. — Le poète catalan Ignasi Iglesias, né à Sant Andreu de Palomar (Barcelone) en 1871, vient de mourir dans cette ville. Il était surtout connu en France comme dramaturge. *L'Œuvre* et le *Nouveau Théâtre d'Art* représentèrent, avant la guerre, deux de ses pièces qui sont considérées comme ses chefs-d'œuvre, *Les Vieux* et *les Prés.* Son premier recueil de poèmes, *Les Offrandes*, est de 1902 et le classa tout de suite comme un des maîtres de la littérature catalane. M. A. Schneeberger, dans son *Anthologie des poètes catalans* depuis 1854, a ainsi défini le talent de cet auteur :

> L'œuvre dramatique et poétique d'Iglesias reste essentiellement subjective. Cet esprit reçoit l'influx du monde extérieur, mais tandis qu'en ses drames l'entendement se limite à la réalité externe, dans sa poétique son inspiration semble dégager les phénomènes extérieurs du monde terre à terre pour les brûler, les animer du feu de son lyrisme.

§

Qui a introduit Tolstoï en France ?

Mon cher directeur,

J'ai publié dans le *Mercure de France* du 15 septembre dernier — à l'occasion du centenaire du grand écrivain russe — un article où *j'affirmais* que « c'est Tourgueneff qui *a introduit Tolstoï en France* ». Croyant que sur ce point d'histoire littéraire je n'avais pas à entrer dans des précisions plus étendues, je me suis borné à invoquer le seul témoignage d'Emile Zola, qui, comme on sait, était, avec Flaubert, le plus lié des *Cinq* avec Ivan Serguéievitch Tourgueneff.

Je pensais, en effet, que — au moins — ceux qui travaillent dans le domaine des relations littéraires et culturelles franco-russes en connaissent l'histoire.

Or, la lettre de notre confrère M. W. Bienstock (*Mercure de France* du 15 octobre), lettre très courtoise d'ailleurs, donne un démenti formel à mon affirmation. Et, à l'appui, notre honorable confrère cite une lettre qu'il avait reçue du regretté M. de Vogüé qui parle de ses démarches pour « qu'il n'y (dans *Guerre et Paix* traduite par la princesse Irène Paskévitch et *rééditée* pour la première fois à Paris par la maison Hachette) eût point de nouvelles suppressions dans l'œuvre *que l'on voulait (sic !)* éditer au début dans un seul volume ».

Cette lettre, comme nous le verrons tout à l'heure, n'a aucun rapport avec la question que j'ai posée et traitée succinctement le 15 septembre.

Néanmoins, M. Bienstock, après avoir dit que « ce point d'histoire

littéraire n'est pas du tout établi » (comme je le pensais), et que « la mémoire a trahi M. Semenoff ou son illustre interlocuteur », conclut sur la seule lettre citée par lui de M. de Vogüé : « Voici un point d'histoire littéraire établi »...

Je suis donc obligé d'affirmer plus catégoriquement encore, en réponse à la question que j'avais posée, que c'est bien *Ivan Tourgueneff qui a introduit L. Tolstoï en France* et non pas M. de Vogüé qui, par ailleurs, a beaucoup fait pour faire connaître les écrivains russes en France.

En voici les preuves, puisqu'il faut que je les donne. Et, cette fois, je ne me contenterai pas de citer Zola seul, si sûr que je sois de la fidélité de ma mémoire en ce qui concerne nos entretiens avec lui.

Pour la clarté de ce qui suit, je rappellerai d'un mot un fait significatif que cite aussi M. Halpérine-Kaminsky dans les *Lettres de Tourgueneff à ses Amis Français* (p 3.), (1) à savoir qu'il (Tourgueneff) avait demandé *une procuration* à Zola pour ses œuvres (à publier) en Russie et *à Tolstoy pour la publication de ses œuvres en France*. Nous savons — et personne ne le contestera — le zèle et le dévouement que Tourgueneff employa pour introduire Zola en Russie et y défendre les intérêts de celui-ci (auprès, entre autres de Stasulévitch, directeur et éditeur du *Vestnik Evropy*).

Ceux qui connaissent même par ouï-dire la physionomie morale et intellectuelle de Tourgueneff ne seront pas étonnés, si je dis qu'avec le même zèle et le même dévouement Tourgueneff servit partout et particulièrement en France les intérêts moraux et matériels de Tolstoï.

Ainsi Tourgueneff écrit de Russie, le 7 juillet 1858, à Mme Viardot qu'il lui enverrait l'*Histoire d'une Enfance* du grand écrivain Tolstoï, malgré le scepticisme de l'amie à l'endroit de ce dernier.

Le *12 janvier 1880*, Tourgueneff cite dans sa lettre à Tolstoï le passage de la réponse de Flaubert à l'envoi qu'il lui avait fait de *la Guerre et la Paix*. Et douze jours plus tard, Tolstoï répond à Tourgueneff en le priant de « remercier Flaubert de ce qu'il dit » de la *Guerre et la Paix*.

Il faut que j'ajoute que Tourgueneff avait envoyé la *Guerre et la Paix* — bien entendu dans la traduction française que la princesse Irène Paskévitch avait publiée à Pétersbourg — à Taine, à Edmond About, à Theuriet, à Charles Edmond et autres.

Ce même Charles Edmond, dans la lettre à l'auteur du livre cité (p. 204), raconte que, sollicité par Hébrard de donner une de ces œu-

(1) Je renvoie aux textes de la *Correspondance de Zola* et des documents et lettres cités dans le livre — et dont je mentionnerai seulement le sens — de M. Halpérine-Kaminsky, pour ne pas abuser de l'attention des lecteurs.

vres pour le feuilleton du *Temps*, Tourgueneff lui avait promis de lui faire... *une surprise*. Et, en effet, en avril 1876, Tourgueneff apporta à Hébrard, au lieu de l'œuvre de lui qu'attendait le directeur du *Temps*, le récit de Tolstoï *Souvenir de Sébastopol*, que le sagace Hébrard fit paraître dans le *Temps*. Je me demande où et quand on a vu un écrivain qui, sollicité par un directeur ou un éditeur de donner une de ses œuvres à publier, apporterait non pas une œuvre de lui, mais celle d'un autre !

Quelle confirmation éclatante et émouvante en même temps des souvenirs de Zola que j'ai cités dans mon article, confirmés surtout par la lettre suprême écrite par Tourgueneff sur son lit de mort au « grand écrivain de la Terre Russe »... Cette lettre, dans laquelle Tourgueneff supplie (en 1883) Tolstoï de *revenir aux Lettres*, restera comme un des plus beaux monuments des Lettres de tous les temps et une des plus belles expressions de l'âme humaine.

Faut-il ajouter d'autres preuves à l'appui de ma première affirmation, à savoir : « C'est Tourgueneff qui a introduit Tolstoï en France » ?

Je crois que mon confrère Bienstock, lui-même, trouvera que c'est superflu. Reste la lettre de Vogüé que Bienstock a de bonne foi, bien entendu — mal interprétée. Que dit, en effet, Vogüé ? Il affirme qu'il a fait des démarches (« de longues sollicitations de ma part et de longues insistances pour qu'il n'y eût point de nouvelles suppressions dans l'œuvre que *l'on voulait* éditer au début dans un seul volume ») pour que l'on ne fît pas des... manipulations, auxquelles, hélas ! eurent recours d'autres traducteurs du russe moins consciencieux et moins scrupuleux que Vogüé. Un point c'est tout, comme on dit vulgairement.

Mais pour éclaircir même ce « petit point », je me suis adressé à Mlle Jeanne Tourgueneff, l'éminente musicienne, petite-fille de l'illustre écrivain, et à la Maison Hachette elle-même. Et j'apporte ici mes profonds remerciements à l'une et à l'autre pour le charmant accueil dont j'ai été honoré. De cette petite enquête purement littéraire, j'ai appris que : 1° La Maison Hachette a correspondu (en mars 1884) avec la Princesse Paskiévitch, par l'intermédiaire de Mlle de Lafontaine, pour une traduction d'un (autre) ouvrage : *Nouvelles de Salow* ; 2° que *la Guerre et la Paix*, de Léon Tolstoï, traduction de la Princesse Paskiévitch, parut en novembre 1884 après avoir été acquise le 25 septembre 1884 ; *Les Cosaques* du même auteur, traduction de la Baronne El. de Mengden, parut le 27 mars 1886...

Aucune trace d'une intervention quelconque de M. de Vogüé, excepté celle que nous trouvons dans sa propre lettre. D'ailleurs, aucune intervention n'était plus nécessaire pour faire connaître Tolstoï, après ce qu'avait fait Tourgueneff depuis plus d'un quart de siècle. Quant au roman *Guerre et Paix*, Vogüé n'avait à faire aucune démarche, puis-

que — comme il le dit lui-même — quatre cents exemplaires de la traduction du roman (publiée en Russie) avaient été envoyés en dépôt chez Hachette, non pas sur l'initiative de M. de Vogüé (autrement il l'aurait dit), mais — la supposition vient logiquement d'elle-même — par les soins ou sur la recommandation (1) de Tourgueneff et de Zola qui, d'ailleurs, avait été « de la Maison ».

Je reviens donc à la question que j'avais posée : *Qui a introduit Léon Tolstoï en France* ? Et je réponds catégoriquement, c'est Tourgueneff et non pas Vogué.

Recevez, etc. E. SEMENOFF.

§

L'Italie nourrit-elle ses écrivains ?

Mon cher Directeur,

Je n'ai connu que ces jours derniers la lettre de Luciano Zuccoli que le *Mercure* du 1er Août a publiée sous ce titre. Pendant les vacances, j'ai passé grande partie de mon temps dans de hautes vallées alpines, quelques-unes italiennes ; et je dois dire que, malgré les alarmes de certains de nos confrères parisiens, j'y ai toujours été fort courtoisement reçu, bien qu'y étant arrivé toujours par les crêtes et parfois accompagné de montagnards français qui n'avaient point sur eux des papiers strictement en règle.

Cela dit pour excuser l'ignorance où je suis resté de la lettre de Luciano Zuccoli. Je ne saurais lui en vouloir du reproche qu'il me fait d'avoir des amis en Italie, et d'attacher trop d'importance à ce qu'écrivent les jeunes. C'est ma façon de pratiquer l'esprit de l'hymne *Giovinezza*. Et sans doute ne lui aurais-je pas répondu si la phrase tronquée isolée de son contexte et partant faussée, qu'il malmène n'avait été relevée par des périodiques italiens qui, n'ayant point lu mon article, lui ont attribué de confiance une intention de critique politique qu'il est, absolument impossible d'y découvrir. Et je crois que Luciano Zuccoli ne refusera pas de se joindre à ma courtoise, mais ferme protestation.

Il devra aussi reconnaître qu'il y a de l'exagération à prendre une demi-phrase dans cinq pages pour lui donner un sens absolu qu'elle ne saurait avoir. Il y aurait certes beaucoup de légèreté à affirmer qu'aucun homme de lettres italien ne gagne sa vie avec ses livres. Mais l'éclectisme dont se vante Luciano Zuccoli prouve lui-même que ces heureux sont en petit nombre. Il n'est pas difficile de tuer six lièvres quand on bat toute une province. Pirandello et Sem Benelli sont auteurs dramatiques. C'est une catégorie. Il faut bien que le théâtre nourrisse son homme, sans quoi il mettrait tout le monde sur la

(1) Ce petit détail secondaire pourrait être éclairci, si les intéressés étaient encore de ce monde. A la maison Hachette, il n'en existe aucune trace.

paille, en commençant par les directeurs, qui font ce qu'il croient efficace pour éviter cette infortune. Les auteurs qu'ils font jouer profitent de ces efforts.

Quant à D'Annunzio, ce n'est pas la vente de ses ouvrages qui lui vaut son actuel *faste princier*. Il ne l'a d'ailleurs pas toujours connu : et si Luciano Zuccoli n'a pas rendu visite au poète dans sa retraite du Moulleau, du moins dit-il avoir lu la *Consolazione della Morte*.

Pour *Monsieur* Papini, j'ignore si son *amusante* « Histoire du Christ » lui a rapporté beaucoup d'argent : je n'ai pas l'habitude de regarder dans le portefeuille de mes amis ; mais je puis dire avec quelles difficultés, jusqu'à la guerre même, le groupe de la *Voce* a pu durer et publier. En ces temps, les hommes que la littérature nourrissait n'avaient point assez de sarcasmes pour ces *écrivains très jeunes* et dont les œuvres étaient *inconnues aux littérateurs eux-mêmes*. Parmi ces écrivains d'octobre, Luciano Zuccoli n'en connaît-il pas un dont l'œuvre de premier plan a eu une influence considérable sur l'esprit de la nouvelle Italie ? Elle lui a juste rapporté de quoi payer son tabac. Autre cas : le pauvre Ferdinando Paolieri, auteur de six livres dont deux au moins sont de grandes choses, m'écrivait à la veille de sa mort une lettre navrante.

Je parle des purs hommes de lettres. Le journalisme n'entre pas en compte. Je ne fais pas difficulté de reconnaître d'ailleurs qu'avec sa *troisième page* littéraire, le journalisme italien ne soit beaucoup plus accueillant aux écrivains que le journalisme français ; ni qu'un petit nombre d'auteurs italiens qui ne publient jamais rien dans les journaux, et que Luciano Zuccoli aurait pu citer aussi, ne vivent de leur plume.

S'il ne tenait qu'à moi, tous les écrivains de l'Italie seraient largement millionnaires. Je ne peux malheureusement leur offrir, pour la diffusion de leurs œuvres, que ma très insuffisante bonne volonté. Si un grand nombre d'entre eux atteignaient à cette large aisance que je leur souhaite, ils n'auraient pas mis tant d'énergie à déplorer et à essayer de combattre, l'autre année, la crise du livre. Ce n'est pas moi qui annonçai alors, en un millier d'articles et en cent manifestations à travers toute la Péninsule, que le livre italien n'avait pas une vente rémunératrice. La statistique des tirages nous renseigne mathématiquement sur la question. Si les éditeurs italiens étaient aussi exigeants, sur cet article, que leurs confrères français, les trois quarts, pour ne pas dire les quatre cinquièmes des auteurs ne trouveraient plus, en Italie, à se faire imprimer qu'à leur compte. Heureux Luciano Zuccoli qui peut se payer des caprices à Paris!

Je vous prie, etc. PAUL GUITON.

§

De nouveau la censure en Belgique. — Voici quelques pièces à ajouter au dossier de « la censure en Belgique », qui nous sont communiquées par une grande maison de librairie de Bruxelles. Ci, d'abord, les quelques passages d'une lettre signée de M. Zech, président du Cercle belge de la Librairie, en réponse à une enquête de la revue juridique *L'Intermédiaire* :

Cette loi [du 20 juin 1923] a déjà fait couler beaucoup d'encre, car elle va à l'encontre de l'article 18 de la Constitution : *La Presse est libre ; la censure ne pourra jamais être rétablie ; il ne peut être exigé de cautionnement des écrivains, éditeurs et imprimeurs. Lorsque l'auteur est connu et domicilié en Belgique, l'imprimeur, l'éditeur ou le distributeur ne peut être poursuivi.* Aussi nos législateurs ont-ils tourné la difficulté et l'Etat ne pouvant rétablir la censure, ce sont les éditeurs, libraires et marchands de journaux qu'il a chargés de cette mission. Libre à eux de mettre en vente tous les livres et publications qu'ils recevront ; mais si un juge d'instruction trouve qu'un ouvrage est contraire à la morale publique, il a le droit de faire saisir l'ouvrage et de poursuivre le ou les vendeurs. C'est d'ailleurs pour cette raison que certains volumes sont interdits ou poursuivis dans une ville et que le même volume ne l'est pas dans une autre ; le parquet se montrant plus ou moins large d'idées dans une ville que dans l'autre.

En réalité, c'est donc le vendeur qui doit censurer les volumes qu'il reçoit et l'appréciation du libraire peut être différente de celle du Parquet de la localité dans laquelle il exerce sa profession. Cela est poussé à un tel point que nous extrayons d'un procès-verbal dressé à Charleroi le passage suivant : « Nous lui (le libraire) avons signalé également qu'il invoquerait en vain qu'il ne lit pas tous les livres qu'il vend ou expose en vente ».

Où commence l'attentat à la morale publique ? Malgré de multiples démarches, il n'y a jamais eu moyen de le savoir. Le peu que nous ayons pu apprendre, c'est qu'il est interdit de vendre des ouvrages dans lesquels l'acte charnel est décrit ou dans lesquels sont indiquées des manœuvres anticonceptionnelles. Il est également interdit de vendre les volumes traitant de ces questions, ainsi que ceux décrivant, sous forme de romans, certains vices spéciaux, flagellation, masochisme, etc.

Dans ces conditions, de nombreux libraires, surtout les plus importants, se montrent très sévères quant aux volumes qu'ils mettent en vente, se souciant fort peu de passer en police correctionnelle ou même en assises pour avoir vendu quelques ouvrages, souvent peu intéressants, que l'auteur a cru devoir corser de quelques pages trop libres.

Quant aux journaux, ce sont principalement certaines publications dites gaies qui sont poursuivies surtout à cause des annonces qu'ils contiennent. Celles-ci sont souvent d'une nature toute spéciale, certaines pages de publicité sont par trop explicites. C'est tout cela qui a été la cause primordiale du projet de loi de janvier 1905, complété par la loi actuelle ; du reste, l'administration des chemins de fer et la poste refusent de transporter semblables journaux.

Voici la copie d'un « Pro Justicia » remis par la gendarmerie à des libraires de Charleroi :

Aujourd'hui le 24 mars 1927 nous soussignés....... maréchal des logis de gendarmerie et....... maréchal des logis de gendarmerie, en résidence à Charleroi, revêtus de notre uniforme ; conformément à la circulaire n° 3.004 du 14 mars 1927 émanant de M. le Procureur du Roi de Charleroi, rappelant ses circulaires n° 1311 et 1815 de 1925 ; 1139 de 1926 concernant la vente et l'exposition de livres et autres ouvrages contraires aux bonnes mœurs ; rapportons à M. le Magistrat précité qu'il a été donné connaissance à......... Libraire à Charleroi, rue......... numéro..... de ce que la cour d'assises du Brabant, par arrêté du 3 février 1927, a condamné un libraire qui avait, à Bruxelles et à Ostende, vendu et exposé en vente à l'intérieur de son magasin, dans les rayons de celui-ci, des ouvrages contraires aux bonnes mœurs.

En rappelant une nouvelle fois à .... l'interdiction, sous peine d'être poursuivi sans défaillance, de vendre et d'exposer en vente, même à l'intérieur de son magasin, des images, écrits ou imprimés contraire aux bonnes mœurs, il lui a été donné une liste des livres défendus mentionnés dans les circulaires prérappelées. *Il a été averti en retour que ces livres ne sont qu'à titre exemplatif et que la même interdiction s'étend à tous livres contraires aux bonnes mœurs.*

Nous lui avons signalé également qu'il invoquerait en vain qu'il ne lit pas tous les livres qu'il vend ou expose en vente et, pour qu'il n'en ignore rien, nous lui avons laissé copie du présent procès-verbal, qu'il a signé de son plein gré.

Voici une de ces listes, remises périodiquement par l'autorité aux libraires. Elle date de quelques années :

TITRES DES OUVRAGES CONTRAIRES AUX BONNES MŒURS

Académie, épreuves originales (France) ;
L'Académie en plein air (France).
Les Albums gais (France) ;
Album de la Grisette, publié sous forme de brochure contenant les nos 1 à 10 de *La vie en culotte rouge*, 10 à 20, 21 à 30, 31 à 40, 41 à 50, 51 à 60, 61 à 70, 71 à 80, 81 à 90 ;
Album des références miniatures (France) ;
L'Almanach amusant (France) ;
L'Almanach de l'amour (France) ;
L'Almanach des beaux-arts, supp. (France) ;
L'Almanach des cocottes (France) ;
L'Almanach de l'Etude Académique (France) ;
L'Almanach du Fin de Siècle (France) ;
L'Almanach du Frou-Frou (France) ;
L'Almanach du galant, du *Rire* et de la *Galanterie* (France) ;
L'Almanach de Paris s'amuse (France) ;
L'Almanach du Sans-Gêne (France) ;
L'Almanach du Supplément (France) ;
L'Almanach du Troupier (France) ;
L'Almanach du Vieux marcheur (France) ;
L'Amour (France), édition spéciale de l'*Indiscret* ;

L'Amour à passion, par René Schwaeblé, Cour d'Assises d'Anvers;
L'Amour gaillard;
Les amours de Mahieux, par Nems, Cour d'Assises d'Anvers;
Amours perverses, par Philédonis, Cour d'Assises d'Anvers;
Amours précoces, Le pensionnat Boissard, par Le Vismoy, Cour d'Assises d'Anvers;
L'Amour secret, C. A. Brabant, arrêt 4 juillet 1925;
Amour et vaillance (France);
L'Amusant, édition de l'*Indiscret*, journal de Paris;
Les Amusements de Paris (France);
L'Anti-Justine, par M. Linguet, Cour d'Assises d'Anvers;
L'Arétin français;
L'Armée de volupté, par Le Niamoy, C. A. Anvers;
L'Art d'aimer et *Ecole de l'amour;*
Association de demi-vierges, par Le Niamoy, C. A. Anvers;
Au couvent, par l'Erotin, C. A. Anvers;
Aus den Memorien einer Sängerin, par Devriend, C. A. Anvers;
Aus dem Tagenbuch eines Lebenden, par X, C. A. Anvers;
Aus Golden buch gereinze orotif (?), par X, C. A. Anvers;
L'Avatar de Lucette, C. A. Brabant, arrêt 4 juillet 1925;
Les aventures de Chérubin, par X, C. A. Anvers;
Les aventures galantes du Marquis de Saint-Cassette, C. A. Brabant, arrêt 4-7-25;
Baby, douce fille, par Lady Blackheyer, C. A. Anvers;
Les beautés de la femme (France);
Beautés du nu au stéréoscope (France);
Beautés parisiennes sans retouche, édition spéciale de *La vie en rose*;
La beauté plastique (France);
Le Bécot (France);
Peggy Briggs;
Belle libertine Cécile de Savigny, par Baron de Maschora, C. A. Anvers;
La Bergerette (France);
Betty, petite fille, C. A. Brabant, arrêt 4 juillet 1925;
Blasées en rut, par Grimandin d'Echaro, C. A. Anvers;
Bonnets par-dessus les moulins, par Zéphir, C. A. Anvers;
Boulett's passion;
Bouquet de verges, par ..., C. A. Anvers;
Boute-en-train (France);
Buveuses de larmes;
Cahiers de Miss Calypia, par Top Top, C. A. Anvers;
Un caprice, par Lemercier de Neuville, C. A. Anvers;
Les carabistouilles, édit. spéciale du *Sourire* (France);
Les carbonari de l'amour;
Le carnet de Marguerite, par Le Niamoy, C. A. Anvers;
Carrière amoureuse de Gisèle, par Baronne d'Ass., C. A. Anvers;
Cartes postales, poses plastiques (France);
Caserne et boudoir (France);
Catéchisme libertin, par Mlle Théroigne, C. A. Anvers;
Cécile Coquerelle, par Grimandin d'Echaro, C. A. Anvers;
Le Charme (France);
La Cigale (France);
Cinglades voluptueuses, C. A. Brabant, arrêt 4 juillet 1925;
Cochons d'hommes, par Grimandin d'Echaro, C. A. Anvers;
Le Cœur et l'Epée (France);

Les Conditions du bonheur à deux, par L. Derive, D. 24334 Parq. Général ;
Les Conditions rationnelles du devoir conjugal, par L. Derive, D. 24334 Parq. Gén. ;
Confessions of 2 virtuous Wives;
Contes de la petite sans-gêne, édit. spéciale de *La vie en rose* (France) ;
Contes édotiques, par le Prince O. Wyski, C. A. Anvers ;
Contes polissons;
Les Corbeaux (France) ;
Le Corps de la femme (France) ;
Correction féminine, par J. de Virgans, C. A. Anvers ;
En costume d'Eve (France) ;
Le Coucou (France) ;
Les Coulisses documentaires de l'amour, par Pertrex, D. 24334 Parq. Gén. ;
Courrier français illustré (France) ;
Les Cousines de la colonelle, par X, C. A. Anvers ;
Cuirasses et corsets (France) ;
Cupidon (France) ;
Dames s'amusent, par Grimandin d'Echaro, C. A. Anvers ;
Das Freunde, par John Kleland, C. A. Anvers ;
Das freunde Nattchen, par John Kleland, C. A. Anvers ;
Débauchée précoce, par Fukwelle, C. A. Anvers ;
Les délices du fouet, par Lord Dryalis, C. A. Anvers ;
Départ pour la pension, par X., A. C. Anvers ;
Der Damen Club Venesis, par Fräulin Pochelosch, C. A. Anvers ;
Dernière bataille, par X., C. A. Anvers ;
Déshabillé au stéréoscope (France) ;
Deux Gougnottes;
De Vlaamsche Nationale Gedachte (Nederland) ;
Die Holle Fürstin, par A. C., C. A. Anvers ;
Die Kallifyen die Freunden der Hule (?), par X., C. A. Anvers ;
Le doctorat impromptu, par X., C. A. Anvers ;
Don Juan (Pays-Bas) ;
L'Echo du Boulevard (France) ;
L'Ecole des Biches, par X., C. A. Anvers ;
L'Education de Laure;
Min roman aus Berlin, par Jems Grunaurd, C. A. Anvers ;
Eléonore ou l'heureuse personne, par X., C. A. Anvers ;
Emotions de Suzette, par Lyonel, C. A. Anvers ;
En famille, par X., C. A. Anvers ;
Mon enfance chez un Boyard, par X., C. A. Anvers ;
Enfant vicieuse, par Mme de Mirancy, C. A. Anvers ;
Esclaves modernes, par J. de Virgans, C. A. Anvers ;
Erotschen Märchen, par X., C. A. Anvers ;
Esclaves modernes, par J. de Virgans, C. A. Anvers ;
L'Esprit gaulois (France), édit. spécial de *Fin de Siècle;*
Un Eté à la campagne, par un auteur à la mode, C. A. Anvers ;
Etoiles et étoiles (France) ;
Etreintes secrètes, C. A. Brabant, arrêt 4 juillet 1925 ;
L'Etude académique (France) ;
Mes études du nu (France) ;
Examen de Flora;
Les exploits d'un jeune Don Juan, par C. A., C. A. Anvers ;

Une femelle, C. A. Brabant, arrêt 4 juillet 1925;
Femme au chien;
Femmes, de Verlaine;
Femme endormie, par Me B., avocat, C. A. Anvers;
Femme et son maître, par J. de Villot, C. A. Anvers;
Fesses sanglantes, par Brix, C. A. Anvers;
Le Fêtard (France);
Fétichisme amoureux;
Fin de Siècle (France);
La Flagellation en amour, C. A. Brabant, 4 juillet 1925;
Flagellation Orgien, par Privaat Manuscrit, C. A. Anvers;
Flagellation passionnelle;
Fleur de luxure, par Le Niamoy, C. A. Anvers;
Flossie, a Venus of fifteen;
Mon flirt (France);
Folies amoureuses d'une impératrice;
Forbidden fruit;
Le Fouetteur invisible, C. A. Brabant, arrêt 4 juillet 1925;
Le Frisson (France);
Froufrou (France);
Fruits verts, par Fukwell, C. A. Anvers;
Gamiani;
Gaudriole (France);
Het Gelukkig Huisgezin, Orgaan van den nieuwen Malthusiaansche-Bond (l'interdiction s'étend également à toutes les brochures publiées par ce journal);
Génération consciente, publié sous forme de brochure;
Gilbertin's Leidenschaft oder Aus der Hebenslust, par X., C. A. Anvers;
Gil Blas (quotidien), lorsqu'il contient encarté *Le Gil Blas illustré;*
Gitanes flagellantes, par X., C. A. Anvers;
Glaüniget, par A. Strindberg, C. A. Anvers;
La Gouvernante, C. A. Brabant arrêt du 4 juillet 1925;
La Grâce féminine (France);
Gräfin Gamiani par A. de Musset, C. A. Anvers;
Grand illustré (France);
Une grande passionnée, par Nibois, C. A. Anvers;
Grean girls;
Grisette (France);
Het groote Bedrog (Nederland);
Guerre des Balkans, par X., C. A. Anvers;
Happe Chair, par C. Lemonnier, C. A. Anvers;
Harmonies lointaines;
L'Hermaphrodite, par Le Niamoy, C. A. Anvers;
Heures galantes modernes;
Histoire anecdotique de l'Inquisition en Espagne, C. A. Brabant, arrêt 4-7-25;
Histoires d'entretenues;
Histoires d'hommes et de dames, par X., C. A. Anvers;
Homosexualités d'un prince, par Aimé Coups, C. A. Anvers;
The hoom bock, a girls guide;
L'humanité féminine (France);
Humiliations de Miss Madge, C. A. Brabant, arrêt 4 juillet 1925;
Humoristes (Paris);
L'Humour (France);

Images galantes (France);

Impression, commission, publication, Andréal éditeur, 19 rue de la Ferrière à Paris, publié sous forme de brochure;

Impressions d'une fille;

L'Indiscret (France);

L'Initiation amoureuse, C. A. Brabant, arrêt 4 juillet 1925;

Jardin des voluptés, par E. Chériff et Zaouil Effendi, C. A. Anvers;

Jean qui rit (France ;

Jeune siècle (France);

Jeux innocents, par Thomy, C. A. Anvers;

Joueuses d'amour, par un journaliste du siècle dernier, C. A. Anvers;

Journal de Paris;

Joyeuse vie militaire (France), édit. spéciale de *la Vie en culotte rouge*;

Le Kama Soutra;

Kare Percival;

La Lanterne (quotidien France), lorsqu'il contient encarté le Supplément littéraire;

La Lanterne (France), supplément littéraire;

La Lanterne des demi-vierges (France);

Léon to Annolilla (?);

Letters from Laura and Eveline;

Lettres galantes et philosophiques de deux Nonnes, par X., C. A. Anvers;

Libertin de qualité, par le Comte de Mirabeau, C. A. Anvers;

Limburger Tageblatt (Nederland);

Livre d'amour de l'Orient, Le jardin parfumé du Chaik Nefzaoui, C. A. Brabant, arrêt 4-7-25;

Livre de volupté, par Bah-Mahmet, C. A. Anvers;

La Louve, par Le Nismoy, C. A. Anvers;

The Lufafue memoir's;

Au Lycée, par l'Erotin, C. A. Anvers;

Madame Benson;

Mlle de Mustelle et ses amies, par X., C. A. Anvers;

Margot the Birching Beauty;

Les Maisons de volupté, par Ferten, Dép. 24334, Parq. Gén.;

Maîtresses de l'amour, par X., C. A. Anvers;

Maîtresse de son fils, par Cain d'Abel, C. A. Anvers;

Maître et esclave, C. A. Brabant, arrêt 4 juillet 1925;

Maîtresses humoristes (France), éd. de *Génération consciente*;

Le Malthusien (France);

Mangeuse d'hommes, par un journaliste du siècle dernier, C. A. Anvers;

Manuel du libertin par Théroigne de Méricourt C. A. Anvers;

Mariage de Naïelle, par Le Niamoy, C. A. Anvers;

Mars et Vénus, éd. spéciale de *La Vie en culotte rouge* (France);

The Mary Order of st Bridge, par X., C. A. Anvers;

Mémoires du Baron Jacques, par Tehta As Lagail, C. A. Anvers;

Mémoires d'une danseuse russe, par E. B., C. A. Anvers;

Mémoires de Fanny Hil, femme de plaisir, par J. Gloland, C. A. Brabant, arrêt 4-7-25;

Mémoires d'une fouettée, par Aimé van Rod, C. A. Anvers;

Mémoires de Suzon, sœur du portier des Chartreux, par X., C. A. Anvers;

Mensonge (*le grand mensonge*) (Allemagne, édité à Brême);
Messager Français (France);
Les Messalines modernes;
Miss Aline, par X., C. A. Anvers;
Miss Frunland, par X., C. A. Anvers;
Miss Gregor;
Modèle photographique (France);
Mes Modèles, recueil inédit d'études d'après nature (France);
Moustaches et frisettes (France);
Moyens d'éviter de grandes familles (France);
Mylord Arsouille ou les Bamboches d'un gentleman, par X., C. A. Anvers;
Mystères du couvent des bluets, par X., C. A. Anvers;
Mystères du harem, par H. Gaultier de St-Amand, C. A. Anvers;
Nadia, par C., C. A. Anvers;
Le Nénuphar;
Néo-Malthusien (Belgique), éd. spéciale de *Procréation consciente* (l'interdiction s'étend également à toutes brochures publiées par ce journal),
Die Nerven Klinik, nur für Frauen, par W. Neister, C. A. Anvers;
Nieuw Malthusiannsche Bond (Middelenboekje Nederland), Organn van de nieuw malthusiannsche Bond, Uitgegeven te's Gravenhague;
Nummers tales;
N. D. des voluptés sans nombre, par L. Frédéric Rouquette, C. A. Anvers;
Le nu artistique (France);
Le nu esthétique (France);
Le nu idéal (France);
Ode à Priape;
Odor di Femina;
L'odyssée du pantalon, par E. D., C. A. Anvers;
L'œuvre du chevalier André de Nerciat, par X., C. A. Anvers;
A l'ombre, par X., C. A. Anvers;
Les onze mille vierges, par G. A., C. A. Anvers;
Orgies continentales, par X., C. A. Anvers;
Orgies de jeunesse;
L'Ouistiti (France);
Our Fair Flagellant;
Le Panier renversé;
Pantalons blancs et culottes rouges (France);
Les Paradis charnels;
Paris s'amuse (France);
Paris flirt;
Paris gaîté;
Paris galant;
Paris la nuit;
Paris vivant;
Passionnés, par S. de Keyser, C. A. Anvers;
Passions de jeunes Miss;
Pearls of Love;
Pédérations actives;
Pélantes in word und bild, « Buntes Allerlei », par X.;
Pensionnat Lesbyaque, par Eryk, C. A. Anvers;
Les Perversions, C. A. Brabant, arrêt 4 juillet 1925;
Petites alliées, par Miss Cary F., C. A. Anvers;

Petites effrontées, par l'Erotin, C. A. Anvers;
Petite encyclopédie de littérature amoureuse, par Fertrex, Dép. 24334 P. Gén.;
Petite faunesse, par X., C. A. Anvers;
Petites femmes (France);
Petites et grandes filles;
Petit Illustré (France);
Les petites libertines, C. A. Brabant, arrêt 4 juillet 1925;
Philosophie dans le boudoir;
Physiologie du vice, C. A. Brabant, arrêt 4 juillet 1925;
Le Plaisir (France);
Plaisirs troublants, C. A. Brabant, arrêt 4 juillet 0925;
Plaisirs troublants (mœurs lesbiennes), C. A. Brabant, arrêt 30-9-1925;
Le Poète et la violée, par Nonce Casanova, C. A. Anvers;
Polygamie sacrée au XVI[e] *siècle* (Bibliothèque de curieux aut.), J. Hervez, édition 1908, Cour d'Appel Gand, 20-10-1925;
Poudre à canon et poudre de riz (France);
Poses plastiques, cartes postales (France);
Précocité, par Le Vidame de Poussey, C. A. Anvers;
La princesse s'amuse;
Prochaine humanité (Belgique) (l'interdiction prévue en ce qui concerne *La prochaine humanité* et *Régénération*, s'applique également à toutes les brochures du même genre qui seraient publiées par les dits journaux;
Procréation consciente (ainsi que ses publications spéciales qui se reconnaîtront, quel que soit le titre, aux indications ci-après qui sont imprimées en caractères gras, en tête de la première page : Organe de la Ligue belge de la Régénération humaine affilié à l'association des journaux périodiques belges. Rédaction et administration : Docteur Mascaux Coucelles;
Pro Flandra (Nederland);
Pst-Pst (France);
Psychologie expérimentale de la femme intime, par Liebel et Molies, Dép. 24334 Parq. Gén.;
Puissance des jupes;
Question de la population;
Rabelais (France), ainsi que ses publications spéciales;
Rachel Rodkis;
Ragionamenti or dialogues of the divine Pietro Aretino, par X., C. A. Anvers;
Récits de la villa Brigitte;
Régénération (France) (l'interdiction prévue en ce qui concerne *La prochaine humanité* et *Régénération* s'applique également à toutes les brochures du même genre qui seraient publiées par les dits journaux.
Satyres et flagellants, par X., C. A. Anvers Brabant;
Scènes lubriques, par Grimandin d'Echaro, S. A. Anvers;
Schloss Minnebirn, par F. Esse, C. A. Anvers;
Die Schöne Lona, par Professor Brunner, C. A. Anvers;
Le Secret, édition spéciale de *Rabelais*;
Le Secret de Miss Sticker;
Séduction, par X., C. A. Anvers;
Select luxure;
La Semaine rose (France);
Les 7 nuits de Fanny;

A Set of young Students;
The slavery in West India, par Th. Sentury, C. A. Anvers;
Sous la cravache féminine;
Souvenirs de Mss Barbara, C. A. Brabant, arrêt 4 juillet 1925;
Stéréo nu, grand journal litt. illustré paraissant 3 fois par semaine, les mardis, jeudis et samedis;
Tableau de l'amour charnel, C. A. Brabant, arrêt 4 juillet 1925;
Tableau de l'amour conjugal, C. A. Brabant, arrêt 4 juillet 1925;
Tale of country girl;
Tales of villa Brigitte, par M. Oxon, C. A. Anvers;
Tentation de l'Abbé Bricarti par X., C. A. Anvers;
La Tentation de saint Antoine, par Gustave Flaubert, C. A. Anvers;
Het toekomstige Menschdom (Belgie), Alsmede zyne byzonders uitgavers;
Toute la lyre, par X., C. A. Anvers;
Toute à la joie (France) éd. spéciale de *La vie pour rire;*
Triomphe de la chair, par Raoul d'A., C. A. Anvers;
La tunique de Nessus;
Le Tutu (France);
Two lascivious adventures;
Das unkeusche Tagebuch einer perverser Dame, par Professor Brunner, C. A. Anvers;
Venus in India, par X., C. A. Anvers;
Venus school Mistress;
La Vénus moderne (France);
Vicieuses de province, par un Journaliste du Siècle dernier, C. A. Anvers;
Vie en culotte rouge (France);
Vie en garnison (France);
Vie en rose (France);
Vie heureuse (Belgique) édit. spéciale de *Procréation consciente;*
Vie joyeuse (France);
Vie parisienne (France);
Vie pour rire (France);
Vierges fouettées;
Vieux marcheur (France);
Village des voluptés;
Ville de joie, par X., C. A. Anvers;
Villes maudites;
Vive la gaité (France) édit. spéciales de *La vie pour rire;*
Vlaanderen (Nederland);
De la volupté à la luxure, par X., C. A. Brabant;
Voluptés océaniques;
Voluptueuses souffrances;
Vorbidden fuit, par Baron de Maschora, C. A. Anvers;
Voyage de la volupté, par X., C. A. Anvers;
Voyageuse en volupté, par un Journaliste du Siècle dernier, C. A. Anvers;
When child loves and when she hates, par X., C. A. Anvers;
Whipping as a fine art;
The Wolf in the field, par X., C. A. Anvers;
Yvette ou l'institutrice pervertie;
Yvonne.
Le Régiment;

Régine;
Reine de Sabbat;
La Rigolade (France);
Le Rigolo (France);
Rire et galanterie (France);
Robinsonnet, par Vera, C. A. Anvers;
Le Roi fouetteur, par X., C. A. Anvers;
Roman de violette, par X., C. A. Anvers;
Le Rut capricieux;
Salopaideia;
Sans-Gêne (France).

L'examen de cette liste suggère quelques observations. Elle comprend 374 titres, suivis, pour ceux qui la comportent, de la mention de la condamnation qui les a frappés. Il y a trois sortes de mentions, qui sont : *Cour d'Assises d'Anvers* (sans date), *Cour d'Assises du Brabant* (avec date de l'arrêt) et *Parquet Général* (avec numéro d'ordre). Or, sur ces 374 titres, 156 seulement sont suivis de l'une ou de l'autre de ces mentions. Les 218 autres ne portent aucune mention, ce qui semble indiquer ou qu'ils ont été l'objet de condamnations en correctionnelle, ou qu'ils ont été frappés d'interdiction d'office, par simple mesure policière et sans aucune espèce de condamnation. On sait, par la note du Département de la Justice en réponse à la première lettre de M. Louis Dumur, que les publications tombant sous le coup de la loi doivent être déférées à la cour d'assises. Il en résulte que plus de la moitié des publications figurant sur la liste ci-dessus ont été interdites illégalement.

Si cette liste comprend une très grande majorité de titres pornographiques, on y trouve aussi, non sans surprise, des ouvrages littéraires, dont la présence, sur cette liste infamante, incite à de singulières réflexions sur le bien fondé des condamnations ou des interdictions. C'est ainsi qu'on y voit figurer un ouvrage de Camille Lemonnier, *Happe-Chair*, et un des chefs-d'œuvre de Flaubert, *La Tentation de Saint Antoine*, qui se voit honoré de l'ostracisme belge par arrêt de la Cour d'assises d'Anvers.

Autre chose... ou même chose :

Le *Mercure de France* a reçu, en date du 6 octobre, de l'Agence Dechenne, à Bruxelles, la communication suivante :

> Messieurs,
>
> A toutes fins utiles, nous vous signalons que nous venons de recevoir notification du Commisariat de Police qu'il était interdit de vendre ou d'exposer le volume dont le titre figure ci-dessous :
>
> L'AMOUR FESSÉ, par Charles Derennes.

L'Amour Fessé est un roman que le *Mercure de France* a édité en 1906.

Remarquons tout d'abord que la notification faite à l'Agence Dechenne

par le commissaire de police est illégale. Elle devrait porter l'arrêt de la cour d'assises qui a condamné ce livre. Si elle ne le porte pas, c'est qu'aucune condamnation n'a été prononcée. Et il est certain qu'il n'y a pas eu de condamnation, car il eût fallu pour cela qu'il y eût procès devant la justice et que, pour ce procès, le livre eût été lu. Or, il est évident que le livre n'a même pas été ouvert. Car il n'y a rien, dans ce roman, exactement *rien* qui puisse tomber sous le coup de la loi belge. L'abbé Bethléem lui-même ne trouverait pas une ligne à y censurer. C'est un récit tendre et mélancolique, parlant de vieilles gens et de vieilles choses, évoquant, dans un joli sentiment élégiaque, des mœurs fanées. Le titre ? Il est donné par un tableau ancien représentant... mais voici le passage :

Sur la lisière d'un bois, dans un pré où les marguerites sont grandes comme les arbres, sous un ciel plein d'oiseaux volants qui figurent assez bien des colombes, des Satyres ont attaché l'Enfant Amour au socle sur lequel sourit la statue de sa mère. A présent, dansant joyeusement, ils frappent de verges ses fesses nues ; le marmot divin pleure d'indignation et de rage ; il tente de briser ses liens et sa bouche s'ouvre pour crier à l'aide. Mais de partout le chœur des chèvrepieds arrive vers lui, triomphant et vindicatif ; une vie équivoque et sylvestre grouille sous la feuillée, de rousses toisons se devinent derrière les haies, des cornes pointent entre les branches ; au loin, dans un sentier, un villageois et une villageoise, portant des javelles et des corbeilles, passent indifférents.

Et la scène qui, dans la réalité, reproduit ce tableau est la fessée que reçoit un petit garçon de sa grand'mère pour avoir embrassé une petite fille. Au reste, voici cette page, la plus « audacieuse » du livre :

Nous nous étions assis sur un banc, un vieux banc de pierre rongé de mousse. J'inclinai ma tête sur son épaule et je sentis ses fins cheveux caresser ma joue. Je n'y tins plus ; je me mis à pleurer à l'ombre de ce voile odorant et tiède. C'était si bon, c'était si doux, c'était... c'était... Est-ce que je savais ? Et je murmurai éperdument :

— Lilette, Lilette, il faut nous marier nous deux ; promets-le-moi, jure-le-moi...

Elle ne répondit pas, mais ses petites mains serrèrent mon front et attirèrent ma face contre la sienne. Elle était grave, et dans ses yeux noirs, si près pourtant de mêler intimement leurs regards aux miens, l'énigme demeurait encore. Que m'importait ? N'étaient-ils pas dès ce moment deux lacs profonds où j'étais heureux de laisser mon âme s'engloutir ?... Et, nos bouches étant toutes voisines, il se trouva que le Prince Amour apprit alors à deux enfants le baiser qui est le plus précieux de ses trésors.

Ce fut en cet instant précis que ma grand'mère, qui nous cherchait, nous aperçut. Sa voix résonna, terrifiante, à côté de nous. Mais je restai seul ; Lilette, souple et rapide comme une biche, avait disparu.

— Holà ! holà ! voici un garçon qui commence jeune à s'en prendre à la vertu des dames. Attends un peu, mauvais sujet !

Je crois avoir dit que, malgré son âge, ma grand'mère était fort vigoureu-

se... Elle me souleva de terre et me tint pressé contre elle, les bras et les jambes battant le vide : je sentais la rougeur de la honte et de l'indignation me monter ou plutôt me descendre au visage, et les sarcasmes impétueux, qui allaient leur train au dessus de moi, me pénétraient comme d'atroces piqûres d'épingles, tandis que je sentais sur mon derrière la brûlure de la fessée qu'elle m'administrait méthodiquement, d'une main allègre et impitoyable.

On voit qu'il n'y a pas là de quoi fesser un chat !

Et voilà le livre, vieux de vingt-deux ans, que vient de condamner l'autorité belge. On croit rêver ! La seule explication, c'est qu'on a interdit le volume sur le titre, sans l'avoir seulement feuilleté, et que, par une erreur imbécile, on a pris ce titre pour celui d'un ouvrage sur la flagellation.

Mais alors ?... Alors mieux vaut, comme M. Louis Dumur le demandait, une censure régulière et franche, qui prendra tout au moins connaissance des livres avant de les interdire, et qui ne commettra pas les bévues étranges des parquets obéissant aveuglément aux proscriptions d'une Ligue fanatique pour le soi-disant relèvement de la moralité publique, dont l'incompétence égale le ridicule.

§

Ernest Hello vu par Léon Bloy. — Dans la première partie du volume intitulé *Les Portraits du prochain Siècle*, publié par Edmond Girard en 1894, au chapitre « Précurseurs », Léon Bloy consacrait à Ernest Hello la note suivante :

ERNEST HELLO. — Il n'y aura peut-être jamais une réalité plus troublante que la ressemblance physique d'Ernest Hello et d'Henry de Groux.

Il fut nécessaire à l'équilibre d'on ne sait quels globes rampant sur le sein des gouffres, que le Peintre des Tourments configurât extérieurement ce provocateur de la Foudre.

Pour les très rares qui connurent Hello, c'est effrayant de le contempler ainsi, après sa mort, dans la plus brûlante cave de l'enfer. Car la peinture d'Henry de Groux paraît être ce lieu terrible.

Vu dans l'espace, Ernest Hello faisait penser au paralytique de la piscine de Bethsaïda, guéri par une parole de Notre Sauveur, et *il avait toujours l'air de porter son lit*.

Ce grabat est devenu, par un miracle plus grand, l'héritage de son ménechme qui le démonta pour en faire un chevalet colossal.

Tel est le mystère que je ne me charge pas d'expliquer, ni même de comprendre.

Tous les hommes sont des déterrés et la tombe d'Hello, — *sa vraie tombe* — doit être vide...

§

« L'Animateur des Temps nouveaux ». — M. Henri Mazel a reçu la lettre suivante qu'il nous prie de publier :

Paris, le 11 octobre 1928.

Monsieur et cher confrère,

Mon attention a été attirée sur le numéro 725 du 1er septembre du *Mercure de France*.

A la page 411, vous avez bien voulu consacrer quelques mots aimables à notre publication ; je vous en remercie.

Voulez-vous me permettre toutefois de vous faire remarquer que le texte donne lieu à une mauvaise interprétation ?

Il dit, en effet :

« Le Docteur Pineau, de la Rochelle, annonce qu'il suspend la publication de l'*Ordre Démocratique*; c'est grand dommage, car ce modeste hebdomadaire était plus riche d'idées que beaucoup de grands quotidiens. C'est le cas d'un autre hebdomadaire, l'*Annonciateur des Temps Nouveaux*, etc. »

Plusieurs personnes, en dehors de la mauvaise dénomination de notre titre, ont cru, à la lecture de ces lignes, que nous avions cessé de paraître.

Dans un prochain numéro du *Mercure de France*, auriez-vous la complaisance de bien vouloir remettre toutes choses au point ?

Sentiments distingués, L'Administrateur :

GEORGES SERVOINGT.

§

Toujours les traductions comiques ... ou affligeantes ... — On sait (ou on ne sait pas assez) que la dynastie qui règne à Sarawak (région du N. W. de Bornéo) est d'origine anglaise, et que le patronyme de ces rajahs est Brooke. Les *Débats* du 2 octobre dernier consacrent un article à ce fait évidemment curieux. Or, on y lit que James Brooke, le fondateur de la dynastie, « après avoir pris part dans l'armée anglaise à la guerre de Burmese, résolut de .. etc... ». On ne trouvera dans aucun dictionnaire d'histoire ou de géographie ce Burmese, région ou personnage, qui aurait donné son nom à une guerre. En revanche, il n'est pas nécessaire d'être très fort en anglais pour traduire la locution « the Burmese war », que l'auteur de l'article a eue évidemment sous les yeux, par « la guerre de Birmanie ». Birmanie se dit en anglais Burma ou Burmah et d'ailleurs cette forme et celle de Barma (qui en anglais est homophone) ont longtemps balancé en français celle qui a fini par triompher. Ce n'est pas la première fois que je vois un traducteur ignorant ne pas reconnaître la Birmanie sous son nom anglais, mais franchement ne pourrait-on pas exiger cette petite connaissance de la part de l'auteur du susdit article, M. C. Grandidier, secrétaire général de la Société de Géographie ?

Faute analogue, mais digne d'un blâme bien moindre, l'auteur n'étant pas « géographe » : à la fin de *l'Egoïste* de Meredith (édition N. R. F. tome II, p. 338) la traduction fait dire à Claire Middleton : « J'ai pris rendez-vous pour juin à *Bragance*. De là nous ferons irruption dans le Tyrol... » Par le Portugal ! Il faut évidemment lire « Bre-

genz », à l'extrémité S. E. du lac de Constance, et d'ailleurs il est question de ce lac p. 354 et p. 357. — M. CASSAGNAU.

§

Deux communications à propos de l'article de Me José Théry sur le « cambriolage Sexuel ».

Et ce que m'apprint une dame que i'honnore et prise fort, que prez de Bourdeaux, vers Castres, où est sa maison, une femme de village veufve, de chaste reputation, sentant des premiers umbrages de grossesse, disait à ses voysines qu'elle penserait être enceinte, si elle avait un mary ; mais de iour à la iournée croissant l'occasion de ce soupeçon et enfin jusques à l'evidence, elle en veint de faire declarer au prosne de son église, qne qui serait consent de ce faict, en l'advouant, elle promettait de lui pardonner, et, s'il le trouvait bon, de l'espouser : un sien jeune valet de labourage, enhardy par cette proclamation, declara l'avoir trouvée un iour de feste, ayant bien largement prins son vin, endormie si profondement prez de son foyer et si indecemment, qu'il s'en était peu servir sans l'esveiller : ils vivent encores mariez ensemble ».

MONTAIGNE : *Essais*, Liv. II, chap. II.

On ne le punit pas, même avec sursis. On l'obligea à récidiver.

Dr L. B.

Le 10 oct. 1928.

Mon cher Directeur,

Voici, dans une chanson du xve siècle, un cas de « cambriolage sexuel ». On y verra comment nos ancêtres acceptaient ces.... mésaventures.

IL FAIT BON FERMER SON HUYS
QUANT LA NUYT EST VENUE.

L'autrier m'aloye esbaloyer [flâner]
Par devant l'huys de mon voysin,
Mais il n'estoit pas a l'hostel :
Il estoit allé au molin ;
Il a laissé son huys ouvert,
Sa femme toute nue..,
Il fait bon fermer son huys
Quant la nuyt est venue.

Je me prins à despoiller ;
Avecques elle me couchy ;
Et me baisoit et acolloit,
Cuydant que ce fust son mary
Qui ja fust venu du molin
Sa farine mollue...
Il fait bon fermer son huys
Quant la nuyt est venue.

Quant je me fus bien esbatu
Deux ou troys heures de la nuyt,

Je luy diz en deux motz sans plus :
« Belle, recouvrez votre lit. »
Elle s'ecria si hault cry :
« Je suys femme perdue... »
Il fait bon fermer son huys
Quant la nuyt est venue.

« Je vous requier, mon bel amy,
Qu'il ne soit mot sonné du fait. »
« Je vous promectz la foy de my
Qu'icy compte n'en sera fait,
Mais ailleurs ouy bien si je puys
La ou n'estes congnue. »
Il fait bon fermer son huys
Quant la nuit est venue.

Bien cordialement à vous. R. CANTINELLI.

§

Le Sottisier Universel.

Marie Feodorovna, qui vient de s'éteindre, avait eu la plus tragique destinée... Sœur de la reine Alexandra d'Angleterre, morte il y a deux ans, elle était née princesse Dagmar de Danemark et avait épousé, en novembre 1866, le futur tsar Alexandre III qu'elle vit tomber en 1881 sous les bombes des révolutionnaires. — *Le Petit Parisien*, 14 octobre.

UN ORAGE FAIT DES VICTIMES EN BULGARIE. — Belgrade, 3 août. — Un orage d'une extrême violence s'est abattu dans la soirée d'hier sur Belgrade et principalement sur ses environs. — *Le Journal*, 4 août.

Après avoir remis 200 francs à M. Grimaud, archiprêtre, M. Herriot promit d'intervenir auprès du ministre des beaux-arts. — *Le Journal*, 15 août.

La mode des vies romancées a dû lui plaire fort, car elle en a écrit deux : *La Belle Hélène* dont nous parlons, et *Joséphine*. (Que la critique des sources ne trouve pas ici une analogie nouvelle avec l'inspiration d'Offenbach dans *Joséphine vendue par ses sœurs*.) — *Comœdia*, 24 août.

Deux cents personnes ont poussé hors de son hangar le monstre aérien, qui, après avoir embarqué ses treize passagers, décrivit quelques orbes au-dessus de Friedrichshafen, et, piquant droit vers la frontière franco-suisse, remonta le cours du Rhin, salué sur tout son parcours par les carillons de joie des églises des localités survolées. A 9 heures et demie l'aéronef était signalé au-dessus de Bâle. — *Le Journal*, 12 octobre.

Le budget de 1928 est voté définitivement par le Sénat et la Chambre. Il comporte 42.496.616 millions de recettes et 42.441.457 millions de dépenses. — *La Revue Universelle*, 15 janvier.

Car ceci se passait aux confins du monde, sur les champs d'or du Klondike, par 135 degrés de longitude nord et 62 degrés de latitude ouest. — GASTON CH. RICHARD, *La Nuit de Feu*, feuilleton du *Petit Parisien*, 13 octobre.

... Dans une communication que le commandant Esperandieu a transmise à M. Cagnat, secrétaire perpétuel, M. Rouzaud a trouvé, à propos de l'inscription chrétienne de Narbonne, un texte datant de 455 avant Jésus-Christ, et relatif à la construction d'une église qui, placée sous le vocable de saint Félix, martyr de Girone, a été mentionnée par Grégoire de Tours. — *Journal des Débats*, 10 juin.

Les habitants de Vaudémont n'avaient pas encore eu l'occasion de voir des autos. Comme le chauffeur de Maurice Barrès avait failli écraser une poule, ils se révoltèrent contre cette machine qui leur parut nettement dirigée contre le personnel de leur basse cour. — *La Liberté*, 20 octobre.

LE GOUT DE L'EXPLICATION. — J'ai le goût de l'explication, nous dit il, j'en ai le sens, la phobie. — *Paris-Midi*, 15 octobre.

§

Publications du « Mercure de France ».

LES SEPT DERNIÈRES PLAIES, par Georges Duhamel. Vol in-16 double couronne, 12 fr. La première édition a été tirée à 1650 ex. sur vergé pur fil Montgolfier, savoir : 1.625 ex. numérotés de 342 à 1.966, à 40 frs., souscrits ; 25 ex. marqués à la presse de A à Z (hors commerce). Il a été réimposé en in-8 raisin et tiré : 55 ex. sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 55, à 175 fr, souscrits ; 220 ex. sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 56 à 275, à 120 fr. ; 33 ex. sur vélin de Rives bleu azur à la cuve, numérotés à la presse de 276 à 308, à 120 fr. ; 33 ex. sur Ingres crème, numérotés à la presse de 309 à 341, à 120 fr.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCVII

—

CCVII N° 727. — 1er OCTOBRE

CCVII N° 728. — 15 OCTOBRE

CCVI. N° 729. — 1er NOVEMBRE

Vient de paraître :

Les Evangiles, traduction et commentaires de LAMENNAIS, d'après les textes et manuscrits retrouvés par PIERRE HARISPE et publiés pour la première fois avec l'approbation de la censure écclésiastique. In-16 . . . . **25** fr.

Les 2 Batailles de la Marne : 6-11 Septembre 1914, 15-18 juillet 1918, par le MARÉCHAL JOFFRE, L'EX-KRONPRINZ IMPÉRIAL, LE MARÉCHAL FOCH, LE GÉNÉRAL LUDENDORFF. In-8 de la collection de Mémoires, Etudes et Documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale, avec 6 cartes. **15** fr.

EMIL LUDWIG : **Napoléon.** Préface de M. HENRI BIDOU. In-8 avec 16 phototypies hors texte . . . . **40** fr.

ERWIN ROHDE : **Psyché,** Le culte de l'âme chez les Grecs et leur croyance à l'immortalité. Edition française par AUGUSTE REYMOND. In-8 de la Bibliothèque Scientifique. . . . . **90** fr.

R. TRAVERS HERFORD : **Les Pharisiens.** Historique du Pharisaïsme. Torah et Tradition. — Les Pharisiens et la Synagogue. — L'enseignement des Pharisiens, — Le Pharisaïsme et la littérature apocryphe.— Le Pharisaïsme dans le nouveau Testament. Traduit de l'anglais par GABRIELLE MOYSE. In-8 de la Bibliothèque Historique. . . . . **30** fr.

Docteur FÉLIX ADLER, professeur à l'Université Columbia : **La Conduite de la vie.** Esquisse d'une morale théorique et pratique fondée sur l'idéal spirituel. Préface de L. LEVY-BRUHL, membre de l'Institut. In-8. **40** fr.

R. LEWINSOHN : **A la Conquête de la richesse** (John Rockefeller, les Rothschild, Alfred Nobel, John Pierpont Morgan, les Krupp, Thomas Alva Edison, Henry Ford, Lord Leverhulme, Aristide Boucicaut.) In-8. **25** fr.

Docteur C. JUNG, professeur à l'Université de Zurich : **L'Inconscient dans la vie psychique normale et anormale.** Traduit de l'allemand par le Docteur GRANDJEAN-BAYARD, in-8 de la Bibliothèque Scientifique. **18** fr.

HENRI SENSINE : **Anthologie du français classique (XVIe XVIIe et XVIIIe siècles) Prosateurs.** Préface de M. G. MICHAUT, professeur à la Sorbonne. In-8, relié. . . . **32** fr. Broché. . . . **25** fr.

E. TCHIRIKOFF : **Jeunesse,** roman traduit du russe In-16. . . . **18** fr.

L'OFFICE

du « Crapouillot », 3, p

L'Office de Livres de l'excellente revue littéraire, « Le Cr
s'adressant à tous les lettrés des colonies et de l'étranger q
çaises.

Organe de centralisation, l'Office est basé sur le systè
chèques multiples. Au reçu du premier versement, un comp
averti à chaque envoi de son solde créditeur.

I. Souscripteurs « avec envoi d'office ».

Le correspondant charge l'Office de lui choisir chaque mois les meilleures nouveautés, suivant les directives données dans le bulletin de souscription (page ci-contre), qu'il peut d'ailleurs modifier à son gré, au cours de l'année.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, grâce à cet e méthode nouvelle, au lieu de commander en France les livres qu'il désire et d'attendre l'aller et le retour des courriers, reçoit dès leur parution les œuvres nouvelles de ses auteurs préférés et les meilleures nouveautés dans les genres qu'il a désignés.

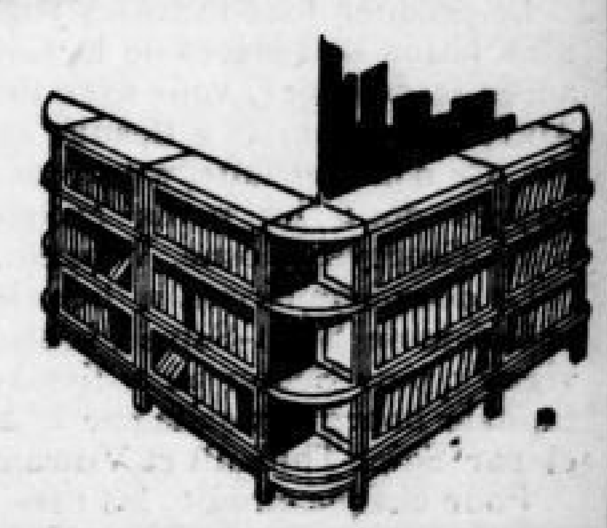
Les livres sont facturés au prix de Paris, plus le port, alors que certains libraires coloniaux ou étrangers font subir au livre français, en prétextant le change, les majorations les plus fantaisistes.

En dehors des clients possédant des comptes cou
en tous genres accompagnées de leur montant (plu

MONTANT DES PROVISIONS A
(*Port reco*

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois..................
— 4 livres nouveaux — ....
— 8 livres nouveaux — ....
Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant un a
des éditions originales, des éditions d'art et de grand luxe....

Ce tarif est basé sur le nouveau prix moyen des liv
tatif) à la revue illustrée d'arts et de lettres « Le Cr



Bulletin de souscription à l'abonnement du "CRAPOUILLOT" et à "L'OFFICE DE LIVRES" du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-V°

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **65 fr.** (France) / **85 fr.** (Etranger) } { pour un abonnement d'un an au "Crapouillot". (et **75 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal plus **12** fr. (ou **15** fr.) pour la livraison de luxe « Le Jardin du Bibliophile ».

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10 à 12 .... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques, d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire et les biographies romancées ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas (20 fr., 150 fr., 500 fr.)

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, AVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16.... 12 »
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16.......... 12 »
Confession de Minuit. Vol. in-16............. 12 »
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16...... 12 »
Deux Hommes. Vol. in-16......................... 12 »
Le Prince Jaffar. Vol. in-16....................... 12 »
La Pierre d'Horeb. Vol. in-16................... 12 »
Journal de Salavin. Vol. in-16................. 12 »
La Nuit d'Orage. Vol. in-16........................ 12 »

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in 16.. 12 »
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16......... 12 »
Les Plaisirs et les Jeux, **Mémoires du CUIP et du TIOUP.** Vol. in-16 12 »
Lettres au Patagon. Vol. in-16 .... 12 »
Le Voyage de Moscou. Vol. in-16............... 12 »

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16...... 12 »
Entretiens dans le tumulte, **Chronique contemporaine, 1918-1919.** Vol. in-16.................................. 12 »

POÉSIE

Elégies. Vol. in-16.. 9 »

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16.............. 12 »
La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes, suivie de Quand vous voudrez. Comédie en un acte. Vol. in-16.......... 12 »
La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18.............. 7 50

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

VENTE AU PALAIS, à Paris, le 18 Octobre 1928, à 14 heures. **En deux lots réunis.**

1° BOIS DE 48ha 16a 36ca envir. sis communes de **VILLEPARISIS ET CLAYE-SOUILLY** (S.-et-M.). 2° Terres de 3ha 46a 37ca environ sises communes de **VILLEPARISIS** (S.-et-M.) M. à p. : 239.167 francs.

S'adresser Mes Dubois, 20, Quai de la Mégisserie ; Roger Berlin, Chevrot, Groslous, Jacques Chartier jeune, avoués à Paris. Mes Legay et Lesguillier, notaires à Paris.

VENTE AU PALAIS, à Paris, le 31 Octobre 1928 à 2 heures en 2 lots

1° **IMM. A PARIS** 18me arrt, **R. DE LA CHARBONNIÈRE, N° 12** Revenu net 6.000 francs. M. à Pr. 35.000 fr.

2° **TERRAIN A CHAMPIGNY-S.-Marne**, av. de la Source, Cce 530 m. env. **Lib. de loc. M. à P. 3.000 f.** S'ad. à Me PLAIGNAUD, av. 14, r. d. Pyramides, Mes Nauche et de Forges, et Me Vallée, notaire à Paris.

LES ÉDITIONS RIEDER

7, PLACE SAINT-SULPICE - PARIS-VIe

Publications Octobre 1928

TÉMOIGNAGES

MAURICE-PARIJANINE

AVEC LE KRASSINE AU SECOURS DE L'ITALIA.

Un volume in-16 broché avec 16 planches hors-texte 15 fr.

JUDAISME (œuvres)

BERNARD LAZARE

LE FUMIER DE JOB.

Fragments inédits précédés du portrait de BERNARD LAZARE par CHARLES PÉGUY.
Un volume in-16 broché .. .. 10 fr. 50

CHRISTIANISME

SAINT PAUL

L'ÉPITRE AUX PHILIPPIENS, suivie des Épitres aux Thessaloniciens, Pastorales et aux Hébreux. Traduction nouvelle, introduction et notes par H. DELAFOSSE.
Un volume in-16 broché .. .. 12 fr.

PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

A. BREPSON

UN GOSSE, avec une préface d'ANDRÉ-CHARLES MERCIER.
Un volume in-16 broché .. .. 12 fr.

CAHIERS INTERNATIONAUX

K. F. NOWAK

VERSAILLES 1919.

Traduit de l'allemand par J. P. SAMSON.
Un volume in-8 écu .. .. 20 fr.

HORS COLLECTION

JEAN JAURÈS

PAGES CHOISIES.

Nouvelle édition avec introduction et notes par P. DESANGES et L. MÉRIGA.
Un volume in-8 écu.. .. .. 15 fr.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16.... 12 »
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16........... 12 »
Confession de Minuit. Vol. in-16............. 12 »
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16...... 12 »
Deux Hommes. Vol. in-16.................... 12 »
Le Prince Jaffar. Vol. in-16.................... 12 »
La Pierre d'Horeb. Vol. in-16.................. 12 »
Journal de Salavin. Vol. in-16.................. 12 »
La Nuit d'Orage. Vol. in-16.................... 12 »

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16.................................... 12 »
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16......... 12 »
Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16 12 »
Lettres au Patagon. Vol. in-16 .... 12 »
Le Voyage de Moscou. Vol. in-16............. 12 »

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16...... 12 »
Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16.............................. 12 »

POÉSIE

Elégies. Vol. in-16.................................. 9 »

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16............... 12 »
La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes, suivie de Quand vous voudrez, Comédie en un acte. Vol. in-16......... 12 »
La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18.......... 7 50
